



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

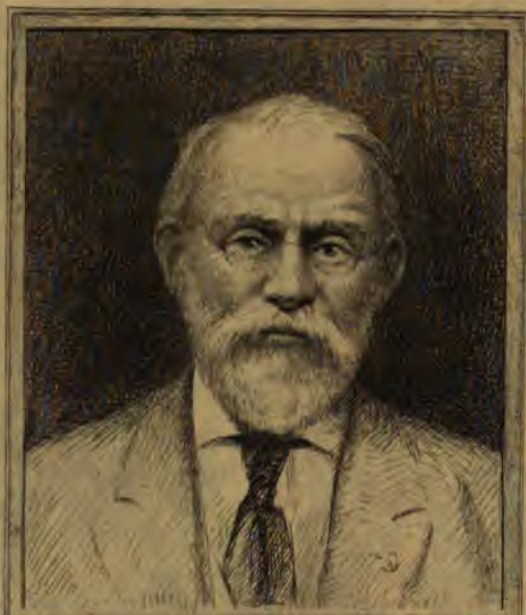
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 50040 8

LIBRAIRIE ANCIENNE
et MODERNE
BADIOU-AMANT
7, Rue du Plat, LYON
ACHAT DE BIBLIOTHEQUES



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



~~100~~
100

#C
611
187#
88

SOCIÉTÉ DÉPARTEMENTALE
D'ARCHÉOLOGIE ET DE STATISTIQUE
DE LA DROME.

TOME XVI. — 1882.

VALENCE, IMPRIMERIE JULES CÉAS ET FILS.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ (DÉPARTEMENTALE)
D'ARCHÉOLOGIE
ET
DE STATISTIQUE
DE LA DROME.

Colligite ne pereant.

TOME SEIZIÈME.



VALENCE
AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ.

M. DCCC. LXXXII.

Dunning
Nijhoff
5-4-27
13603

ESSAI HISTORIQUE SUR LA TOUR DE CREST

(SUITE.— Voir la 58^e livraison).

II.

ORIGINES.

..... Vieille tour colossale,
Mont de granit, bâti par les géants,
Je vois encor ta tête féodale,
Qui, se riant du poids de ses mille ans,
Va jusqu'au ciel narguer les ouragans.

Roch Grivel, *Chant patriotique.*

En quittant, près de Loriol et de Livron, la vallée du Rhône pour celle de la Drôme qui lui est perpendiculaire, on arrive bientôt, à la hauteur de Grane et d'Allex, dans une large plaine bornée, au midi et au nord, par de hautes collines couvertes de forêts ou de riches cultures, à l'est et à l'ouest par les montagnes du Diois et de l'Ardèche, aux formes variées et pittoresques.

De là, apparaissent groupées en étages successifs aux flancs des dernières assises méridionales de la Raye, les maisons de la ville de Crest, sur la rive droite de la Drôme, et une forteresse carrée, « aux murailles droites et lisses, « couronnées de larges crénelures, percées d'étroites meur-
« trières et de rares croisées à doubles grilles, masse im-

« posante qui a fatigué le temps et que le soleil a dorée
« de tons chauds et harmonieux (1). »

C'est à l'histoire de ce monument que nous nous sommes attaché, laissant à de plus habiles le soin d'étudier les annales de la cité placée à sa base.

Et d'abord à quelle époque peut-on faire remonter sa fondation ? A-t-il été construit par les Vocontiens, par les Romains ou par les fonctionnaires émancipés des faibles successeurs de Boson, élu à Mantaille, roi de Bourgogne en 879 ?

Sur le premier point on manque de données positives ; cependant les Vocontiens ne passent pas plus pour architectes que pour artistes.

Touchant l'occupation romaine il existe des preuves assez caractéristiques, telles que découvertes de médailles, de bustes et d'objets antiques, sans parler des expressions significatives de tour vieille et de murs anciens, au pied de la tour, de la description de 1508.

Quant à la partie féodale, elle est accusée nettement par l'ogive mêlée au plein-cintre dans la partie inférieure de l'édifice et par « trois voûtes plaquées contre la muraille du nord, à laquelle elles adhèrent par des machicoulis (2). »

Si la destruction du château en 1633 ne permet pas d'en reconnaître le style ; l'ensemble de toute la forteresse, dont un bas-relief sculpté sur bois nous a conservé le plan, offre un assez grand air de famille avec le *castellum* romain (3).

D'autres considérations militent encore en faveur de la présence à Crest de conquérants étrangers.

(1) M. Victor de Saint-Genis. *Une prison d'Etat sous l'ancien régime*, mss.

(2) *Revue du Dauphiné*, VI. 122-23.

(3) Rich., *Dictionnaire des antiquités romaines*.

Et d'abord, si l'antiquité d'Aouste (*Augusta*) n'a pas soulevé d'objections sérieuses, son emplacement n'a jamais été déterminé d'une façon précise et des auteurs sérieux n'hésitent même pas à lui ôter son origine romaine pour la donner à Crest.

« L'ancienne *Augusta*, dit M. Long, ayant été détruite par les Barbares, lors de leurs irruptions dans la Narbonnaise, elle perdit son nom romain pour celui de *Crista Arnaldorum* (Crest-Arnaud), tiré de sa situation et du nom de ses restaurateurs (1). »

Or, sans même empiéter sur le terrain d'autrui, action toujours peu délicate, à Aouste étayant son antique origine sur trois inscriptions romaines ou gallo-romaines, Crest oppose des preuves d'un passé non moins glorieux.

Ainsi, le 5 avril 1770, la pioche d'un cultivateur mettait à découvert, près de la ville, un buste en marbre ainsi décrit par un journal dauphinois contemporain :

Sur 13 pouces de hauteur totale, la tête en occupe 6, elle est couverte sur les côtés de cheveux épais, crépés et presque ras, ne dépassant pas la naissance du cou. Le front, bien proportionné au reste de la figure, est plat avec deux rides assez profondes. Les yeux sont enfoncés ; le droit se trouve entier, mais le sourcil gauche et une partie de la paupière ont disparu. A la naissance du nez, entre les yeux, deux petites rides obliques indiquent l'affliction, l'inquiétude et l'humeur. Le nez, de grandeur ordinaire est intact en haut, mutilé en bas ; les joues, la bouche et les oreilles sont bien conservées. Une barbe épaisse couvre la lèvre supérieure et le menton. En somme, on croit reconnaître dans l'ensemble de la figure un homme de 45 ans, fort enclin à la tristesse.

(2) *Mémoires sur les antiquités du pays des Vocontiens.*

Sur la base circulaire du buste, le mot *Phileitas* rappelle un des plus célèbres critiques et poètes alexandrins, maître de Théocrite et précepteur de Ptolémée-Philadelphe.

« Les connoisseurs, ajoute le journal, trouvent que les
« cheveux, les oreilles et la barbe sont traités avec une très
« grande vérité, que la figure a beaucoup d'expression et
« d'énergie, et ils pensent que c'est un morceau vraiment
« antique, travaillé par une main habile. »

Ce buste, d'après M. Courtet, se trouvait à Lyon, de son temps (1848) ; M. Long le croit chez M. Girardon, collectionneur de la même ville, au témoignage peu précis de Cochard. Il appartenait, en 1774, à M. Sibeud, sub-délégué de l'intendant à Crest (1).

En 1828, d'après M. Long et en 1829, suivant M. Courtet (2), deux autres bustes en marbre blanc furent encore découverts au même endroit, l'un du poète élégiaque grec Ibycus, né à Rhégium vers le milieu du VI^e siècle, et l'autre d'un personnage resté inconnu, à cause de la perte du socle. Malgré l'inscription grecque attribuant à Praxitèle, le buste d'Ibycus, on voudrait vainement dans un transport d'enthousiasme archéologique, « y voir l'habileté
« d'un ciseau supérieur : tout y annonce, au contraire une
« époque de décadence. On connaît plusieurs Praxitèles.
« La cupidité empruntait quelquefois le nom de ce statuaire célèbre; mais ici la supercherie est trop grossière.»

M. Long qui a plusieurs fois examiné avec soin les deux bustes croit y reconnaître la manière de la fin du III^e siècle. Il possédait lui-même un fragment de tête de grandeur

(1) MM. Long et Courtet, ouvrages cités. — *Affiches du Dauphiné* de 1774. — *Antiquités de la ville de Vienne*.

(2) *Revue archéologique* de 1847, p. 203, et de 1848.

naturelle trouvée avec Ibycus, portant une verrue entre le nez et la bouche et différente ainsi de celle de Cicéron(1).

D'après M. Courtet, les bustes furent vendus à M. Pierquin de Gembloux, inspecteur des études.

Le même écrivain affirme que sur l'emplacement de la tour « s'étendait la villa de quelque riche gallo-romain, ami des arts plastiques, s'il faut en juger par les débris qu'on y a trouvés et par les bustes des élégiaques grecs (2). »

Si l'assertion était vraie, notre thèse serait indiscutable ; mais les bustes en question proviennent de la propriété de M. de Brisis, près du petit ruisseau de Saleine, non loin de Crest, et des routes de Livron et de Valence par Vaunaveys.

Là encore, des fouilles ordonnées par M. de MacCarthy, en 1839, amenèrent la découverte de plusieurs mosaïques, sans intérêt pour l'art, à cause de la simplicité de leurs ornements, de quelques monnaies en petit bronze, d'une fibule mutilée, de fragments d'amphores, de tuiles et de briques de grandes dimensions, d'une tête de marbre d'un bon style, mais mutilée, et d'une inscription funéraire incomplète (3).

M. Allmer, excellent juge en la matière, consulté sur l'inscription a répondu, le 17 avril 1881, qu'elle rappelait un autel à Silvain avec la statue de ce Dieu, et que les mots VEXIT /CRISPIANA DIS/ VOTA FERENS provenaient d'une mauvaise lecture.

(1) *Mémoires sur les antiquités des Vocontiens*, 84.

(2) *Revue archéologique* de 1847 et de 1848, articles de M. de Courtet.

(3) *Revue du Dauphiné* V, 335. Une mosaïque représente l'image élégante et correcte d'un oiseau ; les autres sont composées d'un champ semé de rosaces encadrées uniformément.

En rapprochant les découvertes de 1829 et de 1839, on arrive aisément à constater à Saleine l'existence d'une villa contenant la bibliothèque de quelque romain opulent, détruite par le feu ainsi que le prouvent la mutilation des objets retrouvés et la présence de dépôts de cendres et de métaux fondus (1).

Depuis 1840, selon M. E. Arnaud, des monnaies impériales du haut empire, des agrafes en bronze et les restes d'une conduite d'eau en ciment qui amenait la source d'Arbelet sont venus confirmer la présence des Romains en cet endroit.

Toutefois, de Saleine à la tour, la distance est un peu grande pour faire servir utilement les objets antiques recueillis en cet endroit à la démonstration d'un *castellum* romain dans l'espace resserré entre le rocher et la Drôme où s'éleva plus tard la ville de Crest.

Une trouvaille récente encore, puisqu'elle date du 26 mai 1875, va nous transporter au pied même du monument. En effet, M. Guerin cordonnier, en faisant fouiller le sol de sa maison, sise à quelques mètres de la naissance de la rue du Pont et de la base de l'escalier des Cordeliers, pour établir une cave, a mis la main sur une urne en poterie qui renfermait environ 400 monnaies romaines grand bronze, de l'époque des douze Césars (2).

A ces preuves archéologiques bien suffisantes ajoutons

(1) *Revue du Dauphiné*.

(2) Communication de M. E. Arnaud. — Il est à peine besoin de confirmer l'antiquité de Crest par la découverte en 1825, sur la rive gauche de la Drôme, de 1000 monnaies gauloises. module du quinaire, appartenant à la famille Cloulia, au type de *Durnacus*, *R. Donnus* et de *Durnacos* (*Mémoire sur les antiquités du pays des Vocontiens*).

encore les témoignages de l'histoire, tout indirects qu'ils soient.

Les Romains avaient construit dans les campagnes un grand nombre de forts (*castella*) pour contenir la turbulence des Vocontiens et des Allobroges. Soldats et officiers recevaient dans le territoire protégé par ces forts des bénéfices révocables, sorte de supplément de solde en propriété.

L'existence de ces *châtelets* ou *castelets* est affirmée par divers auteurs et surtout par Ammien-Marcellin. Valentinien, dit-il, fortifiait de remparts toutes les frontières de la Gaule: *Magnis molibus communiebat, castra extolens altius et castella*.

Lors de leur invasion dans notre province, les Bourguignons s'emparèrent de ces bénéfices qu'ils rendirent viagers et partagèrent les autres terres... Plus tard, les hommes libres bourguignons qui se présentèrent reçurent la moitié des terres sans esclaves et les affranchis bourguignons, un tiers. Romains et nouveaux venus habitaient ensemble les mêmes manses et les mêmes logements. Mais les Bourguignons ayant en horreur les villes, les Gallo-Romains s'y installèrent, gardant leurs institutions municipales et leurs privilèges. Seulement les comtes (*comites*) des Bourguignons remplacèrent les lieutenants impériaux de Rome et eurent des délégués qui se mêlèrent aux magistrats municipaux.

La persistance que mirent les comtes de Valentinois (1) et Diois à revendiquer le *castellum* de Crest, devenu un château fort sous la féodalité, expliquerait à elle seule l'antiquité d'une forteresse en cet endroit.

(1) Albert du Boys, *Vie de St. Hugues*, introduction.

Si l'on manque de preuves positives sur ce point, on peut conjecturer, du moins, de la position de Crest et des charmes de ses alentours que les Romains avaient bâti sur le même emplacement ou tout auprès une ou plusieurs villas; car, au témoignage de Varron, toute habitation de ce genre devait avoir de l'eau vive, une source à l'intérieur ou à son défaut, un ruisseau sur la lisière. Cet auteur conseille de choisir le pied d'une montagne et de fuir un lieu trop exposé aux vents ou trop humide et se prononce en faveur d'un coteau agréablement situé. Toutes ces conditions se trouvent réunies à Crest, où, sans parler de la Drôme et de la Lozière, son modeste affluent, il existe dans les hauts quartiers voisins de la tour une fontaine remarquable qui a donné lieu au proverbe local :

L'aygo de Saboury
Vau de petit vi (1).

(L'eau de Saboury vaut du petit vin).

Même en négligeant parfois de telles positions, les Gallo-Romains recherchèrent aussi le voisinage des cours d'eau et construisirent leurs villas en forme de parallélogramme ou de trapèze autour d'une tour, avec des forts carrés pour les défendre (2).

Depuis la domination franque jusqu'à Charles-le-Chaue et au règne de Boson (879), d'épaisses ténèbres couvrent le berceau de Crest; les Itinéraires eux-mêmes n'octroient plus à Aouste que le titre de *Mansio*, station, lieu de repos ou gîte d'étape.

(1) M. Brun Durand, *Le Fieus de Mons. l'évesque* dans le Bulletin de la Société, année 1878,

(2) Martin Marville, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, 1873.

A la vérité, un artiste anonyme parle vaguement d'une inscription de l'an 804, où la tour de Crest déjà nommée remonterait de la sorte au règne de Charlemagne ; mais cet écrivain est le seul qui mentionne le document épigraphique dont il ne daigne pas même reproduire le texte ; circonstance fort aggravante contre l'authenticité de son affirmation (1).

Le même auteur, grâce à la forme et à la couleur de quelques moellons, à la coupe, à la disposition des pierres, à la nature et à la ductilité du ciment, proclame la tour une construction romaine, due à un consul, à un centurion ou à un chef de légion révolté qui en trois mois aurait achevé ce monument (2).

La dernière partie de son hypothèse est absolument fantaisiste ; mais la première ne manque pas de vraisemblance, d'autant mieux, nous a fait remarquer M. E. Arnaud, que la portion de la tour à laquelle on donne le nom de *Donjon* ne commence, suivant le système romain, à être habitable qu'au second étage. Tout le reste est massif ou paraît l'être.

Dès 886, sous le règne même de Boson, il y avait déjà un comte Odilon, dont Geilon, comte de Valentinois et Diois, en 956, semblait se dire héritier (3).

Peu après la chute du trône des Bosonides, en 1066, un rayon circonscrit de territoire voisin de Romans était habité par dix-sept grands ou magnats ; Gontard, Hector, Guigues, Silvion, etc. (4), et il devait en être de même ail-

(1) *Courrier de la Drôme* du 20 mai 1841 ; feuilleton.

(2) *Id* id

(3) *Cartulaire de St Chaffre et de Die* pp. 5, 6 et 7.

(4) *Etude sur l'allodialité dans la Drôme* p. 337.

leurs. Or, parmi les puissants d'alors qui pour défendre leur indépendance récente déployaient tous les appareils de la force : donjons, tours et citadelles, sur des points de difficile accès, se trouvait peut-être le fondateur de la ville de Crest, véritable clef du Diois.

Puis, comme tous les chefs militaires de son temps, il assura son appui et sa protection à ceux qui venaient s'abriter sous ses ailes féodales et la ville s'étaga en amphithéâtre à l'ombre du château dont la construction accuse en partie du moins le X^e ou le XI^e siècle (2).

Conclusion : les Romains et les Bourguignons ont eu ou pu avoir à Crest un fort (*castellum*) ; mais la tour actuelle est en partie une œuvre féodale.

III.

PREMIERS SEIGNEURS.

Dominabatur Arnaudus Cristæ, Augustæ, Vanæ (Divajus), Betonæ, fano Medardi, fano Benedicti et aliis castris. (Columbi, De rebus gestis episcop. Valent. et Diens., p. 95).

Simple poste d'observation pour défendre l'entrée du Diois et la route qui mettait en communication les Alpes et la vallée du Rhône, la tour de Crest et le bourg formé à ses pieds occupaient une position trop bien choisie et trop importante pour être négligée des chefs francs, maîtres de la contrée depuis Clovis jusqu'à Charles-le-Chauve et

(2) *Revue du Dauphiné* VI, 122 — 3. — Courtet, *Revue Archéol.* tour de Crest.

des Bosonides et Hugonides jusqu'à Rodolphe III, mort en 1032.

Sous les successeurs de Boson, l'élú de Mantaille, en 879, les comtes, déjà conseillers des empereurs romains, fonctionnaires militaires au IV^e siècle, et gouverneurs de villes ou d'un diocèse au V^e, étaient encore au X^e des officiers royaux investis du même pouvoir et ne joignaient point à leur nom celui du pays qui leur obéissait (1). Leur dignité n'était donc ni héréditaire, ni indépendante. Elle commença à le devenir sous Charles-le-Chauve. Or, à cette époque, l'appropriation du sol ayant eu lieu à tous les degrés de l'ordre social, les hauteurs se couronnèrent de châteaux forts et de tours (2).

Il est bien difficile, en l'absence de titres explicites, de savoir si le même fait se produisit en Dauphiné à la même époque (877), ou seulement à la mort de Rodolphe III, le fainéant (1032). On pense que les Geilin ou Geilon, comtes ou gouverneurs du pays compris entre le Doux et l'Eyrieux, en face de Valence, remontaient jusqu'aux chefs militaires établis par Charlemagne pour affaiblir le Languedoc en le divisant (3).

Peu à peu ils franchirent le Rhône, et au témoignage des chroniqueurs, Lambert, en 956, prenait la qualification de comte des Allobroges ; Aimar, son fils ou son successeur, donnait Bésayes à l'église de Vienne, en 995, Sauzet à Cluny en 985, et Odilon, dès 894, Savenne (Pont-de-Barret) à St Chaffre.

(1) Quantin, *dictionnaire de diplomatique*, au mot Comtes.

(2) Guérard, *Polyptique de l'abbé Irminon*.

(3) M. de Pisançon, *Etude sur l'allodialité dans la Drôme*.

Aux mêmes époques, très certainement, il y avait dans le Diois des comtes pour gouverner le pays, et les Arnaud, leurs héritiers ou leurs sulbaternes, commandaient sous eux une portion du territoire comtal.

On n'a trouvé jusqu'ici aucune mention de Crest avant 1120. Le pape Callixte II s'y arrêta cette année-là pour signer une bulle aux évêques d'Espagne (1).

Ou bien le bourg fortifié existait déjà depuis longtemps à cette date, ou bien son extension fut rapide et merveilleuse, car, en 1196, il avait une église dédiée à Saint Sauveur (antérieurement à Notre-Dame), une église de Saint André, une église de Saint Jacques, une église vers Crescelon et une paroisse hors des murailles, sans parler de l'église de Brize ou Brizans, aujourd'hui Saint-Antoine, dépendance de Saint-Ruf, ordre des chanoines Augustins de Valence et ensuite des religieux de Saint-Antoine de Viennois (2).

Les premiers seigneurs de Crest, selon l'usage du temps avaient à l'origine, comme ceux de Montélimar, adopté le nom du plus ancien ou du plus illustre de leurs ancêtres et ils le gardèrent de génération en génération en témoignage de leur noble origine. Pour les premiers, ce nom était Arnaud, pour les seconds Adhémar.

Or, selon Aimar du Rivail, les Arnaud, malgré leur puissance n'étaient pas nobles ; ce qui est peu vraisemblable (3). Aussi Columbi n'est-il pas de cet avis (4). Bien

(1) Jaffé, *Regest, Pontif. Romanor.*

(2) *Cartulaire de Die* p. 57 ; — Columbi *De rebus gestis episcop. Valent. et Diens.* p. 104.

(3) *De Allobrogibus*, p. 124.

(4) *De rebus gestis*, etc. pp. 76 et 95.

plus, une géographie du Diois, composée au milieu du XV^e siècle, veut que les Arnaud, jadis puissants seigneurs (*magnatum*), aient été comtes de Marsane en Valdaine et seigneurs de la Baume des Arnauds, de Crest et des localités voisines. On trouve, ajoute le document, les preuves du mariage d'un roi d'Angleterre avec une des filles du comte de Marsane dans les archives de l'abbaye de Saou et du prieuré de Brizans (1).

Ces archives ont disparu et s'il ne s'agit point ici de la reine Eléonore d'Aquitaine, de la famille de Poitiers, l'énigme est insoluble.

Peiresc a pensé que les Arnaud de Crest, les Isoard et les Montauban se rattachaient aux anciens comtes de Die et son opinion paraît fort raisonnable (2).

Quoi qu'il en soit, Arnaud de Crest et Silvion de Clérieu se trouvent cités dans une charte de l'an 1144 ; ils avaient l'un et l'autre, ainsi que l'épouse du premier, empiété sur les droits de l'abbaye de saint Chaffre à Glun et le pape Luce II en écrivit à Jean, évêque de Valence (3).

M. de Gallier, dans son intéressante monographie de la baronnie de Clérieu, a émis l'opinion que le texte de la lettre, un peu obscure en cet endroit, pouvait s'entendre de Silvion de Clérieu et d'Arthaud de Crest, ce qui révélerait une alliance entre les deux familles ; toutefois, avec sa loyauté d'écrivain impartial, il condamne d'autant moins la première interprétation que Silvion de Clérieu,

(1) M. l'abbé Chevalier, *choix de documents inédits* p. 272.

(2) M. de Pisançon, *étude sur l'allodialité* p. 220.

(3) *Cartulaire de saint Chaffre* p. 13.

alors marié avec Mételine, épousa seulement Arthaud vers 1160(1).

Un autre Arnaud de Crest, au témoignage de Chorier, serait devenu connétable de Tripoli en 1155 (2).

Si le document de 1144 nous montre un Arnaud établi à Glun, Columbi nous en présente un autre, le 15 août 1145, personnage pieux et puissant, abandonnant à Hugues II, évêque de Die, la suzeraineté ou le haut domaine de Crest, possédé jusqu'alors en franc-allevu par ses devanciers, et cela moyennant 1200 sols en monnaie de Valence ou de Die, 1500 soldes militaires, — autrement la distinction entre *solidos* et *soldadas* serait illusoire, — et le pardon de nombreuses fautes commises, indices non équivoques de luttes antérieures à main armée entre le seigneur et le prélat (3).

A la vérité, M. de Pisançon trouve dans l'acte de 1145 la première trace écrite authentique des possessions féodales de l'église de Die (4). Mais Hugues II, en laissant à Arnaud de Crest, moyennant l'hommage, les terres et châteaux d'Aouste, Crest, Divajeu, Saint Médard, Bétone et Saint Benoît, lui assura ainsi qu'à sa postérité, le droit de porter l'étendard de l'église de Die et de présenter les premiers plats à l'évêque de cette ville, le jour de son entrée, fonction équivalente, d'après Valbonnais, à celle de sénéchal (5).

(1) *Essai hist. sur la baronnie de Clérieu*, pp. 29 et 30.

(2) *Hist. abrégée du Dauphiné*, 1^{re} partie 216, et *Armorial du Dauphiné*.

(3) *Cartulaire de Die*, p. 33, et *Gallia christiana*, preuves p. 186.

(4) *Etude sur l'Allodialité*, p. 222.

(5) *Histoire du Dauphiné* I, 100, 101.

Or, un porte-drapeau suppose une armée, et il est permis de conclure que le prélat possédait avant cette date des terres, des vassaux et des soldats.

Il ressort, en outre, des actes de 1144 et 1145, que les Arnaud, pour être propriétaires à Glun, avaient dû s'allier avec quelque riche héritière de la rive droite du Rhône, peut-être avec une fille des Geilin ou Geilon, et que ceux de Crest tenaient leur puissance, dans la vallée de la Drôme, de leurs anciennes fonctions militaires ou civiles.

Voilà, certes, des raisons suffisantes pour reculer leur origine jusqu'à la chute du royaume de Bourgogne.

Pierre III, évêque de Die, qu'une charte lapidaire semble faire sortir de la famille des seigneurs de Crest, sollicita du pape Alexandre III une bulle confirmative de ses droits sur Die, Luc, le Pègue, Suze, Crest, Gigors, etc., sur toutes les possessions d'Arnaud, son vassal, sur celles de Guillaume de Poitiers et sur les abbayes de Saou, Saint-Médard, Sainte-Croix, Guignaise et Saint-Marcel; ce qu'il obtint le 28 mars 1165 (1).

A partir de ce moment, les Arnaud ne paraissent plus en état de lutter contre leur suzerain et contre leurs rivaux. Ils semblent même déchus de leur rang au point qu'une charte de 1192 place l'un d'eux, comme témoin, sans qualification nobiliaire, entre Gencion d'Urre et Gencion de Divajeu, tous les deux chevaliers, et qu'un autre ou le même, l'année précédente, jure avec Guillaume de La Roche, Guillaume de Clérieu et les principaux habitants de Glun, de reconnaître la suzeraineté delphinale (2).

(1) *Cartulaire de Die*, p. 20. — *Gallia christiana*, preuves 186.

(2) *Cartulaire de Léoncel*, p. 52. — Chorier, *Histoire du Dauphiné*, II, 77.

La branche de Glun possédait le château de Durtail qu'elle céda à Guillaume Astorge, puis à Humbert de Mirabel évêque de Valence qui l'inféoda aux Tournon (1).

On voit en 1198, Aelmos ou Aalmude, dame de Châteaudouble, prier Arnaud de Crest, son fils, de sceller une donation par elle faite à l'abbaye de Léoncel. Une autre charte de la même abbaye mentionne Malbérione et Amalburgis, ses filles, la dernière mariée à Hugues d'Aix et mère de Raynaude, qui le fut de Guillaume Artaud (2).

Les documents conservés citent encore en 1217 un Arnaud de Die et, de 1210 à 1234, un Guillaume Arnaud, chanoine de saint Pierre de Bourg-lès-Valence, qui semblent se rattacher à la branche de Crest (3).

Puis le livre de l'histoire se referme sur eux d'une manière si complète que l'affirmation d'Aimar du Rivail les faisant refouler par les Poitiers jusque dans la Valloire, où de son temps vivait encore quelque obscur rejeton de la famille (4), n'a jamais éveillé l'attention des écrivains postérieurs. Jules Olivier a même révoqué en doute la fondation de Crest par elle, sans exciter la moindre protestation.

Pour expliquer cette éclipse de leur étoile, il y a peut-être un moyen, c'est de supposer un changement de nom, tout à fait vraisemblable à cette époque, et dans cette hypothèse, le choix est possible entre les Flotte qui reven-

(1) Recherches sur Saint-Romain-de-Lerps, p. 264. — Columbi, p. 41.

(2) *Cartulaire de Léoncel*, p. 31.

(3) *Cartulaire de Saint-Pierre du Bourg*.

(4) *De Allobrogibus*, 418.

vendiquent les Arnaud pour leurs ancêtres et la maison de Crest, éteinte après une courte existence.

Nous laissons les Flotte comme étrangers à notre sujet, pour étudier les derniers.

IV.

LES DE CREST.

Silvio, de nobilissima gente Cristensium.
Columbi, De rebus gestis Episcop. Valent. et
Diens., p. 54.

Jusqu'ici, il a été fort peu question des habitants groupés au pied de la tour, et, de fait, ils sont peu cités dans les documents contemporains. Mais, à la fin du XII^e siècle, la culture de la vigne étant devenue fructueuse, ils recourent à leurs seigneurs pour atténuer les rigueurs du ban-vin (1). C'est, dit Salvaing de Boissieu, « le droit qu'a le seigneur ou celui qui le représente d'empêcher qu'il ne se vende d'autre vin en détail que le sien pendant un certain temps de l'année (1). »

Voici la traduction de la charte lapidaire placée autrefois au-dessus d'une des portes de l'église :

« Ceci est la charte du ban-vin qu'ont accordée à leurs justiciables de Crest, Pierre, évêque de Die, ses neveux et Guillaume de Crest, avec ses enfants, pour tout le temps à venir ; ils n'useront de ce traité sur le ban que pour 20 muids de vin pur chacun. Si le muid se vend 2 sols, ils vendront le leur 3 et cela en tout temps, excepté en carême

(1) *De l'usage des fiefs* 2^e part. 78.

et à l'époque des moissons. Les hommes (justiciables) de Crest leur ont donné 60 sols valentinois en témoignage perpétuel de gratitude (1). »

Cette faveur ne ressemble guères au droit dont parle Salvaing de Boissieu ; cependant, ce point n'est pas le fait saillant que nous voulons mettre ici en relief : nous étudions l'histoire des premiers seigneurs de la ville et non celle de la ville elle-même.

Or, la charte lapidaire nous présente d'abord Pierre, évêque de Die de 1164 à 1167, ensuite les neveux du prélat et enfin Guillaume de Crest, avec ses enfants.

Les droits de Pierre lui venaient de la cession faite en 1145 par Arnaud de Crest à Hugues II, évêque de Die de ses terres de Crest, Aouste, St-Médard, St-Benoit et Divajeu.

Mais quels étaient les noms de ses neveux ? et d'où venaient Guillaume de Crest et ses enfants ?

Il semble naturel de supposer une parenté entre les Arnaud et le prélat et, dans ce cas, ses neveux seraient les Arnaud mêmes, car autrement qui expliquerait la bulle de 1165 où le pape Alexandre III confirme à l'évêque Pierre la possession de la ville de Die, des châteaux de Montmaur, Menglon, Luc, Beaumont, etc. avec celle du château de Crest et de tous les biens qu'Arnaud de Crest possède légitimement dans l'évêché de Die ? (2)

M. Brun-Durand, le Père Columbi et M. Courtet regardent Silvion de Crest comme un autre neveu de Pierre et un descendant des Arnaud, *de nobilissima gente Cristensium* et c'est aussi notre avis. Toutefois il ne saurait

(1) *Notice hist. sur Crest*, par M. l'abbé Vincent.

(2) *Gallia Christiana* de M. Hauréau, p. 186.

s'agir ici du Silvion de 1225 prêt à partir pour l'Angleterre et à épouser la fille de Lambert Adhémar, tous actes d'un jeune homme plutôt que d'un sexagénaire (2)

Quant à Guillaume de Crest, MM. Courtet et Brun-Durand l'identifient avec le Guillaume de Poitiers de la bulle de 1165. « N'ayant pas de titre comtal dans le Diois, » Guillaume, dit M. Brun-Durand, prend en cette circonstance le nom de Crest comme une marque de son domaine sur cette ville et peut-être aussi pour rappeler quelque alliance avec la famille de ses fondateurs (3). »

Nous reviendrons sur ce point d'histoire en parlant des Poitiers ; il faut en finir auparavant avec les Arnaud et les de Crest, leurs successeurs.

Silvion, l'un des ces derniers, jouissait encore, en 1201 des châteaux et terres de Crest, Aouste, Divajeu, Bétone, St-Benoît, St-Médard et Lambres, en vertu d'anciens droits patrimoniaux (*ab antiquo*), sous la dépendance de l'évêque de Die. Mais il ne se jugea pas de force à les défendre contre les Poitiers, comtes de Valentinois. De son côté, Humbert I, un des successeurs de Pierre sur le siège épiscopal de Die, rechercha la protection du Dauphin et plaça tout l'héritage des Arnaud sous la suzeraineté de Béatrix, comtesse d'Albon et de Guigues-André, son fils (1).

De cette manière, dit très-bien M. Brun-Durand, « moins » de cinquante-six ans après l'acte qui lui fit perdre son » allodialité, notre ville se trouva être pour une moitié » terre du comte de Valentinois et fief de l'évêque de Die

(1) Agnès de Crest, religieuse à Soyons en 1184 devait être aussi nièce de l'évêque Pierre. *Id.*

(2) *Les fiefs de mons. levesque*, Introd.

(3) *Cartulaire de Die*, p. 24.

» pour l'autre; terre de Silvion, fief du Dauphin et arrière-
 » fief de l'évêque, et nonobstant cela, terre indivise entre
 » le comte et Silvion (1). »

Notons, en passant, l'erreur de Valbonnais, de l'avocat Dubois et de M. Hauréau qui ont ici confondu Silvion de Crest avec Silvion de Clérieu, malgré le texte formel des documents. « On doit chercher évidemment, » selon la judicieuse remarque de M. de Gallier, la cause » de cette méprise dans la cession momentanée de Crest, » Aouste et Divajeu, accordée en 1267 par le Dauphin » Guigues VII au comte de Valentinois, en échange de la » seigneurie de Clérieu (2). »

Silvion de Crest, témoin en 1194, à Die et en 1205 à Chabeuil (3), était blâmé en 1210, par le pape, avec le prévôt de Valence et d'autres seigneurs pour exactions indues sous le nom de péages (4).

Bien plus, il faillit, peu de temps après, être dépouillé de sa tour et de sa portion de Crest (5).

Le comte de Valentinois avait embrassé avec ardeur la cause du comte de Toulouse, protecteur des Albigeois; de là sans doute l'explication de l'acte de 1201 plaçant la part de l'évêque de Die, c'est-à-dire la part de Silvion de Crest, sous la protection du Dauphin.

Comme les novateurs cherchaient à faire prévaloir leurs idées par la force des armes, une croisade fut procla-

(1) *Le fiefs de mons. levesque*. Introd.

(2) *Essai sur la baronnie de Clérieu*, p. 31.

(3) *Cartulaire*.

(4) D. Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules*. XIX.

(5) Chorier, *Hist. abrégée* 1, 227. — *Notice hist. sur Crest*.

mée contre eux, et Simon de Montfort nommé chef de l'armée qui allait les combattre.

Le comte de Valentinois fortifia ses places et Simon de Montfort se présenta devant Crest, l'une des meilleures, et en forma le blocus. Guy (ou plutôt Guiraud ou Giraud) Adhémar y commandait, et retranché derrière les créneaux du donjon, bravait les assiégeants. Le chef des Croisés, rappelé par delà le Rhône, consentit à un accommodement, et le traité signé à Romans, en 1213, éloigna tout péril. Cependant une garnison demeura dans les forteresses que le comte de Valentinois abandonna comme gages de sa parole.

Cette première campagne racontée par Chorier et par M. l'abbé Vincent ne paraît pas suffisamment prouvée. On peut voir en effet, dans le bel ouvrage de M. de Pisançon sur l'allodialité où est traduite une chronique ancienne, le rôle absolument passif du comte de Valentinois, en 1212, vis à vis des Croisés. Tout se borna de sa part à rester constamment sur la défensive et le traité de Romans se référait au Vivarais et nullement à Crest (1). Cela résulte aussi de Chorier lui-même et des auteurs de *l'Histoire du Languedoc* (2).

Toutefois, constatons avec Columbi 1^o que la lutte entre l'église de Die et les Poitiers, commencée sous l'évêque Hugues II (1142-1152) par des discussions avec les Arnaud, avait dégénéré en différend sérieux sous Jarenton de Quint, autre prélat Diois (1191-98) et s'était transformée en guerre ouverte sous Humbert I (1199-1204); 2^o que

(1) *Etude sur l'allodialité*, p. 165.

(2) Chorier, *Hist. gén. du Dauphiné* II, 42. — *Histoire du Languedoc*, III, 278.

Guy ou Giraud Adhémar, seigneur de Montélimar, chef des troupes du comte de Valentinois, ravagea les terres de l'évêque et notamment celles de Die et de Ponet (1). Une charte de juin 1210, réglant les droits des parties exclut toute relation entre cette équipée et la croisade contre les Albigeois (2).

Il n'en fut pas de même en 1217.

Le comte Montfort ayant échoué devant Beaucaire vint prendre Montélimar et menacer Crest, principale forteresse du comte du Valentinois (*castrum nobilissimum, fortissimum*). La place fut d'abord investie, mais le commandant fit mine de résister. Aussi le chef des Croisés l'assiégea-t-il en règle. Comme il y avait des hommes de cœur et d'abondantes munitions dans la tour le siège traînait en longueur. Les évêques firent offrir la paix au comte de Valentinois qui signa un accommodement et promit sa fille au fils de Simon de Montfort.

« Le siège de Crest fut ainsi levé et seulement en nos » jours, dit Chorier, la place qui avait alors si heureusement résisté aux troupes victorieuses du plus grand » capitaine de son siècle a été ruinée sans résistance et » sans guerre (3). »

Quelques détails du siège de Crest ne sont pas racontés d'une manière uniforme par les chroniqueurs. La *Croisade rimée contre les Albigeois* s'exprime ainsi :

Anec al Crest e el a asetat,
E nac per establida mot bon baro prezat :

(1) *De rebus gestis*, etc.

(2) *Cartulaire de Die*, p. 49.

(3) *Hist. gén. du Dauphiné* II, 99.

W. Arnaut de Die, abfi cor esmerat,
En Berbo de Murel, mot be accompanhat;
Et avesques de Dia fetz gran alignitas;
Quel castel que tenia la rendut et livrat (1).

(Simon se porte à Crest qu'il assiège et où se rendirent à lui plusieurs vaillants barons : Guillaume Arnaut de Die, au franc et noble cœur et don Berbon de Murel avec sa belle troupe. L'évêque de Die fit alors une grande infamie : il rendit et livra le château qu'il tenait).

Une autre chronique en prose, après avoir parlé d'un renfort amené sur le Rhône au comte de Montfort, ajoute :

« Lodit conte es anat metre lo sety al Crest Arnaud,
» una forta plassa et imprenable, qui l'aguessa defenduda,
» dont era capitani un nomat Arnaut den Die, loqual
» avia pro gen en el per la deffendre et gardar et d'autre
» part avia pro vitalha; mais d'incontinent la rendet et
» baylet aldit conte de Montfort, que foug una grand
» laxetat a el faicta. »

(Le dit comte est allé mettre le siège devant Crest-Arnaud, un forte place, imprenable, si elle eut été défendue, et en était capitaine un nommé Arnaut de Die, lequel avait beaucoup de gens pour la défendre et beaucoup de provisions, mais tout aussitôt il la rendit et livra au comte de Montfort, ce qui fut une grande lâcheté (2).

Les historiens du Languedoc n'ont pas cru à cette faute

(1) *Croisade contre les Albigeois*, p. 292.

(2) D. Bouquet, *Recueil des historiens*, XIX, p. 176.

de la part d'Arnaut et ne lui font rendre la place qu'après la conclusion de la paix (1).

Si le lecteur bienveillant se reporte à notre introduction il comprendra facilement l'erreur des chroniqueurs contemporains.

N'y avait-il pas en effet deux châteaux ou deux forts, le supérieur appartenant alors à Silvion de Crest, sous la suzeraineté de l'évêque de Die, et l'inférieur aux comtes de Valentinois. Comme le prouve encore une charte de 1244, citée plus loin, où Silvion de Crest est accusé d'avoir appelé Simon de Monfort.

En ouvrant leur tour aux croisés, les partisans de la résistance ne commettaient ni lâcheté ni trahison, et il est bien évident, par exemple que l'évêque de Die ne pouvait pas livrer le château des Poitiers dont il n'avait en aucune façon la garde. Il n'y aurait que Guillaume Arnaud, de Die « un puissant et brave baron » du parti de Raymond Toulouse, qui mériterait le blâme, s'il trahit réellement sa cause (2). Mais la possession de la tour supérieure explique seule l'insuccès des assiégeants, sans recourir à une trahison.

Après le danger couru en cette circonstance, Silvion de Crest chercha des alliés et, le 2 avril 1225, reconnut avoir donné à Lambert Adhémar, seigneur en pariage de de Montélimar et à Hugues, son fils, toutes les possessions et tous les droits lui appartenant, sous la réserve de l'usufruit. De plus, comme le donateur se proposait d'aller en Angleterre, il exonéra Lambert jusqu'à la Toussaint suivante de la clause de l'acte en vertu de laquelle le

(1) *Histoire du Languedoc* III, 85.

(2) On a appelé cet Arnaud, Arnaud d'Aydie et Daidie.

seigneur de Montélimar lui promettait sa fille en mariage (1).

On ne sait pas si le voyage d'Angleterre se prolongea au-delà du terme fixé ou si la jeune fille mourut sur ces entrefaites ; mais il est prouvé par les titres que l'année suivante, Silvion étant doyen de l'église de Valence, donnait à l'évêque de cette ville, Guillaume de Savoie, tous ses droits à Crest, Aouste et Divajeu, en échange de Beaumont et de Montvendre, de 100 livres de revenu sur le péage de Valence et de 32,000 sols (2).

Pour vaincre les hésitations de Silvion de Crest dans le choix d'un héritier, Guillaume de Savoie, au dire de Columbi, lui aurait tenu le langage suivant : celui qui s'est fait clerc et a choisi le Seigneur pour maître ne saurait rien faire de plus grand ni de plus glorieux que de laisser ses biens à l'Eglise. N'est-ce pas mépriser la piété que de transmettre après soi des richesses aux profanes et de préférer au ciel et la chair et le siècle ? Nous ne devons rien attendre des hommes, mais tout de nos bonnes œuvres ; parents et alliés nous oublient vite ; en léguant ses biens à Dieu on s'acquiert un éternel honneur.

Si le prélat, ouvrant le livre de l'avenir avait pu y lire les guerres désastreuses que la possession de Crest ferait naître, jamais il n'aurait ni désiré ni accepté un présent si funeste. Pourquoi donc Columbi qui avait connu les maux causés par la donation de 1226 a-t-il prêté un pareil langage à Guillaume de Savoie ?

(1) Archives de l'Isère. Chartes du Valentinois, Lambert Adhémar avait embrassé la cause catholique et Giraud Adhémar le parti des Albigeois..

(2) Columbi, *De rebus gestis* etc. pp. 54, 55,

Nous nous bornerons à rappeler sommairement les guerres soutenues pour Crest et autour de Crest entre les seigneurs de la ville et les évêques, à partir de l'abdication de Silvion.

Mais il faut auparavant lier connaissance avec les Poitiers, déjà maîtres de la moitié du fief avant l'acte de 1226, et dire un éternel adieu à la famille de Crest, une fois Silvion disparu (1).

A. LACROIX.

(A continuer.)

(1) On trouve en 1346 et 1370 à Vinay et à Valence Jean, François et Jacques de Crest ; en 1440 à Grane, Pierre de Crest et Anne de Crest, femme de Garin de Saillans, bourgeois de Valence. (*Inv. des Arch. des Dauphins* et des *Archives de la Drôme* E. 2484, 2139, 2485).

LES ABBAYES LAIQUES DE ROMANS.

Le moyen-âge, ce siècle de fer et de plomb (Mézerai), vit naître d'innombrables associations au sein desquelles les petits et les faibles cherchaient secours et protection. Dans les campagnes, les serfs et les colons se groupaient en paroisse autour de l'église et s'abritaient à l'ombre du château. Dans les villes et les bourgs, les habitants s'unissaient étroitement pour la défense de leurs libertés et franchises; ils se formaient, en outre, pour d'autres besoins de la vie commune, en confréries de piété et de bonnes œuvres, en corporations d'arts et métiers. En ces temps de foi naïve, toutes ces sociétés et d'autres plus mondaines, imitant ce qui se passait autour d'elles, se modelaient sur la religion, lui empruntant, sans aucune arrière-pensée de dérision et de profanation, son organisation, ses rites, ses mystères même. Parmi ces sociétés nous nous proposons de remettre en lumière celles qui avaient le titre d'*abbaye* et pour chef un *abbé* et qui, tout à fait laïques, n'étaient que des sociétés, des confréries. Cependant, nous dirons auparavant quelques mots du corps des *Esclaffards* (jeunes clercs au-dessous de 15 ans).

Les *Esclaffards* aussi nommés *Epiffards* avaient dès les temps les plus reculés le droit de nommer un *abbé* pour la défense de leurs intérêts communs. Cette élection qui avait un but sérieux et utile, ayant donné lieu à des désordres et à des scandales (*Mala, pericula et scandala*), défense

fut faite par la sentence du 19 septembre 1274 aux Esclafards de Romans d'élire un abbé annuel, sous peine d'être privés de l'entrée du chœur, et défense également aux habitants de concourir à ces sortes d'élections, sous peine d'être chassés de la ville. Mais comme compensation, les uns et les autres furent autorisés à choisir un *Bourdonnier*, dont les attributions étaient aussi nulles qu'éphémères. Les statuts du chapitre de 1472 rappellent à ce sujet que la fête de la Circoncision avait toujours été célébrée avec joie et magnificence, et que si la nomination du Bourdonnier ne se faisait plus que rarement c'était à cause de la trop grande dépense qui en résultait. Toutefois comme il importait de conserver un usage qui contribuait à la solennité et à la dévotion de cette grande fête, le nouveau Bourdonnier ne serait plus tenu qu'à pourvoir au luminaire du chœur et de payer 40 florins pour un anniversaire, et enfin à offrir une collation, arrosée d'un bon nectar et d'hypocras, aux compagnons qui, à l'issue des vêpres, l'auront reconduit à son domicile. S'il faisait de plus grandes dépenses, cela ne pourrait tirer à conséquence pour ses successeurs.

ABBAYE DES MARCHANDS.

Par la sentence arbitrale de 1212, une société privée entre marchands (*privata societas mercatorum*) fut seule exceptée de la défense faite aux Romains de n'avoir aucune assemblée sans le consentement du chapitre.

L'abbaye des marchands (*abbatia mercatorum*) se réunissait à la maison commune et couchait même le procès-verbal de ses séances sur le registre des délibérations de la ville. Elle s'occupait aussi d'œuvres de bienfaisance. Elle

avait son président qui était, en 1509, noble Humbert Odoard (1), dit *abbé des marchands mariés*. Son vice-président ou lieutenant, Jean Sevin, et son trésorier, Jean Chonet, l'un et l'autre honorés plusieurs fois du Consulat. On la voit, au mois de septembre 1509 doter de six florins une jeune fille, appelée en patois la *Pichotte*, la petite, *ad ipsam maritandam* (2); le 8 février 1512, voter une somme de 8 florins pour un cadeau à deux femmes mariées et l'achat d'une robe de gros taffetas pour l'abbé. On ignore quand elle a commencé et quand elle a fini.

Une *Confrérie des marchands* fut établie dans l'église de St-Nicolas, le 28 mai 1645. Elle fit don à l'Aumône générale, en mars 1712, pour aider à la fondation d'un hôpital général, du revenu de 7,700 livres que les arts et métiers de Romans avaient été obligés de verser au fisc, en vertu de l'édit de 1694. Il y avait encore la *Confrérie des drapiers*, qui possédait un caveau funéraire pour l'inhumation de ses membres, situé sous la chapelle de saint Blaise, dans l'église des Cordeliers. Ses statuts dataient du 15 mai 1355.

(1) Il fut consul, châtelain de Pisançon, capitaine de 50 arbalétriers, puis président de l'abbaye des marchands et de celle de Bongouvert. Il fut député à la cour, en 1510, pour obtenir la conservation à Romans de l'hôtel des monnaies qu'il était question de supprimer. Il s'était marié, le 26 janvier 1490, avec Anseline Combe qui lui donna deux fils, Ponson et Jean, et une fille, qui épousa François Odoard, son cousin.

(2) Giraud, *Mystère des trois doms*. p. 209.

ABBAYE DES SAUNIERES.

Les habitants de Romans étant **exempts** des droits de Gabelle, avaient établi des entrepôts considérables de sel, particulièrement dans une rue qui a conservé de ce genre de commerce le nom de rue de la *Saunerie*.

Les marchands de sel, *sauniers* ou *sallatiers*, formaient, à l'instar des autres corporations, une société dite *abbatia saunorum*. Par la charte de liberté donnée à Peyrins, le 24 février 1450, le dauphin (Louis XI) défendit à tout étranger de tenir les mesures de sel dans Romans, il s'interdit pour lui-même et ses successeurs d'avoir aucun magasin de sel dans la même ville. La charge de cette marchandise devait néanmoins payer dix deniers tournois en passant sur le pont de l'Isère.

En 1499, l'abbaye des Sauniers appliqua les deniers qu'elle avait en réserve à la réparation de l'Hôtel-de-Ville. La corporation se composait de deux maîtres, de treize marchands et de trois mesureurs. Pour en faire partie, l'impétrant devait prouver qu'il était homme de bien et porté sur le registre de la taille, que sa boutique contenait au moins six saumées de sel et était munie des mesures et ustensiles nécessaires à la profession. Si les délégués chargés de s'assurer de ces faits concluaient à l'admission, le récipiendaire recevait un diplôme sur parchemin signé par un notaire et relatant qu'il avait rempli les conditions imposées par les statuts de la profession et payé le droit d'entrée ou d'admission.

Nous pensons être agréable à nos lecteurs en complétant cette note par la reproduction textuelle d'un de ces diplômes dressé le 28 novembre 1554. Ce document est

intéressant en ce qu'il remet en lumière un point curieux et tout à fait oublié des anciennes coutumes locales.

A tous soit notoire et manifeste que l'an mil cinq cents cinquante quatre et le vingt huyctiesme jour du moys de novembre, au lieu soubz escript, a comparu honneste homme Roch Vinson, habitant en la présente ville de Romans, par devant honorables hommes Guillaume Foure et Jehan Gontier, maistres des marchands sallatiers, Barthelemy Bergier, Anthoine Gonthier, François de la Cour, Jehan Trenat, Gaspard Rinalf, Loys Vallon, Jehan Chanas, Pons Mariton, Bastian Romestang, Ennemond Guigou, Andreu Flandrin, Guillaume Raynaud et Guillaume Faron, marchands sallatiers, Jacques Pagin, Bastian Bernard et Jehan Bourgeois, mesureurs de sel en la dicte ville de Romans ; disant et proposant qu'il est de coustume de recevoir en ceste ville du nombre des dicts marchands sallatiers les aultres marchands, mais qu'ils soient garnis de six sommées de sel, de mesures nécessaires et qu'ils soient gens de bien: Suyvant laquelle coustume le dict Vinson a demandé et requis estre receu du nombre des dicts marchands sallatiers en ceste ville, se offrant payer ce qu'est en tel cas accoustumé de payer, et de observer tout ce que fault garder et observer en tel cas : disant et proposant soy estre homme de bien, garny de bouthicque de six sommées de sel et de bonnes mesures. Sur ce oppigné, puis conclud par les susnommés marchands que avoir faict foy par le dict Vinson de ce qu'il a dict, et que soit veu et visité par les dicts maistres, qu'il soit receu du nombre des dicts marchands sallatiers en payant les fraicts accoustumés, de quoy respectivement les susnommés ont demandé leur en estre faict acte et instrument public par moy notaire royal delphinal soubz signé, et ont été faictes les dic-

tes choses au dict Romans en la bouthicque du dict Guïgou, présent avec lesd. mesureurs, André Montroux, de Baulieu, et Anthoine Moursin, de Vallance, habitant au dict Romans, et moi notaire sousigné : Sequentivement le dict an, le troysième jour du mois de décembre, les dicts maistres, suyvant la dicte conclusion, avec les susnommés mesureurs pour visiter si le dict Roch est garny comme dessus il a dict et proposé. Lesquels mesureurs tous troys ont dict et rapporté aux dicts maistres que le dict Roch est garny suffisamment de sel, mesures, contoïr et autres choses accoustumées et nécessaires, comme semblablement après lesd. maistres l'ont veu, et ce fait, lesd. maistres se sont enquis de la prudhommie du d. Roch, que leur a été rapporté qu'il est homme de bien et taillable comme les aultres dud. Romans, et ce fait, led. Roch s'est offert de rechef de payer les droicts accoustumés. Pourquoi les susd. maistres, suyvant la puyssance à eulx donnée, ont receu du nombre des marchands sallatiers de la présente ville de Romans led. Roch là présent et acceptant, lequel a juré entre les mains des susd. maistres bien dueument, justement et loyalement exercer à la forme et manière du serment en tel cas accoustumés de faire et prester : que leuy a esté donné à entendre par les susd. maistres, et moyennant la promesse qu'il a faite de payer la d. somme de vingt florins quand en sera requis, et les susd. maistres lui ont donné liberté et puyssance comme aux autres marchands saulnyers de lad. ville. De quoy led. Roch a demandé et les susd. maistres luy ont voulu et concédé estre fait acte et instrument public par moy notaire sous signé, et ont esté fait acte et instrument publics par moy notaire sous signé, et ont esté faictes les susdites choses au dict Romans en la bouthicque : présents les susd. mesureurs Pierre

Murissat, Estienne Roche, Chapellier, et Joseph Bourgeoys dud. Romans, a ce estants par témoins appelés et requis, et moy notaire soubz signé. Successivement l'an mil cinq cent cinq cinquante-neuf et le neuvième jour du mois de novembre, devant les tesmoins soubz nommés, personnellement établis et constitués, lesd. sieurs Guillaume Foures et Jehan Gontier, maîtres, lesquels de leur bon gré ont confessé avoir heu et reçu dud. Roch Vinson, présent et acceptant pour luy et les siens, assavoir vingt florins pour les droits deubs par led. Vinson pour lad. réception et réellement en cinq escus pistolets d'or, desquels vingt florins les susd. Foures et Gontier, maîtres, en ont quicté et quictent led. Vinson et les siens avec pacte de ne luy plus rien demander, et avec promissions, jugements, obligations, renonciations et aultres à ce nécessaires et opportunes.

Fait à Romans en la maison commune, présents sieurs Anthoine Gontier, consul, et Jacques Pagnin, Sébastien Bernard et Joseph Bourgeoys, mesureurs du sel dud. Romans, a ce estant par tesmoins appelés, et moy George Gleyse, notaire royal dalphinal dud. Romans, Soubssigné.

GLEYSE.

L'ABBAYE DE BONGOUVERT.

Pendant les XVI^e et XVII^e siècle il a existé dans plusieurs villes du Dauphiné, sous le nom facétieux d'*Abbaye de Bongouvert*, des sociétés joyeuses et galantes, mais au fond plus sérieuses que ne le fait supposer l'ignorance où nous sommes des mœurs et des sentiments intimes de nos

ancêtres. Dans plusieurs lieux, à Vienne, Lyon, dans le Vivarais, sans doute par esprit de contradiction, des sociétés de ce genre affectaient de porter le nom d'abbayes de *Malgouvert*. Mais le nom véritable est bien *Bongouvert* qui rappelait le but de l'institution : celui de maintenir le *bon gouvernement*, le bon régime dans les ménages par l'autorité prépondérante de l'homme ; récompensant et honorant les dames méritantes et rappelant à leur devoir celles qui s'éloignaient des voies de l'honnêteté et de la modestie, en un mot, son but principal paraît avoir été de conserver la sainteté des liens du mariage. Par les fonctions diverses que ces Sociétés s'étaient attribuées elles avaient autant de rapport avec la chose publique qu'avec les mœurs privées.

Quoi qu'il en soit, l'abbaye de Bongouvert de Romans relevait du grand abbé de Grenoble à qui elle soumettait la nomination de son abbé et la décision de ses affaires les plus importantes (1). Elle avait pour officiers un abbé, un vicaire, un chancelier, un procureur fiscal, un contrôleur, trois commis et un trésorier : toutes ces fonctions étaient gratuites (2). Leurs membres se distinguaient en moines et en novices. L'abbaye de Bongouvert prélevait un tribut sur les mariages dont la liste lui était exactement commu-

(1) Voy. Gustave Vallier : *Le poète Millet et l'abbaye de Bongouvert*, Grenoble. Prudhomme, 1869, et *La grande abbaye de Dauphiné*. Revue du Dauphiné et du Vivarais. T. III, p. 420, 1879.

(2) En 1600, Félix Guigou, qui avait tenu le contrôle de la Société, assigna Michel Servonnet, abbé de Bongouvert, pour être rémunéré de ses peines. Cette demande contraire à la coutume et peu digne d'un avocat et d'un ex-consul, fut rejetée par l'assemblée de la ville et en dernier ressort par le grand abbé de Grenoble.

niquée par les curés des paroisses, qui recevaient pour ce soin un *chapeau* avec son cordon, de la valeur de 3 livres 14 sols. Le taux de ce tribut était de 2 p. 100 sur l'établissement des dots et des *veurchères*. Les habitants qui se mariaient avec une femme étrangère payaient, pour expier cette sorte d'affront fait au beau sexe romansais, l'amende d'un *froc*, à raison de 60 sols par aune. Après sommation faite, si les cotisés ne se libéraient pas, on leur interdisait la sortie de la ville ainsi qu'à leurs domestiques. Quatre confrères étaient chargés de faire exécuter les ordonnances de l'abbé, et les novices étaient tenus de leur prêter main forte.

En cas de vacance, l'Assemblée générale de la ville élisait l'abbé de Bongouvert : mais le nouvel abbé devait être « avoué et agréé par le grand seigneur abbé résidant à Grenoble. » Il devait ensuite, muni de cet agrément, prêter le serment d'observer les lois et statuts de la société sur la crosse abbatiale qu'on mettait en ses mains comme signe de sa dignité.

Les deniers provenant des mariages étaient appliqués dans les cas urgents aux besoins de la ville. En 1577, on les employa à la restauration de l'hôtel consulaire qui tombait en ruine ; en 1584, à la réparation de la tour Saint-Georges. Ils furent donnés, en 1610, pour quatre ans, représentant 800 livres, au couvent des Capucins qu'on établissait alors à Romans.

Les joyeux confrères de l'abbaye de Bongouvert prenaient une part active à toutes les réjouissances publiques et même aux fêtes de famille. Ils avaient à leur solde une bande nombreuse de tambours et de violons qui donnaient des aubades aux autorités et aux nouveaux mariés, qui faisaient danser les novices pendant le Carnaval et jouaient

aux branles des *chambrières*. La société accoutrait la plateforme de l'hôtel de Ville, plantait le *mai* sur la grand-place et enfin, distribuait des écharpes de soie aux dames et aux demoiselles les plus distinguées de Romans. Ainsi elle offrit, le 24 avril 1591, à M^{me} Marthe de Clermont, à l'occasion de son mariage avec le comte de la Roche, gouverneur de la ville, une magnifique écharpe de soie cramoisie, garnie de dentelles et de franges d'or, commandée exprès à Lyon, et dont le prix, avec le coffret qui la contenait s'éleva à la somme de 25 écus (92 fr. — 360).

Les membres de cette galante Société avaient, en outre, la courtoisie d'aller à la rencontre des dames de qualité dont on connaissait l'arrivée prochaine à Romans, et de reconduire celles que la ville avait le regret de voir partir. Inutile d'ajouter qu'à chaque réunion, les agrégés ne négligeaient pas de resserrer les liens de la confraternité dans un banquet où régnaient la joie et la cordialité. Un vain luxe en était banni et le vin consommé ne coûtait que 18 deniers le pot (5 cent. le litre). Mais hâtons-nous de faire connaître que ces distractions mondaines ne faisaient point oublier les devoirs religieux et le dévouement aux bonnes œuvres. On trouve dans les comptes de la Société une dépense de 8 écus payés pendant plusieurs années à la paroisse pour le prédicateur de carême et des secours donnés aux Pères Cordeliers et au curé de Saint-Nicolas.

Les comptes, arrêtés le 16 février 1605, en présence des consuls, constatent que la recette de l'année écoulée avait été, pour 75 mariages taxés, de 562 livres 11 sols. (972 fr. — 3600 fr.) et la dépense de 555 livres, soit un boni de 7 livres 11 sols.

L'abbaye de Bongouvert, comme toutes les autres sociétés portant le même nom, fut abolie en vertu d'un arrêt du Conseil de 1671.

Nous terminerons en mentionnant une autre société non moins joyeuse, mais beaucoup moins galante, qui s'occupait aussi à sa manière, des mariages. Elle avait pour patron *Saint-Pichon* (de *pichar*, battre), dont la statue, coiffée d'une mitre, tenant d'une main un bâton de l'autre une quenouille, était érigée, comme celle d'un dieu lare, à l'angle d'un carrefour. Une troupe, régie par des statuts homologués par les magistrats de Romans, vers le XV^e siècle (1), s'était donné la mission de venger l'autorité maritale outragée. Quand un époux donnait le scandale de se laisser battre par sa femme sans faire usage du bâton, pour expier ce crime de lèse-majesté maritale, il était ordonné au plus proche voisin de monter sur un âne, le visage tourné du côté de la queue et la tenant pour bride. Dans cette position ridicule et revêtu d'un accoutrement grotesque, les confrères lui faisaient parcourir les rues, et l'accompagnaient en chantant quelques atellanes composées pour la circonstance. Enfin des chants improvisés, souvent méchants, parfois obscènes, accompagnaient aussi une bruyante et discordante aubade ou *charivari* que la foule infligeait aux veuves, qui convolaient à de secondes noces.

Des mœurs plus polies et une police plus soucieuse du repos des familles ont fait cesser ces joyeusetés, grossières dans leur forme et offensantes dans leur but. Il n'en reste aujourd'hui d'autre souvenir qu'une petite niche en pierre, placée à l'endroit où s'élevait jadis la statue colossale de saint Pichon, au carrefour du *Tortorel*.

(1) Dochier. *Mémoires sur la ville de Romans*. p. 126.

LES PRÉSENTS DE LA VILLE DE ROMANS

SOUS LES CONSULS.

Dans les premiers siècles de la monarchie, le peuple était obligé de fournir aux besoins des princes et des grands lorsqu'ils voyageaient. La fameuse charte de 1212 règle que le chapitre de Saint-Barnard paierait la dépense du passage du pape et la ville de Romans celle du passage de l'empereur. C'est par suite de cette convention que la communauté paya, le 20 mai 1363, 110 florins (1) pour deux bœufs, trente moutons et plusieurs sommées de vin qui avaient été fournis au roi de France Charles V, pendant son séjour à Romans, et que, en 1366, une taille de 570 florins fut levée pour subvenir à la dépense causée par le passage de l'empereur Charles IV, au mois de juin précédent (2). Mais ces frais considérables furent plus tard acquittés par les trésoriers généraux, comme on le voit par les pièces comptables qui existent encore et qui montrent l'emploi d'une somme de 158 livres 3 deniers

(1) A cette époque, le florin valait 8 fr. 60 c. et le pouvoir de l'argent 4. 92. Un florin équivalait donc à 42 fr. 31, et 110 à 4,654 fr. 10 c.

(2) Ce monarque revenait d'Avignon où il avait conféré avec le pape au sujet de la guerre à faire contre Barnabé, vicomte de Milan. Il s'arrêta à Saint Antoine pour y révéler les reliques du Saint.

pour le séjour à Romans du roi Charles IX le 16 août 1564, et de 275 livres 5 sols 9 deniers pour celui d'Henri III, le 16 janvier 1575 (1). Dès lors, on se borna à offrir des présents à certains grands personnages, aux princes, aux gouverneurs, comme un hommage de respect, aux chefs militaires, aux fonctionnaires puissants, pour obtenir leur bienveillance et leur appui, enfin aux administrateurs de la ville, à titre de récompense et d'indemnité pour des services non rétribués.

La nature et l'importance de ces générosités étaient nécessairement en rapport avec le rang des personnes et les circonstances où l'on se trouvait. Ces objets consistaient en médailles, écus monétaires, pièces d'orfèvrerie, objets d'art, confiseries, flambeaux, vins et liqueurs : dépenses qui s'expliqueraient par un long usage devenu une obligation et non par les avantages que la ville pouvait en retirer : car on peut supposer qu'elles étaient faites en pure perte.

Voici par ordre chronologique les présents offerts et les dépenses payées par la ville.

27 février 1357. 7 florins 3 gros pour un repas porté au couvent des Cordeliers, à l'occasion de la pose de la première pierre de la porte de saint-Nicolas, par Bernard, évêque de Ferrare, délégué du pape (2).

(1) Voy. *Les comptes de la maison d'Henri III* Revue du Dauphiné. T. III. p. 209. Néanmoins le 17 octobre 1814, à son passage à Romans, le comte d'Artois, plus tard le roi Charles X, fut traité aux frais de la ville. Ce qui occasionna une dépense de 2,555 fr dont 1200 payés par le département.

(2) Natif de Clermont en Auvergne. D'abord évêque de Côme, puis de Ferrare, le 27 février 1356, mort en 1373.

25 avril 1361. 6 florins d'or pour douze lamproies que Guillaume de Vergy, gouverneur du Dauphiné (1), avait réclamées en rémunération des lettres, scellées de son sceau, qu'il avait données pour obliger le chapitre de Saint-Barnard de contribuer à la construction des murs de la ville.

5 juin 1361. 22 florins 9 gros pour 24 torches du poids de 78 livres, plus 2 gros et demi pour la location de deux draps d'or employés aux funérailles de Guillaume de Vergy, gouverneur de la province.

16 février 1362. 100 florins d'or donnés à l'épouse de Raoul de Louppy, gouverneur du Dauphiné (2), « pour le » bien et pour l'utilité de la ville. »

24 février 1366. Six livres de confitures, cinq picotes de vin blanc et deux torches de cire du poids de 13 livres offertes au grand-maître d'hôtel de l'empereur d'Allemagne.

26 février 1365. 4 florins 9 gros d'or pour un service fait avec deux torches, plus une sommée de vin et une corbeille de pain offerts à plusieurs habitants de Valence venus à Romans à l'occasion de la fête de Saint-Barnard.

13 juin 1366. 100 francs d'or (3) au chancelier Amédée de Lamotte (4), pour reconnaître le soin qu'il avait ap-

(1) Seigneur de Mirebeau, de Fontaine Française et de Bourbonne. Nommé au gouvernement de Dauphiné, le 6 octobre 1356, mort à Romans, le 5 juin 1361.

(2) Raoul de Vienne, sire de Louppy, nommé Gouverneur du Dauphiné le 7 octobre 1361, fonction qu'il exerça jusqu'au 2 septembre 1369, il décéda à Louppy, le 31 août 1388.

(3) Le franc d'or valait 11 fr. 60 c. le cadeau peut donc être estimé en valeur d'aujourd'hui à 5200 fr.

(4) Qualifié alors de chevalier et de chancelier en Dauphiné.

porté à faire confirmer par le roi de France les privilèges et franchises accordés aux Romains par l'empereur Charles IV.

10 juillet 1366. 1000 florins, convertis plus tard en une pension de 50 florins, au trésorier delphinal pour l'exemption des droits de péage et autres.

13 mai 1367. 200 florins pour les dépenses faites pendant trois jours par plusieurs membres du conseil du roi, plus 161 florins pour douze écuelles d'argent du poids de 20 marcs offertes par les Consuls à Guillaume de Dormans (1).

Octobre 1367. Quatre torches de cire du poids de 22 livres et douze livres de conserves payées 13 florins 9 gros à Guillaume de Sainte-Croix, apothicaire, et données au cardinal de Therouanne (2).

Mars 1371. Quatre charges, un barral et quatre quarterons de vin clairret, six torches du poids de 24 livres et 12 livres de confitures offerts à Jacques de Vienne, seigneur de Lonwy et de saint Georges, gouverneur du Dauphiné, à son arrivée à Romans, ainsi qu'à Louis de Villars, administrateur de l'église de Vienne (3), qui l'accompagnait.

12 septembre 1452. La ville prête par billet au Dauphin Louis, plus tard le roi Louis XI, une somme de 100 écus.

(1) Comte d'Etampe, chancelier de Normandie puis du Dauphiné, enfin de France en février 1371, mort le 11 juillet 1373.

(2) Aycelin (Gilles) de Montaigu, évêque de Therouanne, chancelier de France en 1357, cardinal en 1361, mort à Avignon, le 5 décembre 1378.

(3) D'abord doyen de l'église de Lyon, évêque élu de Valence le 1^{er} juillet 1354, mort le 3 septembre 1376.

Juin 1511. Le roi Louis XII et la reine sa femme, accompagnés des ducs d'Angoulême, de Lorraine, de Vendôme et de la Trémouille, des cardinaux de Saint-Séverin, de Prie et de Ferrare et du chancelier de France venant de Grenoble, arrivèrent à Romans vers deux heures descendant l'Isère sur quatre bateaux. Ils furent reçus au port de la rivière, à l'entrée duquel on avait érigé une porte triomphale surmontée des armes du roi. La réception eut lieu sous des dais au son des instruments de musique et des cloches. Les illustres hôtes furent conduits à leurs logements qui avaient été préparés dans la maison d'Antoine Bergier, marchand, de Claude Conton, prêtre, et d'Antoine Mulet, bourgeois. On fit présent au roi d'une tasse en vermeil avec six pièces d'or à ses armes et à celles de la ville, un pareil cadeau fut fait à la reine et l'on donna au Dauphin huit arbalètes. A quoi on ajouta, suivant l'usage, des vins, des confitures et des bougies (1). Ils séjournèrent du vendredi 27 juin, au mardi 1 juillet; ils partirent après leur dîner, sur des bateaux pour se rendre à Valence. Le roi avait entendu la messe, le samedi, sous un pavillon près du grand autel de l'église de St-Barnard, le dimanche, une grand'messe célébrée solennellement avec chantres, orgues et instruments mélodieux, le lundi, dans la chapelle de N.-D. sur le pont et le mardi, dans la chapelle du Saint-Esprit. Le duc d'Angoulême, malade d'une fièvre tierce, demeura à Romans jusqu'au 5 juillet.

(1) Les bougies fabriquées à Romans jouissaient alors d'une réputation qui s'étendait au loin. Les femmes des hauts fonctionnaires de Grenoble écrivirent souvent aux consuls de Romans pour les prier de leur envoyer des caisses de ce produit de l'industrie locale.

20 novembre 1533. Pour l'arrivée de François 1^{er} on fit faire un dais de velours rouge et frapper une médaille en argent portant l'effigie de ce roi avec une exergue mentionnant le Dauphin et le présent des Romanais. On avait fait d'immenses préparatifs et élevé plusieurs estrades sur lesquelles des personnages allégoriques récitèrent des pièces de vers composés pour la circonstance (1).

28 novembre 1533. Au comte de Saint-Paul, Antoine de Bourbon, gouverneur de Dauphiné, qui passa à Romans une semaine après le roi, on fit présent de six pièces de vin blanc et claret et de plusieurs flacons d'hypocras, de six boîtes de dragées, chacune pesant deux livres, de douze torches de cire et de sept pièces d'or dans un filet d'argent, chacune valant 46 fr. 45 cent.

17 mars 1556. Le comte de Clermont, lieutenant général en Dauphiné (2), à son passage à Romans, reçut un tonneau de vin blanc et un autre de vin claret.

5 avril 1593. La ville fit don d'une « Robe honneste » à Jonathan Vallier, ministre de la religion réformée, à l'occasion de son prochain mariage.

15 août 1563. A l'occasion du passage du comte de Crussol (3), qui avait été élu à Valence, par l'assemblée

(1) Le roi revenait de Marseille où il avait été conclure le mariage de son fils aîné avec Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VI.

Voy. P.E. Giraud. *Entrée de François 1^{er} à Romans*. Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme. T. VII, p. 77.

(2) Antoine, baron de Clermont, nommé lieutenant général en Dauphiné, le 10 février 1554.

(3) Jacques de Crussol, duc d'Uzès en 1573, connu sous le nom de *seigneur d'Acier*. Il avait été nommé illégalement lieutenant

des trois ordres, lieutenant général de la province. Il est arrêté qu'on lui fera toutes les honnêtetés possibles, qu'on lui offrira le meilleur vin qu'on pourra trouver et qu'on le logera honorablement ainsi que sa suite.

12 mai 1574. A l'arrivée de Charles de Bourbon, duc de Beaupréau, prince de la Roche-sur-Yon, gouverneur du Dauphiné, la ville fait confectionner un palli (dais) de taffetas aux couleurs et aux armes de ce seigneur et une pièce d'argenterie de la valeur de 300 livres.

19 novembre 1576. La ville ayant appris le mécontentement de l'évêque de Valence (1), sur ce qu'à son passage à Romans on ne lui avait pas rendu honneur ni fait accueil, il est résolu que les Consuls avec quelques notables iront à Valence présenter au prélat des excuses et lui offrir plusieurs pièces de vin.

12 février 1578. La communauté de Romans paye 23 livres à l'hôtel du *Chapeau Rouge* pour le séjour qu'y avait fait le baron de Gordes (2).

7 mai 1578. La ville fait acheter à Lyon trois *goubeaux* d'argent pour être offerts à Laurent de Maugiron, lieutenant général du Dauphiné (3).

général par une assemblée de partisans de la Réforme, à la tête des quels il se trouvait. Son frère Antoine commanda en Languedoc en Provence et en Dauphiné.

(1) Jean de Montluc, évêque de Valence et de Die en 1553. Très-tolérant envers les protestants. Il mourut à Toulouse, le 15 août 1579.

(2) Bertrand Rambaud de Simiane, baron de Gordes, né le 18 octobre 1513. lieutenant général en Dauphiné en 1564. décédé à Montélimar, le 21 février 1578.

(3) Comte de Montléans, baron d'Ampuis, nommé en 1554 et 1562, mort en 1580.

19 octobre 1581. Les autorités de Romans envoient une députation à Grenoble pour complimenter le duc de Mayenne (1) : elle est suivie d'un exprès porteur d'un bassin d'argent qui devait être offert à la duchesse de Mayenne.

23 mars 1589. La ville fait présent au baron de la Roche, gouverneur de Romans (2), de deux tonneaux de vin blanc et de six fauteuils.

13 décembre 1590. L'abbaye de Bongouvert (3) offre à Madame Marthe de Clermont, épouse du dit gouverneur, à son arrivée à Romans, un élégant coffret contenant une écharpe de soie cramoisie, garnie de dentelles, de crépines et de franges d'or, de la valeur de 25 écus (92 fr. — 322 fr.)

28 novembre 1600. La reine Marie de Médicis, qui allait à Lyon épouser Henri IV, passe à Romans, la neige qui tomba ce jour là avec abondance nuisit aux préparatifs qui avaient été faits.

27 novembre 1622. Le roi de France Louis XIII est reçu à Romans avec la plus grande pompe, il y avait dans les rues des pavillons avec devises et armoiries.

28 Avril 1675. Le marquis de Lionne (4) nommé gou-

(1) Charles de Lorraine, duc de Mayenne, né en 1553, chef des catholiques en Dauphiné, ensuite chef de la Ligue, mort en 1611.

(2) Balthazar de Flotte, baron puis comte de la Roche, chevalier de l'ordre du roi, vibailli de Saint-Marcellin, capitaine de 50 hommes d'armes.

(3) Société joyeuse et galante qui avait pour but la conservation des bonnes mœurs. Elle était protégée par l'autorité.

(4) Sébastien de Lionne, marquis de Claveyson, seigneur de Triors, de Lesseins, d'Aouste, d'Hostun et de Mercurol.

verneur de Romans reçoit les plus grands honneurs et deux quintaux de bougies, on avait distribué de la poudre à la milice bourgeoise.

10 mars 1701. Sur l'avis adressé le 6 janvier 1701 par l'intendant de Grenoble, du passage prochain à Romans des ducs de Bourgogne et de Berri (1), le conseil général de la ville arrêta les dispositions à prendre pour recevoir ces princes et leur rendre les honneurs dus à leur haut rang.

On fit enlever les pierres des chemins, sabler les rues, tendre des tapisseries devant les maisons et préparer des rations et des écuries pour *seize cents* chevaux. Afin de rendre plus facile le passage des carrosses et des équipages, on abattit quatre maisons dont l'emplacement a retenu de cette circonstance le nom de *place des princes*. Trois arcs furent élevés, un à la porte de Saint-Nicolas, un autre au *Griffon*, et le troisième à l'entrée de l'hôtel de l'abbé de Lesseins, sacristain du chapitre et gouverneur de la ville ; lequel avait aussi fait construire dans ses jardins un arc de triomphe en pierre de taille : petit monument assez élégant démoli seulement en 1863. Tous ces édifices étaient chargés d'ornements, couverts d'inscriptions et de devises, dont la prose et les vers malheureusement ne sont pas venus jusqu'à nous.

Reçus à leur arrivée au bruit du canon (2) et au son des

(1) Ces princes, fils du Dauphin et petits-fils de Louis XIV, avaient accompagné leur frère, le duc d'Anjou, qui allait prendre possession du trône d'Espagne. Ils achevèrent leur voyage en visitant le Languedoc, la Provence et le Dauphiné.

(2) L'abbé de Lesseins possédait quatre fauconneaux ou petits canons dont deux furent achetés par la ville et servirent aux réjouissances jusqu'en 1808.

cloches, les ducs de Bourgogne et de Berri furent harangués par les autorités et conduits à leur logement, à l'hôtel des *Allées*, sous un dais en panne cramoisie, doublé de satin de même couleur et bordé d'une frange d'or. Les *penonnages* sous les armes formaient la haie « en bon ordre et équipage, tambours battants, enseignes déployées. » Une foule immense remplissait les rues, garnissait les fenêtres, couvrait les toits.

La ville, suivant l'usage, offrit à chacun des princes deux quintaux de bougies et douze douzaines de bouteilles d'eau *cordiale de Genève*. Elle fit présent à chacun des seigneurs de Bouillé et de Noailles d'un quintal de bougies et de six douzaines de bouteilles de liqueurs. Enfin on donna aux gardes du corps, cent Suisses et gens de la suite dix-huit douzaines de bouteilles de vin de *Vienne*. Le soir il y eut une illumination générale et un feu d'artifice tiré dans les *Allées*. Leurs Altesses royales partirent le lendemain dans la matinée après un déjeuner où figura, dit-on, comme luxe et nouveauté, l'infusion de la fève de Moka, dont l'usage était encore inconnu dans Romans.

Les frais à la charge de la ville, arrêtés le 22 mai, s'élevèrent à la somme de 13,134 livres 10 sols 11 deniers, dont il convient de déduire, comme dépense utile, 6700 livres affectées à l'élargissement de la voix publique.

En résumé, pendant les guerres de religion, la ville de Romans, sous la pression des chefs de parti qui y dominèrent, fut obligée de faire des gratifications nombreuses et considérables qu'il serait trop long de relater. Ajoutons que ces exigences des chefs militaires ne se bornèrent pas à cette époque calamiteuse. Durant tout l'ancien régime, la ville fut dans la nécessité de faire des dons manuels d'argent pour épargner aux habitants les

exactions des chefs et l'indiscipline des soldats. Enfin, en avril 1814, le maire fit remettre plusieurs fois des sommes à l'aide de camp du général Autrichien qui commandait dans la ville ; en outre les chefs de corps et la plupart des officiers de cette armée étaient logés et nourris aux frais de la commune.

Sous le nom de *don gratuit* et suivant les droits féodaux, les villes étaient taxées à des sommes presque toujours considérables à l'occasion d'événements survenus dans la famille régnante.

Le 2 août 1396, la ville de Romans fut imposée à la somme de 100 francs d'or (1160 fr. — 5800 fr.) pour le mariage de la fille aînée du roi de France (1) avec le roi d'Angleterre.

1451. La ville donna 100 marcs d'argent (5000 fr. — 20,000 fr.) à l'occasion du joyeux avènement de la dauphine, femme du Dauphin Louis (XI) (2). Par transaction du 4 février 1452, le chapitre du Saint-Barnard consentit à payer sur cette somme 100 florins (560 fr. — 2240 fr.) et 100 écus d'or (1000 fr. — 4000 fr.).

En 1775, la ville de Romans fut taxée à un don gratuit de 4,035 livres pour l'avènement de Louis XVI au trône de France.

Les vins d'honneur offerts aux *puissances*, c'est-à-dire aux personnages les plus élevés par leur naissance et par leurs fonctions, représentèrent d'abord une simple politesse

(1) Isabelle, fille de Charles VI et d'Isabelle de Bavière, mariée à l'âge de sept ans, le 9 mars 1396, à Richard II, roi d'Angleterre.

(2) Charlotte de Savoie, mariée le 14 février de cette année, à la Côte-Saint-André.

qui devint ensuite une obligation à laquelle il eut été mal séant et même imprudent de déroger.

Le conseil communal délibéra, en 1635, d'acheter une douzaine de bouteilles de fin étain, attendu qu'il fallait souvent renouveler le verre : ce qui indique que le vin était offert et consommé sur place et non envoyé en présent.

Depuis 1768 jusqu'en 1777, la dépense pour les vins d'honneur s'éleva à 2364 livres 14 sols. Sur cette somme, on reprochait aux officiers municipaux d'avoir prélevé 1678 livres 18 sols pour la buvette (1). Enfin dans l'intention de renouveler un usage interrompu depuis la Révolution, le Corps municipal crut devoir offrir les vins d'honneur au comte d'Artois, frère du roi, à son arrivée à Romans, le 17 octobre 1814.

Si, comme on l'a vu, les consuls n'épargnaient rien pour faire honneur aux illustres personnages de passage ou de séjour à Romans, il ne s'oubliaient pas eux-mêmes, ainsi que le leur reprochaient amèrement les auteurs du *factum* cité dans la note précédente.

En 1428, les consuls sortants se firent délivrer leurs honoraires annuels qui étaient pour les deux premiers de 20 florins (112 fr. — 500 fr.), de 10 florins pour les deux autres et de même somme pour le receveur.

Par lettres patentes du 15 octobre 1732, les gages furent de 100 livres pour les échevins et de 10 livres pour les conseillers. Le procureur en échevinage recevait 500 livres et son substitut 100 livres. Les deux consuls chargés de la répartition de la taille avaient droit, outre au bois et à la

(1) Voy. *Tableau des abus découverts dans l'administration municipale de Romans*, Grenoble 1778, p. 33.

chandelle, à 30 sols par jour et le greffier touchait 2 livres.

Les six conseillers délégués pour constater la qualité du vin décimal du chapitre étaient gratifiés d'un régal fixé à 30 livres. Enfin les consuls recevaient, aux frais de la ville, une robe, un chaperon et des gants (1) ainsi que des torches de cire quand ils assistaient aux processions: cette dernière dépense s'élevait annuellement à 50 livres.

Quand un membre du conseil municipal était délégué pour des affaires de la ville, il lui était alloué une indemnité proportionnée à la durée de l'absence et à la longueur du voyage; mais c'était plutôt à titre de remboursement de ses dépenses que comme honoraires.

Ainsi, en 1374, Ponce Radulphe ayant, au sujet des dettes de la ville, résidé à Grenoble pendant 56 jours en quatre voyages et à Avignon 74 jours moins 18 qui lui furent retranchés, reçut pour ses démarches et dépenses 111 florins (925 fr. — 4,615 fr.). Romanet Boffin, consul, envoyé, en 1529, à Compiègne où se trouvait la cour, eut une indemnité de 88 livres 10 sols pour une absence de 29 jours, M. Dochier, avocat et échevin, ayant séjourné à Grenoble, en 1774 et 1775, pour la poursuite d'un procès qu'avait la ville, reçut 549 livres. En 1776, on alloua à M. Lambert, avocat, 397 livres pour 53 jours de vocation et à M. Mortillet, premier échevin, en 1777, 313 livres 11 sols pour 18 jours d'absence, etc.

D^r ULYSSE CHEVALIER.

(1) A propos de gants, nous trouvons dans une lettre de l'intendant Pajot, en date du 9 février 1762, une note reprochant aux consuls de Romans des achats de gants trop répétés et ajoutant que quatre paires par an pour chaque consul seraient plus que suffisantes.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR CLAVEYSON (DRÔME)

(SUITE — Voir les 58^e et 59^e livraisons).

Le 15 janvier 1365, il concède à noble Artaud Alleman, frère de Guillaume, seigneur de Margès, « tous les cens » morts, c'est-à-dire non rachetables, en seigle et en vin, » perçus dans l'étendue du mandement, à raison du droit » de *portage* ou péage de la porte de Claveyson appelée » *Porte Berlhon*, et même de toute autre porte dudit » château et bourg. Il lui donne en même temps les redevances sur les biens possédés à Chanos et à Mercurol » par Pierre de la Baume dit Beaumont. Il lui remet » aussi les divers droits exigés jusque là sur les propriétés » aux environs de Claveyson, qui, d'Aymarde de la » Motte, dame de Montchenu, et de Jean Gilbert son fils, » avaient passé audit Alleman. Celui-ci tiendra le tout en » fief franc et noble, et rendra l'hommage obligé au » seigneur de Claveyson (1).

A propos des relations d'Artaud avec le Dauphin et la maison de Poitiers, on trouve les pièces suivantes :

Du 1^{er} août 1331, hommage prêté au dauphin pour les terres de Claveyson et de Mureils, ainsi que pour les droits de péage, de fournage, etc., exercés au lieu de

(1) De Gallier. loco citato, pp. 237, 190 et 197.

Serves (1); en 1333, hommage à Guichard de Clérieu pour la seigneurie de Mercurol (2). Ce dernier hommage fut renouvelé à Crest, en 1345, en faveur d'Aymar de Poitiers, la maison de Clérieu s'étant éteinte et ses droits passés aux comtes de Valentinois. Déjà, en 1344, le 18 janvier, Artaud avait prêté à Louis de Poitiers un hommage pour Claveyson, Mercurol, la maison forte de La Motte de Crozes, récemment acquise de Guillaume Richard, de Serves, et aussi pour un lieu appelé « *Hospitium Valseriorum* », situé au quartier des Vosserts, sur la commune de Chante-merle (3).

Le 3 janvier 1346, Artaud rend hommage au Dauphin Humbert II, pour les péages de Serves (4) ; en 1349, nouvel hommage pour Claveyson et Serves rendu au Dauphin Charles, depuis Charles V (5).

Comme personnage historique, nous trouvons le seigneur de Claveyson, mêlé aux principaux événements de l'époque. Il vivait dans l'entourage du Dauphin Humbert II ; Chorier nous apprend qu'il fut un de ses conseillers, et qu'il assista avec les grands seigneurs de la Province, à la ratification de la cession du Dauphiné au roi Philippe de Valois, le 3 juillet 1343. (Etat Politique).

Artaud se distingua par son ardeur belliqueuse. En 1345, pendant la guerre dite *des Episcopaux*, il combattit avec le comte de Valentinois contre les troupes de Pierre

(1) Archives du château.

(2) De Gallier, p. 237.

(3) De Gallier, loc. cit. passim.

(4) Archives du château. — *Invent. des Archives du Dauphin*, publié par M. l'abbé Chevalier.

(5) Archives du château.

de Chastellus, évêque de Valence, qui furent défaites près d'Eurre. Voici comment Chorier raconte cette campagne :

« L'évêque avait assemblé les sujets de ses deux évêchés,
» dont il n'avait fait qu'un corps : mais, après avoir de-
» meuré devant Crest quelques jours, ils se séparèrent.
» Les Valentinois se retiroient à Eurre, en désordre et en
» confusion, ne croyant pas d'avoir rien à craindre. Ils
» étoient 5,000 hommes de pied et 100 hommes d'armes.

« L'armée du comte marchoit en même temps, et 300
» hommes d'armes, qui étoient tout ce qu'il y avoit de
» cavalerie, ayant laissé l'infanterie derrière, avoient pris
» le devant. Ayant rencontré les Episcopaux (on leur don-
» noit ce tistre) leur nombre ne les ébranla point. Ils for-
» moient deux escadrons; à la tête de l'un étoient Amédée
» et Aymar de Poitiers, avec les seigneurs de Bressieu,
» de Clavaison et de Châteauneuf de Galaure : Gautier de
» Monteil et Hugues de la Garde conduisoient l'autre. Ils
» choquèrent les Episcopaux avec tant de force, qu'ils les
» renversèrent et les mirent en fuite. Il en fut tué deux
» cents ; mais le nombre des prisonniers fut très-grand,
» et la prise de Guillaume de Riverie, de Valence, fut
» l'honneur de la victoire. Tous les soldats du comte, de
» ces deux escadrons portoient une écharpe blanche :
» c'étoit la couleur du Dauphiné. Ce combat et l'opinion
» qu'eut l'évêque que le Dauphiné portoit l'intérêt du
» comte contre lui, le rendirent si déraisonnable que les
» prélats (les évêques d'Uzes et de Lisbonne, nonces du
» pape) n'ayant point eu de mesure à prendre avec un
» esprit si irrité, se retirèrent sans rien faire. — A quelque
» temps de là, le seigneur de Clavaison, accompagné
» seulement de ses seuls vassaux, fit une irruption dans
» les terres de l'évêque; il vint presque jusqu'aux portes de

» Valence. Il perça les territoires de Montéliet et de Livron,
» et laissa partout des marques sanglantes de son passage:
» il brûla, il pillà, il tua. Ce fut ce qui ralluma la bile de
» l'évêque, et y excita de nouveaux bouillons (1). »

Il est dit dans un mémoire manuscrit et sans nom d'auteur, dressé en 1771 au sujet de la terre de Claveyson, qu'Artaud accompagna le Dauphin Humbert dans son voyage en Terre-Sainte, en 1346. Nous trouvons encore le seigneur de Claveyson au nombre des témoins, dans une transaction passée à Romans, le 31 mars 1359, pour régler diverses querelles entre les habitants (2).

Artaud mourut en 1366; son testament, reçu par Pierre Cheysselle, notaire à Mercurol, est du 10 avril de la même année; il laissa aux Frères Mineurs, ou Cordeliers de Romans, une somme de 200 florins d'or (3).

Il avait épousé, selon M. de Gallier, le 6 juillet 1329, Marguerite, fille d'Aymar de Bressieu (4), qui lui apporta les fiefs de Larnage, Humilian, Gervans et Auberives en Royans. D'autre part, nous lisons dans la généalogie de la maison de Clermont, par le P. Anselme, que Béatrix de Clermont, fille de Geoffroy^{1er}, seigneur de Clermont et de St-Geoire, et de Béatrix de Savoie épousa Artaud, seigneur de Claveyson; or les dates ne permettent pas de

(1) Chorier, *Histoire générale du Dauphiné*, Tom. II, p. 321.

(2) Cartulaire de Romans.

(3) Archives du château. — Note communiquée par M. le docteur Ul. Chevalier.

(4) Un inventaire très sommaire, conservé aux Archives de l'assistance publique, à Paris, mentionne, sans indication de date, le mariage d'Artaud avec Marguerite de *Bredyn* : il faut peut-être voir là une mauvaise lecture du nom de *Bressieu*.

songer à un autre Artaud, *seigneur de Claveyson*(1). On est obligé d'admettre qu'il fut marié deux fois. Quoi qu'il en soit, nous trouvons des preuves de cette seconde alliance dans les liens de parenté existant, une ou deux générations plus tard, entre les deux maisons, parenté constatée dans plusieurs testaments ; nous en trouvons d'autres dans les prénoms portés par les descendants d'Artaud, tels que Geoffroy, Amédée, Béatrix, etc, inusités jusques-là chez les Claveyson et très fréquents dans la maison de Clermont.

Les enfants connus d'Artaud III, furent:

1° Geoffroy, qui suit ;

2° Jean, qui vivait encore en 1424. — Il eut pour petit fils, dit Chorier, André de Claveyson, « homme honoré de » grands emplois, ce qui prouve qu'il les méritait. » Guy-Allard nous apprend que cet André servit sous Louis XI, comme capitaine de lanciers. — Je pense que c'est de Jean et d'André que descendaient la plupart des branches cadettes de la maison de Claveyson, qui subsistèrent longtemps après la branche aînée.

3° Une fille qui épousa Guillaume Alleman, de la branche de Margès, seigneur de Larnage.

4° Une autre fille nommée Marie, qui acquitta les 200 florins d'or légués par son père aux Cordeliers de Romans, et qui leur légua elle-même, dans son testament (13 janvier 1389) une rente de 32 florins (2).

Une autre personne du même nom, Marie de Claveyson

(1) Le P. Anselme, *Histoire des grands officiers de la couronne*. — Béatrix de Savoie, mère de Béatrix de Clermont, fut mariée en 1301, et mourut en 1338.

(2) Archives du château.

abbesse de Soyons, fit confirmer par Philippe-le-Bel, en 1324, des privilèges accordés à son abbaye par plusieurs rois de France, et Aloyse de Claveyson gouvernait la même abbaye de 1335 à 1349 (1).

Du temps d'Artaud III^e vivait un Guillaume de Claveyson, qui rendit hommage au Roi Dauphin, le 20 juillet 1367, pour des censes à Beaumont-Monteux (2) et un autre Artaud, commandeur de l'ordre de St-Antoine, en 1360 (3); ce sont peut-être les mêmes qui sont mentionnés, avec la qualification de damoiseaux, dans le testament de Pierre d'Hauterives, fils de Nicolas et de Catherine de Claveyson, en date du 23 mars 1341, par lequel il leur lègue sa terre du Roure, près de Rives; il est encore question du premier, dans un hommage rendu à Berlion II d'Hauterives, le 9 octobre 1351 (4).

Un autre contemporain était *Jean de Claveyson*, chanoine de Vienne, qui, le 23 septembre 1328, se donne pour successeur son neveu Artaud Alleman, fils de Guillaume Alleman et de N... de Claveyson (5). Jean de Claveyson était probablement le neveu d'Aynard de Claveyson qui avait été fait chanoine de Vienne le 2 mars 1288. — Le 25 juin 1296, le chapitre, ayant à sa tête son doyen Geoffroy, donne à Aynard et à un autre chanoine nommé Mathieu Remestayn, les pouvoirs nécessaires pour traiter

(1) *Gallia christiana*. — L'abbé Champion, *Vie de saint Venance*.

(2) De Gallier, loc. cit. p. 175.

(3) Papiers de M. Morin-Pons.

(4) D'Hozier, *Généalogie de la maison de Chastellard*

(5) *Acta capitularia Ecclesiae Viennensis*, publiés par l'abbé Chevalier, pp. 71 et 73.

une affaire pendante entre le dit chapitre et Humbert Eschamper, prêtre de Vienne (1).

— *Geoffroy*, seigneur de Claveyson, Mercurol et Mureils, succéda à son père, en 1366.

Le 31 janvier 1382, il reçoit l'hommage de Guillaume Allemand, fils d'autre Guillaume, seigneur de Margès, pour le château de Larnage et son mandement (2). Le 28 octobre 1498, il se reconnaît homme-lige de Guillaume de Poitiers (3).

Le 10 août 1411, il assiste au contrat de mariage de Henri de Sassenage avec Antoinette de Saluces (4).

Geoffroy passa la plus grande partie de sa vie à s'occuper de ses terres, à faire rédiger des contrats et des conventions de toutes sortes, avec les habitants de Claveyson. Je donne ici l'analyse du plus intéressant de ces documents : il s'agit de l'acte d'albergement du moulin seigneurial, lequel est resté banal ou *banneret* jusqu'à la Révolution.

Par acte du 7 mai 1415, reçu par Jacques Trimelet, de Montéliér, notaire à Crozes, noble et puissant homme Geoffroy de Claveyson, chevalier, seigneur du dit lieu et de Mercurol, en son nom et en celui de ses successeurs, alberge, accense et concède à perpétuité à Michalon de Viniet, de Chantemerle, et à ses héritiers, un moulin sis à Claveyson, sur la rivière de Bion, avec toutes ses dépendances. Ledit Michalon aura le droit de posséder, vendre, donner, aliéner le moulin et ses dépendances comme il lui plaira. Le tout, à la charge pour le dit Michalon et ses successeurs de payer aux seigneurs de Claveyson :

(1) *Acta capitularia Ecclesie Viennensis*. pp. 51-52 et 62.

(2) De Gallier, loc. cit. p. 250.

(3) et (4) Notes communiquées par M le Dr Ul. Chevalier.

1° Une rente annuelle de cinq sétiers de froment et de cinq sétiers de seigle, livrables, savoir : deux sétiers et demi de froment et autant de seigle à la fête de la Toussaint et le reste, à la fête de Pâques.

2° Dix sétiers de mélange de seigle, à chaque changement de seigneur.

3° De moudre en franchise et gratuitement le blé du seigneur : ils devront le faire prendre au château et y faire rendre la farine par leurs soins.

Michalon prend sous bénéfice d'inventaire les ustensiles et le matériel du moulin, promettant de les améliorer et de ne jamais les détériorer. Il s'engage enfin, par serment prêté sur les saints Evangiles et sous hypothèque de tous ses biens présents et à venir, à rendre *boncompt. et légitime raison* au seigneur et à tous ceux qui feront moudre au moulin, de leurs blés et farines.

Ces conventions furent rédigées en présence de nobles Gonet Meffrey et François Allemand, de prud'homme Pierre Gervand et de plusieurs autres *dignes de foi* (1).

Geoffroy fit son testament le 10 juillet 1419, et mourut peu de temps après. Celui de sa femme, dont le nom est resté inconnu, est du 21 mars 1398(2).

Enfants connus de Geoffroy :

1° Amédée, qui suit;

2° François, qui suivra après son frère;

3° Béatrix; après la mort de ses frères, elle hérita de tous les biens de sa maison, et les porta en dot à son mari, Jacques d'Hostun, tige de la seconde famille des seigneurs de Claveyson, dont il sera parlé au chapitre III.

(1) Archives du château, copie sur papier.

(2) Archives de l'assistance publique.

Amédée ou *Aimé*, écuyer banneret, seigneur de Claveyson et autres lieux, nous est peu connu. Il résulte d'une quittance de son compagnon d'armes, Philibert de Montchenu, faisant partie de la collection de documents Dauphinois de M. le comte Humbert de Pina, qu'il se trouva pendant un mois, en 1424, « à la tution et defense du chastel de Cremieu. »

Le 20 février 1426, Geoffroy de Sers-Alleman, de lieu de Crozes, qui appartenait à cette catégorie intermédiaire entre la noblesse et les serfs, composée d'hommes libres de tout engagement, vient en la présence de magnifique et puissant homme Amé ou Amieu de Claveyson, seigneur dudit lieu, etc., et lui expose qu'il n'avait aucun seigneur dont il fut homme, supplie humblement ledit seigneur de le recevoir pour homme-lige, franc de toute servitude rurale, étant prêt à remplir toutes obligations exigées en pareil cas, et à donner en raison de l'hommage, une demi-livre de gingembre par an : en échange, le seigneur s'engage à veiller désormais à la conservation de son nouveau vassal. « Tous deux, dit à ce propos M. de Gallier, trouvaient leur compte à cet arrangement. Tandis que le suppliant s'assurait à peu de frais une protection fort nécessaire à cette époque, où l'isolement était une mauvaise condition d'existence, le seigneur de Claveyson étendait son patronage, et comptait en cas de gurre, un homme de plus. »

Amédée de Claveyson est encore nommé dans le testament d'Amédée de Clermont de Chaste, son parent (1).

Un de ses contemporains, Guillet ou Guillaume de Claveyson, fut tué à la bataille de Verneuil, le 6 août 1424,

(1) Le P. Anselme, *Généalogie de la maison de Clermont*.

en compagnie du baron de Sassenage et de 300 chevaliers, fleur de la noblesse Dauphinoise (1).

François, seigneur de Claveyson, etc., succéda, vers 1426 ou 1427, à son frère Amédée. Aliénor de Clermont de Chaste, femme de Pierre du Monessier, sa parente, le substitua à ses autres héritiers, dans son testament en date du 22 juin 1428 (2).

François fit ses dispositions testamentaires, le 18 août 1429, devant M. Garnier, notaire; il faisait un legs d'argent au Cordeliers de Romans (3); il mourut presque aussitôt, c'est tout ce que nous savons de lui.

La mort sans enfants de François de Claveyson occasionna une procédure, dont le verbal fut fait par noble Jean Veyer, vibailli de St-Marcellin « les 25^e et aultres jours suivants du mois d'août 1429. »

Après avoir placé Claveyson sous la main du Dauphin, et planté sa bannière sur le haut du donjon du château, le vibailli, accompagné de noble homme Aymond Galbert, procureur fiscal de la cour majeure de Viennois et Valentinois, se rendit à Mercurol pour y accomplir les mêmes formalités. Il trouvèrent sur la tour de ce dernier château et sur les portes les armes du seigneur de Clérieu. Le vibailli n'en arbora pas moins l'étendard du Dauphin au sommet de la tour, au bout d'une longue perche, et

(1) Guy-Allard, *Dictionnaire du Dauphiné*. V^e Verneuil. Voici les noms de quelques gentilshommes du voisinage, mort dans cette sanglante journée : Joachim de Baternay, Guillaume de Chastellart, Gaudemar de Fay, Jean de Miribel, Antoine de Montchenu, Hector de Tournon, etc.

(2) Le P. Anselme, *Généalogie de la maison de Clermont*.

(3) Archives du château. — Note communiquée par M. le Dr Ul. Chevalier.

apposa ses armes, peintes sur de la toile, à chacune des trois portes du château.

Le crieur public du lieu fit incontinent la publication de « ce que dessus, » avec inhibition faite à toutes personnes *cujuscumque conditionis* de s'immiscer en aucune façon dans les biens et héritages du seigneur de Claveyson, sans la licence et autorité du seigneur Gouverneur, et sans avoir préalablement prêté les foi et hommage devant le conseil Delphinal de tous ses titres et droits ; sous peine, contre les contrevenants, de la privation de tous droits, qu'ils pourraient avoir en la dite hérédité.

Pendant que le procureur fiscal restait à Mercurol pour faire fortifier le château, le vibailli faisait la même procédure à Crozes et aux environs, pour diverses possessions, notamment pour le péage des Quatre-Mas de Bressieu. La garde de Mercurol fut laissée à François Iserand, aidé de Florimond du Puy et de Giraud Salvaing, qui avaient été déjà commis à cet effet de la part du seigneur de Clérieu.

De retour à Claveyson, le vibailli et le procureur firent les mêmes publications et inhibitions, la garde du château fut donnée à noble Antoine Alleman, fils d'Henri, concurremment avec ledit Henri (1).

Ainsi disparut de Claveyson la première race de ses seigneurs. Cependant il restait encore en Dauphiné de nombreux rejetons mâles de cette famille.

(1) Arch. du château. — Il est à remarquer que, dans toute cette procédure, il n'est fait aucune mention des bannières ou armes du seigneur de Clérieu, à Claveyson, ni d'aucun concours de gardiens ou de régisseurs de sa part ; en un mot, d'aucune marque de suzeraineté.

Le 4 décembre 1472, dans le rôle du ban et de l'arrière-ban du Viennois, Jean de Claveyson figure au nombre des Brigandiniers (1) Guy-Allard mentionne un Claude de Claveyson qui parut avec honneur à la bataille de Cerisolles, en 1544.

M. de la Bâtie, auteur de l'*Armorial du Dauphiné*, cite plusieurs branches cadettes de la maison de Claveyson; une qui avait donné des viguiers à Chabeuil, en 1518 et en 1541, et un chevalier de Malte en 1572; elle existait encore en 1716. Une autre qui avait donné aussi un viguier à Chabeuil en 1580, et qui tomba en quenouille. Une troisième eut le même sort, et une quatrième s'éteignit vers l'an 1400.

L'une de ces deux dernières se fondit dans la maison d'Hières, par Lucrèce et Marie de Claveyson, deux sœurs, qui épousèrent François et Balthasar d'Hières.

Le même auteur dit que Jeanne de Claveyson, femme d'Antoine de Clermont-Montoison, avait hérité, en 1402, du lieu et paroisse de Semons, de Marie de Miribel sa mère. Elle donna, le 17 juin 1420, une somme de 400 florins aux Cordeliers de Romans (2); selon d'Hozier, elle fit son testament en 1434. — Il y eut une branche de Claveyson-Semons, et Jean de Claveyson fournit, en 1540, un dénombrement pour la maison-forte de Semons. Il avait hérité de son frère Claude. — Par contrat du 18 avril 1627, Thomas de Claveyson, seigneur de Semons, fils d'Horace et de Marianne de Sallignon, épousait

(1) De Gallier, loc. cit. — Les Brigandiniers tiraient leur nom d'une arme défensive appelée *Brigandine*, sorte de *cotte* de mailles et d'écaillés.

(2) Note communiquée par M. le docteur Chevalier.

Marguerite de Michat. A la même branche appartenaient Bertrand et François-Marc de Claveyson (1).

Chorier nous signale deux branches établies dans les environs de Vienne : celle de Chavannes, dont était François, fils de Philibert de Claveyson, seigneur de Chavannes, et celle de St-Maurice, dont était François, fils de Michel de Claveyson, seigneur de St-Maurice. On retrouve ces branches Viennoises dans Guy-Allard, lequel nous cite Jean, Philibert et Laurent de Claveyson, qui moururent au service de Louis XIV, les deux derniers comme capitaines.

La *Recherche* de 1696 mentionne encore dans le même pays : 1° Françoise-Liée de Claveyson, veuve de Charles de Viennois, sieur de Visan ; 2° Louise de Claveyson, femme de Victor-Amédée de Dortans, sieur du Martray ; 3° Michel de Claveyson, chanoine de St-Pierre à Vienne ; 4° Guy de Claveyson, seigneur de Chavannes, qui était, en 1686, un des recteurs de l'hôpital général de Valence (2).

Faut-il aussi nommer Exupère de Claveyson de Par-nans ?... M. Rochas met en doute son existence, et l'appelle « un personnage problématique ». — « Ce fut, dit au » contraire Guy-Allard, un rare esprit en toute sorte » de littérature ; il vivait en 1580, et Lacroix du Maine » fait mention de lui dans sa *Bibliothèque*. » Entre Guy-Allard et M. Rochas, j'émetts l'avis que le talent d'Exupère de Claveyson est peut-être beaucoup plus problématique que son existence.

La branche aînée de la maison de Claveyson disparaît-

(1) Papiers de M. Morin-Pons.

(2) Archives de l'hôpital de Valence.

sait au moment où elle ne pouvait que grandir, alors que ses membres, en transportant sur un plus vaste théâtre leur intelligence et leur valeur, allaient sans doute ajouter à leur nom un éclat nouveau. C'est en effet à partir du XV^e siècle surtout que la renommée proclama bien au-delà des frontières de la province les noms des Clermont, des Sassenage et autres grands seigneurs Dauphinois, auxquels les Claveyson tenaient non seulement par des relations d'amitié ou de voisinage, mais aussi par les liens du sang.

Le patrimoine des Claveyson, agrandi peu à peu, était déjà considérable. Dès le commencement du XIII^e siècle, ils possédaient la seigneurie de Mercuriol; vers la fin du même siècle, il acquirent de la maison de Montchenu la belle terre de Mureils. Ils exerçaient, de temps immémorial, un droit de péage au lieu appelé les Quatre-Mas de Bressieu, près de Serves; de nombreuses terres ou rentes seigneuriales leur appartenaient à La Motte-de-Galaure, à Fay, à Villeneuve de Vals, à Crozes, à Larnage à Erôme, et jusqu'en Vivarais.

« Possesseurs d'un bel hôtel à Romans, transmis à leurs » successeurs, ils manifestèrent une dévotion particulière » pour leurs voisins les Cordeliers, ou Frères Mineurs, » où ils avaient leur tombeau de famille, et dont ils enrichirent le couvent de leurs largesses. Ils possédaient » une autre sépulture dans la chapelle St-Crépin, de » l'église des Carmes de Tournon, sur l'emplacement de » laquelle s'est élevée la sous-préfecture (1). »

Guerriers avant tout, on les rencontre sur presque tous

(1) De Gallier, loc. cit.

les champs de bataille; cependant, dit encore M. de Gallier, « chez eux, comme dans toutes les vieilles races, il y a eu la part du cloître. » Nous avons vu en effet, des chanoines de Romans, de Vienne, de St-Vallier, des religieux de St-Antoine, des abbesses de Soyons, etc.

Une autre famille noble était venue s'établir à Claveyson vers le milieu du XIV^e siècle; elle y était encore représentée deux cents ans plus tard. C'était une branche cadette de cette illustre famille Alleman, si nombreuse et si dispersée dans tout le Dauphiné, qu'elle avait donné lieu aux dictons populaires; « *Parenté d'Alleman!* » ou bien « *Gare à la queue des Alleman!* . . »

Artaud III avait donné une de ses filles en mariage à Guillaume Alleman, seigneur de Larnage, de la branche de Margès; nous avons vu de plus qu'il avait concédé, en 1365 divers cens ou rentes à Claveyson, à Artaud Alleman frère de Guillaume. Ce fut là l'origine des possessions des Alleman à Claveyson; elles devinrent assez considérables, et l'on pense que c'est d'eux que vint le nom d'*Allemagne* que porte un quartier voisin du village.

D'après les notes manuscrites de Moulinet, un Guillaume de Claveyson épousa (vers l'an 1500) Philippine de Bressieu, fille et héritière de noble Geoffroy de Bressieu, seigneur de Parnans. Celui-ci, dans son testament du 14 janvier 1514, veut que sa fille porte ses noms et armes, et lui substitue Exupère de Claveyson, son petit-fils, et les autres enfants nés du susdit mariage, avec préférence de l'aîné aux cadets; Guillaume de Claveyson eut en effet deux autres fils, François et Louis, qui figurent comme légataires dans le testament de leur mère, en date du 29 juillet 1534. Le dernier était religieux de St-Pierre-hors-la-porte de Vienne.

Exupère de Claveyson, dit de Bressieu ou de Parnans, fut, selon Guy-Allard, « un rare esprit en toute sorte de littérature. » La Croix du Maine en parle dans sa *Bibliothèque*. M. Rochas met en doute les talents d'Exupère, ce à quoi je ne contredis point, faute de preuves ; mais il l'appelle aussi un « personnage problématique, » sur ce dernier point, comme on le voit, le doute n'est pas possible. Son testament est du 12 février 1561. Il avait épousé 1° : Antoinette d'Hostun, fille d'André d'Hostun, seigneur de la Baume et d'Isabelle de Boniface, dont il eut un fils nommé François ; 2° Anne de Sibut, dont il eut deux filles, Françoise et Louise.

François de Claveyson, dit de Bressieu, fils d'Exupère, épousa Antoinette d'Arzac-Veyerie, ainsi qu'il apparaît par une transaction passée entre lui et Aimar d'Arzac de la Cardonnière, frère de sa femme, du 28 octobre 1565. François figure encore dans deux actes, l'un de l'année 1587, l'autre du 14 février 1596. Il laissa une fille nommée Diane, mariée le 4 juin 1594 avec noble Marin Laget, contrôleur principal des guerres en Dauphiné et secrétaire du roi aux ligues de Suisse. Diane de Claveyson, veuve en 1623, hérita de son père et de son mari, conjointement avec son fils, Jacob Laget (1).

J. VOSSIER.

(A continuer.)

(1) Communiqué par M. A. Lacroix, d'après les notes de Moulinet. — Ailleurs, il donne pour femme à François de Claveyson, Jeanne de Césarges, et pour enfants, Claude, Eynard, N... femme de Nicolas Chaboud, Philibert, Gabriel et Catherine. Il s'agit peut-être ici du frère et non du fils d'Exupère. Il est vrai que le même Moulinet donne la même Jeanne, avec les mêmes enfants, à un Jean de Claveyson : ce qui rend l'obscurité aussi complète que possible.

RECHERCHES SUR LES ÉVÊQUES

originaires du diocèse de Valence.

(SUITE. — Voir les 51°, 52°, 53°, 54°, 55°, 56°, 57°, 58° et 59° livr.)

9. ODon, *Évêque de Valence* (1058-1063).

L'existence de ce prélat nous est révélée par un acte du Cartulaire de St-Chaffre qui renferme sur sa famille les plus précieuses indications : c'est le 19° du recueil des chartes de cette abbaye relatives au Dauphiné, dont l'analyse a été publiée par M. l'abbé C.-U.-J. Chevalier (1). Il est ainsi conçu, d'après le texte que nous en a conservé Dom Estiennot : « Qu'il soit » notoire à tous les fidèles de la Sainte Église que le comte » Geilin avec ses fils l'*évêque Odon*, Albert, Rostaing, Hugues » et Conon, et son épouse Ava ont donné à Dieu et à S. Chaffre » le lieu de S. Barthélemy (de Vals), et aussi l'église de Marnas » (*de Madernatis*), pour y construire un monastère. Or les » biens sus-mentionnés sont situés sur le territoire de Vienne. » L'abbé Guigues gouvernait alors le monastère. Cette donation » a été confirmée par acte authentique du 15 des calendes » d'avril, un mercredi, 29° jour de la lune, sous le règne du » roi Henri (2). »

(1) *Cartularii monasterii S. Theofredi excerpta...* (6° livr. des Documents inédits publiés par l'Académie delphinale, p. 15).

(2) *Fragmenta historia Aquitanica*, t. III, p. 283 (ms). — L'analyse publiée par M. l'abbé CHEVALIER ajoute : *Pariter campos et prata quæ sunt subtils Buxoni Mastano, inter Galaurum et rivum, et alium rivulum qui dicitur Amilia.*

Odon était donc le fils aîné de Geilin, deuxième du nom (1), comte de Valentinois, et d'Ava, son épouse, dont nos cartulaires attestent la piété et la générosité envers les églises (2). Outre les quatre frères mentionnés dans l'acte ci-dessus, il en avait un cinquième nommé Guillaume, qui n'y figure pas, sans doute parce qu'il était religieux ; celui-ci fut d'abord chartreux, puis passa dans le monastère de Saint-Chaffre, dont il devint abbé en 1083. Il fut l'ami de S. Hugues et l'émule de ses vertus ; le vén. Guigues de S. Romain en parle avec le plus grand éloge dans la vie qu'il nous a laissée du saint prélat. L'abbé Guillaume mourut en odeur de sainteté en 1135, après avoir gouverné son monastère plus d'un demi-siècle. Il avait passé vingt ans dans le désert de la Chartreuse (3).

Les indications chronologiques contenues dans la charte précitée correspondent au 18 mars 1058. A cette date, Odon était donc évêque : la charte ne nous dit pas où, mais tout indique qu'il le fut de Valence, où il succéda à son oncle Ponce et eut lui-même pour successeur Gontard, son neveu, fils de son frère Hugues (4). L'avènement de celui-ci en 1063 limite l'épiscopat d'Odon à un intervalle de cinq ans, ou de sept ans au plus, si on le fait partir de 1056, dernière date connue de l'évêque Ponce. On ne possède aucun autre document sur ce prélat, qui était demeuré inconnu jusqu'ici à tous les historiens de l'église de Valence (5).

(1) Geilin III, d'après M. Lacroix. (*L'arrondissement de Montélimar*, t. V, p. 54.)

(2) V. au *Cartulaire de S. Barnard*, la ch. 37, avec la savante note qui l'accompagne.

(3) DOM VAISSETTE, *Hist. de Languedoc*, t. III, liv. XV, ch. 30. — ROUCHIER, *Histoire du Vivarais*, t. I^{er}, p. 451.

(4) LACROIX, *loc. cit.*, p. 54.

(5) C.-U.-J. CHEVALIER, *Cartulaire du Bourg-lès-Valence*, p. 7.

10. HUGUES, *Évêque de Die* (1073-1082),
Archevêque de Lyon (1083-1106),
Légat du Saint-Siège.

Ce célèbre personnage est assez connu pour que nous puissions nous dispenser d'en donner ici une biographie nouvelle, qui n'apprendrait rien au public, et qui, pour être complète, exigerait un volume. Un travail étendu deviendrait du reste inutile, après la substantielle notice publiée sur son illustre compatriote par M. l'abbé Jules Chevalier (1). Nous nous bornerons donc à résumer à grands traits cette intéressante étude, à laquelle nous ajouterons seulement quelques développements depuis la translation de Hugues à l'archevêché de Lyon, notre savant ami n'ayant eu à l'envisager que comme évêque de Die, et ayant, pour ce motif, glissé rapidement sur ses dernières années.

Comme Léger, son compatriote, qui terminait sa carrière lorsqu'il était sur le point de commencer la sienne, Hugues était de grande naissance, et probablement parent du saint archevêque de Vienne, puisque des documents contemporains les rattachent l'un et l'autre à la famille royale de France. Léger, comme nous l'avons dit d'après le célestin du Bois et d'autres auteurs, était cousin du roi Robert et d'Henri I^{er}, son fils ; or, s'il faut en croire d'anciens titres dont l'autorité est invoquée par Mabillon (2), notre évêque Hugues était le neveu de Hugues I^{er}, duc de Bourgogne (3), lequel était lui-même le

(1) *Recherches historiques sur Hugues, évêque de Die, légat du pape saint Grégoire VII*, par l'abbé Jules Chevalier. — Montélimar, impr. Bourron, 1880. (Brochure in-8° de 34 pp., tirée à 50 exemplaires de son *Essai historique sur Die*, pp. 137-166).

(2) MABILLON, *Annales ordinis S. Bened.* Lucæ, in-fol. (1740) tome V, p. 440.

(3) On sait que ce prince pieux, ayant perdu son épouse, quitta le monde en 1078, et se retira dans l'abbaye de Cluny, où Saint Hugues, son grand-oncle, était alors abbé. Il y devint prêtre, et fut affligé de cécité pendant les dernières années de sa vie. Il mourut dans son monastère, en grande réputation de sainteté, le 6 mars 1093.

petit-neveu d'Henri I^{er} et l'arrière-petit-fils du roi Robert. Quoiqu'il en soit, Hugues naquit, probablement peu avant le milieu du XI^e siècle, à Romans, qui commençait dès lors à former un petit bourg autour du monastère de S. Barnard. Ce point, révoqué en doute par quelques auteurs, qui déclarent ignorer le lieu de sa naissance, a été admis sans hésitation par la plupart des biographes, qui l'appellent indifféremment Hugues de Die ou Hugues de Romans, du nom de son premier siège ou de celui de sa ville natale (1). Un passage d'une lettre de S. Grégoire VII adressée aux chanoines de S. Barnard, le 9 mars 1075, nous paraît décisif à cet égard. Ces religieux ayant encouru certaines censures, prièrent le souverain pontife de vouloir bien les en relever, et de leur confirmer le privilège de la liberté romaine, que leur avait accordé Victor II, son prédécesseur. Grégoire accueille favorablement leur requête, à la demande de Hugues, évêque de Die, et il charge ce prélat de leur en porter le témoignage écrit et de réconcilier leur église, déclarant dans le bref par lequel il leur concède cette faveur, que l'évêque de Die et de Romans, est fils de l'église de Vienne. (*Præfato filio nostro Dienst episcopo, qui et Romanus, et Viennensis ecclesie filius est*). Le mot *Romanus* doit s'entendre ici de Romans, et non pas de la ville de Rome ; outre qu'il est impossible de l'expliquer dans un autre sens, puisque à coup sûr Hugues n'était pas romain de naissance, nous trouvons au commencement de la même charte ce même adjectif employé pour désigner l'abbaye de Romans (2), et là, il n'y a pas de doute possible. Cette même expression se retrouve encore avec le même sens dans quatre brefs de S. Léon IX (3), dans d'autres de Victor II

(1) MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, art. *Hugues de Romans*.

(2) *In abbatiâ nostrâ nomine Romand, super fluvium Isaram sitâ*. (Cartul. de S. Barnard, charte 5).

(3) *Ibidem*, chartes 1 bis, 2, 2 bis et 3.

et d'Urbain II (1), et enfin, dans l'acte d'élection d'Arman à l'abbaye de S. Barnard (2). Cette mention insolite de l'origine d'un évêque, que l'on aurait peine à comprendre dans un bref qui ne le concerne pas, s'explique facilement si l'on considère l'objet de la lettre du pape, qui voulait rendre aux religieux de Romans la faveur demandée encore plus agréable, en leur faisant remarquer que celui qu'il charge auprès d'eux de cette mission gracieuse est un de leurs compatriotes, et comme eux, fils de l'église de Vienne.

Hugues avait un frère nommé Guigues, qui fut successivement religieux de la Chaise-Dieu, puis abbé de l'Ile-Barbe, près de Lyon, et un neveu, du même nom que lui, dont on ne dit pas la qualité. Quant à lui, il fut d'abord religieux de S. Marcel, à Châlon-sur-Saône, où il devint prieur, puis camérier de l'église de Lyon. Pendant qu'il occupait cette dignité, Hugues eut à faire le voyage de Rome, député sans doute par son archevêque pour les affaires de cette église. La principale route pour l'Italie était alors par les Alpes et par la vallée de la Drôme. En arrivant à Die, il entra dans la cathédrale pour y faire sa prière ; il était encore tout botté et prêt à remonter à cheval pour continuer son voyage. Dans ce moment-là même, le clergé et le peuple, rassemblés dans l'église, procédaient à l'élection d'un évêque pour remplacer Lancelin, que le légat Girald, évêque d'Ostie, venait de déposer comme simoniaque. Les suffrages se trouvaient partagés, lorsque tout à coup l'attention de l'assistance se porta sur cet étranger, et l'on sut que c'était Hugues, camérier de l'église de Lyon, dont la réputation de prudence et de vertu s'était déjà répandue au loin. Aussitôt il est proclamé évêque, et malgré sa résistance, il est entraîné vers la chaire épiscopale et présenté au légat, qui ratifie son élection. Hugues de Flavigny, qui raconte cet événement,

(1) *Ibidem*, chartes 4 bis et 5 bis.

(2) *In loco nuneupato Romano*. (*Ibidem*, charte 22).

ajoute qu'un prodige céleste vint montrer à tous que Hugues était bien l'élu de Dieu : le ciel, qui était couvert de nuages, s'illumina tout à coup d'une lumière extraordinaire, et il apparut dans l'église comme un globe de feu, qui la remplit pendant plusieurs heures d'une clarté miraculeuse (1). La foule, ivre de joie, acclame son nouveau pasteur, et le légat, animé d'un esprit prophétique, annonce au peuple chrétien les hautes destinées de celui qui vient d'être désigné comme l'élu de la Providence pour gouverner l'église de Die. « Il est choisi il est vrai, s'écria-t-il, et donné par Dieu pour pasteur à cette ville; mais le Très-Haut le réserve pour de bien plus grandes choses. Il ne remplira pas longtemps les fonctions de pasteur de cette église, parce qu'il sera élevé à un plus excellent ministère, devant être le dispensateur des bienfaits de la grâce divine (2). »

Cependant Hugues n'était encore que simple clerc. Ne voulant pas recevoir l'imposition des mains d'un évêque simoniaque, il se rendit à Rome, où le pape S. Grégoire VII, qui avait succédé sur ces entrefaites à Alexandre II, lui conféra, dans le courant de décembre 1073 (sans doute aux quatre-temps de l'Avent), tous les ordres inférieurs jusqu'au diaconat inclusivement; puis, le samedi de la première semaine du carême suivant, il le

(1) In hac devotâ contentione placuit divinitati beneplacitam suæ præsentiae voluntatem in ostensione lucis suis fidelibus declarare. Nam cum esset nubilus dies, lux in modum speræ per aliquas horas in gremio et facie splenduit ecclesiæ, quæ sic accendit cunctos qui aderant et viderant, ad laudandam propitiationem divinæ clementiæ, ut clamaretur ab omnibus : *Benedictus Dominus Deus, quia respexit dejectionem ecclesiæ suæ, ut visitaret eam et illuminaret tali pontifice!* (HUGO, ABBAS FLAVINIACENSIS, *Chronicon*, lib. II, dans Migne, *Patrologie latine*, t. CLIV, col. 274).

(2) *Huic civitat pastor quidem est electus et a Deo donatus, sed majora ei prædestinavit Altissimus. Non diù enim huic ecclesiæ pastoris officium præstabit, quoniam excellentiori gubisserio donabitur, dispensaturus divinæ munera gratiæ.* (HUGO FLAVIN., *Ibidem*, col. 275.) — Les mêmes circonstances miraculeuses se trouvent racontées dans PAUL BERNRIED, *S. Gregorii vita*, apud Migne, *Patrol. latine*, t. CXLVIII, col. 64.

fit prêtre, et le lendemain dimanche, il le sacra évêque de ses propres mains (16-17 mars 1074). Huit jours après, Hugues quitta Rome, comblé des bontés du souverain pontife, qui lui avait donné pendant son long séjour auprès de lui, des instructions pour la bonne administration de son diocèse, en même temps que les plus précieux témoignages de sa paternelle bienveillance ; il lui remit aussi à son départ une lettre pour Guillaume, comte de Die, l'un des détenteurs des biens de son église, qui s'était porté à de nouvelles violences contre les clercs de la cathédrale pendant le séjour de son évêque à Rome. Le pape le menace d'excommunication, et lui déclare que s'il ne l'a point frappé encore, c'est sur les instances de Hugues, qui a bien voulu intercéder en sa faveur, et il l'exhorte de tout son pouvoir à revenir à résipiscence. Cette lettre est on ne peut plus intéressante pour l'histoire de nos contrées ; nous la reproduirions ici *in extenso* malgré sa longueur, si elle n'avait déjà été traduite et publiée par MM. Nadal et J. Chevalier, dans des ouvrages qui sont entre les mains de tous. Nous y renvoyons le lecteur (1).

De retour dans son diocèse, Hugues s'appliqua à remédier aux maux innombrables dont il était affligé : tout y était, au spirituel comme au temporel, dans la plus extrême désolation. « Il trouva, dit Hugues de Flavigny, un diocèse qui ne lui offrait » que des sujets de tristesses, en proie à toutes les tribulations et qui réclamait les soins d'un pasteur vigilant, infatigable. Les biens de l'évêché avaient été tellement gaspillés, » que les revenus qui restaient n'auraient pu suffire à l'entretien de l'évêque et de ses serviteurs, même pendant une seule » journée. De toutes les églises du diocèse, c'est à peine si on » lui avait laissé sa cathédrale ; les autres étaient au pouvoir » des nobles et de toute espèce d'aventuriers (2). » Il y avait

(1) NADAL, *Histoire hagiol. du diocèse de Valence*, p. 253. — J. CHEVALIER, *Essai historique sur Die*, pp. 142-143.

(2) HUGO FLAVIN., *loc. cit.*, col. 275. Traduction de M. l'abbé J. Chevalier, *Recherches historiques sur Hugues de Die*, p. 8.

bien à faire pour que tout rentrât dans l'ordre ; la tâche du jeune évêque était hérissée de difficultés. Les détenteurs des biens ecclésiastiques étaient nombreux et puissants, et les mesures sévères édictées contre eux par le nouveau prélat n'avaient produit que des résultats partiels. Hugues écrivit au pape pour lui faire connaître sa ligne de conduite à l'égard des usurpateurs, et les dispositions différentes dont ceux-ci paraissaient animés en présence des censures ecclésiastiques. Grégoire lui répondit, le 5 janvier 1075, en l'engageant à absoudre ceux d'entre eux qui s'offraient à restituer les biens dont ils étaient détenteurs, à la condition qu'ils viendraient à Rome recevoir eux-mêmes leur pénitence du pape, dans un synode qu'il devait convoquer bientôt. « Nous aimons mieux, ajoute le » souverain pontife, qu'on vous reproche parfois trop de con- » descendance, que si vous vous rendiez odieux à vos diocé- » sains par un excès de sévérité. Vous devez d'ailleurs consi- » dérer que vos fils sont grossiers et ignorants ; il faut les » provoquer doucement à mieux faire, car personne n'atteint » tout à coup le sommet de la perfection, et les grands édifices » ne s'élèvent pas en un jour (1). »

Le concile annoncé par le pape se tint en effet à Rome, du 24 au 28 février de la même année. S. Grégoire VII y porta le célèbre décret relatif aux investitures. Hugues fut l'un des rares prélats qui osèrent y assister : il n'y en eut qu'une cinquantaine de toute l'Europe chrétienne ; les autres, quoique dûment convoqués, s'abstinrent d'y venir, soit par une lâche complaisance pour le pouvoir civil, soit plutôt par crainte des puissances séculières, qui pour la plupart étaient hostiles au pape et ennemies des réformes qu'il avait entreprises. Grégoire voulait en effet rétablir la discipline dans le clergé, et faire reconnaître par toutes les puissances la souveraine autorité de l'Eglise ; c'était là le but qu'il se proposait d'atteindre,

(1) *S. Gregorii VII Epistolæ*, apud Migne, *Patrol. lat.*, t. CXLVIII, col. 394.

et vers lequel il dirigea toute l'énergie de son caractère et toute l'activité de son génie. Mais ce projet n'était pas facile à réaliser; le mal était d'autant plus grand qu'il avait sa principale source dans le clergé, et que la première cause de la décadence de l'Eglise et de la ruine de ses institutions était dans ceux-là mêmes qui avaient pour mission de la défendre. Un grand nombre d'évêques étaient d'intelligence avec l'ennemi, et bien loin d'édifier leurs ouailles en leur montrant l'exemple des vertus chrétiennes, ils les égaraient par le désordre de leurs mœurs et le scandale de leur conduite ; plusieurs étaient en révolte ouverte contre le vicaire de Jésus-Christ, et se montraient les ennemis déclarés de son autorité. Où donc le saint Pontife trouvera-t-il un homme qui veuille entrer dans ses vues, et le seconder dans son héroïque dessein ? Où rencontrera-t-il un auxiliaire assez ferme pour lui servir d'appui, pour faire respecter ses décisions par les grands du siècle aussi bien que par ceux de l'Eglise, et pour ramener dans les sentiers de la justice et de la vérité les prêtres et les fidèles, qui s'en étaient si notablement écartés ? Grégoire a discerné parmi le petit groupe des prélats fidèles le jeune évêque de Die, qu'il avait consacré de ses mains peu auparavant ; il l'investit donc de son autorité apostolique, et le créa son légat en France et en Bourgogne, lui donnant plein pouvoir pour agir en son nom, réunir des conciles, déposer les simoniaques et faire élire de nouveaux évêques, selon qu'il le jugera opportun. « Son âme se complut dans celle de ce jeune homme, » dit Hugues de Flavigny ; ces deux âmes en effet étaient bien faites pour se comprendre. Comme le grand pontife son maître, Hugues était animé d'un zèle ardent pour l'honneur de l'Eglise, et voyait dans son autorité celle de Dieu même, sous laquelle toute puissance terrestre devait fléchir. Il était lui aussi doué d'une énergie indomptable, et d'une intrépidité qui ne se laissait point intimider par le danger ni décourager par l'insuccès. Aussi sut-il justifier pleinement la confiance que le saint pape avait placée en lui, et pendant toute la durée de son pontificat, il se montra comme son

bras droit et son auxiliaire inséparable. « L'histoire de Hugues de Die, écrit M. l'abbé Jules Chevalier, offre le résumé complet des efforts de la papauté pour la régénération de la France chrétienne, efforts qui eurent entre autres résultats magnifiques les croisades, et cet épanouissement de la foi catholique qui étonna le monde aux XII^e et XIII^e siècles (1). »

Lorsque Hugues partit de Rome après le concile, le souverain pontife lui remit comme preuve authentique de ses pouvoirs, une lettre adressée à tous les évêques de France, par laquelle il leur enjoit de le reconnaître pour son légat et de lui obéir comme à lui-même. Cette lettre est un éclatant hommage rendu par S. Grégoire VII au mérite de celui qu'il s'était choisi pour le représenter auprès des évêques de France. « Maintenant donc, leur dit-il, nous vous envoyons notre cher fils Hugues, évêque de Die, qui doit dans les Gaules tenir notre place ; nous l'avons chargé d'examiner certaines affaires ecclésiastiques, car nous n'avons trouvé personne qui fût plus digne de notre confiance que cet évêque, dont il nous a été donné d'apprécier la fidélité dans toutes les missions que nous lui avons déjà confiées. » (2) Hugues prit sa tâche au sérieux. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de tous les travaux qu'il accomplit pour en assurer le succès ; nous ne ferons qu'énumérer dans un très rapide aperçu des actes dont chacun exigerait un chapitre. A son retour de Rome, il donne tout d'abord ses soins à l'affaire des religieux de S. Barnard, ses compatriotes, que le pape l'avait chargé de régler ; (3) puis nous le voyons frappant des censures ecclésiastiques les évêques prévaricateurs de Grenoble, de Clermont, du Puy, de Chartres, et ceux de Normandie, qui en appellent au pape ; déposant Gauthier, abbé de Bourgdéols, Achard, usurpateur du siège d'Arles, et le trop

(1) *Recherches historiques sur Hugues de Die*, p. 15.

(2) S. Gregorii VII *Epist.*, *ibid.* col. 616.

(3) Voir le récit de toute cette affaire dans M. GIRAUD, *Essai historique sur l'abbaye de S. Barnard*, t. 1^{er}, pp. 87-94.

fameux Manassès, archevêque de Reims, dont la cause l'occupa longtemps ; nommant de nouveaux archevêques à Lyon (1077), à Arles (1079) et à Embrun (1080), et d'autres titulaires aux évêchés et aux abbayes dont il avait écarté les indignes ; recommandant au souverain pontife Bruno, très digne docteur de l'église de Reims, le même qui devait plus tard fonder l'ordre des Chartreux ; ordonnant prêtres ou abbés Jarenton, prieur de la Chaise-Dieu, et plus tard abbé de S. Bénigne de Dijon(1) ; Guillaume abbé de S. Chaffre (2), et son homonyme et compatriote Hugues, qui devait illustrer le siège de Grenoble ; conférant la consécration épiscopale à Arnoul, évêque de Meaux, (1080) et à Robert, abbé de Rebey, son successeur (1082) ; jugeant les différends des abbés de S. Séver et de Ste Croix de Poitiers, et de l'évêque de Mâcon avec l'abbé de Cluny ; entretenant une correspondance active avec le souverain pontife et avec les évêques fidèles (3) ; et au milieu de ces occupations incessantes, il ne se passait pas une année qu'il ne tint un ou

(1) Jarenton, abbé de S. Bénigne de Dijon, a été l'un des personnages les plus recommandables de son temps. Hugues de Flavigny, qui en parle très-longuement dans sa chronique, dit qu'il était originaire du diocèse de Vienne et chanoine de Valence avant d'être religieux. Il devait être par conséquent bien connu de Hugues de Die. Jarenton est honoré le 10 février dans l'ordre de Cluny avec le titre de Bienheureux. On trouve une longue notice sur lui dans l'*Histoire littéraire de la France* (édition de 1750), t. IX, pp. 526-534, et dans le *Dictionnaire de Patrologie* publié par Migne, qui n'en est que la reproduction.

(2) Frère d'Odon, évêque de Valence, dont nous avons parlé dans la notice sur ce dernier. (Voir ci-dessus p. 68).

(3) Il nous reste trente-une lettres de Hugues de Die, qui ont été recueillies de diverses collections et publiées par Migne dans le t. CLVII de sa *Patrologie latine* (col. 508-528). On en trouve une analyse développée dans le *Dictionnaire de Patrologie* de l'abbé Sevestre, publié par le même éditeur, art. *Hugues de Lyon* (t. II, col. 394-403). Il y en a une au Pape S. Grégoire VII et une autre à Urbain II. Parmi les lettres de S. Grégoire VII, on en trouve dix adressées à notre évêque Hugues, et plusieurs autres où il est fait mention de lui.

plusieurs conciles, passant pour ainsi dire de l'un à l'autre sans interruption, en présidant et en dirigeant les opérations et en dictant les décisions. Au retour du concile de Rome, c'est-à-dire à peine investi de la dignité de légat, il en tint successivement à Anse, dans le diocèse de Lyon en 1076; à Dijon, à Clermont et à Autun en 1077; à Poitiers en 1078; à Bordeaux en 1079; à Lyon, à Avignon, à Lillebonne au diocèse de Rouen, à Saintes, et un second à Bordeaux en 1080; à Issoudun en 1081; à Meaux en 1082. Comme on le voit, il se multipliait pour suffire à sa tâche, se transportant partout où sa présence était jugée nécessaire pour le bien de l'Eglise, sillonnant la France dans tous les sens, et de là, se rendant à Rome plusieurs fois, pour conférer avec le souverain pontife et lui rendre compte de sa mission. Nous l'y trouvons en particulier en 1080 avec son jeune ami Hugues, élu évêque de Grenoble, qui allait recevoir des mains de S. Grégoire VII la consécration épiscopale. A leur retour, nos deux prélats assistèrent à Turin à une réunion d'évêques, présidée par le cardinal Hermann, où fut réglé un différend entre l'abbé de S. Bénigne de Dijon et celui de Fruttuaria, en Italie (1).

Le zèle du légat dépassait quelquefois les intentions de son maître, et nous voyons que dans quelques circonstances le saint pape fut obligé de le modérer. Celui que certains historiens se sont plu à appeler le *fougueux Grégoire VII* était animé de la plus douce charité et témoignait une paternelle bonté même envers les coupables qu'il avait frappés de ses plus sévères anathèmes, lorsqu'il croyait voir chez eux un retour sincère à de meilleurs sentiments; mais autant il se montrait plein de mansuétude et de condescendance pour le repentir, autant il était sévère et inexorable à l'égard des orgueilleux et des obstinés. Dans son amour pour la justice, il voulait s'assurer par lui-même si les censures portées par ses légats étaient bien conformes non-seulement à l'équité, mais aussi à la discrétion et à la charité; c'est ainsi

(1) MABILLON, *Annales Ordinis S. Bened.*, t. VI, p. 80.

que nous le voyons, par une lettre adressée à Hugues de Die le 25 novembre 1078, charger celui-ci de s'informer si les motifs de l'excommunication portée par son autre légat Hubert contre Robert, comte de Flandre, étaient bien sérieux, et de l'en relever s'il ne les jugeait par suffisamment fondés ; et dans une autre circonstance, il demandait à Hugues lui-même des explications sur la sentence qu'il avait fulminée contre les évêques de Normandie. Les coupables, qui connaissaient bien l'indulgente bonté du souverain pontife, ne manquaient pas de recourir à lui pour protester de leur innocence et se plaindre de la sévérité de son légat ; quelques-uns mêmes se rendaient à Rome pour faire entendre de plus près leurs doléances ; c'est ce que firent entre autres les évêques de Chartres et de Paris, et le fameux Manassès de Reims. Le bon Pape les accueillait toujours, et les renvoyait le plus souvent absous. Cette extrême condescendance contrariait grandement Hugues ; elle était en effet de nature à encourager les rebelles, et par là même à entraver les efforts de son zèle et à paralyser les résultats de sa mission. Le légat se plaint, dans plusieurs de ses lettres au souverain pontife, de son excessive facilité à accueillir les excommuniés et de la trop grande confiance qu'il accorde à leurs protestations de fidélité et de repentir. « Je prie Votre Sainteté, lui » disait-il entre autres choses, de faire en sorte que les simo- » niaques et les autres coupables que nous avons déposés et qui » vont à Rome, où ils devraient être traités avec encore plus de » rigueur que par nous, n'y trouvent pas, comme on nous le » reproche avec insolence, une absolution qu'ils n'ont qu'à » demander ; et l'on voit ensuite ces gens-là, qui auparavant » n'auraient pas osé commettre le moindre délit, se livrer impu- » demment à un trafic lucratif sur les églises qui leur sont » confiées (1). »

L'abbé CYPRIEN PERROSSIER.

(A continuer).

(1) Lettres de Hugues de Die, *apud* Migne, *Patrol. latine*, t. CLVII, col. 511.

CHRONIQUE

ERRATA

Par suite d'un oubli regrettable, les épreuves de l'article intitulé *Testaments et traités des comtes de Valentinois*, qui a paru dans la 59^e livraison du *bulletin* n'ont pas été soumises à l'auteur, M. de Pisançon, et quelques fautes en ont dénaturé le sens.

Ainsi au milieu de la page 353, dans la pièce intitulée *Transaction entre le Roi et le comte* il faut lire :

4 MAI 1423 *au lieu* de 4 mai 1422,

Un peu plus bas, même page ;

TERRE QUE SON FRÈRE *au lieu* de son père :

A la page 389, il est dit que le pape reçut par ce traité un hommage du dauphin de sept arrière-fiefs du Valentinois, il faut lire SOIXANTE ET QUATORZE FIEFS.

Même page, à la fin il faut lire : LE ROI CHARLES FIT RENDRE SA VILLE *au lieu* de vendre.

Page 390. Il faut lire, vers le milieu de la page, LE FILS DU COMTE VENDAIT SES DROITS POUR 9000 FLORINS *au lieu* de 6000.

Quelques autres fautes moins importantes pourront être facilement reconnues et corrigées.

LES RECLUS

Nous recherchons une malle pleine de papiers de Jean de Montluc, évêque de Valence, restée longtemps à Crest,

chez les Reclus, par suite du mariage de Michel Reboulet avec Hélène Reclus en octobre 1632.

M. Bovet, notaire à Crest, nous a adressé à ce sujet d'intéressantes notes que nos lecteurs ne seront pas fâchés de connaître.

1670. Reclus (Pierre) conseiller du roi et procureur au siège de Crest épousa Philothée Chion, décédée vers 1680 et laissa :

1683. Reclus (Pierre) dit Reclus du Parquet, marié le 26 février 1670, à Marie Janoyer.

1716. De cette union naquit Jacques Reclus. Celui-ci s'allia d'abord, le 18 avril 1716, avec Anne Arnaud, dont Antoine Reclus, mort, dit-on, sans postérité, et ensuite le 5 mars 1740, avec Marie-Anne Soury, dont Jacques Reclus, né vers 1747 ou 1748.

1800. Ce Jacques et son fils unique, Auguste, négociants à Crest et filateurs de coton, en 1800, allèrent s'établir à Valence vers 1808 ou 1809, où les registres de l'état-civil nous révèlent, en effet, les naissances de Gervaise-Pist-Amélie en 1812, de Nonces-Alexandre-Auguste en 1815 et de Marie-Eugène-Prosper en 1812.

La terre de la Répara appartenait à noble Louis Dufour et relevait de l'abbaye de Saou, dont l'évêque de Grenoble était abbé commendataire.

Un inventaire du 4 mars 1748 mentionne le testament de Jean Dufour, écuyer, du 16 décembre 1594, en faveur de Louis, son fils.

Antoine Dufour, de la Répara, chanoine de Grenoble et Catherinesa sœur, firent héritier l'hospice de la même ville, qui avec l'autorisation du Parlement, du 14 août 1725, vendit la succession Dufour, le 15 décembre 1727, à Jean

Dumont, fils d'Abraham qui l'était de Louis, marchand à Crest et directeur du consistoire protestant en 1680.

Cette famille a produit le pasteur Gabriel Dumont, né en 1680 et le savant et infatigable ingénieur qui attachera son nom à d'utiles entreprises.

Quant au domaine de la Recluse, il appartenait en 1682 à Pierre Barnaud, docteur en médecine, demeurant à Saou, frère ou parent de Gabriel Barnaud, sieur de Saleine, dont la fille unique, Marguerite, épousa Claude Dumoulin bourgeois du Bourg-lès-Valence.

Ces Barnaud de la Recluse et de Saleine descendaient-ils du fameux pamphlétaire Nicolas ? On l'ignore ; ils étaient protestants et ne se trouvent plus à Crest après 1700.

De ces notes, obligeamment fournies par M. Bovet, il résulterait que les papiers de Montluc ne sont pas allés à la Répara.

Cependant il existe aux archives de la Drôme, B. 791, des documents sur Pierre Reclus, avocat et procureur du roi, mort intestat vers la fin de novembre 1681, dont Pierre Reclus du Parquet, son frère, et Hélène et Marguerite Reclus, ses sœurs, héritèrent.

Parmi ses biens alors vendus, noble Antoine Dufour, seigneur de la Répara, doyen du chapitre de Grenoble, acquit pour 3950 livres 2 domaines à la Répara, dont l'un appelé La Grand'grange et l'autre sans nom particulier.

La question se trouve donc encore obscure, d'autant plus que les Reclus de Valence ont depuis longtemps quitté cette ville.

SÉPULTURES ROMAINES

On découvre fréquemment dans la Drôme des sépultures romaines en plomb, en pierre, en tuiles plates, etc.

Voici quelques indications générales recueillies à Strasbourg en 1881, après une exploration minutieuse de 250 tombes :

Les cercueils indiquent l'état de fortune ou le rang des défunts : s'ils sont en plomb, ils appartiennent à la classe la plus riche et, si de simples cailloux entourent le corps, on est en présence de la dépouille mortelle d'un plébéien.

Sur 238 individus, 135 étaient placés du nord au sud, 73 du couchant vers le lever du soleil, 11 du sud au nord et 4 de l'est vers l'ouest.

D'après les crânes, le type brachycéphale domine, ce qui prouve l'existence de l'ancienne race du pays.

Les corps étaient parés de leurs plus beaux habits : étoffes et cuirs ont disparu, mais boucles, boutons et fibules sont restés. Il y a aussi des colliers en verroterie, des bracelets, des épingles en or ou en argent, en bronze en ivoire, des bagues.

Plus de 250 vases ont été exhumés, 68 tombes en avaient un seul, 1 en contenait 9 et d'autres 5 ou 6. Les vases en verre sont en majorité, verre d'un blanc mat presque opaque ; ceux en terre sont grossiers. Ces vases contenaient des aliments. « La tombe était une véritable demeure habitée par l'ombre, qui y continuait à sa manière la vie commencée sous le soleil. » De là aussi la présence d'objets chers aux défunts : coffrets, monnaies, armes et ustensiles.

Aux approches du IV^e siècle l'ustion des corps disparaît et les sépultures, au lieu d'être isolées comme aux deux premiers siècles sont agglomérées.

Les mains et les bras étaient alignés le long des côtes et les jambes dans leur position naturelle. Une fois les mains étaient pliées sur la poitrine et une fois sur 25 croisées sur l'abdomen.

Les vases se trouvaient au chevet et aux pieds, rarement sur la poitrine ou près des hanches des défunts.

Telles sont les remarques principales faites à Strasbourg et qu'il serait intéressant de vérifier dans la Drôme lorsqu'on y explore des tombes.

VULSON LA COLOMBIÈRE.

La *Revue des Sociétés savantes*, T. IV, 7^e série donne l'analyse d'un travail de M. Révillout sur Marc Vulson de la Colombière, originaire de St-Jean d'Hérans, dans le Trièves, où sa famille avait de nombreux rejetons. François Vulson, homme delphinal du lieu de Vulson, eut de Michelle de Bonniot Guillaume, François, Pierre et Marc, qui servirent Lesdiguières.

Guillaume, à la fois notaire et soldat, se fit appeler de la Colombière et laissa Jean, pasteur à la Mure.

Marié à la fille d'un petit gentilhomme du Diois, Madelaine Borel de Pontaujard, Jean fut père entre autres enfants de Marc, l'aîné, appelé ainsi comme son grand oncle, et né en 1607.

Destiné par son père au barreau et reçu avocat au Parlement de Grenoble, Marc ne se fixa point dans cette ville et partit en 1628 pour le Danemark, la Suède et la Hollande.

Après avoir dissipé sa fortune et celle de Louise Arthaud sa femme, il quitta Grenoble en 1638 et n'y revint plus tard que pour collaborer avec de Salvaing de Boissieu. L'ouvrage parut en 1639 sous le titre de *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries obmises par les auteurs*, etc. Il s'y trouvait un tableau généalogique de la maison de Salvaing. Cette même année Marc Vulson s'engagea dans un régiment de cavalerie légère et se distingua en plusieurs

rencontres ; aussi Louis XIII le nomma-t-il, le 6 janvier 1642, gentilhomme ordinaire de sa maison et le 3 février suivant, chevalier de l'ordre de St-Michel.

Etabli dès lors à Paris, il y publie la *Science héroïque* et s'y fait descendre d'une famille d'Ecosse. Pour s'égalier à d'Hozier il donne en 1644 son livre de *l'Office des Rois d'armes* et en 1648 le *Véritable théâtre d'honneur et de chevalerie*.

Il mourut en 1655 dans un état voisin de la misère.

PISTON ET GOURJU.

On nous a demandé quel écrivain désigne ce double pseudonyme, dans la *Revue du Dauphiné*.

Il suffit pour lever le voile d'ouvrir cette *Revue* elle-même, Tome IV, p. 149 ; on y lira ce qui suit :

« Vainement avons-nous fouillé dans les archives de nos souvenirs, vainement avons nous déroulé sous nos yeux la longue liste des noms connus ou inconnus de l'empire littéraire ; celui que nous cherchions ne s'est pas trouvé et M. Piston était pour nous un problème insoluble, une énigme indéchiffrable, lorsqu'en parcourant quelques lignes de la *Revue du Dauphiné* nous avons reconnu dans les articles signés *Etienne Gourju* et *Anatole Piston* l'auteur de la préface des *Juvenilia* (de Chancel) : voile transparent qu'emprunte souvent la verve spirituelle et railleuse du directeur de la *Revue du Dauphiné*, qui se trahit toujours par l'originalité de son style et la forme piquante de sa pensée. »

TREMBLEMENTS DE TERRE A MONTÉLIMAR.

M. de Gallier a bien voulu nous communiquer la *Chro-*

nique d'un notaire d'Orange par M. Duhamel, archiviste de Vaucluse, tout récemment publiée. C'est le genre d'Eustache Piémont. Elle va de 1523 à 1567 et entre autres renseignements sur la Drôme nous révèle les faits suivants :

« En 1548, et le mercredy, veille de S. Anthoyne, 16^e de janvier, environ 10 heures de nuict, vint grand trablement de terre et maisons au Montellymar, quatre ou cinq fois de nuict, en sorte et si grand espouvante, que les gens se levarent de lict et se retirarent à l'esglise criant : Miséricorde, pourtant le *Corpus Domini* de nuict, par la ville et celebrarent la grant messe à la mynuict, comme le jour de Noel, et tomba une crotte du chasteau du dict Montelhaymar et pareillement le dict trablement fust faict à Chasteauneuf du Rosne et au chasteau d'Allen et estoyt grand estaissement. »

« En 1549 et le saubmedy 4^e de maye, entre dix et onze heures de nuict, fist ung si grant trablement dans le Montelaymar, que maison, trateaulx, tables, buffés tram-bloyent, en sorte que les fustes des maisons desemparoiert des murailhes, les murailhes fendoyent et tant que la trompette alloyt par la ville pour fere lever les gens pour venir à la procession, criant miséricorde, sonnans les cloches, qu'estoit chose fort expouvantable de ouyr crier le peuple, et dura jusques à l'après minuyt. »

Les archives de Montélimar ne font aucune mention de ces deux tremblements de terre.

Il y a donc utilité à rechercher dans les vieux protocoles de notaires les chroniques du genre de celle d'Orange. Elles sont d'ailleurs fort rares, puisque dans les 500 volumes du dépôt départemental, nous n'en avons pas trouvé une seule.

FÊTES LITTÉRAIRES.

M. le Maire de Forcalquier nous prie d'annoncer les concours littéraires qui auront lieu dans sa ville les 14 et 15 mai 1882.

Le concours historique comprendra : une *médaille d'or* à la meilleure monographie d'une commune de l'ancien comté (arrondissements de Forcalquier, Apt, Sisteron, Gap et Embrun) ; une *médaille de vermeil* à la meilleure étude sur les quatre filles de Raimond Bérenger et au meilleur travail sur l'histoire de l'institution des patrices ; — une *médaille d'argent* à la meilleure biographie de Damase Arbaud, de Laplane ou d'Honorat.

Au concours littéraire seront décernés : une *plume d'or* à la meilleure poésie en langue d'oc sur les filles du dernier Bérenger ; un *bijou artistique* (réservé aux dames) pour une légende en français, vers ou prose, empruntée aux traditions, aux mœurs, à l'histoire ou aux sites de la haute Provence et pour une légende semblable en provençal ; — une *couronne d'argent* au meilleur recueil de poésies traduites du provençal en français, en italien, en espagnol, etc. ; une *médaille de vermeil* à la meilleure traduction en provençal, prose ou vers, tirée d'une œuvre des autres langues romanes ; une *médaille de vermeil* à la meilleure poésie française, *ad libitum* ; une *médaille d'argent* à la meilleure poésie en langue d'oc ; au meilleur sonnet français ou provençal sur Forcalquier, et au meilleur conte en prose dans un dialecte du Forcalquérois.

Il y aura de plus un concours philologique avec prix au meilleur traducteur, en prose rhodanienne, de 100 vers de Damase Arbaud et de la Bellandière ou en prose du For-

calquérois de 100 vers tirés de l'*Armana provençau* et un concours d'élèves de moins de 16 ans pour versions et thèmes provençaux.

Honneur au maire intelligent et ami du progrès véritable, plaçant le culte des belles-lettres qui vivifient les intelligences au dessus des jouissances matérielles qui les énervent et les tuent.

LIVRES ET ARCHÉOLOGUES.

Du 5 au 17 décembre 1881 une vente de livres dauphinois et autres a eu lieu à Grenoble et a donné d'excellents résultats. L'histoire et l'archéologie locales sont décidément en faveur et nous nous en réjouissons bien volontiers.

Qu'on nous permette à ce propos de citer les paroles de M. Lièvre, président de la Société archéologique et historique de la Charente en 1880.

« L'histoire est l'expérience des nations et les peuples qui n'ont ni le souvenir ni l'intelligence de leur passé ne sont que des enfants exposés à tous les dangers de l'inexpérience et à recommencer sans fruit et toujours le même labeur...

« A ceux donc qui nous diraient : Archéologues et historiens, amoureux des vieilles choses et curieux de ce qui n'est plus, que faites-vous ainsi dans le passé, alors que le présent se dérobe toujours plus vite et que l'avenir nous menace ou nous sollicite avec ses questions multiples et pressantes ? A ceux-là je répondrais :

« L'avenir qui vous préoccupe et dont nous ne nous désintéressons pas plus que vous, est une sorte de syllogisme dont vous ignorez au moins une des prémisses, le passé, à

supposer que sans celle-là vous puissiez comprendre quelque chose à la seconde, c'est-à-dire au présent. Cet avenir, que nous ne saurions ni prévoir entièrement ni déterminer absolument n'est cependant au fond qu'une direction à prendre, une ligne de conduite à suivre...

«...Or, le présent est un point et un point ne suffit pas pour déterminer une direction ; il faut dans le passé un repère, sans lequel vous ne sauriez dire si un peuple avance ou recule, s'il va droit ou dévie, si la crise est un enfantelement ou une agonie. »

Voilà certes une justification de nos études chéries aussi vraie qu'originale, et si notre voix d'historiens et de chercheurs ne parvient pas à dominer le bruit de la foule aujourd'hui tout entière à la légende et au roman, nous aurons du moins travaillé pour l'avenir, en étudiant le passé.

OUVRAGES REÇUS.

Recueil de documents relatifs à l'histoire politique, littéraire, scientifique, à la bibliographie, à la statistique, etc, du Dauphiné réunis et annotés par un vieux bibliophile dauphinois. — 1^{er} fascicule :

Histoire abrégée du Dauphiné de 1626 à 1826, par Augustin Périer. Grenoble, Allier, 1881, broch. in-8. de 120 pages.

Ce travail très-succinct pour la période comprise entre 1626 et 1789 acquiert à cette dernière époque une importance réelle et révèle une foule de particularités peu connues et intéressantes.

Nos meilleurs souhaits au recueil commencé et nos féli-

citations au savant et obligeant collectionneur dauphinois qui se cache sous le pseudonyme de *Vieux bibliophile*.

— *Chroniques dauphinoises et documents inédits relatifs au Dauphiné pendant la Révolution*, par A. Champollion-Figeac. — Vienne, Savigné, 1880-81, 2 vol. in-8. C'est là une précieuse collection de documents de 1794 à 1810 et même d'antérieurs, témoin ceux qui concernent Philis de la Charce.

— *Origines des chevaliers de Malte et rôle des donations de la commanderie de Gap*, par l'abbé P. Guillaume, archiviste des Hautes-Alpes. Paris, 1881. Picard, br. in-8.

— *Recherches historiques sur les Hautes-Alpes*, 1^{re} partie: *Les maisons religieuses : l'abbaye de St-Marcellin d'Embrun ; la Novalaise et ses dépendances alpines*. — Paris, Picard, 1881, br. in-8. — 2^e partie, ; *les Sarrazins et les Hongrois*, par l'abbé Paul Guillaume. Paris, Picard, 1881, br. in-8.

— *Notice sur la gratuité des écoles à Bollène depuis le commencement du XVII^e siècle*, par M. Paul de Faucher.

— Avignon, Aubanel, 1881, br. in-8.

— *Balthazar de Villars, seigneur de Laval et du Roquet, conseiller du Roi, président et lieutenant général en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon, premier président au Parlement de Dombes, prévôt des marchands, etc. 1557-1627*, par H. de Terrebasse. — Lyon, Pitrat, 1881, br. in-8.

Ces travaux différents se distinguent par de savantes recherches, par le style et par l'importance des sujets.

— Le plan géométral des ruines du château de Mantaille, un des plus anciens de la Drôme, célèbre par l'élection de Boson, en 879, a été offert par M. Duc, de Saint-Romain-d'Albon.

— M. le chanoine Nadal continue son *Essai sur les institutions monastiques* dans le diocèse de Valence ; le 1^{er} fascicule et le 2^e, publiés en 1880, font connaître l'histoire des sœurs de Sainte-Ursule établies à Valence, Montélimar, Chabeuil, Crest, Die, Romans et le Buis et des Visitandines de Valence, Crest, Romans et Montélimar ; le 3^e édité en 1881 est consacré aux religieuses du Saint-Sacrement ou de Saint-Just, de Romans, et le 4^e qui vient de paraître, a des notices sur l'ordre des Frères Mineurs, Cordeliers de Valence, Montélimar, Crest, Die, Romans, Récollets de Valence, Montélimar, Nyons et Romans, Capucins de Crest, Romans, Valence et Montélimar et religieux de l'étroite observance de Charrières.

En reprenant son œuvre et en la complétant, l'auteur de l'*Histoire hagiologique* du diocèse, donne une idée exacte et vraie de toutes les maisons religieuses, à l'aide de livres rares ou de documents manuscrits ; comme écrivain élégant et correct nul ne l'a surpassé encore et son travail est plein d'intérêt pour ceux qui recherchent l'histoire locale et les enseignements du passé.

PHILIS DE LA TOUR-DU-PIN-LA-CHARCE.

Nos lecteurs connaissent l'héroïne des Baronnie.

Deux ouvrages tout récents diffèrent d'opinion à son égard. Pour M. Augustin Périer, auteur de l'*Histoire abrégée du Dauphiné* de 1626 à 1826, Philis « concourut » puissamment par sa résolution courageuse à arrêter » l'armée piémontaise qui ne tarda pas à repasser les » Alpes. Catinat, en exaltant à juste titre cette moderne » héroïne, n'eut pas de peine à attirer sur elle l'intérêt du » Roi et l'enthousiasme de la cour. Louis XIV lui accor-

» da une pension et fit déposer à St-Denis les pistolets
 » qu'elle avait portés. »

M. A. Champollion-Figeac, dans ses *Chroniques dauphinoises et documents inédits relatifs au Dauphiné pendant la Révolution*, pour se rendre un compte exact de l'invasion du duc de Savoie, a recouru à la correspondance du lieutenant général Catinat, commandant en chef l'armée du Roi, aux lettres de l'intendant Bouchu, à celles de l'évêque de Gap et aux articles de la *Gazette officielle* qui reproduisaient presque textuellement les rapports de l'intendant et du général au ministre Pontchartrain et au marquis de Barbézieux, pendant toute l'année 1692. « Ces » documents sont conservés aux Archives nationales à » Paris, carton G VII, 242 et aux Archives historiques du » ministère de la guerre, 3 vol. in-fol. numéros 1165 » 1166 et 1167 (ordres du roi et lettres de Catinat, etc.) » Ils nous retracent dans toute son horreur, la désas- » treuse invasion du Dauphiné par le duc de Savoie. » Nous n'en avons retranché ni ajouté aucun nom propre, » ni aucun récit de combat. C'est donc aux historiens de » Philis de la Charce que doit incomber l'obligation de met- » tre d'accord, si cela est possible, les hauts faits de leur » héroïne avec les documents originaux... » (1).

Or, ces documents ne parlent jamais de Philis.

Voilà donc un point d'histoire à élucider et nos collègues tiendront à honneur de défendre l'une des gloires du département.

NÉCROLOGIES.

Le trimestre n'a été marqué par aucune découverte ar-

(1) T. II, p. 298 et suiv.

chéologique : mais pendant sa durée, les belles lettres ont perdu M^{me} Claire de Chandeneux, et la science ecclésiastique, M. l'abbé Craisson.

Louise-Lucienne-Emma BÉRANGER, plus connue sous le pseudonyme de Claire de CHANDENEUX, naquit le 14, d'autres disent le 17 novembre 1836, à Crest, où son père était alors receveur des finances. Elle épousa M. de Prébaron, capitaine de chasseurs de Vincennes, et, devenue veuve, publia son premier ouvrage à Bruxelles sous le titre de *Fontaine il ne faut pas dire je ne boirai pas de ton eau*, par Emma de Prébaron.

Remariée en 1868 à M. Victor Bailly, capitaine détaché à l'Ecole de tyr de Vincennes, elle fit paraître successivement : *une fille laide, une faiblesse de Minerve, les mélanges militaires, le lieutenant de Rancy, les giboulées de la vie, la croix de Monguerre, Paris charmant, Paris littéraire, etc.*

La mort a brisé avant l'heure cette plume spirituelle et féconde en octobre 1881.

— M. CRAISSON (Jean-Etienne-Xavier) était enfant de Montségur où il naquit le 9 octobre 1800. Prêtre en 1824, professeur, puis vicaire à Pierrelatte en 1825, il reprit sa chaire de théologie la même année et devint supérieur du grand Séminaire en 1842. Nommé aumônier de la Visitation en 1853, il fut choisi pour vicaire général le 14 janvier 1854 et pour vicaire capitulaire de mai à octobre, en 1857.

Son principal ouvrage le *Manuale totius juris canonici* qui parut d'abord en 1863 en 4 vol. en in-12 a eu depuis six éditions. Il a aussi publié les *Elementa juris canonici*, 1 vol. in-12 ; *des communautés religieuses à vœux simples* 1 vol. in-8. *De rebus venereis*, 1 vol, in-12 ; des *Notions*

94 SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET DE STATISTIQUE.
élémentaires sur les fabriques, 1 vol. et une vie de *St-Jean*
Porte-Latine, patron de Montségur, 1 vol. in-12.

M. Craisson est décédé le 31 octobre 1881.

A. LACROIX.

On désirerait acquérir les 7^e et 8^e livraisons de la *Revue*
du Dauphiné, de J. Olivier.

On offre à 50 fr. les *Monuments romains et gothiques de*
la ville de Vienne, publiés par Etienne Rey (Lyon 1852,
in-fol.) avec trois séries de gravures et un texte.

SÉANCE DU 31 OCTOBRE 1881

PRÉSIDENCE DE M. DE GALLIER.

MM. Forquet de Dorne, avocat à Valence, et Antony Grégoire, employé des postes et télégraphes, à Valence, sont proclamés *membres titulaires* de la Société,

Et M. Gauduel, greffier à la cour d'appel de Grenoble, *membre correspondant*.

M. Epailly, secrétaire fait connaître la situation financière de la Société en 1881 :

Recettes	{	Encaisse.	7200'97
		113 cotisations de titulaires. . .	2260
		115 de correspondants . . .	690
		7 cotisations arriérées. . .	140
		8 id de correspondants . . .	48
		Vente de livraisons	178
		Subvention ministérielle. . .	400
Total		10918'97	
Dépenses	{	Impression de 4 livraisons . .	2475 05
		Affranchissement	160
		Gravures, lettres de convoca- tion, statuts, frais de recou- vrement, de bureau . . .	150
		2785 05	
Reste en caisse		8133 92	

Le budget de 1881 comprend en recettes :

100 Cotisations de titulaires	2220 fr.
id. de correspondants	660
Vente de livraisons	140
Intérêts de l'argent placé (6 mois)	90
Subvention	400
Total	3510
En caisse	8133 92
Dépenses : Impression du <i>Bulletin</i>	2600
Achat de 180 fr. de rente 3%	5173 05
Impression d'Eust. Piémont	500
<i>L'Arrond. de Montélimar</i>	450
Frais de bureau et autres	150
	8874 65
Excédant de recette	2769 27

Des remerciements sont votés à M. le Trésorier.

Sur la proposition de publier les *Mémoires* d'Eustache Piémont faite par M. Brun-Durand, une discussion approfondie de la question permet d'établir qu'en votant 500 fr. pendant 4 ans, la dépense pourra être couverte sans grever le budget de la Société et qu'un exemplaire en sera réservé gratuitement aux membres titulaires et un à moitié prix aux membres correspondants.

On s'en tiendra aux notes indispensables pour ne pas augmenter la dépense.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA TOUR DE CREST

(SUITE.— Voir les livr. 58 et 60).

IV.

LES POITIERS.

On dit dans le pays que la Tour de Crest, l'escalier des Cordeliers et le pont qui est maintenant presque en ruines et au milieu duquel s'élevait une tourelle qu'on a abattue, il y a environ vingt-cinq ans, furent construits successivement par les ancêtres d'Aimar de Poitiers. (DOURILLE, *Courrier de la Drôme*, de décembre 1832).

Bien des auteurs ont reculé devant la difficile tâche d'élucider la genèse des comtes de Valentinois et nous pouvions imiter leur prudente réserve; mais de nombreuses chartes récemment publiées ayant apporté des éléments précieux à la solution du problème, nous allons les recueillir avec une entière bonne foi et le lecteur conclura (1).

(1) Voir le P. Anselme, *Hist. généalogique*; Duchesne, *Histoire des rois etc... de Bourgogne* et des comtes de Valentinois. — M. de Pisançon, *Etude sur l'allodialité dans la Drôme*.

Il a été question déjà des Geilon ou Geilin, premiers comtes de Valentinois, et comme Gontard, l'un d'eux, vivait en 937, Lambert en 985, Aimar I, de 1011 à 1037, Hugues, peu après, Guillaume en 1074, Aimar II, de 1150 à 1163, Guillaume, de 1163 à 1183, Aimar III, de 1188 à 1231, Guillaume, décédé en 1226, Aimar IV, de 1232 à 1277, Aimar V, de 1278 à 1329, Louis I, de 1330 à 1344, Aimar VI, de 1345 à 1373 et Louis II, de 1373 à 1419, on a, en donnant pour femme à Aimar II la comtesse de Marsane ou de Diois, toute une succession de Poitiers de la même souche, de 937 à 1419.

Mais ce système ne correspond ni aux légendes ni, peut-être, à l'histoire vraie.

Examinons d'abord les traditions.

Aimar du Rivail prétend qu'Eléonore d'Aquitaine (1122-1204), tour à tour reine de France et d'Angleterre, fille de Guillaume V, comte de Poitiers, eut un frère, paralytique dans sa jeunesse et, après sa guérison miraculeuse, chevalier errant, libérateur et époux de la dernière comtesse de Valentinois, persécutée par les Arnaud de Crest (1).

Selon Chorier, Philippine, héritière du comté de Marsane, décédée en 1216, s'unit à Berthon de Poitiers, fils d'Aimar II, déjà établi dans le Valentinois et de la même souche que le comte Eustache (2).

Une enquête de 1421 publiée par Duchesne, cite un Poitiers de passage à Montélimar qui aurait secouru la comtesse de Marsane contre les évêques de Valence et obtenu sa main (3).

(1) *De Allobrogibus* p. 124.

(2) *Histoire générale* II, 24.

(3) Duchesne, *preuves*.

Pour les savants auteurs de l'*Histoire du Languedoc*, Guillaume de Poitiers serait venu du diocèse de Narbonne s'établir sur les deux rives du Rhône, à la suite d'une alliance avec l'héritière des comtés de Valentinois et Diois (1).

Enfin une notice géographique de 1442 attribuée aux Arnaud le comté de Marsane et une parenté avec la reine d'Angleterre (2).

De ces diverses légendes, assez contradictoires pour les noms, ressort pourtant la donnée évidente d'un personnage étranger établi dans nos parages à titre d'époux d'une héritière des Arnaud ou des comtes de Diois.

Or, les documents anciens, tout en rectifiant les noms et les dates, ne contredisent aucunement ces traditions, puisqu'ils nous montrent alors en Languedoc des personnages appelés de Poitiers, au milieu du XII^e siècle et, de 1125 à 1158, un Aimar (*Aemarus Pictavensis*) octroyant des sauvegardes aux religieux de Léoncel dans deux chartes non datées et scellées d'un sceau en cire brune représentant un cavalier avec les six besants de la famille (3).

La contexture des chartes et leurs autres caractères diplomatiques indiquent le milieu du XII^e siècle et un troisième document donne à Aimar un fils appelé Guillaume qui prend le surnom de Poitiers (*cognomine Pictavensis*) et le titre de comte de Valentinois (*officio Valentinus comes*) dans une charte de 1163 et dans une autre non datée (4).

(1) D. Vaissete, T. III.

(2) M. l'abbé Chevalier, *Choix de documents historiques inédits* p. 272.

(3) Id. *Cartulaire de Léoncel*, ch. 3, 8 et 18.

(4) *Cartulaires de Léoncel et de Die* ch. 18 et p. 35.

Il suit de là, selon la juste remarque de M. de Pisançon, que Guillaume n'est pas un nouveau venu dans le pays et que les légendes du chevalier errant ne sauraient lui être appliquées (1).

Mais en est-il de même pour Aimar, son père ?

Les chartes de Bonlieu, à la vérité peu sûres tant que les originaux ne seront pas retrouvés, lui font épouser Véronique de Marsane et mettent au nombre de ses enfants Guillaume dit de Poitiers et Eustache, prévôt de l'église de Valence, abbé de St-Pierre du Bourg, appelé aussi Eustache de Marsane en 1158 et oncle paternel d'Aimar II en 1188 (2).

La conclusion à tirer est que la comtesse de Marsane ou de Diois, de la famille Arnaud, en épousant Aimar I^{er} de Poitiers, venu du Languedoc, lui transmet les droits de sa maison et que Guillaume, leur fils, put légitimement s'attribuer le surnom de son père ou celui de Crest et l'office de comte, en 1165 et 1167 ; ce qui concilierait la légende et l'histoire.

A l'appui de cette thèse citons encore la donation de Guillaume à l'église de Die des châteaux de Suze et de Gigors en 1163, l'acte où il se déclare avec Arnaud de Crest, vassal de Pierre, évêque de Die, pour Crest, Mirabel etc., en 1165, la permission de lever des tributs dans ses terres que Frédéric I^{er} lui concéda en 1168 et qui fut révoquée en 1239, son partage de fief à Aurel avec le prélat Diois, en 1183 et son arbitrage, en 1184, du différend

(1) *Etude sur l'allodialité.*

(2) *L'arrondissement de Montélimar* I, 306 ; IV — *Gallia Christiana* XVI, 106.

de l'abbé de St-Chaffre avec Giraud Adhémar pour un droit de gîte à Cléon d'Andran (1).

Guillaume s'allia avec Béatrix de Viennois, fille de Guigues d'Albon et de Marguerite de Bourgogne et peut-être aussi avec Sibille de Baux dont l'étoile à 16 rais se voit dans le contre sceau d'Aimar II, son fils (2).

Celui-ci pour s'attacher plus étroitement ses vassaux de Crest leur octroya en 1188 des franchises qui sont les premières en date de la province. « Hâté sans aucun doute » par l'antagonisme des seigneurs qui se partageaient le » domaine de la ville, laconique et concis, ce premier acte » d'émancipation des Crestois n'énonce qu'un seul fait, » mais un fait capital pour ceux qu'il intéresse, c'est qu'ils » sont libres. — Moi, Aimar de Poitiers, comte de Valen- » tinois, je donne, alloue et concède une liberté entière à » tous mes hommes présents et à venir, de telle manière » qu'en aucun temps, de ma part ou de celle de mes suc- » cesseurs, ils ne soient contraints de supporter des » exactions violentes et injustes, ni de servir contre leur » gré de cautions ni d'ôtages, sauf mes lois, justices, bans, » expéditions et logement de 100 soldats. »

Cet acte assez semblable à celui de Montélimar et comme lui écrit sur la pierre, eut pour témoins dans l'église Notre-Dame, Robert, évêque de Die, Eustache, prévôt de Valence, oncle d'Aimar de Poitiers (*de Pictavis*), Guillaumé, prieur de St-Médard, Gencion de Divajeu et quelques autres personnes (3).

(1) *Cartulaire de Die* 5, 17, 23, 39, 40, 50, 60 — *Id. de St-Chaffre* 37, 40.

(2) *Etude sur l'allodialité dans la Drôme.*

(3) M. Brun Durand, *Documents inédits* — Charte lapidaire à la mairie de Crest.

Indépendamment du progrès qu'il affirme dans la voie de l'affranchissement social, ses révélations éclairent encore d'un grand jour les origines des Poitiers, car sans les Arnaud, nullement cités, alors que l'évêque de Die, leur suzerain, s'y trouve inscrit, comment expliquer les droits sur Crest d'Aimar II et sa qualité de neveu d'Eustache ?

Le nouveau comte ratifia en 1192 les libéralités de son père, de sa mère et de tous ses prédécesseurs en faveur de Léoncel, traita avec l'évêque de Die, l'année suivante et en 1210 pour Aurel et pour Cléon d'Andran, confirma en 1217 la donation d'Eustache, prévôt de Valence aux Hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem et céda en 1228 aux mêmes religieux la moitié du château de St-Gervais pour le repos de l'âme de son oncle Eustache (1).

Raymond V, comte de Toulouse et marquis de Provence avait donné en 1175 l'investiture des comtés de Valentinois et Diois à Guillaume I^{er} ; il renouvela cette faveur à Aimar II et celui-ci prit ouvertement son parti lors de la croisade contre les Albigeois.

« Au fond de la lutte qui surgit avec le XIII^e siècle, il » y avait sans doute, dit M. Courtet, un levain de rancune » religieuse ; mais il y avait aussi le motif purement temporel » (2).

Aimar II avait épousé Philippe ou Philippine de Fay, dame de Lavoulte, veuve de Roger de Clérieu ; Guillaume II, né de cette union, mourut jeune en 1226, laissant de Flotte de Bérenger de Royans un fils en bas âge, appelé Aimar III.

(1) *Cartulaire de Die* 9, 17, 23, 39, 40, 49, 50, 60 — *Id. de St-Chaffre* p. 38, 39, 40, 41, 42.

(2) *Notice sur la tour de Crest.*



Or, l'ambition étouffa tellement la voix de la nature chez Aimar II qu'il essaya de dépouiller son petit-fils et s'en prit à Flotte de Royans, « sous prétexte qu'elle s'attribuoit » une régence qui n'appartenait qu'à lui. » Aimar de Bressieu et Héraclius de Montlaur, en se déclarant les protecteurs de la veuve et du pupille, gagnèrent à leur cause Guillaume de Savoie, évêque de Valence, auquel il fut promis 45,000 sols et les châteaux d'Upie et de Montoisson. L'acte passé à l'évêché en 1227 fut ratifié à Crest dans la demeure d'AIMAR III par Flotte de Royans, sa mère (1).

Cette alliance permit de vaincre le comte dans un combat et de le contraindre à restituer ce qu'il détenait ou revendiquait injustement.

Chorier affirme que la dame de Royans passa le reste de ses jours à Grane, une des principales maisons des Poitiers, et Moulinet cite, au contraire, un acte des premiers jours d'octobre 1231 « par lequel Aymon, seigneur de » Faucigny, cède à l'évêque de Valence, Guillaume de » Savoie, les terres et château de Crest » que les Poitiers lui avaient remis pour sûreté de la dot de Flotte, son épouse, veuve de Guillaume II. Cette dot comprenait 20,000 sols légués par son premier mari et 4,000 sols employés à l'amélioration de ses terres (2).

Quant à Aimar III, fils de Guillaume, il ne conserva pas à Guillaume de Savoie une longue reconnaissance de ses bienfaits, car huit ans après l'acte de 1227, ce prélat fut sur le point d'entrer en guerre contre lui et la prudence de Flotte de Royans conjura seule l'orage.

(1) Archives de la Drôme : évêché de Valence, charte.

(2) Chorier, *Hist. générale* II, 105 ; — *Généalogie de Sassenage* 40.
— Moulinet, Notes dans la riche collection de M. Morin-Pons.

Toutefois, les hostilités assoupies quelque temps ne tardèrent pas à recommencer. Aymar III revendiquait Alex, Crest et Lésignan. « Il souffroit impatiemment, dit l'historien dauphinois, que l'évêque y eût quelques droits, » comme il en avoit du chef de Silvion de Crest. — Après bien des maux commis et soufferts de part et d'autre, l'archevêque de Vienne les réconcilia ; ils se donnèrent des places en ostages réciproquement » (1).

Le même auteur et Columbi reportent cette campagne à Philippe de Savoie, autre frère de Guillaume et de Boniface, élu en 1242, qui ne reçut jamais les ordres et finit même par se marier en 1267, et cette opinion paraît la seule vraie.

Dans l'accord intervenu entre les belligérants, Crest fut partagé et chacun déclaré maître absolu de sa part. L'évêque obtenait une portion d'Alex et le comte deux ; Lésignan passait au prélat valentinois qui s'engageait à ne construire aucun fort entre le Rhône, Valence, Livron et la grande route (2).

Relativement à Crest, Columbi ajoute ce détail à noter : la ville n'étant pas assez vaste pour deux rivaux puissants, il fut décidé que les habitants dépendraient du seigneur sur le territoire duquel serait leur demeure ; que nul ne pourrait passer du fief de l'un dans le fief de l'autre ; que la juridiction sur les étrangers se réglerait aussi sur la résidence ; que tout délit serait déféré au juge du territoire où il aurait été commis et que les fruits et revenus de chaque partie de la seigneurie appartiendraient à ceux qui la cultiveraient (3).

(1) Chorier, *Hist. abrégée* I, 235.

(2) Id. *Hist. générale* II, 120, où il met Bésignan pour Lésignan.
— Columbi, *De rebus gestis* 58.

(3) Columbi, 58.

Cet accord non daté ne tarda pas à être suivi d'une nouvelle expédition dans laquelle Allex, Crest et Lésignan tombèrent au pouvoir du comte (1).

Les historiens dauphinois sont avares de détails sur les guerres de cette époque agitée, aussi emprunterons-nous à un compromis du 15 février 1244 (1245) divers renseignements jusqu'ici inconnus.

V.

LES GUERRES.

Toujours sur le qui vive, toujours en alarmes les habitants passaient tour à tour des Poitiers aux prélats valentinois et des prélats aux Poitiers, rançonnés par tous les partis. (L'abbé Vincent, *Notice sur Crest*).

Columbi, historien de l'église de Valence, appelle Aimar III un homme inquiet et toujours disposé à violer ses promesses. Inutilement les de Baux, les Bressieu et d'autres voisins puissants, sans oublier l'archevêque de Vienne, avaient cherché à le reconcilier avec le prélat valentinois, il ne s'y prêta qu'en 1245 et l'accord fut précédé d'un exposé des griefs des deux rivaux qui doit trouver ici sa place naturelle.

Philippe de Savoie réclame au comte : 1° une somme de 8,000 marcs d'argent que l'empereur d'Allemagne avait précédemment condamné Aimar II, dit le vieux, à payer à Guillaume de Savoie, évêque élu de Valence (de 1231 à 1239);

(1) *Notice sur Crest* par M. Vincent p. 17.

2° La restitution de Montoison et d'Upie (*Monteison et Upianum*) donnés en gage au même Guillaume pour les 1,600 livres dues par Aimar II ;

3° Les châteaux de Vaunaveys et de Gigors pris au même Guillaume pendant une trêve ;

4° Le bourg de Crest et ses deux châteaux également occupés pendant la même trêve, dont le *supérieur* appartenait à l'église de Valence par donation de feu Silvion de Crest, et l'*inférieur* à feu l'évêque Guillaume, à titre de gage, pour une somme de 2,000 livres ;

5° Le château de Monteléger détruit par Aimar II pendant la trêve ;

6° La restitution du bétail et du butin enlevés par le même comte, dans le même temps, estimés 10,000 marcs, indépendamment des nobles, clerks et roturiers mis à mort pendant l'expédition ;

7° Le remboursement de toutes les dépenses occasionnées par la reprise des hostilités, allant à 20,000 marcs, sans compter les pertes d'hommes tués ;

8° La restitution de Châteaudouble acheté et détenu par le comte, sans le consentement de l'église de Valence ;

9° Enfin deux ou trois châteaux dont l'un avait été remis à Guillaume, élu évêque, par Guillaume Artaud et ses compagnons à cause de la contumace d'Aimar II.

Les griefs du comte de Valentinois contre le prélat ne sont pas moins graves, les voici :

1° Silvion de Crest, auquel a succédé Philippe de Savoie, en appelant Simon de Montfort dans les terres du comte a causé la destruction du bourg de Crest (*Villam de Crista*), des châteaux de Rochefort, St-Bonnet, Sauzet, Autichamp, La Roche, La Baume, La Rochette, Grane,

Upie, Montmeyran, Vaunaveys, Montoisson et Vibie estimés ensemble 20,000 marcs (1).

2° Une indemnité de 10,000 marcs lui revient pour l'achat et l'occupation du château de Mirmande, sans son consentement, par l'église de Valence et pour la guerre qu'elle lui a faite à ce sujet.

3° Guillaume de Savoie, élu évêque, ayant reçu de l'argent pour protéger la personne et défendre les terres d'AIMAR III jusqu'à l'âge de 14 ans, a pris malgré cela, le château de Chabrillan, propriété du pupille. Il doit donc le rendre avec 10,000 marcs pour les frais de la guerre soutenue à ce sujet.

4° Au moment même où le comte se disposait à accepter la décision d'amis communs, de l'empereur ou du pape, l'évêque lui déclarant la guerre a mis le siège devant le château d'Etoile qu'il a pris et gardé, a détruit les châteaux de St-Didier et de Barcelonne et ravagé ses terres, d'où, sans parler de la perte de ses vassaux, résulte un dommage de 15,000 marcs.

5° Enfin le comte évalue à 2,000 marcs les revenus que l'évêque a perçus et exige le vasselage de Guillaume de Vesc pour la parerie de St-Marcel (2).

Les auteurs nous apprennent qu'en vertu d'un accord intervenu entre eux le comte donna en garantie à l'évêque les châteaux du Pousin, Gigors et Pontaix et l'évêque au comte St-Marcel et Châteauneuf-d'Isère (3).

Or, une preuve de l'exagération des griefs des parties ressort de la valeur des deux derniers châteaux. Le comte

(1) St-Bonnet et Vibie près Montoisson ne se relevèrent plus de leurs ruines, car il n'en est plus fait de mention ultérieure.

(2) Archives de la Drôme : Evêché de Valence. Charte.

(3) Chorier, *Hist. générale* II. 120, 121.

réclamait 57,000 marcs soit plus de 28 millions de francs, puisque la livre d'argent équivalait alors à 18 francs et le marc à 3 ou 4 livres et que le pouvoir de l'argent était sept fois plus élevé. En recevant St-Marcel et Château-neuf-d'Isère, Aimar III se trouvait bien loin de son compte.

Nous n'avons pas à raconter sa campagne contre le Dauphin devant St-Nazaire-en-Royans ni à suivre Philippe de Savoie sur le trône de ses pères, mais à rapporter seulement ce qui se rattache à la possession de Crest et de sa tour.

Le pape Clément IV avait appelé au siège épiscopal de Valence Bertrand, déjà évêque d'Avignon, dans l'espoir que sa parenté avec le comte de Valentinois faciliterait la conclusion d'une paix durable. Il en écrivit à Aimar III l'engageant à avoir pour le prélat et pour son église le respect dû à l'un et à l'autre. Inutiles recommandations ! La possession de Divajeu, Aouste et Crest, donnée par Silvion à l'église Valentinoise servit encore de prétexte à une levée de boucliers. Le comte recommença la guerre et multiplia tellement ses violences que Bertrand dut l'excommunier. Aimar III, par représailles, s'efforça dès lors d'empêcher toute fonction épiscopale et de s'approprier l'autorité de Bertrand.

« Un si grand désordre vint à la connaissance du pape ;
 » il envoya deux cardinaux pour y apporter remède. Ces
 » cardinaux condamnèrent les violences du comte et ap-
 » prouvèrent la conduite de l'évêque. Bertrand, rempli
 » de charité reçut son parent à la réconciliation et mourut
 » peu de temps après, » vers 1272 (1).

(1) Catellan, *Antiquités de l'église de Valence* 349-50. — Chorier. *Hist. générale* II, 147. — Columbi, de *rebus gestis* 60, 61.

Vers ce temps, Aimar III, désireux de se ménager l'amitié du Dauphin avait pour lui plaire consenti à un échange de seigneuries. « La baronnie de Clérieu était une » partie du fief du comte de Valentinois, et le Dauphin » avait une portion des terres de Crest et d'Aouste qui » avait appartenu à Silvion de Crest. Le comte échangea » avec lui cette portion au fief de la baronnie de Clérieu » qui tomba ainsi dans le domaine du Dauphin ; il lui » rendit même ces deux terres qu'il reprit de son fief » comme vassal » (1).

L'inventaire de la Chambre des Comptes de Grenoble fixe à l'an 1267 l'échange de Clérieu contre les droits sur Crest, « avec le pouvoir d'en poursuivre, au besoin, par les » armes, la restitution sur l'évêque de Valence, qui est-il » dit dans l'acte, les avait usurpés. Le Dauphin s'engage, » en ce cas, à aider le comte de Valentinois à entrer en » possession. Il y a là une confusion volontaire entre le » haut domaine et la propriété du fief donnée en 1226 par » Silvion de Crest, doyen de Valence, à l'évêque de cette » ville » (2).

Effectivement, les droits de l'évêque étaient aussi légitimes que ceux du comte.

La paix ne pouvait sortir d'une situation aussi tendue et Guy de Montlaur, successeur de Bertrand, sur le siège épiscopal, alla à Tarascon implorer le pape contre les violences d'Aimar III.

Nous manquons de détails sur les luttes armées du comte et de l'évêque. On sait pourtant que Grégoire X venu en France pour un concile général où seraient réclamés des secours en faveur de la Terre Sainte, préparée-la

(1) Chorier, *Hist. générale* II, 147.

(2) M. de Gallier, *Essai hist. sur la baronnie de Clérieu* p. 89.

réunion des Grecs et les mœurs réformées, chargea les cardinaux Bertrand, archevêque d'Arles et *Vicedominus*, archevêque d'Aix, de ménager la réconciliation des belligérants. Ces négociateurs informèrent de Lyon, le 16 juillet 1274, l'évêque de Die et son clergé qu'ils avaient levé l'excommunication encourue par Aimar III et leur recommandèrent d'en avertir les fidèles (1).

Pareille démarche n'eut pas le résultat prévu car, l'année suivante, le comte de Valentinois n'avait pas encore signé la paix, ni abandonné ses vues sur Crest.

« Au mois d'avril ou de mai 1275, Grégoire X, se rendant de Lyon à Beaucaire, traversait le diocèse de Valence. Sur son passage, il recueillit les plaintes du peuple ruiné par la guerre et résolut d'user de son autorité pour ramener le calme dans le pays. Il invita Guy de Montlaur et Aimar de Poitiers à ne point s'éloigner pour qu'il pût, en revenant de Beaucaire, leur imposer sa médiation, et comme Aimar se prétendait appelé à la cour du Roi de France, Grégoire pria Philippe-le-Hardi de lui accorder un sursis, et par là de faciliter la conclusion d'un traité si désirable pour la tranquillité de la province. En agissant ainsi, le Roi marcherait sur les traces de son père qui négligeait au besoin ses propres affaires pour aider au rétablissement de la paix chez ses voisins. La lettre où sont exprimées ces pensées est surtout précieuse à raison de l'hommage que Grégoire X rend à la mémoire de St. Louis » (2).

Elle ne l'est pas moins pour notre sujet à cause du renseignement donné sur Aimar III, saisissant tout prétexte

(1) Archives de l'Isère, — Valentinois, — Chartes.

(2) M. Léopold Delisle, *Notice sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale et de celle de Bordeaux*.

pour éloigner des négociations capables d'amener un arrangement. La mort de Guy de Montlaur qui suivit de près, à ce qu'il paraît, le passage du pape et que le *Gallia Christiana* a même placée en 1274, rendit probablement inutile le bon vouloir du souverain pontife pour empêcher la ruine complète de l'évêché de Valence, puisqu'il fut obligé, la même année de l'unir à celui de Die et d'en confier la défense « à l'indomptable prélat qui guerroya si longtemps avec ses voisins et rendit célèbre le nom d'Amédée de Roussillon » (1).

Avant d'esquisser brièvement la biographie de cet évêque nous rappellerons un accord du 20-novembre 1267 entre Guillaume, doyen de Valence, le chapitre de St-Apollinaire, Adhémar, seigneur de Grignan et Guillaume, son fils, stipulant des trêves dans l'intérêt du château d'Allex et un compromis de l'an 1274 entre le tuteur du Dauphin et le chapitre de Die au sujet de leurs prétentions respectives sur Crest, Aouste et Divajeu (2).

C'est la première fois que nous voyons le chapitre de Die en cause, l'évêque de cette ville lui-même ayant cessé de paraître à Crest, depuis la donation de 1226 à son collègue de Valence. Quant au chapitre de St-Apollinaire, en qualité de seigneur d'Allex, il se trouvait forcément exposé aux incursions du comte de Valentinois.

On s'explique moins l'intérêt du seigneur de Grignan, si la donation de 1225 par Silvion de Crest n'avait pas assuré quelques droits à sa famille : Pithon-Curt parle, en effet,

(1) Note due à l'obligeance de M. le marquis de Pisançon.

(2) *Inventaire des archives dauphinoises de M. H. Morin Pons* p. 2. — Inventaire de la Chambre des Comptes, manusc. aux archives de Drôme.

d'un hommage rendu en 1271 pour Crest et Divajeu. L'autorité de cet écrivain pèse d'un bien faible poids en histoire ; cependant, il a beaucoup vu et beaucoup noté et la critique seule peut discerner chez lui la vérité d'avec l'erreur.

VI.

AMÉDÉE DE ROUSSILLON.

Ce prélat fut un des plus fermes et des plus intrépides qui aient jamais été.

(CHORIER, *Hist. générale* II. 157).

Neveu d'Amédée de Genève, évêque de Die, qui avait perdu un bras et une jambe dans les combats, Amédée de Roussillon succéda à Guy de Montlaur en 1275 (1).

C'était un ancien moine de St-Claude et un ancien abbé de Savigny et on assure qu'il « conserva toujours durant » tout le temps qu'il fut évêque de Valence et l'habit monastique et le genre de nourriture dont il avoit accoutumé d'user dans cet état » (2).

Au début de sa carrière épiscopale le prélat souffrit de si grandes persécutions de la part du comte de Valentinois que le pape unit les évêchés de Valence et de Die par une bulle du 25 septembre 1275 (3).

« En dépit des termes de cette bulle qui plaçait d'une manière absolue les deux églises sur le même rang, »

(1) *Notice sur la Tour de Crest* par M. Courtet.

(2) Catellan, *Antiquités de l'église de Valence* p. 350-51.

(3) Columbi, *De rebus gestis* p. 63.

» celle de Die ne fut, en réalité quatre cents ans durant
» que la vassale de l'église de Valence, en d'autres termes,
» une église sacrifiée dans l'intérêt d'une autre plus im-
» portante et qui, plus directement en butte aux attaques
» des comtes de Valentinois, ne pouvait leur résister à elle
» seule. » (1)

Un biographe ancien d'Amédée de Roussillon nous a conservé de lui un curieux portrait : il détestait, dit-il, les richesses, les habillements somptueux, les festins et le luxe de la table. Son costume était pauvre, sa nourriture, grossière. Plein de mépris pour les jongleurs, les histrions, les jeux, les oiseaux et les chiens de chasse, il refusait tout plaisir à son corps, toute distraction à son esprit. Lorsqu'il était sous les armes, il n'avait ni tentes ni pavillons, couchait sur la dure et sous des branches d'arbres, souffrant patiemment la neige, la grêle, la glace et la pluie. Tandis que ses chevaliers et ses clercs se tenaient propres et rasés, lui laissait croître une barbe épaisse, qui le faisait ressembler à un maure sortant du désert. (2)

« Je ne sais si je me trompe, dit M. de Pisançon, mais
» je trouve qu'il y a une certaine grandeur sauvage dans
» la vie de ce prince, devenu moine par vocation et sol-
» dat à l'appel de son pape qui l'arme pour la défense de
» son église. » (3)

Voici les traits principaux de sa vie qui se rattachent à notre sujet.

Après la mort de son oncle et l'union des deux évêchés, il fonde à Crest avec ses deux chapitres un collège de prê-

(1) M. Brun-Durand, *Notes pour l'histoire du diocèse de Die* p. 41.

(2) Columbi, *opuscula varia* et manusc. aux archives de la Drôme.

(3) *Etude sur l'allodialité* p. 137.

tres destiné à servir de lien entre les deux églises, collège réformé en 1467 et rétabli vers 1600 ; il fortifie Crupies pour en faire le boulevard du Désert, attache à ses églises le bourg de Saillans par un pacte indissoluble, attaque violemment la forteresse d'Aouste et après trois jours de siège s'en empare, faisant prisonniers les 60 soldats d'élite qui la défendaient; assiége Espenel et Barry à l'aide de machines, menace Pontaix et bâtit sur le faite du co-teau de Crest une forteresse formidable, lève l'interdit lancé contre le comte et le force à déposer les armes. (1)

Selon Chorier, Aimar IV, fils d'Aimar III et de Florie de Beaujeu, qui avait succédé à son père, mort en 1277, était patron de quelques églises et entre autres du prieuré de St-Médard, et l'évêque Amédée les avait pourvues sans sa participation et converti le prieuré en forteresse. Le comte s'en plaignit et en appela même au pape (1278). Pour toute réponse le prélat fit de grandes levées dans le Diois, où il recrutait spécialement ses troupes et s'empara de presque toutes les terres d'Aimar IV qu'il excommunia. « Il étoit attaché au siège de Pontaix où l'archevêque de Narbonne et Raoul, maréchal de France, député du roi Philippe le trouvèrent. Il fit la paix, leva l'interdit, rendit les places prises et garda seulement Crest et Divajeu. » (2)

Chorier raconte en outre à ce propos un trait de mœurs de l'époque : lorsque le comte en eut appelé au pape, il fallut faire intimer son appel à Amédée, alors à Crest, en conférence avec ses chanoines dans l'église de St-Sauveur. « Jean Dagenau, envoyé pour cela par Aimar se présenta aux portes pour entrer. Elles étoient gardées par des hom-

(1) Columbi, *opuscula varia* et manuscrit des archives.

(2) *Hist. générale* II, 158, 157. — *Histoire abrégée* 248.

mes armez et l'entrée lui en fut refusée. Mais il ne laissa pas de faire cette signification à l'évêque en la personne de ses gens. C'étoit comme un défi et une déclaration de guerre. » On a vu comment l'évêque y répondit.

N'en déplaise à Chorier, les documents existants ne confirment pas entièrement sa narration. En effet deux actes du lendemain de l'Ascension et du 3 juin 1278 nous montrent Guy II de Genève, évêque de Langres, Humbert de Beaujeu, connétable de France et le roi Philippe, arbitres du différend d'Amédée de Roussillon et d'Aimar de Poitiers, s'occupant uniquement de la moitié ou de partie des châteaux de Crest, Aouste et Divajeu, ayant appartenu jadis à Silvion de Crest, et des dommages soufferts de part et d'autre. (1)

Une autre difficulté résulte de la citadelle de Crest construite par Amédée de Roussillon et que M. Courtet confond avec le château détruit par Richelieu et avec la tour actuelle, pour une partie du moins. Ce doit être là une erreur, car au témoignage de M. Brun-Durand, un des plus érudits habitants de la ville et l'un de ses historiens les plus studieux, elle devait être sur l'emplacement de la chapelle dite du Calvaire. Au surplus, l'inventaire de la Chambre des Comptes fait plaindre en 1356 l'évêque Louis de Villars de la ruine de cet édifice par le comte et une enquête de 1535 établit « que le chasteau qui solloit » estre de Mons. lévesque estoit destruit et qu'il n'y avoit » plus monstrance de murailles. » (2)

Il nous reste de 1277 à 1281 un document en langue romane sur l'étendue et l'importance du fief épiscopal à

(1) Archives de l'Isère, Valentinois. — Chartes. — Hist. gén. II.

(2) M. Brun-Durand, *Le fiefs de Mons. levesque*.

Crest, qui a été publié par M. Brun-Durand dans le *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme* en 1878. Nous avons essayé vainement de le résumer ici ; l'abondance des noms propres en rend l'interprétation difficile. On y voit pourtant, d'après l'ensemble, que l'évêque possédait tout le marché, sauf le tènement de l'aumône et quelques maisons particulières, les territoires compris entre la porte des Amics, suivant la rue qui va à la Drôme, et le vingtain (mur d'enceinte), la maison Rosbaron en Ville Ederse, la rue droite, le viol du four de La Pierre, l'église, le viol de la maison de St-Ruf, le chemin de Maupàs, celui qui allait à la cour d'Aimar de Poitiers, la fontaine de Sabouri, le jardin dudit Aimar, les chemins de Sabouri, de St-François, de St-Antoine, les parties voisines de l'église et du cimetière, le tènement de St-Ruf jusqu'au chemin de Rochefort et au carrefour des Arnaud, et que la cour épiscopale étendait sa juridiction vers Crescelon, Vaunaveys, Saleine et Montchaud, au nord, et vers la Drôme, Mazorel, Divajeu, la porte du pont et le moulin d'Arnaud Guillaume.

Amédée de Roussillon, après avoir guerroyé contre Romains fut emporté en 1281 par une fièvre tierce.

Aimar IV « se regardant comme lésé par l'échange qui avait donné à son père la haute justice de Crest, Aouste et Divajeu, dont la possession n'étoit pas sans troubles de la part des évêques de Valence, obtint en 1283, du nouveau Dauphin Humbert I de La Tour, désireux de créer des partisans à sa dynastie naissante, la résiliation de l'acte de 1267 et la restitution de la parerie de Clérieu que l'*Histoire des grands officiers de la Couronne* semble confondre avec le haut domaine de cette terre, resté cependant toujours au pouvoir des Dauphins. » C'est la juste remarque de M. de Gallier, dans son *Essai sur la baronnie de Clérieu* p. 30.

D'un autre côté, l'évêché de Valence était vacant et le comte appréhendait le choix du successeur d'Amédée de Roussillon ou désirait l'imposer. Il leva des troupes pour appuyer ses projets et le doyen du chapitre et les trois administrateurs de l'église armèrent pour leur défense. Avant d'entrer en lutte il fut parlé d'accommodement et à Roger de Clérieu et Arnaud d'Ancezune ou de Sahune échet la mission de le proposer. Une assemblée des grands de la région tenue alors dans le Valentinois eut une heureuse influence sur le succès de leurs démarches. Jean de Genève fut élu et Aimar de Poitiers traita avec lui et épousa même la sœur du nouveau prélat, qui ne survécut guères à cet accord et fut remplacé en 1297 par Guillaume de Roussillon.

D'après Columbi, Aimar IV avait cédé à Jean de Genève tous ses droits sur la part de Crest provenue de Silvion et le même évêque, à cause d'un marché conclu avec Raymond de Mévouillon et annulé en faveur du Dauphin, avait également obtenu l'abandon des droits de ce prince sur la ville.

Toutefois cet arrangement n'arrêta pas les difficultés sans cesse renaissantes de l'évêque et du comte.

Aimar IV avait cédé St-Médard à Aimon de Montagny, abbé de St-Antoine, à la condition de ne pouvoir en aliéner le prieuré qu'en faveur des siens ou de ses sujets. Guillaume de Roussillon, intervenant à son tour, demandait à l'abbé de ne jamais donner les prieurés de Brisans et de Vérone, dépendances de St-Médard à un membre de la famille de Poitiers. Le comte de Valentinois regarda cette exclusion comme une injure et entra dans les terres épiscopales le fer et le feu à la main. Pour arrêter ses ravages, le Dauphin lui fit jurer des trêves successivement prorogées par Arthaud de Roussillon et Bertrand de Mévouillon

et par le pape lui-même, alors à Livron. La paix qui les suivit ne fut ni longue ni efficace (1305) (1). Toutefois Aimar IV ne la troubla plus. Après trente ans de guerre contre l'évêque de Valence et Die et une excommunication encourue, il éprouva quelques remords de ses fautes et de ses exactions. Aussi avant d'aller occuper dans l'église des Cordeliers de Crest la place qui l'attendait à côté de ses ancêtres, désira-t-il vivement se mettre en règle avec sa conscience.

« La réponse du St-Père, dit M. Brun-Durand, ne se » fit pas attendre ; elle fut apportée d'Avignon par Frère » Guillaume Saramand, dominicain. Bon père, le chef de » l'Eglise relevait Adhémar (Aimar) de toutes les censures » qu'il avait encourues, l'absolvait et le bénissait ; prenant » même en considération la nature de ses adversaires, il » ne stipulait aucune condition en faveur de ces évêchés » de Valence et de Die contre lesquels il s'était rué vio- » lemmment, qu'il avait même dépouillés en partie ; le pape » recevait à merci le contempteur des biens de l'église, » oubliait les attaques et les convoitises, pardonnait les » déprédations et les rapines du sire de Poitiers, mais en » ce qui regardait l'église seulement : vis-à-vis des popu- » lations rançonnées et ruinées, il était inflexible. Il les a » dépouillées, qu'elles soient réintégrées ; ce que tu leur » as volé, comte, restitue-le ou tu seras damné. »

« Effrayé par cette menace, Aimar courba la tête sous la sentence pontificale. Craignant qu'une restitution par ses mains fût entachée d'irrégularité ou d'insuffisance, il manda près de lui son deuxième fils, Louis, évêque de

(1) Chorier, *Hist. générale* II, 194, 198. — Valbonnais I, 261, II, 124.

Viviers, » et le 10 novembre 1316, le chargea de toutes les réparations nécessaires, lui donnant, à cet effet, la clef du château de Grane où était son trésor.

Un acte du 14 août 1318 nous apprend de quelle manière les syndics et procureurs de Vaunaveys déchargèrent le comte de la restitution du vingtain des blés et du vin levé par lui sur la commune, et nous fait présumer que des formalités pareilles s'accomplirent en d'autres endroits. (1)

« Les hommes, dit Montesquieu, sont extrêmement » portés à espérer et à craindre, et une religion qui n'aurait ni enfer ni paradis ne saurait guère leur plaire. » (2)
L'exemple d'Aimar IV donne raison au philosophe.

A. LACROIX.

(A continuer.)

(1) M. Brun-Durand, *Documents inédits* : une charte de 1318.

(2) *Esprit des lois* XXV, ch. 2.

GÉNÉALOGIES ET BIOGRAPHIES ROMAINES

FAMILLE GOTTAUFRED

Parmi les anciens noms germaniques que l'on rencontre dans le cartulaire de Saint-Barnard pendant la première moitié du moyen-âge, celui de Gottaufred est presque le seul qui ait été transmis et conservé sans changement. Les autres noms ont été généralement transformés et francisés. Ainsi *Leudeger* est devenu Léger, *Reinhart* Reynier, *Rudolf* Raoul, *Burckard* Bochard, *Ludwig* Louis, *Heinrich* Henri, *Walttrah* Gauthier, *Wilhem* Guillaume, etc.

Le nom de Gottaufred (*Gut Freund* bon compagnon) porté d'abord comme prénom par plusieurs membres de la même famille devint patronymique au XII^e siècle. Avant cette époque, nos ancêtres se contentaient d'un nom unique, personnel, qui n'était accompagné d'aucun nom commun : Ce qui ne permet pas de poursuivre la recherche des généalogies au delà d'une certaine époque et fait que, même pour les plus grandes familles, l'origine première est couverte d'une impénétrable obscurité. Plus tard, les noms primitifs ou prénoms devinrent des noms patronymiques qui furent complétés par le nom des localités dans lesquelles les individus résidaient ou exerçaient leurs fonctions.

La famille Gottaufred était extrêmement ancienne dans Romans où, malgré son rang et les biens qu'elle possédait, elle n'a pas joué un rôle important. Elle a seulement donné des chanoines à l'église de Saint-Barnard à laquelle elle

fit plusieurs donations. Ici se présente une question assez difficile à résoudre : celle de savoir si les Gottaufred dont il est fait mention dans plusieurs chartes du cartulaire de Saint-Barnard, de la fin du X^e siècle au commencement du XI^e, étaient de la même maison que les Gottaufred que l'on voit apparaître dans l'histoire de Romans après 127 ans d'intervalle. A défaut de documents certains, on peut conjecturer que la continuation du même nom, d'un nom peu répandu, le séjour dans la même ville, la possession de biens considérables aux mêmes lieux, la continuation de rapports intimes avec le Chapitre sont de grandes présomptions en faveur de cette opinion que rien ne contrarie.

Les Gottaufred s'allièrent aux familles les plus considérables du pays : aux Claveyson, aux Arces, aux Lapoype, aux Maugiron, etc. Ils devinrent patrons de la maladrerie de Voley, seigneurs du Molard, de Cognieu, de Mayolans, etc. Ils se divisèrent en deux branches dont l'une finit vers 1420 dans la personne de Josserand. Ses biens passèrent à Pierre et à Guillaume de Gottaufred. Le rameau de Cognieu, qui a fourni le brave Antoine, gouverneur d'Auxonne, s'éteignit dans la dernière moitié du XVII^e siècle avec Aymard de Gottaufred tué à Paris. La seconde branche disparut vers la même époque dans les environs de Saint-Marcellin où elle possédait la maison forte du Molard et des terres dans le mandement de Roybon. Enfin, une famille de Gottaufred possédait de grandes propriétés dans les environs de Vienne.

Ne possédant pas les éléments nécessaires, pour établir la filiation certaine des nombreux membres de cette ancienne famille, nous avons dû nous borner à placer, suivant l'ordre chronologique, les mentions qui les concernent.

Juin 986. Gottaufred, chanoine de Saint-Barnard, signe comme témoin à la charte n° 69 du cartulaire.

1030. Gottafred donne à l'Eglise un mas avec cultil, jardins, vignes et terres situés à Veauunes, mandement de Clérieu. La charte de donation (n° 107) est souscrite par son fils nommé Guinimus, et par son neveu.

1054-70. Gottafred, chanoine, figure comme témoin à la charte n° 73.

12 mars 1062. Gottafred et Hugo, son frère, donnent l'église de Saint-Véran avec toutes ses dépendances et la moitié des dîmes, moyennant six livres d'argent. L'autre moitié fut donnée par Gottafred après la mort de son frère pour le prix de dix sols, à l'église de Saint-Barnard.

2 août 1108. Gottafred de Flandènes donne à l'église de Romans, pour le canonicat de son fils Pierre, des dîmes sur l'église de Saint-Pierre.

21 novembre 1198. Guillaume Gottafred est témoin dans un traité passé entre Aynarde, veuve d'Aymar de Bressieu, et Albert de La Tour.

7 août 1325. Guillaume était dans les rangs de la noblesse dauphinoise à la bataille de Varey.

14 février 1342. Damien, damoiseau, fut au nombre des commissaires, envoyés au dauphin Humbert II à Peyrins pour traiter de la reddition de la ville de Romans et des seigneurs nommés par la lettre du 15 février. Il fut taxé à 32 florins d'or sur le rôle de la taille levée en 1367 : c'était le plus imposé de la ville (1). Il avait sa maison dans la

(1) Quoique qualifié noble (*Dominus, vir nobilis*), Damien de Gottafred est imposé à cette taille au milieu des autres habitants parce qu'elle était destinée à faire face aux frais causés par le passage à Romans de l'empereur Charles IV : c'était un cas de droit auquel tous les ordres devaient contribuer.

Cette cote de 32 florins attribuée à un rentier est considérable, car elle représente une somme de 1200 fr. de nos jours et elle

rue Vallouse (2). Sa veuve, dame Catherine albergéait, au nom de ses enfants, le 4 novembre 1372, un tènement de la maladrerie de Voley à Pierre Vibert, lépreux. La même fonda, en 1393, un anniversaire dans l'église de Saint-Barnard et dota la chapelle de Saint-Antoine d'une rente de deux florins.

6 avril 1350. Armand prêta hommage au dauphin Charles, qui se trouvait à Romans.

4 mars 1353. Damien et Guillaume, gentilshommes, obtinrent de pouvoir prendre des poules chez les habitants de la baronnie de Bressieu, moyennant six deniers chacune, lorsque ces nobles seraient faits chevaliers ou qu'ils marieraient leurs filles.

21 août 1371. Josserand fit hommage à Aymar de Poitiers d'un fief franc et noble, qu'il possédait sur le mandement de Pisançon, ainsi que des rentes qui avaient appartenu à ses auteurs. Le 24 suivant, il prêta le même hommage au domaine delphinal. Le 20 octobre 1389, il acquitta cette charge féodale envers le dauphin pour les rentes et les fonds provenant d'Isabelle sa femme, et plus anciennement de Pierre Macelier, père de celle-ci, bourgeois de Romans. Il fournit, le 27 décembre 1399, le dénombrement des fiefs que possédait sa femme, laquelle fonda des anniversaires en 1396 et en 1404 dans l'église de Saint-Barnard.

n'était levée que sur les biens situés dans la ville, l'administration Romaine ne dépassant pas le périmètre des murailles. On peut supposer que la répartition de l'impôt dont il s'agit avait été basée sur la fortune présumée.

(2) La petite place à laquelle nous avons été heureux de faire donner le nom de *Perrot de Verdun*, ce bienfaiteur des pauvres, occupe l'emplacement de la maison de Damien Gottafred.

19 mai 1376. Jean, chanoine de Saint-Barnard et curé de Beauregard, fut présent au concordat entre le chapitre et les habitants de Romans au sujet des réparations à faire aux murs de la ville. Il signa comme témoin la transaction passée à Avignon, le 29 juillet 1398, entre le recteur de l'hôpital de Sainte-Foy et le syndic de la communauté de Romans concernant les lits et les linceuls laissés par les défunts. Il se rendit à Grenoble comme député du chapitre et se présenta, le 25 octobre 1398, devant Jacques de Montmaur, gouverneur du Dauphiné, pour faire valoir les droits de l'église de Saint-Barnard sur le rivage de l'Isère. En 1421, il signa, en qualité de Clavier du chapitre, l'acte de fondation de l'hôpital de Pailheret.

30 avril 1423. Allemand prêta hommage à Jean de Poitiers pour des terres situées sur le mandement d'Alixan. Il fut tué ainsi que Geoffroy, à la bataille de Verneuil.

3 avril 1425. Pierre et Guillaume, fils et héritiers d'Aymar, devaient aux grands anniversaires de Saint-Barnard une rente de 30 florins vendue par les prédécesseurs de Josserand. Les arrérages de cette rente et les obits fondés par lesdits Pierre et Guillaume furent réglés avec le chapitre à la somme de 541 florins et 9 gros qui furent acquittés par la cession d'une maison et de plusieurs articles de rente.

14 février 1430. Dans une lettre de Rodolphe de Gaucourt, gouverneur du Dauphiné, écrite du château de Pisançon, il est dit que Josserand de Gottafred était fils unique et qu'il venait de décéder sans enfants. Ses biens passèrent à la seconde branche de la famille représentée par Pierre et Guillaume.

1430. Jossande, épouse de Perrin de Rostaing.

10 novembre 1441. Guillaume, en son nom et au nom de Pierre son frère, de noble Vallier et de noble Philippa

Fabre, sa femme, albergea la maladrerie de Voley, dont il était coseigneur et copatron, à Anne Espagnode et à Antoine Achier, mariés, habitants de Grenoble, tous deux lépreux.

1450. Antoine, seigneur de Cognieu (1), rendit hommage au Dauphin.

19 janvier 1468. Guillaume fonda deux grands anniversaires dans le couvent des Cordeliers au moyen d'une pension de trois quarts de seigle assignés sur des terres à Peyrins. Il fut châtelain de Saint-Marcellin de 1428 à 1460.

1475. Mancia était religieuse de l'abbaye de Saint-Just.

1^{er} mai 1476. Catherine de Claveyson, femme d'Antoine de Gottaufred, fonda des services dans le couvent des Cordeliers moyennant une somme de 200 florins.

10 août 1479. Jeanne des Arces, veuve de Claude de Gottaufred, de Saint-Marcellin, en qualité de tutrice de ses enfants, accensa un bois de 20 sétérées, vers Peyrins, aux Pères Cordeliers, et Catherine de Gottaufred donna à Jacques de Burlet des Arces deux fils et trois filles.

18 septembre 1479. Béatrix, fille d'Allemand, de la paroisse d'Onay, et d'Isabelle N... et femme de Tillemond d'Urre de Saou qu'elle avait épousé le 22 mars 1446, laissa par son testament des legs aux églises de Saou et d'Onay et à sa sœur Amante, religieuse à l'abbaye de Saint-Just,

(1) Cognieu signifie, d'après M. de Coston, *un lieu assis dans un ravin*. Ce qui est exactement vrai. C'était une maison forte sur la paroisse de Saint-Martin d'Onay dépendante de la seigneurie de Miribel et qui appartenait en 1789 au marquis d'Autichamp. Les ruines du château, au domaine de Vernières, propriété de la famille de l'auteur de ces lignes, ont fait place à une vigne.

à Antoine, son frère et à Antoinette, son autre sœur, femme d'Antoine de Montrigaud.

1480. Hélin, chanoine et aumônier de Saint-Chef.

1484. Pierre est inscrit au nombre des nobles d'Uriage, Guillaume au nombre de ceux de Saint-Marcellin, Antoine à Miribel, Pierre à Varacieu et Jean à Bressieu.

18 juin 1490. Gaspard, sieur du Molard, et Guillaume son frère, vendirent aux consuls de Romans la seigneurie et le patronage de la maladrerie de Voley, au prix de 30 écus d'or.

13 mai 1493. André tant en son nom que de Guillet et de Claude de Gottafred, absent, passa une reconnaissance en faveur du chapitre de Saint-Barnard, devant Perrier, notaire.

1515. Antoine, gouverneur d'Auxonne, conserva cette ville à la France, refusant de la remettre à Charles Quint, malgré le traité de Madrid. Sa postérité finit dans la dernière moitié du XVII^e siècle par Aymar, tué à Paris. Ses biens échurent à la maison de la Poype à laquelle appartenait sa mère, Antoinette de la Poype.

13 décembre 1517. Michel, sieur de Cognieu, vendit à Pierre Odoard 50 sétérées de terre en Bayanne, qui avaient été concédées aux Gottafred par l'évêque de Valence, le 30 octobre 1371. Cette vente donna lieu à une vérification de contenance faite par un commissaire du parlement, à la suite de laquelle il y eut une restitution de 30 sétérées.

15 septembre 1539. Hector, châtelain de Bressieu, fit son testament où sont nommés légataires : Bonne Cotte, sa mère, Charlotte de Brunel, sa femme, François, chanoine de Saint-Barnard, Ennemond, sacristain de Saint-Siméon, et Michel, chanoine de Saint-Antoine ses frères, Catherine, veuve de Jacques de Herses, Antoinette et Marguerite, religieuses à Val-Bressieu, ses sœurs. Ledit

Hector fit cet acte à la veille de se rendre en Bourgogne pour le service du roi.

1540. Agnès, fille de Guillaume, sieur du Molard, et femme de Gabriel de Maugiron, n'eut qu'une fille qui épousa son cousin Laurent de Maugiron et réunit les biens des deux branches.

1540. Hector de Gottafred d'Onay, sieur de Mayolans, fils d'Antoine et de Catherine de Claveyson acquit par son mariage avec Catherine de Brunel les terres de Chatonay. Il fonda, en 1547, une pension de deux florins pour acquitter une donation faite par sa mère au couvent des Cordeliers.

13 mars 1545. Michel, sieur Cognieu, vendit au couvent des Cordeliers de Romans deux sétiers de blé de cens dans la paroisse de Saint-Michel. Sa femme, Philippine-Jeanne Jean, testa, le 24 janvier 1552, en faveur de Françoise de Portes, femme de Claude de Chaponay.

1548. Guillaume, chevalier, sieur du Molard, possédait des terres dans le mandement de Peyrins. Il fut nommé, en 1567, tuteur de Jeanne de Maugiron, dont il était l'aïeul maternel.

12 juin 1562. François, chanoine, fut présent à la remise des reliquaires de l'église de Saint-Barnard faite au sieur de Morges, commissaire du baron des Adrets.

16 décembre 1585. Michel, châtelain de Bressieu, capitaine d'infanterie. Il fit son testament nommant pour ses héritiers sa fille Claude, son frère Aymar et sa nièce Hélène, dame de Cognieu.

24 janvier 1584. Florie, fille d'Hélin, châtelain de Bressieu, et de Claude de Falcoz, contracta mariage avec Jean de Menon. Elle était sœur de François et nièce de Michel.

1586. Françoise-Sylvie de Maugiron, veuve de Jean

Fassion, eut pour second mari Damien de Gottafred, qui fut père d'Amblard et d'Aymar.

En 1634 et postérieurement à cette époque, MM. de Gottafred furent des arrière-nobles de la côte Saint-André. Voir l'état fourni par l'intendant Talon.

Armes : d'argent, à trois roses de gueules boutonnées d'or.

D^r ULYSSE CHEVALIER.



É T A T

DES DIOCÈSES DE DIE & DE VALENCE EN 1509

D'APRÈS UN DOCUMENT ORIGINAL INÉDIT

Une des principales obligations d'un évêque est de visiter les paroisses de son diocèse. Mais, pour mieux assurer le fruit des visites, il convient de consigner par écrit l'état des personnes et des choses, et surtout les ordres donnés par le prélat.

La plupart des dépôts publics de France, et même quelques dépôts privés, ont conservé des registres de ces procès-verbaux, qui, surtout quand ils remontent à une époque reculée, sont autant de mines précieuses pour l'histoire des diocèses et des paroisses. Du nombre de ces précieux registres sont certainement ceux du diocèse de Grenoble, remontant à l'année 1339, et dont M. l'abbé Chevalier a publié la série la plus ancienne (1).

Les registres de ce genre que les archives de la Drôme conservent des anciens diocèses de Die et de Valence, ne remontent pas à une époque aussi reculée. Le plus ancien, qui ne se rapporte qu'à 1509, est un registre original de forme *agenda* trouvé depuis peu dans une maison particulière de Die, par notre excellent archiviste de la Drôme, qui en a doté le dépôt confié à ses soins et a bien voulu nous le communiquer. Il contient des notes succinctes prises sur place par le secrétaire épiscopal pour les procès-verbaux des visites et ordonnances de Gaspard de Tournon en 1509 dans les diocèses réunis de Die et de Valence.

(1) *Visites pastor. et ordinations des évêques de Grenoble de la maison de Châzel (14^e — 15^e siècles) publiées d'après les registres originaux par l'abbé C.-U.-J. CHEVALIER*; Lyon, Aug. Brun, et Montbéliard, Hoffmann, 1874.

Malheureusement, plusieurs des cahiers de ce registre ont disparu ; car, si nous y trouvons les quatre premiers c'est-à-dire la plus importante partie, il ne reste des cinquième et sixième, plus épais ayant fait une partie presque égale, que les trous encore ouverts dans le parchemin qui les reliait les uns avec les autres au moyen de minces cordes de chanvre, et en recouvrait l'ensemble.

Or, comme ce fut par le Diois que le prélat commença sa visite, nous avons dans les cahiers conservés les notes relatives à la presque totalité des prieurés et paroisses du diocèse de Die ; il en manque seulement les quelques paroisses comprenant la partie orientale du Royans, et que le prélat ne visita, sans doute par une raison topographique, qu'avec celles du même Royans dépendantes du diocèse de Valence. Mais, au contraire, nous n'y trouvons qu'une bien faible partie des prieurés et paroisses du diocèse de Valence.

Ajoutons que, longtemps mal tenu, ce registre présente, avec quelques déchirures et rognures, une écriture latine souvent incorrecte et affreusement difficile à lire, à cause de la rapidité furtive de la plume, des abréviations, des signes particuliers, de l'incurie, des ratures, des additions et surcharges ; toutes choses qui montrent dans ce document un brouillon où le secrétaire épiscopal lui-même pouvait facilement se reconnaître, mais ne supposait guère qu'un autre que lui eût jamais à jeter les yeux.

Malgré ces difficultés, qui d'ailleurs disparaissent à peu près complètement devant une étude patiente, il y avait certainement lieu d'exploiter ce registre. Il est le seul document connu de ce genre sur nos diocèses de Die et de Valence pour l'époque antérieure aux guerres du protestantisme ; et l'importance des détails qu'il fournit, surtout pour les établissements religieux transformés ou détruits dans ces guerres, est facile à comprendre.

Mais, sous quelle forme et dans quelles conditions l'exploiter ? Devant le caractère munitieux de certains détails, surtout devant la répétition identique, pour le fond et pour la forme, de plusieurs prescriptions épiscopales en une foule de paroisses, il était pres-

que aussi inutile que fastidieux de le reproduire intégralement. Nous avons pris le parti de donner quelques renseignements, intéressants selon nous, qu'il contient sur la généralité de nos prieurés et paroisses, pour passer ensuite à l'indication spéciale et successive des particularités et détails qu'il fournit sur chaque établissement religieux. Mais, nous avons omis tous ceux de ces détails qui ont un intérêt trop minime. En outre, sauf pour ce qui regarde Saou, nous avons remplacé le latin du texte par une traduction française ; plus d'un lecteur nous saura gré de lui avoir épargné la lecture de termes arbitraires souvent absents des dictionnaires latins et des glossaires, et dont le sens exact ne peut être trouvé que par une étude longue et attentive de l'ensemble du registre.

Voici d'abord ce que nous avons remarqué sur la généralité des églises et paroisses.

Rarement monumentales et quelquefois dépourvues de clocher ou *pinacle*, les églises étaient rarement munies de plusieurs cloches.

Ces églises étaient divisées en deux parties principales : le chœur (avec le sanctuaire) et la nef, séparés par une grille fort élevée et le plus souvent en bois, au milieu de laquelle était une porte s'ouvrant pour les besoins de la communication, mais fermée à clef en dehors du temps des offices, et ordinairement surmontée d'un grand crucifix.

Le sol n'était quelquefois autre que la terre nue ; le plus souvent cependant, surtout au sanctuaire et aux chapelles, il y avait soit un carrelage, soit un plancher.

Les fenêtres, ordinairement garnies de vitres (*vitriæ*), l'étaient cependant quelquefois de toile cirée (*tela cerata*). On trouve aussi, mais rarement, des vitrines ou vitraux (*vitrinæ*).

Devant la porte principale, en dehors et vers le fond de la nef, était le plus souvent un abri, c'est-à-dire un espace couvert, et même environné de murs de plusieurs côtés. Sa destination principale était le baptême des enfants. Mais les fonts baptismaux occupaient un angle au fond intérieur de la nef. Ils étaient à

droite ou à gauche, suivant que la nécessité de voir et d'autres circonstances le demandaient. Ils consistaient ordinairement en une cuve de pierre munie d'un bassin en étain ou en cuivre étamé pour tenir l'eau, et surmontée d'un couvercle qui, presque toujours en bois, était fermé à clef et garni à l'extérieur de clous pointus empêchant tout dépôt et tout contact indiscret. A ces fonts était jointe une piscine élevée, ordinairement en pierre, pour l'écoulement de l'eau qui avait servi au baptême, et pour le lavement des mains du prêtre.

Encore dans la nef, dont la construction et l'entretien étaient à la charge des paroissiens, et au fond, existait souvent une tribune, ordinairement occupée par les fidèles pour l'assistance aux offices, mais parfois munie d'un autel et servant de chapelle.

Le chœur, qui dans les grandes églises était ordinairement distinct du sanctuaire, se trouve dans presque toutes les églises paroissiales confondu avec lui sous le nom de presbytère (*presbyterium*) ; et c'est la double signification qu'aura ce dernier nom dans la suite de ce travail. Au XVI^e siècle, on appelait simplement maison curiale le logement ordinaire du curé.

Au milieu du presbytère, dont la construction et l'entretien incombaient aux bénéficiers, était le maître autel, sans tabernacle fixe, et au-dessus duquel pendait la sainte custode.

Celle-ci, devant laquelle brûlait nuit et jour une lampe, consistait en un vase rond en forme de tour. Ce vase était en bois ou en métal, le plus souvent en cuivre et doré à l'intérieur, surmonté d'une croix, fermant à clef et recouvert d'un pavillon ou voile en soie. Un ou plusieurs cercles, le plus souvent en cuivre comme le vase, et toujours dérobés à la vue par le voile, étaient soutenus par de petites chaînes de métal réduites plus haut en une seule, plus grosse, qui s'engrenait sur une petite poulie (*polhiola*, *talhiola*), fixée à la voûte, ou à l'arc absidaire, ou à toute autre partie du plafond d'où la custode pouvait facilement venir reposer sur l'autel, au gré du prêtre qui voulait y mettre ou en tirer la sainte Eucharistie. Il suffisait pour cela d'élever le bout de la chaîne, après avoir ouvert la serrure ou le cadenas

qui attachait ordinairement ce bout de chaîne à un côté de l'autel ou à un meuble solide tout voisin.

L'intérieur du vase était garni, au fond et autour, d'un corporal taillé exprès et à la mesure, et sur lequel reposait la boîte, quelquefois en or, le plus souvent en argent avec dorure à l'intérieur, mais quelquefois aussi en un métal moins précieux, dans laquelle était le Corps sacré du Seigneur (*sacrum Corpus Domini*). La boîte était d'ailleurs couverte d'un corporal supérieur, ferme et taillé en rond, qu'on soulevait facilement au moyen d'un bouton fixé au milieu.

Le vase pour porter la Sainte Communion aux malades était semblable à la custode, sauf une réduction considérable dans les dimensions.

La plupart des églises avaient le vase pour porter le Corps du Seigneur en procession le jour de la fête de ce Corps sacré ; c'était, comme nos ostensoirs d'aujourd'hui, une pièce d'orfèvrerie montée sur un pied et dont le haut, en forme de soleil, avait au centre une lunule à deux faces en cristal, renfermant l'hostie consacrée. Il n'était ordinairement qu'en cuivre, et quelquefois qu'en étain.

Les calices étaient très rarement en or, presque tous étaient en argent, avec coupe dorée à l'intérieur. On en trouve cependant quelques-uns en métal inférieur.

Les vases des saintes huiles étaient de métaux divers, et ordinairement réunis dans une boîte commune en cuivre ou en étain, bien fermée.

Les reliques étaient tenues soit dans des chasses munies de vitres, soit dans des reliquaires de formes diverses, de bras par exemple, soit dans de simples arches ou boîtes carrées en bois, peintes à l'extérieur et parées à l'intérieur d'étoffe de soie ou de lin bien collée aux parois. En tout cas, la clôture de ces meubles avec clef, l'enveloppement des reliques dans des étoffes propres, leur étiquettement quand on savait à quel saint elles appartenaient, leur clôture sous l'autel dans le cas contraire, étaient l'objet de la vigilance et des prescriptions épiscopales.

Chaque église avait sa bannière (*vexillum*), où était peinte

l'image du patron et souvent aussi, d'autre part, l'image de la Très Sainte-Vierge. Cette bannière était portée aux processions des Rogations.

Comme livres liturgiques, on signale d'abord un *nouveau missel à l'usage du diocèse de Die* ; ensuite le *baptistère* ou livre des baptêmes, auquel étaient souvent jointes la *bénédiction de l'eau* et celle *des épouses*, quelquefois même l'*office des Rameaux* ; le *psautier* ; le *graduel* ou livre contenant les messes notées ; le *légendaire* ; le *responsorial*, devenu plus tard l'*antiphonaire* ; le *livre des offices du Corps de Jésus-Christ, des ténèbres et des fêtes solennelles*, quelquefois joint au *responsorial* ; et le *livre des Evangiles et des Epîtres*. Ils étaient généralement munis d'agrafes ou fermoirs (*firmallia*). Assez souvent en parchemin, ils étaient cependant plus ordinairement en papier.

Quant aux personnes, sauf quelques difficultés à propos de l'exemption de certains bénéfices que nous indiquerons, sauf encore des difficultés sans gravité au sujet de redevances pécuniaires, et un grossier procédé du vicaire de Pontaix dont nous parlerons, nous n'avons trouvé aucun mécontentement du prélat sur la conduite de son personnel. Pas une seule trace de reproche par rapport aux mœurs du clergé. Cependant, s'il y avait eu lieu à répréhension à cet égard, il était de la nature du registre en question et de son caractère intime et secret, de les contenir ; et, d'autre part, les soins extrêmes que le prélat donna à des détails matériels et à la dignité du culte divin, sont une garantie certaine qu'il n'aurait pas manqué de porter remède à l'inconduite des personnes s'il l'avait rencontrée.

Passons maintenant aux détails principaux que nous fournit successivement le registre sur chacun des établissements visités.

Le prélat, parti pour sa tournée pastorale le mardi 11 septembre 1509, visite le lendemain l'église paroissiale et collégiale de Saint-Sauveur de Crest, où il ordonne : de réparer les vitres qu'il y a sur l'autel et le chœur, et celles de la chapelle de Sainte-Anne, située à côté et à gauche du chœur ; d'aplanir le sol de celle-ci, ainsi que la voûte existant sur l'autel de la chapelle de

Saint-Blaise, et le sol de celle-ci ; de faire des vitres à cette dernière ; de réparer et aplanir le sol de ladite église tant aux tombeaux qu'ailleurs, et la toiture aux endroits où c'est nécessaire, de manière que la pluie ne cause pas de dommage ; et de clore d'un mur convenable le cimetière qui est du côté de la place. Antoine Chapus (*Chapusii*), prieur de l'hôpital de Saint-Jean près et hors des murs de Crest, dit à Jean Renard, professeur d'Écriture-sainte, et à Christophe de Saillans (*de Salhiente*), vicaire général, commissaires députés pour la visite du prieuré du dit hôpital, qu'il est exempt de la visite et de la procuration de la visite. Les commissaires lui donnent jusqu'à la Noël suivante pour aller à Valence prouver son exemption. Le prieur leur montre un acte signé par feu Antoine Magnan, notaire de Die, dont il donne le lendemain une copie en forme qu'on conserve, et qui plus tard examinée prouve l'exemption. L'évêque visite l'église de Notre-Dame-de-Consolation de la ville même de Crest, et y trouve tout très bien.

13 septembre. En l'église de St-Pierre d'Aouste, située près et hors de ce lieu. Ordre d'envelopper de pièces de soie et d'étiqueter séparément les reliques ; de mettre les vitres qui manquent à l'église, et de réparer les autres ; d'aplanir le sol du cimetière, d'en refaire les murs, et de mettre des trappes à chaque entrée pour empêcher les animaux d'y aller. Louis Taillefer, prieur du prieuré de St-Pierre-et-St-Christophe, de l'ordre de St-Benoit, et Gilles *de Voresio*, commandeur de St-Antoine de Brisans, se disent exempts des visite et procuration, et promettent d'en donner preuve.

13 septembre. Le prélat va au prieuré de St-Géraud de Saillans, pour en visiter l'église. Guy de Vesc, prieur, avec Gabriel *de Vernoux*, sacristain, dit que le prieuré est exempt des visite et procuration, et montre un acte accordé par les prédécesseurs du prélat, et dont copie doit être donnée, pour ensuite être vu et répondu. Cependant le prieur, pour alléger la peine du prélat, consent à la visite, mais en protestant de son droit et contre tout préjudice à ce droit, et demande acte de sa protestation ; témoins

noble Antoine de Vesc, seigneur de Montjoux, noble Charles Brotin (*Brutini*) frère du seigneur de Paris, et noble Pierre Retort, marchand de Valence. Ordre épiscopal de mettre des vitres aux fenêtres de l'église et d'en réparer le toit, intimé à tout le peuple en les personnes d'Antoine Richard autrement *Clavet* et Jean Tournayre autrement *Fres*, syndics de la ville de Saillans, en présence de Messire Guillaume Giraud prêtre, Jean Vodiat, Claude des Granges et Messire Gabriel de Vernoux.

14 septembre. En l'église de St-Pierre de Vercheny (*de Veteri Cheneti*), à la pure collation de l'évêque, tenue par Messire Armand Faure de Charens (*Armandus Fabri de Charrinis*), et valant 20 écus. Ordre de mettre une étoffe de soie dans l'arche des reliques pour les envelopper. Permission d'augmenter l'église et de la démolir pour refaire et élever le toit.

14 septembre. En l'église paroissiale de St-Martin de Pontaix, à la présentation de M. de Ste-Croix (*Domini Sancte Crucis*) et à l'institution de l'évêque. Ordre de clore, sous peine d'excommunication, le cimetière non clos malgré l'ordre de ce donné en la précédente visite; de blanchir l'église, d'en aplanir les murs et ramener le toit. Le vicaire de Pontaix, inspiré par un mauvais esprit, au mépris du révérend seigneur évêque, a couvert le fauteuil de celui-ci d'une couverture de lit vile et inconvenante quand il pouvait facilement en avoir une autre; il a, en manquant ainsi gravement, encouru témérairement une peine de droit; mais l'évêque lui pardonne, à la demande de M. le commandeur de Ste-Croix.

14 septembre. En l'église paroissiale de Ste-Croix de Quint. Tout est bien.

L'abbé FILLET.

(A continuer).

RECHERCHES SUR LES ÉVÊQUES

originaires du diocèse de Valence.

(SUITE. — Voir les 51^e, 52^e, 53^e, 54^e, 55^e, 56^e, 57^e, 58^e, 59^e et 60^e livr.)

-
10. HUGUES, *Évêque de Die* (1071-1082),
Archevêque de Lyon (1083-1106),
Légat du Saint-Siège.

Gébuin, archevêque de Lyon, que Hugues lui-même avait fait élire, étant venu à mourir, il y eut de longs débats pour l'élection de son successeur. Comme cette métropole était l'une des plus importantes de la catholicité, le pape Grégoire avait grandement à cœur qu'elle fût pourvue d'un pasteur dévoué à l'Église romaine et à son troupeau, et qui pût continuer dans ce grand diocèse le bien commencé par le saint archevêque Gébuin. Il écrivit donc à son fidèle légat Hugues : « Il vous » faut apporter toute la diligence possible pour que l'on pour- » voie sans retard à l'illustre siège de Lyon, et que l'on y or- » donne un archevêque qui soit un vrai soldat du Christ et un » défenseur de la justice, pour laquelle il soit prêt non-seule- » ment à combattre, mais encore à donner sa vie de grand » cœur. Que si l'on ne peut de si tôt en trouver un qui réunisse » ces qualités, en supposant que vos frères dans l'épiscopat » vous le demandent, et que les fils de l'Église de Lyon veuil- » lent vous élire, nous vous ordonnons, en vertu de notre auto- » rité apostolique, de prendre sans hésiter le gouvernement de » ce diocèse, vous confiant dans le secours du ciel, et imitant » le B. Apôtre Pierre, notre maître et notre père, qui fut trans-

» féré de l'Église d'Antioche à celle plus considérable de
» Rome (1). »

Cette lettre est datée du 9 des calendes de novembre (24 octobre), sans indication de millésime; mais cette lacune est complétée par le passage suivant de la chronique de Hugues de Flavigny : « L'archevêque de Lyon étant mort vers ce temps-
» là, comme les suffrages étaient partagés pour l'élection de
» son successeur, le seigneur Hugues, évêque de Die, fut
» promu à l'archevêché de Lyon par l'élection du clergé et du
» peuple, et en vertu de l'autorité et d'un commandement
» exprès du souverain pontife, en l'an du Seigneur Jésus
» 1082 (2). » Il paraît toutefois qu'il s'écoula un certain intervalle entre l'élection de Hugues et sa prise de possession de son nouveau siège; car on le trouve désigné officiellement sous le titre d'archevêque de Lyon à une époque où il conste qu'il était encore à Die. C'est ainsi que nous lisons dans la chronique de Sens, rédigée par un moine de S. Pierre-le-Vif : « Le 14 des
» calendes de novembre (19 octobre) 1082, mourut Gauthier,
» évêque de Meaux, et la semaine suivante, Hugues, *évêque*
» *de Die*, légat de l'Église romaine, convoqua un concile dans
» cette ville, et en ordonna évêque Robert, abbé de Rebey (3). » Or, dans les actes de cette assemblée, que cite Mabillon (4), Hugues est qualifié archevêque de Lyon, et il signe simplement évêque de Die. Le pape Grégoire lui-même le désigne à la fois sous ce double titre dans une lettre adressée cette même année 1082 au clergé et au peuple de Théroutanne et à Robert, comte de Flandre, relativement à l'évêque intrus et simoniaque

(1) S. Gregorii VII opera, *Registr. lib. IX, epist. 18, apud Migne, loc. cit.*, col. 620. — Cette lettre ne porte pour adresse qu'un V; on doit le prendre pour l'initiale du nom de Hugues sans H (*Vgo*). Le passage cité plus bas de Hugues de Flavigny montre bien qu'elle lui a été adressée.

(2) HUGO FLAVIN., *loc. cit.*, col. 330.

(3) D'ACHERY, *Spicilegium*, t. II, p. 747.

(4) MABILLON, *Annales Ora. S. Benedicti*, t. V, p. 607. — LABBE et COSSART, *S. Concilia* (1671), t. X, col. 401.

Lambert, qui s'était emparé de ce siège. « Si cet usurpateur, » dit le pontife, prétend qu'on l'a calomnié à tort, et pense » pouvoir se justifier des accusations dont il a été l'objet, qu'il » se présente devant notre légat l'évêque de Die, ou pour » mieux dire, l'archevêque de Lyon, afin que sa cause soit examinée avec attention, et que celui-ci puisse porter à son » égard un jugement conforme à l'équité (1). » Enfin, un ancien nécrologe mentionné par le *Gallia Christiana*, d'après Severt, dit que Hugues occupa le siège de Lyon l'espace de 23 ans, 8 mois et 7 jours (2); notre archevêque étant mort le 7 octobre 1106, si le document invoqué est exact, la date précise de son installation dans cette métropole serait le 1^{er} février 1083.

La promotion de Hugues à l'archevêché de Lyon est l'un des premiers exemples que nous ayons de ces mutations de siège, qui devinrent si fréquentes plus tard. Ces sortes de translations n'étaient autorisées ni par le droit, ni par l'usage, et étaient encore par conséquent tout à fait insolites. C'est ce qui explique les longues hésitations de Hugues, qui ne se décide à ce changement que sur l'ordre formel du pape, et celui-ci ne croit pouvoir lui faire accepter sa décision qu'en lui rappelant l'exemple de S. Pierre, passant de l'église d'Antioche à celle de Rome.

Grégoire écrivit encore trois lettres à Hugues devenu archevêque de Lyon. Dans la première, il l'engage à rétablir dans son monastère un abbé qui était venu auprès de lui se plaindre de ce qu'il avait été déposé de sa charge pour ne s'être pas rendu en un lieu indiqué, où le légat devait juger un débat qu'il avait avec l'abbé de la Chaise-Dieu. Il recommande à Hugues d'examiner attentivement sa cause et de le traiter avec

(1) *Audientiam legati nostri · Diensis, imo Lugdunensis archiepiscopi, petat.*
(Registri lib. X, epist. II, *loc. cit.*, col. 640.)

(2) *Gallia Christ.*, t. IV, col. 109.

toute l'indulgence possible (1). Dans la seconde, il le chargea de régler le litige pendant entre les clercs de l'église d'Autun et les religieux de Fleury-sur-Loire au sujet du monastère de S. Symphorien-lès-Autun, et il lui adresse des reproches assez vifs au sujet des observations que Hugues avait cru devoir lui faire sur l'absolution donnée aux évêques de Chartres et de Paris (2). Enfin, la troisième est relative à ce même Lambert, évêque de Thérouanne, au sujet duquel le comte de Flandre lui avait adressé un rapport tout différent de celui qu'il avait reçu d'Engelranne, évêque de Cambrai. Il déclare à son légat qu'avant qu'il eût reçu ses lettres, Lambert avait fait entre ses mains serment de soumission au siège apostolique et d'obéissance à ses représentants, et qu'il l'avait absous. Il lui prescrit de réunir un concile pour examiner son cas, de concert avec l'abbé de Cluny, et de confirmer la sentence de sa déposition, si elle est reconnue juste; sinon, de rétablir l'inculpé dans tous ses droits et d'excommunier ses calomnieurs (3).

Il y avait deux ans et quelques mois que Hugues occupait le siège de S. Irénée lorsque son illustre protecteur, le grand pape Grégoire VII mourut (25 mai 1085). Cédant aux instances des cardinaux qui l'entouraient, le saint pontife désigna trois sujets qu'il croyait les plus dignes et les plus capables de monter après lui sur le trône de S. Pierre, et de prendre en main les destinées de l'Eglise dans les circonstances critiques qu'elle traversait. De ce nombre était son fidèle légat l'archevêque de Lyon; mais on lui préféra Didier, abbé du Mont-Cassin, qui avait été lui aussi désigné par le pape mourant comme susceptible de lui succéder. Celui-ci opposa une longue résistance aux instances qui lui furent faites, et ce ne fut que le 14 mai de l'année suivante, juste un an après la mort de S. Grégoire VII, qu'il consentit à se laisser installer dans la

(1) Reg. lib. IX, Epist. 19. (*Loc. cit.*, col. 621.)

(2) *Ibidem*, Epist. 31. (*Loc. cit.*, col. 632.)

(3) Reg. lib. IX, Epist. 32.

Chaire de S. Pierre. Il prit le nom de Victor III. Cette élection contraria très vivement Hugues, qui voyait dans l'abbé de Mont-Cassin un adversaire déclaré des réformes entreprises par son maître, et il prévoyait bien que le nouveau pape allait suivre une politique tout opposée à celle de son prédécesseur. Dans une lettre qu'il écrivit au sujet de cet événement à la comtesse Mathilde, il ne craint pas d'accuser les cardinaux d'avoir agi avec la plus grande légèreté en lui donnant leurs suffrages, et de s'être laissés guider en cela beaucoup plus par des considérations humaines que par le bien de l'Eglise. Il se reproche à lui-même comme un grand crime d'avoir consenti à cette élection, qui, du reste, était déjà faite avant qu'il fût arrivé à Rome. Il énumère longuement ses griefs contre Didier et raconte que, s'étant rendu auprès de lui au Mont-Cassin, il lui entendit tenir des propos si inconvenants qu'il comprit immédiatement combien il avait gravement offensé Dieu en concourant à son élection. « Qui pourrait jamais croire, dit-il, » si on ne l'avait recueilli de sa propre bouche, qu'il a promis » avec serment au prétendu roi Henri de lui prêter un fidèle » concours pour l'aider à obtenir la couronne de l'empire ro- » main ; et si quelqu'un venait déposer contre un tel homme » d'avoir poussé le susdit roi à envahir le domaine de S. Pierre, » qui oserait admettre contre lui une accusation si atroce, si » on ne l'avait entendu lui-même s'en faire un titre de gloire, » et se vanter que c'était sur son conseil que Henri avait » marché sur Rome ? Ne prendrait-on pas pour un fou celui » qui viendrait dire que le pape nouvellement élu sera excom- » munié, lors même qu'il aurait été absous par le bienheureux » pape Grégoire, à moins qu'il ne déclare bienheureux le car- » dinal Atton, élu au siège de Milan, excommunié publique- » ment par le susdit pape, avec l'assentiment du même abbé » du Mont-Cassin, et mort depuis dans l'impénitence, et si, non » content de cela, il venait déclarer, en présence de nous tous, » qu'il prie Dieu de ne pas lui donner d'autre gloire dans l'éter- » nité que celle dont cet excommunié jouit lui-même ? Nous

» prenons à témoin de tous ces propos nos bien aimés frères les
» cardinaux H. et B., que nous croyons être auprès de vous,
» qui ont eux-mêmes entendu ces belles choses de sa bouche,
» ou qui les ont recueillies de personnes honorables, dans les-
» quelles ils ont pleine confiance. Combien de fois n'a-t-il pas
» non-seulement blâmé publiquement par ses paroles les dé-
» crets du pape Grégoire, son maître, et des autres saints Pères;
» mais encore travaillé ouvertement à les abolir (1). »

Hugues raconte encore ce qui suit dans la même lettre :
Didier avouant lui-même que son élection était irrégulière,
comme ayant été faite au milieu du tumulte par des gens qui
ne pouvaient s'entendre, la validité de cette opération pouvait
être très sérieusement mise en doute. Un synode fut donc con-
voqué à Capoue par les soins du vicaire ou délégué apostolique
de ces pays-là, à l'effet de procéder à l'élection d'un nouveau
pape. Hugues y fut convoqué, et s'y rendit de Salerne avec
Richard, abbé de St-Victor de Marseille, et l'archevêque d'Aix,
invités aussi à s'y rendre par l'évêque d'Ostie et par le prince
de Salerne. Mais, grâce aux tergiversations et aux hésitations
de l'abbé de Mont-Cassin, aux intrigues de ses partisans et aux
sollicitations pressantes faites par eux à leur nouvel élu, cette
grave démarche demeura sans résultat, et Didier, fort de la
faveur du nouvel évêque qu'il avait fait élire à Salerne, reçut
de lui la chape pontificale et se dirigea vers Rome, où il fut
reconnu comme pape et consacré en cette qualité par l'évêque
d'Ostie.

Les accusations formulées dans cette lettre sont d'une telle
gravité, qu'elles ne paraissent pas vraisemblables, et il faut
croire qu'elles ont été dictées à son auteur plutôt par la passion
que par le zèle de la justice et l'amour de la vérité. Non-seule-
ment elles répugnent à ce que l'on connaît du caractère de Didier ;

(1) Hugonis, Lugdunen. Archiepiscopi, Epist. VIII (*apud Migne, Patrol. lat.*, t. CLVII, col. 512). — Cette lettre est reproduite intégralement par Hugues de Flavigny dans sa chronique. (*apud Migne, Patrol. lat.*, t. CLIV, col. 339-41.)

mais elles sont en contradiction formelle avec certains autres documents contemporains que l'on peut considérer comme sincères et impartiaux. Faudrait-il voir dans cette animosité violente conçue par l'archevêque de Lyon contre le nouveau pape les effets d'une jalousie mal dissimulée et les froissements d'une ambition déçue dans l'espoir fondé de succéder au saint pontife dont il avait si puissamment secondé le zèle et les efforts, et qui l'avait lui-même désigné comme capable de remplir dignement la Chaire de St-Pierre? — « Il est permis d'en douter, dirons-nous avec M. l'abbé Jules Chevalier, et l'examen de toutes les pièces qui forment pour ainsi dire le dossier de cette triste affaire nous permettrait de découvrir d'autres motifs de sa conduite. On sait quels dangers menaçaient l'Église après la mort de S. Grégoire VII, elle avait à lutter contre Henri, roi des Romains, et contre son anti-pape Guibert. Jamais elle n'avait eu autant besoin d'un pontife énergique et courageux. Didier était d'une timidité excessive, et pendant plus d'un an, par son refus obstiné de consentir à son élection, il avait laissé vacant le trône pontifical, préférant aux agitations de la lutte la douce quiétude du cloître (1). » Hugues ne pouvait rien concevoir de plus affligeant, ni imaginer de malheur plus grand pour l'Église que de voir l'œuvre si laborieusement entreprise et si énergiquement poursuivie par Grégoire VII compromise après tant d'efforts, ou seulement interrompue ; et l'on comprend sans peine qu'il s'indignât de voir un homme d'un caractère faible et sans énergie appelé à recueillir une succession si lourde et une responsabilité si formidable. D'un autre côté, se sentant lui-même de taille à soutenir jusqu'au bout la lutte contre les ennemis du Saint-Siège, on peut jusqu'à un certain point concevoir qu'en toute sincérité et droiture de conscience, et sans arrière-pensée d'ambition, mu seulement par son ardent amour pour l'Église, il ait pu regretter de n'avoir pas été nommé lui-même pour continuer l'œuvre du saint pontife son maître, dont il avait si bien

(1) *Recherches histor. sur Hugues de Die*, p. 29.

pénétré l'esprit et compris les aspirations. Ces considérations expliquent, sans la justifier entièrement, l'attitude de notre archevêque à l'égard de Victor III. « Considérant son élection comme une calamité pour l'Église, il employa à la faire échouer cette ardeur, cette opiniâtreté qu'il apportait d'ordinaire dans la poursuite de ses projets (1). » Il se déclara donc ouvertement hostile au nouveau pape, et celui-ci, irrité d'une opposition qui pouvait lui créer de graves embarras, réunit un concile à Bénévent, et fulmina l'excommunication contre l'ancien légat de S. Grégoire VII, l'accusant à son tour d'orgueil, d'ambition, d'insubordination et de schisme. Il enveloppa dans la même sentence Richard, abbé de St-Victor de Marseille, qui avait eu lui aussi toute la confiance du pape défunt, et qui partageait les répugnances de l'archevêque de Lyon pour l'obédience de Victor III. Il y eut sans doute, dans ces tristes démêlés, des torts de part et d'autre et de l'exagération des deux côtés ; mais il n'en est pas moins vrai que ce lamentable épisode projette une ombre fâcheuse sur le beau caractère de Hugues ; c'est une tâche infiniment regrettable sur sa renommée, jusque-là si pure. Hâtons-nous toutefois de dire que jamais la moindre pensée de schisme n'effleura sa grande âme ; nous en avons pour preuve une autre lettre qu'il écrivit peu après l'élection du pape Urbain II à la même comtesse Mathilde : « Pour nous, dit-il, quoique nous » ayons différé d'opinion avec quelques-uns des évêques et des » cardinaux-prêtres de la sainte Église romaine au sujet de » l'élection du seigneur abbé de Mont-Cassin, divergence » dont nous avons fait connaître publiquement les motifs dans » l'assemblée de Capoue, cependant nous voulons que vous » sachiez que nous ne nous sommes point séparé, et qu'avec » l'aide de Dieu, nous ne nous séparerons jamais de la commu- » nion de ceux qui servent le bienheureux Pierre dans le corps » de la sainte Église ; bien plus, nous sommes résolu de procurer

(1) *Recherches histor. sur Hugues de Die*, p. 29.

» de toute manière l'honneur du Siège Apostolique. » Il se plaint ensuite des ennuis qu'il a eus à éprouver de la part de l'abbé de Cluny, qui n'avait pas craint de réciter publiquement, le jour du vendredi-saint, l'oraison pour l'empereur, quoiqu'il sût bien qu'il avait été excommunié par saint Grégoire VII, et qui prétendait avoir reçu du pape Urbain des lettres dans lesquelles celui-ci lui enjoignait de se séparer, lui et ses religieux, de la communion de l'archevêque de Lyon et de l'abbé de St-Victor. Il s'attache à démontrer, par les faussetés qu'elles contiennent, que ces lettres sont apocryphes. « Elles affirment, dit-il, » entre autres impudents mensonges, que nous nous sommes » séparés volontairement de la communion de l'Église romaine ; » et notre conscience nous est témoin, et la charité qui nous » unit en Dieu ne l'ignore pas, que non-seulement nous n'avons » pas cherché à nous détacher de sa communion ; mais que » nous avons résisté à tous ceux qui nous conseillaient de le » faire (1). »

L'abbé CYPRIEN PERROSSIER.

(A continuer).

(1) Hugonis Lugd. Epist. IX (*Ibidem*. col. 514).

LA TROUVAILLE D'HOSTUN

Sur notre demande, l'auteur du *Trésor de Laveyron* a bien voulu nous envoyer l'article suivant :

M. G. Vallier a publié, tout récemment, une brochure sur les monnaies Gauloises découvertes à *St-Martin-d'Hostun* (Drôme), dans le mois d'août 1879 (1).

Ce dernier mémoire de notre savant collègue, qui s'ajoute à tant d'autres (2), renferme quelques aperçus nou-

(1) Inventaire des monnaies gauloises d'Hostun, et Dissertation au sujet de quelques-unes de ces pièces, par M. G. Vallier, conservateur honoraire du médaillier de la ville de Grenoble. — Bruxelles, Gobbaerts, 1882. Brochure de 91 pages, 4 pl. et 71 pièces gravées.

(2) *Numismatique féodale*. — Pièces inédites, Grenoble 1870 et Bruxelles 1877. — *Découverte de monnaies romaines et d'un bracelet d'argent à Saint-Vincent-de-Mercuze (Isère)*, Grenoble, 1870. — *Le nouveau Trésor des Fins d'Annecy*, Annecy, 1871. — *Médailles romaines inédites*. (Revue belge de Numismatique). — *Une médaille de Tétricus et de Probus*, Grenoble, 1874. — *Médailles du Dauphiné historiques ou de fantaisie*, frappées de 1494 à 1537. Valence, 1874, in-8°, avec vignettes. — *Médaille de Jean Truchon, premier Président du Parlement de Dauphiné*, 1555 à 1578, Grenoble, 1874. Br. in-8°. — *Quelques mots sur les découvertes archéologiques et numismatiques de Francin près de Montmélian*. Chambéry, 1877. — *Les suites de la guerre, ou Numismatique des forteresses du Dauphiné*, Vienne, Savigné, 1877. — *Médailles historiques de Grenoble*, Bruxelles, Gobbaerts, 1877. — *Numismatique mérovingienne de la Maurienne (Savoie)*, Saint-Jean-de-Maurienne, Vuillermet, 1878. — *Une inscription retrouvée*, Tours, Bon-

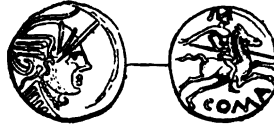
veaux sur cette partie de notre numismatique nationale, que le regretté M. de Saulcy appelait, si pittoresquement : « *le sphinx gaulois* (1). »

C'est qu'en effet l'étude des monnaies de l'antique Gaule présente une multitude d'énigmes qui restent toujours à expliquer. Depuis longtemps la sagacité des numismatistes les plus compétents semble mise au défi : Quel sera l'Œdipe qui nous donnera la solution de tant de questions si problématiques ?

Nous avons pensé qu'une analyse raisonnée de l'intéressant travail de M. G. Vallier devait avoir sa place dans notre Bulletin d'Archéologie. Du reste, tout ne nous démontre-t-il pas l'opportunité de ce compte-rendu ? Le dépôt de monnaies dont notre collègue a fait l'inventaire a été retiré du sol même de ce Valentinois, qui nous est si cher. Les pièces d'argent qui le composaient, sans forme régulière, petites, épaisses, de poids et de dimensions peu variables, ont été, selon toutes les probabilités, en usage dans notre pays. Nous avons même lieu de croire que certains types ont été émis par les peuples qui habitaient les contrées que le Rhône baigne ; ces monnaies grossières sont à peu près les seuls monuments qui nous révèlent l'état de civilisation des Gaules, avant la conquête romaine. Notre Société, dont la principale préoccupation consiste à recueillir, avec un soin jaloux, tout ce qui constitue le passé, tout ce qui forme le patrimoine particulier de la

serez, 1878. — *Une inscription de la vallée d'Aspe (Basses-Pyrénées)*, Tours, Bonserez, 1878. — *Médailles et jetons Dauphinois*, Bruxelles, Gobbaerts, 1879, 1^{er} fascicule. — *Découvertes de monnaies gauloises à Moirans (Isère)*, Grenoble, Gabriel Dupont, 1879.

(1) *Revue numismatique*, nouvelle série ; année 1858, tome III ; 1^{re} lettre à M. de Longpérier, page 4.



Elle en a à peu près le poids, et offre : d'un côté, avec ou sans légende, une tête de femme, coiffée d'un casque ailé, sans doute celle de Pallas ; et au revers, qui est rarement anépigraphe, un des dioscures galopant, la lance tendue, prototypes empruntés au monnayage de la République. Comme on le voit, les trois derniers dépôts découverts en Dauphiné, renfermaient plus de mille de ces quinaires au type du cavalier. Il n'est pas de monnaie gauloise plus commune que celle-là, dans toute la région comprise entre le Rhône et l'Isère.

Cette pièce présente des particularités qu'il n'est pas sans intérêt de bien noter. Il faut remarquer d'abord, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, en 1880, qu'il en a été émis des quantités considérables, et que toutes celles qui ont été recueillies jusqu'à ce jour, ne paraissent pas avoir circulé longtemps. S'il en est dans le nombre

selon les annalistes, en 486, que les plus anciennes émissions de cette monnaie auraient eu lieu ; c'est-à-dire, 259 ans avant J.-C. Le poids du denier a varié. Il fut d'abord taillé sur le pied de 84 à la livre ; son poids légal, selon Borghesi, serait de quatre scrupules, soit 4 gr. 55 cgr. Celui du quinaire n'est que de deux scrupules, 2 gr. 27 cgr. Le sesterce, qui était la moitié du quinaire, pesait 1 scrupule, ou 1 gr. 14 cgr. Ces poids ont subi de notables diminutions.

Le denier valait 10 as, le quinaire 5, et le sesterce 2 as 1/2. Le premier se marquait X, le second V et le troisième II S. Soit usure, soit maladresse des ouvriers, l'ajustage du monnayage romain est loin de présenter l'exactitude du monnayage grec.

qui soient frustes, c'est que celles-là ont été ou mal faites ou altérées par des oxydations ou par toute autre cause ; mais on ne reconnaît pas, même dans ces dernières, l'usure produite par le frottement, à la suite d'une circulation prolongée. On est tout de suite tenté d'y voir des monnaies frappées pour assurer la solde d'une troupe et cachées peu de temps après leur fabrication ; et aussi de penser que ceux qui les possédaient avaient des raisons de craindre d'en être dépouillés par le sort des armes. Il est incontestable que les mains qui avaient enfoui cette épargne n'avaient pu la reprendre plus tard.

D'autres observations semblent corroborer une opinion qu'on peut regarder, au premier abord, comme admissible. M. le marquis de Lagoy, considérant d'un côté l'invariabilité absolue des types sur le quinaire au dioscore, et d'un autre côté, la diversité, au contraire, des légendes qu'on y lit, induisit de là que cette espèce, existant en si grande abondance, n'avait pas été émise par un peuple particulier, mais par diverses tribus gauloises, unies dans un but commun. M. de Saulcy, qui avait relevé, pour sa seule part, 58 légendes très distinctes, nombre augmenté depuis et susceptible de s'accroître encore, fut amené à préciser d'une manière aussi nette que possible, l'opinion de M. le marquis de Lagoy, en attribuant le quinaire au type du cavalier à la ligue gauloise formée, sous les auspices de César, pour combattre les Helvétiens d'abord, Arioviste et les Germains ensuite (1). Cette ligue eut une durée de cinq ans, qui s'étend de l'an 62 à l'an 58 avant J.-C. Il parut plausible à ce savant de placer l'émission de cette monnaie à une époque antérieure à la conquête des Gaules, attendu que les peuples qui furent plus tard asservis, n'auraient

(1) *Revue numismatique*, 1860, pp. 410 et suiv.

point, pendant ou après leur lutte avec le grand Capitaine romain, choisi pour figurer sur leur numéraire, des prototypes empruntés au monnayage d'un ennemi implacable et odieux. Quant à la différence de style et de fabrication, il l'expliquait par le laps de temps durant lequel ces quinaïres eurent cours dans la même cité ; et quant à la multiplicité des légendes, elle lui paraissait démontrée par la succession des chefs que ces mêmes cités avaient élus. « Une particularité, néanmoins, dit M. G. Vallier, me » ferait supposer que les tribus qui inscrivent sur leurs » espèces les légendes : COMA, VIID, COOV, BRICO, » CAND, etc., furent les premières à frapper monnaie à » l'instar des Romains. » Notre collègue fonde cette opinion sur l'absence, dans les trois dernières trouvailles faites en Dauphiné, de pièces frappées par les autres peuples de la confédération, sauf cependant, celles des Volkes-Arécomikes et des Allobroges, qui s'y trouvent mêlées en assez grande abondance. Mais pouvons-nous savoir s'il entrait d'autres Gaulois que les Volkes-Arécomikes et les Allobroges dans cette alliance, et si les tribus clientes avaient antérieurement une monnaie particulière ?

Les légendes sont-elles ethniques ? cela n'est point démontré ; mais si elles le sont, nous pouvons espérer connaître un jour, les peuples qui faisaient partie de cette confédération. Les abréviations : BRI, BRIC, BRICO, signifient-elles *Brigantium*, comme M. le marquis de Lagoy serait disposé à l'admettre ? VIID serait-il mis pour *Vediantii* ? Dans COOV, écrit d'une manière rétrograde, faut-il lire : VOOC (*Vocontii*) ?





Pour le moment, nous ne sommes pas en mesure de répondre d'une manière certaine à ces questions. Seulement, si l'on considère que les pièces réunies dans les trois dépôts ne présentaient pas le même état de conservation, on serait porté, au contraire, à regarder les plus altérées par l'usage, comme étant aussi les plus anciennes. Celles des Volkes-Arécomikes et des Allobroges, qui sont dans ce cas, seraient donc antérieures au quinaire attribué à la ligue gauloise. Certes, le relief des figures et des légendes de cette dernière monnaie n'accuse pas un frai bien sensible.

M. G. Vallier pense que l'on doit voir dans le cavalier combattant, un emblème de la résistance, et non un des dioscures. Nous sommes bien d'avis que le quinaire pseudo-romain n'est pas une imitation inconsciente. Les types de cette pièce sont assez exactement reproduits pour qu'on puisse les reconnaître ; mais tout en empruntant ces types au monnayage de la République, les tribus gauloises, à cette époque, donnaient à leurs marques d'échange des caractères distinctifs. Ainsi, les légendes, certains symboles adoptés, comme la branche à cinq baies, sont incontestablement propres aux cités qui les faisaient graver sur les coins de leurs espèces. Il faut bien reconnaître que si, dans le principe, les pièces gauloises n'étaient qu'une contre-façon servile du système monétaire des Grecs, il n'en était plus de même vers l'époque des premières expéditions de César dans les Gaules. Alors le monnayage gaulois change, et tout en devenant romain, il prend un caractère véritablement autonome. Ce sont bien toujours

des têtes de Minerve, de Pallas casquée, d'Apollon, de Diane, de Vénus, etc ; mais, remarquons-le, et insistons sur ce point, avec des légendes particulières à chaque peuplade ; légendes malheureusement si abrégatives et si laconiques qu'elles donnent lieu à des lectures diversement interprétées et à des attributions vraiment trop incertaines. Des types gaulois paraissent également sur les pièces : l'hippocampe des Allobroges, le bouquetin des Cavares, le cheval sanglé et courant des Eduens, le sanglier des Carnutes, n'ont incontestablement rien de romain.

M. Charles Robert, dont la compétence fait autorité, a eu raison de dire qu'il était « plus que douteux que l'Apollon du statère, la Diane et la Cérès de la drachme, le Mercure du bronze eussent un caractère divin aux yeux des barbares », qui ne devaient se préoccuper, en imitant le monnayage grec, que de faire accepter leurs espèces par les peuples avec lesquels ils étaient en rapport (1). Cette observation, si juste quand elle s'applique aux monnaies frappées à la suite des grandes migrations celtiques en Grèce, n'est plus aussi exacte, croyons-nous, quand il s'agit des imitations de quinaires de la République. Le statère à l'effigie de Philippe, adopté par les Gaulois, reproduit non-seulement les types de la face et du revers de la pièce macédonienne, mais encore la légende. On continuait à reproduire le statère sans se préoccuper de la signification des types. On ne voulait qu'une chose, c'était de posséder une monnaie ayant cours et pouvant favoriser les transactions, d'abord entre les diverses tribus de la

(1) C'était surtout dans l'Aquitaine, sur le littoral de l'Océan, et dans la péninsule armoricaine, que les monnaies pseudo-grecques étaient en usage.

Gaule, et ensuite avec les peuples chez lesquels il existait des intérêts de toute nature. Mais faut-il admettre que ce soit uniquement « pour faire circuler leurs monnaies sous l'étiquette des monnaies romaines » que les Gaulois aient adopté le quinaire au type du cavalier ? Nous pensons, comme M. G. Vallier, qu'ils ont eu une autre intention. La valeur intrinsèque suffisait, jusqu'à un certain point, pour assurer le cours de leurs espèces. Il y avait, en Gaule, d'autres quinaires avec des emblèmes différents de ceux de la République, et dont l'acceptation était néanmoins assurée.

Quant au symbole personnifié par le Dioscure à la lance tendue, ne pourrait-on pas supposer qu'en représentant Pollux, sur leurs monnaies, on ait voulu y faire figurer une déité que les hommes prenaient à témoin d'un serment solennel ? Ce symbole aurait eu parfaitement sa raison d'être sur le numéraire d'une confédération ; car il rappelait chacun au respect de la foi jurée.

Le temple des Dioscures était à peu près ce qu'est chez nous la Bourse, c'était là que se traitaient les affaires, là que se réunissaient tous ceux qui se livraient au négoce. Pollux, le protecteur des chevaliers (*equites*), était pris à témoin des engagements. On comprend combien le prototype des premiers deniers d'argent devait être en faveur parmi les marchands, et on comprend aussi que des peuples de la Gaule, qui voulaient faire accepter facilement leurs espèces, l'aient reproduit dans leur monnayage. Mais ce symbole des dioscures a tant de significations diverses qu'on ne sait celle qu'il convient le mieux d'appliquer au quinaire pseudo-romain. Lorsque les fils de Jupiter sont représentés avec une étoile au-dessus de leur tête, ce sont alors les Gémeaux, génies tutélaires des marins. L'étoile se trouve supprimée sur les pièces gauloises. Ce n'est donc pas

comme constellation présidant aux destinées des navigateurs, que l'un des dioscures a été gravé sur les coins de cette monnaie.

M. G. Vallier passe ensuite à la description des monnaies de la trouvaille d'*Hostun*, en prévenant que pour la série au type du cavalier, il placera la légende du revers avant celle de la face.

La légende COMA lui a donné une série de dispositions, déjà observées, à de rares exceptions près, dans les dépôts de *Moirans* et de *Laveyron*. Pour plus de clarté, nous reproduisons le tableau dressé par notre savant collègue.

C — OMA	{	<i>Anépigrahes</i>	9	}	23
		COOV	13		
		VIID	1		
COM — A	{	Tête à collier simple, mèches de cheveux flottant sur les épaules, ailes du casque à 5 ou 6 pen- remiges.	5	}	
COMA	{	<i>Anépig.</i>	103	}	119
		COOV	8		
		BRICO	8		
	{	VIID (dont un VIID/)	30	}	164
		VRVB O et VRBO.	2		
		OMA	1		
		BRICO (casque à chenille).	1		
		<i>Anépig.</i> (incuses).	5		
		d° (2 têtes ou 2 cavaliers)	3		
		d° (frappées hors du flan)	3		
COM	{	<i>Anépig.</i> (plus souvent COM que CO ^ ^)	12	}	15
		BRICO (toujours CO ^ ^ et non COM)	3		
<i>A reporter.</i> . . .					207

	<i>Report.</i>	207	
OMA	<i>Anépig.</i>	24	47
	BRICO (4 à 5 pennes-rémiges)	14	
	VIID	9	
COVV	<i>Anépig.</i> (?)	1	13
COV	CO (?)	3	
	VIID	3	
CAND	VIID	2	
DAND	<i>Anépig.</i>	4	
Médailles appartenant sans doute à la variété COMA, mais incertaines pour les légendes des deux faces		171	
			438

OBSERVATIONS

« Dans la trouvaille d'*Hostun*, dit M. G. Vallier, je n'ai pas rencontré la légende COV, signalée dans celle de *Moirans*, comme existant devant la face. »



Nous n'oserions pas assurer que la légende CO, qui se lit, à droite, soit réellement celle du revers : COV ; ne pourrait-on pas y voir COOV, aussi bien que COV ?

Il faudrait avoir des exemplaires plus complets pour se prononcer avec certitude.

Nous donnons ici la pièce de *Moirans*, et un second exemplaire, trouvé à *Laveyron*, ayant la même légende CO,

avec cette particularité que le C est placé en face du cou et l'O près du front.

M. G. Vallier a remarqué que dans les pièces à la légende COMA, la tête de Pallas avait le cou orné d'un collier à longues pandeloques. Ne serait-ce pas plutôt les plis du peplum si bien indiqués dans les figures 25 à 28 de la planche II, et surtout fig. 44, pl. III de la Notice sur le *Trésor de Laveyron* ? Nous avons consulté plusieurs numismatistes à cet égard : ils y ont vu, comme nous, les plis d'un vêtement froncés au-dessus des épaules.



C'est la première fois, croyons-nous, qu'on rencontre la légende VIIDI. Elle est assurément d'une extrême rareté. La forme des lettres est nette quoique barbare. La même pièce, (ce qui nous paraît assez étrange), offre au revers la légende COMA, en caractères ordinaires. Cette observation s'applique également à la pièce portant la légende OBDVRV, dont nous donnons ci-après deux figures.



Au Cabinet de France, on conteste la lecture VIIDI. On regarde cette dernière lettre *ſ* comme un trait du casque déplacé. On ne veut pas y voir autre chose que la légende bien connue VIID, qui se rencontre tantôt avec la légende COV, au revers, et tantôt avec la légende CAND, quel-

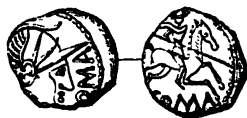
quefois rétrograde, ainsi qu'on peut en juger par les figures ci-après.



Le dessin de la pièce inédite nous paraît reproduire des lettres de forme contournée, irrégulière, mais bien accusée; aussi croyons-nous à la légende VIIDI.



Notre savant confrère, M. G. Vallier, paraît tenté d'attribuer aux Eburons la pièce signalée, pour la première fois, dans le *Trésor de Laveyron* et portant la légende rétrograde $\nabla \nabla \nabla \nabla \nabla \nabla$ et $\nabla \nabla \nabla$ (Eberoduni ou Eburoduni). M. le marquis de Lagoy a décrit une monnaie dont nous accepterions plus facilement l'attribution. Nous voulons parler de celle dont il a proposé la lecture EBVRON, et non EBVROV, donnée naturellement aux Eburons (1), tandis que la légende OBDVRV présente un radical qui ne permet pas de reconnaître le nom de ce peuple.



(1) Ch. ROBERT, *Revue de numismatique*, année 1680, p. 404.

L'auteur du mémoire sur la trouvaille d'*Hostun*, ayant rencontré dans un exemplaire, au droit, la légende COMA, et au revers OMA (1) (le même mot sans nul doute), ne sait ce qu'il faut penser de l'opinion de ceux qui veulent que les noms de lieux soient placés à l'avvers, et les noms de chefs, sur le côté opposé. La même observation peut s'appliquer aux légendes COOV, BRI et CAND (2). Ce numismatiste se demande alors s'il n'est pas plus prudent de se borner à constater des faits qu'à vouloir émettre des jugements qui se trouvent si vite en contradiction avec ces mêmes faits.



Nous ne le suivrons pas dans les considérations que lui suggèrent les nombreuses manières dont le mot COMA a été gravé ; nous les avons signalées en 1880. Nous nous croyons donc dispensés d'en reparler.

Ainsi que nous venons de le voir, le dépôt d'*Hostun* renfermait plusieurs variétés très intéressantes de la fameuse pièce au type du cavalier.

La légende QVO, rencontrée à *Laveyron*, n'a été retrouvée ni à *Moirans*, ni à *Hostun* ; l'exemplaire que nous possédons est, sans doute, unique. Mais, que signifient ces trois lettres ? Le saurons-nous jamais ?



(1) La même pièce existe au Cabinet de France.

(2) Le Cabinet de France possède une pièce avec la légende CAND des deux côtés.

Nous n'ignorons pas que l'attribution de ce quinaire à une ligue gauloise est généralement repoussée. Nous ne l'admettons nous-même que sous toutes réserves et faute de pouvoir en donner une qui soit moins incertaine. Aussi, avons-nous eu soin de reproduire toutes les opinions. Aucune ne s'appuie, nous n'hésitons pas à le dire, sur des données sérieuses. Ce qu'il y a de plus positif, c'est que toutes les légendes incomplètes de cette monnaie ne nous apprennent absolument rien. Nous n'en avons pas encore expliqué une seule. Espérons, cependant, que nos recherches ne seront pas toujours infructueuses. Pour le moment, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que le type au dioscore est très ancien, qu'il commence à paraître dès qu'on frappe l'argent, c'est-à-dire plus de 200 ans avant la date que M. de Saulcy a cru pouvoir assigner à l'émission du quinaire pseudo-romain. Nous savons bien qu'on nous répondra que ce type a pu être renouvelé, à des époques plus rapprochées de la conquête; qu'on le retrouve avec cette légende à l'exergue : *Decursio*, sur les monnaies des empereurs. Mais à notre tour, nous ferons observer que, déjà plus rare au temps de César, il est douteux qu'il soit venu à la pensée d'un peuple de la Gaule de choisir un type démodé. Sous l'Empire, il se modifie; les cavaliers n'ont plus le bonnet et le manteau flottant. Sur le quinaire qui nous occupe, au contraire, le dioscore est la copie fidèle du prototype qui figure sur les premiers deniers de la République. Tout porterait à croire que l'imitation gauloise n'a pu être faite qu'à l'époque où la monnaie d'argent a commencé à être en usage, c'est-à-dire vers l'an 466 de Rome (259 ans avant J.-C.)

II

ALLOBROGES MONTAGNARDS



Les pièces attribuées à ces peuples sont toutes anépigraphe et offrent, du côté de la face, la tête laurée d'Apollon, tournée tantôt à droite et tantôt à gauche; au revers, un quadrupède à queue courte, qu'on croit être un bouquetin, courant toujours dans le sens où, à l'avvers, est placée la tête du dieu. Entre les jambes de l'animal, une branche à cinq baies ou une roue à quatre rayons; devant son museau, deux tiges fleuries ou trèfletées.

Par Allobroges montagnards, M. G. Vallier pense qu'il faut entendre ceux de cette puissante tribu qui habitaient la Savoie et le Faucigny. La partie du territoire de cette dernière contrée, située sur la rive gauche de l'Isère, était occupée par les Centrons.

Les dépôts découverts dans la région que nous venons d'indiquer, à Veyrier et au Roc de Chère, contenaient des monnaies au type du bouquetin. Le trésor d'*Hostun* renfermait 17 de ces quinaires, accordés d'abord aux Volkes Arécomikes, soit à cause de la branche à cinq baies et de la roue, soit parce qu'on avait cru voir dans le bouquetin galopant, un cheval libre, symboles figurant sur les monnaies reconnues pour appartenir à ce peuple. Mais il suffit de comparer le quinaire des Volkes à celui que M. de Saulcy a attribué aux Allobroges montagnards pour reconnaître deux monnayages très distincts. Le style, les types, l'aspect même du métal, tout est différent. La tête

d'Apollon, dans les espèces des Allobroges, est une réminiscence évidente de l'art grec; tandis que la même tête, sur celles des Volkes, est beaucoup plus barbare. Les premières pièces présentent, au revers, un quadrupède à longues cornes, et les secondes, un cheval courant.

S'il est vrai qu'on retrouve sur les unes et sur les autres la branche à cinq baies et la roue à quatre rayons, nous ferons remarquer, cependant, que le premier de ces emblèmes, sur les quinaires des Volkes, est constamment au-dessus du cheval, lorsqu'il n'y est pas remplacé par la légende : VOL; et le second, invariablement au-dessous, quand la même légende : VOL n'y est pas substituée. Ce mot, comme on le voit, occupe alternativement les deux positions.

Sur les quinaires des Allobroges, la branche à cinq baies ou la roue est toujours entre les jambes du bouquetin; de plus, ceux-ci présentent deux plantes en fleurs, posées devant le museau du ruminant, emblème ou détail manquant aux monnaies des Volkes Arécomikes.

L'argent des quinaires allobroges est à un bon titre, c'est ce qu'on appelle un argent fin. On ne peut pas en dire autant des autres, qui sont d'un blanc grisâtre et comme recouverts d'une sorte de patine due à l'oxidation d'un alliage surabondant de cuivre. Ces monnaies, par les divers caractères qui les distinguent, comme par certaines analogies de détails, font supposer qu'elles ont été émises par deux tribus voisines.

Le Dictionnaire archéologique de la Gaule (époque celtique) attribue aux Voconces la pièce au type du bouquetin, et aux Allobroges du Dauphiné, celle où la tige à cinq baies est remplacée par la roue à quatre rayons.

M. G. Vallier élève des doutes sur la nature du quadrupède cornu qui figure sur le quinaire des Allobroges mon-

tagnards. Les rives du Rhône, dit-il, ont-elles jamais nourri des bouquetins ? Cet emblème représenterait bien mieux, selon lui, les grandes Alpes, où ce ruminant habite encore. Aussi attribuerait-il cette monnaie aux Allobroges plutôt qu'aux Cavares. Cependant, il ajoute que ce dernier nom semble tenir par son radical au mot *capra*, et, tout bien examiné, il l'accorde, momentanément du moins, à cette dernière peuplade. L'étymologie nous paraît très douteuse, et c'est sur une donnée bien vague qu'on admettrait une attribution de préférence à une autre.



Le type le plus intéressant de la trouvaille d'*Hostun* est, sans contredit, celui que reproduisent les figures 44 et 45 de la planche III (1). A l'avvers, même tête laurée d'Apollon tournée à droite, « avec des pendants d'oreilles (?) carrés ou allongés, ou bien encore bifurqués dans la partie inférieure (2). » Au revers, un ruminant à longues cornes, et cette fois ce n'est plus ce quadrupède à queue courte et recourbée des figures 46 et 47 de la même planche, qu'on présume être le bouquetin ; mais un animal de même forme, ayant une très longue queue, qu'il redresse fièrement sur le dos, « à la manière, dit M. G. Vallier, des léopards héraldiques. »

Nous tenons à faire observer tout de suite que sur cette

(1) Le Cabinet de France renferme plusieurs exemplaires de la pièce que nous allons décrire.

(2) Inventaire des monnaies gauloises d'*Hostun*, page 30.

monnaie, les cornes de l'animal sont lisses, tandis que celles du bouquetin des autres quinaires présentent des nodosités; que ce sont bien deux animaux différents qu'on a voulu graver; et qu'enfin les quinaires qui offrent les deux types doivent être regardés comme les monnaies distinctes de deux peuplades d'une même tribu. Mais on ne peut s'empêcher de se demander si c'est le bouquetin, le bœuf ou tout autre animal, fantastique ou légendaire, qu'on a voulu représenter. L'auteur du mémoire sur la découverte d'Hostun se livre, à ce sujet, à de très savantes recherches, mais sans conclure, et le champ reste ouvert à toutes les hypothèses.

M. G. Vallier croit que les premiers habitants d'Annecy s'adonnaient à la vie pastorale, et il en voit la preuve dans l'étymologie d'un faubourg de cette ville : « Il y a un singulier rapport, dit-il, entre ce nom primitif de *pâturage* » ou de *bœuf* et l'animal représenté sur la médaille ci-dessus décrite. Ce n'est plus le bouquetin, dont la queue, comme celle de la chèvre, est courte et toujours dirigée verticalement; mais on pourrait y reconnaître le bœuf, le taureau, se battant les flancs de sa queue ou la relevant dans des mouvements de fureur; fort mal représenté sans doute, ne ressemblant en rien au taureau cornupète des monnaies de Néapolis ou de Massilia, faisant plutôt songer au faire maladroit du type des Séquanais ou se rapprochant peut-être de cet autre animal légendaire, dont on retrouve la description dans Strabon. »

L'auteur cite alors le passage où le géographe grec, d'après Polybe, raconte qu'il « naît dans les Alpes un animal d'une forme particulière, ayant le port et la stature du cerf, sauf le cou et le poil, par lesquels il ressemble

» à un sanglier. Il a sous le menton une excroissance de
 » la grandeur d'une palme (un quart de pied) et de la
 » grosseur d'une queue de poulain, terminée par une
 » touffe de poils. » Mais ne retrouvant dans cette description aucune ressemblance avec l'animal figuré sur les pièces des Allobroges, notre collègue en vient à se demander s'il ne faudrait pas voir dans le quadrupède à longue queue un de ces jumarres ou bifs, qui seraient produits par l'accouplement du cheval et de la vache, au dire d'un auteur allemand du XVII^e siècle. Pour ne pas aller trop loin dans l'invraisemblance, il faut, pensons-nous, éviter les légendes qui égarent à ce point les chercheurs. La première hypothèse, celle qui ferait un bœuf de ce quadrupède, nous paraîtrait la plus naturelle et aussi la moins choquante.

III

ALLOBROGES DU LÉMAN



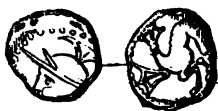
M. de Saulcy a, le premier, attribué aux Allobroges de la région des lacs (Savoie) et surtout à ceux des bords du Léman un quinaire, le plus souvent anépigraphie, que nous décrivons ainsi :

Tête imberbe, à gauche ou à droite, coiffée d'un casque à cimier d'une forme particulière et assez élégante.

» Hippocampe ou cheval marin, à gauche ou à droite, mais toujours dans le sens où se trouve placé, à l'avant, la tête du personnage.

Le coin de cette monnaie a été gravé dans un goût que M. Hucher appelle « classique par opposition à celui qui prédominait dans la Gaule (1) », où l'art du dessin était encore dans l'enfance.

Ce sont les deux seules variétés que les trésors de *Moirans* et de *Laveyron* nous avaient révélées. M. G. Vallier en ajoute de nouvelles, recueillies dans le dépôt d'Hostun. Nous allons les indiquer avec soin; seulement nous ne nous occuperons pas des anomalies causées par des accidents de frappe ou par la maladresse des ouvriers: cela ne nous apprendrait rien. Nous signalerons d'abord la variété anépigraphhe (pl. IV, fig. 58), décrite ainsi: « 3° *Tête à gauche, couverte d'un casque à cimier, d'une grande élégance.* »



« 1° *Hippocampe à droite.* »

Ordinairement le cheval marin est tourné du même côté que la tête casquée; c'est le contraire qui a lieu ici. Les exemplaires offrant les types disposés de cette manière sont très rares. Il ne s'en trouvait que deux parmi les 270 pièces des Allobroges du Léman, découvertes à Hostun.

Passons maintenant aux trois variétés présentant des légendes (2). Ce sont les plus intéressantes, mais aussi les plus énigmatiques. N'ayant ni les monnaies, ni des em-

(1) HUCHER, *l'Art gaulois*, p. 24.

(2) Toutes les pièces au type de l'hippocampe du cabinet de France, comme les nôtres, sont muettes. L'exemplaire à la légende MAGVS est indubitablement faux.

preintes sous les yeux, nous sommes obligés de nous en rapporter aux figures, qui nous paraissent du reste consciencieusement faites. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher d'élever des doutes au sujet des lectures proposées par M. G. Vallier.



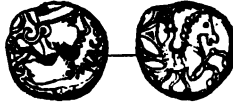
Ainsi : 4° **WACO** ou **COU**, tête à droite, couverte d'un casque comme les précédentes.

¶ *Anépig.* Hippocampe à droite. Pl. IV, fig. 59. Si le dessin est fidèle, il nous paraît impossible d'y voir la moindre indication d'une S renversée. Avant la lettre double **W**, on remarque quelques traits, mais si indécis qu'il est difficile d'y reconnaître les rudiments d'une ou deux lettres restées hors du flan (1). Mutilée ou complète, la légende est celle-ci : **MVACO** ou **MIACO**. Contentons-nous de l'enregistrer, et attendons qu'un exemplaire mieux conservé, lève nos doutes à cet égard. Si l'on ne peut ni lire sur cette pièce **MAGVS**, ni la rapprocher de celle que M. Lagoy attribue à *Magusa* ou *Magusum* de Batavie « cité imaginaire », l'on peut bien moins encore accepter la lecture **ANVACVS**, nom tout aussi fictif, bien que

(1) Le flan était la fraction de métal (bronze, argent, or), destiné à être frappé. M. Clérot, ancien conservateur du Musée monétaire, nous écrivait à la date du 11 mai 1880 :

« A côté des monnaies du trésor de *Rodex*, se trouvait un certain nombre de petits lingots, au même titre (2 gr.), de 20 centimètres de long, sur deux de large, et devant, par conséquent, servir à la fabrication des pièces, » Cette remarque de M. Clérot indiquerait

notre collègue veuille y trouver une vague ressemblance avec le mot Annecy.

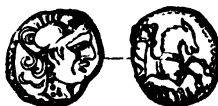


5° **MIACO** ou **COU** ! Même tête à droite. Ici point de lettre double, l'I nous paraît détaché de l'A. Nous lisons **MIACO** ~. Est-ce le même nom que celui qui est frappé sur la précédente monnaie ? nous n'aurions pas hésité à le croire, si les types ne nous paraissaient pas tout à fait différents. Sur la 4° variété, la tête est parfaitement imberbe ; l'œil est grand, le nez relevé, les lèvres épaisses, le cou très fort ; tandis que dans la 5°, la tête est barbue, l'œil petit, le nez droit, les lèvres autrement faites, le cou moins volumineux. L'hippocampe est également gravé d'une autre manière ; une de ses nageoires est si singulièrement dessinée qu'elle ressemble à toute autre chose qu'à un appendice de cette nature.

Mais si les types n'ont aucune ressemblance, on trouve, en y réfléchissant, que la légende peut bien être la même ; seulement dans l'une l'I tient à l'M, et dans l'autre il se rapproche de l'A. Les débris de lettres qui suivent le C, dans cette 5° variété, sont malheureusement très incomplets ; on peut, à la rigueur, y voir un O, mais il est plus que dou-

que le flan était découpé d'une tige, et non coulé, comme cela se pratiquait également. On n'avait pas trouvé le moyen de fixer le flan, il pouvait glisser entre les deux coins. La médaille ne recevait alors qu'une partie des types. C'est ce qui avait fréquemment lieu dans le monnayage des Gaulois, comme nous avons eu occasion de le dire, en parlant des monnaies de *Laveyron*.

teux que ce soit une S placée horizontalement, qui vienne après l'O.



6^e *Anépig.*? Même tête à droite.

» CALL, ou CRIL, ou ODII, ou OALL. Pl. IV, fig. 61. Les lectures que propose M. G. Vallier pour cette pièce sont tellement dissemblables que nous hésitons à en adopter une plutôt qu'une autre; tant nous les trouvons peu conformes aux caractères tronqués qui sont gravés sur cette dernière variété. Nous nous contentons de reproduire la figure seule ne voulant pas donner une lecture hasardée.

Est-ce toujours la tête de Pallas, avec un casque à cimier? nous serions disposés à le croire, sans oser cependant l'affirmer; encore nous voudrions moins émettre une opinion relativement à la signification de l'hippocampe, symbole paraissant ne convenir qu'à des peuplades vivant dans des contrées voisines de la mer ou de grands lacs. Comme ornement, on le trouve dans les bas-reliefs des édifices romains, et jusque sur les poteries en terre de Samos.

M. G. Vallier, dans son inventaire de la trouvaille d'*Hostun*, étudie plus particulièrement ce quinaire que les autres pièces du même dépôt. L'auteur de ce travail a eu l'heureuse pensée de faire une carte numismatique, à l'aide des lieux où étaient enfouis les huit ou neuf trésors connus, qui renfermaient des exemplaires nombreux de cette monnaie. Il donne ensuite des détails intéressants sur chacun de ces trésors. Le premier en date est celui

de Roc de Chère, commune de Talloire (Haute-Savoie). Il était contenu dans un vase d'argile que la pioche d'un cultivateur sortit de terre, en 1786. Un manuscrit du temps fait connaître les espèces qui le composaient : c'étaient exactement les mêmes que celles de *Moirans*, de *Laveyron* et d'*Hostun*. En 1830, à Veyrier, toujours dans la Haute-Savoie, deux bergers qui, pour éviter un orage, s'étaient réfugiés dans une grotte, y trouvèrent en soulevant un bloc de pierre, une marmite en bronze, remplie de pièces, que M. de Saulcy détermina. C'étaient toujours des quinaires à l'hippocampe, au bouquetin, au cavalier, etc. A Lyon, en 1847, dans les travaux de chaussée de la rue Sainte-Elisabeth, les ouvriers déterrèrent 1400 pièces qu'ils vendirent à un orfèvre. Il y avait des BRI—COMA, des VOL, et on suppose aussi des pièces allobrogiques, mais c'étaient surtout des monnaies de chefs, avec les légendes DVRNACVS — AVSCRO, DVRNAC — EBVRO, ROW, AMBILLI — EBVRO, AMBILLO — EBVRO, etc. On découvre ensuite successivement, en 1857, à Saint-Clair de La Tour-du-Pin (Isère), cinq à six cents autres pièces, parmi lesquelles il y en avait une grande quantité au type de l'hippocampe. A Dolomieu (Isère), en 1858, 400 dont un quart au même type. En 1861, à la chapelle de La Tour-du-Pin, 150 appartenant aux divers Allobroges, aux Volkes Arécomikes, etc. Plus tard, on recueille, mais isolément, de 1867 à 1872, à Mont-Beuvray (Saône-et-Loire), un bronze à l'hippocampe; en 1877, dans la plaine de Foix (Haute-Savoie), un quinaire et également un petit bronze au même type (1); à Thonon, un bronze semblable; quatre quinaires à Saint-Etienne,

(1) Ces deux pièces se trouvent au musée d'Annecy.

en Forez, un à Essolois, un à Charlieux, un à Roanne, un ou deux à Autun (Saône-et-Loire), un à Aoste (Isère), etc., etc.; arrivent ensuite les derniers dépôts, ceux de *Moirans*, de *Laveyron* et d'*Hostun*, mis à jour tous trois en 1879, et dont nous connaissons déjà l'inventaire.

M. G. Vallier a voulu qu'à la simple inspection de cette carte, on vit bien que c'était surtout dans la région du Dauphiné que les trouvailles ont été, jusqu'ici, les plus fréquentes. Il assure qu'à part deux dépôts provenant des environs d'Annecy, on n'en a signalé aucun autre dans la région des lacs. Pour s'assurer par lui-même de l'exactitude de cette observation, le zélé numismatiste se met à parcourir toute la Savoie, une partie de la Suisse, consultant dans chaque pays où il passe, les savants et visitant les collections publiques et privées. Il résulterait de son enquête qu'on n'a encore découvert aucun trésor semblable à ceux qu'on retire, de temps à autre, du sol de l'Isère et surtout de celui de la Drôme, ni à Chambéry, ni dans les environs du lac du Bourget, ni à Genève, ni même sur les bords du Léman, ni dans le voisinage des lacs de Morat et de Neufchâtel, ni enfin dans la Franche-Comté.

M. Morel-Fatio, qui se trouve, pour ainsi dire, sur les lieux, est d'un sentiment tout contraire. A la date du 4 janvier 1880, ce numismatiste distingué écrivait, à M. G. Vallier, que les quinaires à l'hippocampe lui paraissaient appartenir aux tribus qui occupaient les territoires situés près des lacs d'Annecy, du Bourget, de Neufchâtel et surtout de Morat, et étendaient leur domaine jusqu'à Avenches et ses environs. Puis il cite dans cette dernière ville les frises d'un temple romain ornées d'hippocampes adossés et enlacés par la queue. « Est-ce une tra-

dition locale, se demande le savant Vaudois, ou bien seulement une rencontre fortuite ? »

Et notre collègue ajoute : « L'hippocampe ne se trouve que dans la patrie du Dauphin. » Puis, dans une note, circonscrivant davantage encore le point central des enfouissements de cette monnaie, il le place dans le lieu d'origine de nos Dauphins, « dans cet *Albon* qui leur a donné le premier titre sous lequel ces seigneurs ont fait connaître leur puissance. » Enfin, M. G. Vallier en arrive à voir dans le Dauphin une réminiscence de l'hippocampe. « Après la chute de la puissance romaine et après les invasions qui en furent la conséquence, notre pays était dans une anarchie complète, et la main trop faible des Césars allemands était forcée d'en abandonner le gouvernement aux évêques et aux seigneurs devenus indépendants.... L'ordre renaissait à peine.... On cherchait le plus puissant pour se rallier autour de lui et obtenir sa protection. Les Dauphins parurent. C'est le trait caractéristique des civilisations primitives que de tenir au passé, par de fortes racines, et de vivre avant tout de leurs souvenirs. Nos aïeux se souvinrent, et l'*hippocampe* modifié par le temps et par les idées se trouva, grâce sans doute au nom des souverains, transformé en *dauphin*. »

Il nous paraît surabondamment démontré que ce rapprochement curieux de deux animaux mythologiques, donnés comme habitant la mer, ayant l'un après l'autre servi d'emblèmes, à mille ans d'intervalle, aux habitants de la même contrée, est simplement un jeu du hasard, comme il en existe tant d'autres.

On ignore absolument ce que signifie le titre de Dauphin. Est-ce un ancien terme germanique latinisé, évoquant une idée de souveraineté, comme, à défaut d'étymo-

logie certaine, on serait porté à le croire ? nous nous abstenons de nous prononcer ; mais il nous reste la certitude que le mot *δαλφιν* *delphinus*, dauphin, poisson, n'a rien de commun avec *Dalphinus*, titre attaché aux seigneuries d'Auvergne et du Viennois, et précédant, de près de deux siècles, l'apparition de cet emblème sur les sceaux des comtes d'Albon.

Il est hors de doute que le dauphin, en tant que symbole héraldique, est le résultat, comme l'a dit avec une grande compétence M. Morin-Pons, d'un jeu de mots, d'une homonymie formant des armes parlantes. C'est seulement en 1237 que cet emblème paraît sur l'écu de Guigues VII. Pérard, dans son recueil de plusieurs pièces curieuses pour l'histoire de Bourgogne (1661, p. 262), donne la sceau de Hugues de Bourgogne, Dauphin (en 1189), sur lequel est figuré, au droit, un cavalier l'épée haute, et de l'autre côté une enceinte de château avec trois tours, et la légende : *Palacium vianecis*. Le sceau de Guigues André, les deux sceaux de Béatrix, sa femme, sont également dépourvus de cet emblème. On le constate, pour la première fois, sur un petit sceau uniface, appendu après un acte de 1237, conservé aux archives d'Embrun. Plus tard Guigues VII, sorti de tutelle, est représenté sur un grand sceau, à cheval, l'épée nue et portant également un écu au dauphin. Le revers offre le château fort, armes primitives des comtes d'Albon. Sous Jean I^{er}, le château disparaît, il ne reste plus que le dauphin.

Cet emblème héraldique figurait, depuis 1199, sur les sceaux des Dauphins d'Auvergne. Si le titre de Dauphin a été transporté de Dauphiné en Auvergne, par une alliance, à leur tour les Dauphins d'Auvergne ont transmis ce symbole héraldique, ou pour mieux dire, leurs armes, aux Dauphins de Viennois. « Une fille de Guigues IV, qu'on

appelait Dauphin, dit le savant M. Morin-Pons, ayant épousé Robert IV, comte d'Auvergne, voulut que son petit-fils, conservât ce nom de Dauphin, en mémoire de son bisaïeul. » Le Dauphin devient bientôt pour les comtes d'Auvergne, non seulement un nom patronymique, mais encore un emblème héraldique (1).

Ainsi ce n'est pas en Dauphiné, ce n'est pas dans l'antique Allobrogie, que le Dauphin, en tant qu'armoirie, prend naissance. Il n'y est transporté qu'au XIII^e siècle. On ne saurait donc voir dans le dauphin une réminiscence de l'hippocampe, mais un jeu de mots comme on en trouve des exemples très nombreux dans les armoriaux. Du reste, quelle analogie pourrait-il y avoir entre le dauphin et l'hippocampe ? Ce sont deux animaux fabuleux, il est vrai, mais aussi distincts qu'il est possible de l'être. « C'est par un retour sur le passé légendaire, dit M. G. Vallier que les Princes du Viennois durent avoir l'idée d'adopter le dauphin, dont la forme rappelait un peu l'emblème des ancêtres. » Mais quelle raison pouvait alors empêcher ces princes de prendre le symbole lui-même, au lieu d'en choisir un nouveau, impuissant à réveiller soit le souvenir, soit la forme du symbole traditionnel (2) ?

(1) *Numismatique du Dauphiné*, page 57.

(2) Les types parlants étaient en grand usage dans l'antiquité : les Phocéens d'Ionie avaient un phoque (φωκη), sur leurs monnaies ; les Phéniciens un palmier (φοινίξ, ou mieux encore la coquille donnant la couleur pourpre (φοινικης) ; Melos, une pomme, (μηλον) ; Cardia de Thrace, un cœur, (καρδια) ; les Léontins de Sicile, un lion (λεων) ; Rhodes, une rose (ροδον). Chez les Romains, plusieurs familles consulaires adoptèrent des emblèmes qui rappelaient le nom d'un de leurs membres : Vibius Pansa, une tête de Pan ; Pomponius Musa, les Muses ; Voconius Vitulus, un veau etc.

IV

VOLKES ARÉCOMIKES

Les quinaires de ce peuple, plus commerçant que guerrier, existaient en grand nombre dans les dépôts de *Moirans*, de *Laveyron* et d'*Hostun*. Ceux qui ont été recueillis dans ces localités sont tantôt anépigraphes et tantôt avec la légende unique : VOL.



En voici la description :

Au droit, une tête laurée d'Apollon, très barbare, constamment tournée à gauche.

▮ Un cheval libre, à la crinière perlée, galopant également toujours à gauche ; en haut la légende VOL ou une branche à cinq baies ; en bas, la même légende, ou une roue à quatre rayons ; rarement muette et sans emblème.

Nos pères, au moyen-âge, conservèrent cette coutume : Nos Clermont du Dauphiné portaient sur leurs armes, un mont éclairé d'un soleil : les de la Tour, une tour ; les Colonna d'Italie, une colonne ; les Ursins, un ours ; les Casanova d'Aragon, une maison neuve ; les Tréséols de Bretagne, trois soleils etc., etc.



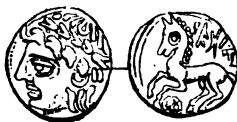
Le trésor d'Hostun ne renfermait aucune variété nouvelle de cette pièce; car, on ne peut considérer comme telles les deux exemplaires dont M. G. Vallier a donné les dessins, Pl. IV, fig. 69 et 70. Le premier offre la légende VO; la lettre L qui aurait rencontré la queue du cheval, a été supprimée; le second, la légende ΛΟΓ qu'on pourrait croire grecque et la lire LOG, n'est que la même légende VOL, mais renversée et rétrograde, par suite d'une inadvertance dans la gravure du coin, comme l'auteur le reconnaît lui-même.

L'attribution de ce quinaire est une des moins contestées.

Nous n'avons encore rien dit du poids des monnaies que nous venons d'étudier. Cependant, cette question a son importance. Nous savons qu'à la meilleure époque, c'est-à-dire vers l'an 259 avant J.-C., le quinaire pesait 2 gr. 27 cgr. Les pièces qui composaient les trésors de *Laveyron*, de *Moirans* et d'*Hostun* se rapprochent beaucoup du poids légal. N'est-ce pas un indice venant à l'appui de l'opinion des numismatistes qui font remonter ces imitations gauloises du monnayage romain à l'origine même des espèces d'argent?

D'un autre côté, il faut bien remarquer que le poids varie, en Gaule, suivant les temps et les peuplades. M. Clérot, dans la lettre dont nous avons déjà cité un passage, nous disait : « J'ai eu entre les mains presque » toutes les pièces d'une trouvaille faite, il y a quelques » années, aux environs de Rodez. Ces pièces, attribuées » aux Volkes Tectosages, étaient de forme carrée et par- » faitement ajustées, car j'ai eu occasion d'en peser cent

» qui faisaient équilibre à 200 grammes. Prises isolément, » chacune était exactement de 2 grammes. Quant au » titre, il se composait de 990 millièmes d'argent fin et » d'un millième d'or. » Ce fait nous indique suffisamment que certains peuples prenaient plus de précautions que les autres pour avoir des espèces de même valeur. Ainsi nous voyons, d'après les tableaux donnés par M. G. Vallier, que, sur 17 pièces portant la légende VIID, le poids moyen était de 2 gr. 162 mgr., un exemplaire pesait 2 gr. 225, et un autre 2 gr. 075, ce qui faisait un écart de 150 mgr. Pour les Volkes Arécomikes, le poids moyen est de 2 gr. 309. Quelques-unes de ces pièces pesaient 2 gr. 375, et une autre, 2 gr. 195. Différence entre les deux points extrêmes : 180 mgr. Les pièces allobro-giques à l'hippocampe à gauche ont donné un poids moyen de 2 gr. 279, et celles où l'hippocampe est à droite : 2 gr. 309. Nous sommes loin de l'ajustement parfait constaté par M. Clérot. Mais s'ils étaient à un bon titre et taillés avec précision, les quinaires de Rodez présentaient en moins 27 centigrammes de métal. Faut-il penser qu'ils sont d'une époque moins ancienne et que cette monnaie a subi, en Gaule comme à Rome, des diminutions notables ?

V


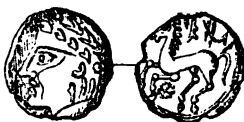
Le cinquième paragraphe du mémoire de M. G. Vallier contient la description et l'examen d'une monnaie, avec légende en lettres barbares, dont voici la description.

Tête laurée d'Apollon à gauche.

☞ Cheval libre à la crinière perlée ; en haut : 'ΕΛΙΑ ; en bas une roue à quatre rayons. Nous nous empressons, pour réparer l'omission que M. G. Vallier a eu l'obligeance de nous signaler, de dire qu'il n'existait qu'un seul exemplaire de ce quinaire dans le dépôt de *Laveyron*.

M. de Saulcy a cru pouvoir donner cette pièce aux Allobroges de Vienne et proposer, avec un grand point de doute, la lecture IENAS pour *Vienna*. La nature du métal, le style et le type même de l'avvers rappellent si bien, dans l'exemplaire trouvé à *Laveyron*, le quinaire des Allobroges montagnards, que nous avons été amenés à adopter, non-seulement l'attribution de M. de Saulcy, mais encore sa lecture.

Nous donnons ici le dessin de la pièce provenant d'*Hostun*. La légende se rapproche tout à fait de celle de *Laveyron*. Elle est bien identique.



Notre collègue croit cette monnaie Italote, à cause des caractères « *étrangers, exotiques* » de la légende, qu'il lirait plutôt : S [ENAS] ? Nous n'éprouvons aucune difficulté à reconnaître avec M. G. Vallier, avec le Dictionnaire archéologique de la Gaule, avec M. Ch. Robert., tout ce qu'ont d'hypothétiques et cette attribution et cette lecture ; mais nous pensons toutefois que ce quinaire ne peut appartenir qu'à une tribu des Allobroges ou peut-être des Volkes, à cause du type au cheval libre.

L'un des conservateurs du Cabinet des Monnaies de France, M. Muret, dont l'obligeance égale l'érudition, a

bien voulu nous permettre de résumer la longue note qu'il consacre à cette pièce dans son catalogue des monnaies gauloises, ouvrage qui ne tardera pas à paraître. Cette note relève les nombreuses lectures et attributions auxquelles le quinaire à la légende barbare a donné lieu. Ces divergences d'opinions ont leur éloquence et nous dispensent de rien ajouter à ce que nous avons déjà dit. Cette note est, du reste, le dernier mot que la numismatique puisse actuellement dire sur cette pièce.

« MONNAIES A LA LÉGENDE 'ĲX|A . »

« La légende 'ĲX|A a été lue EHVS ou HESVS, nom
 » du Mars adoré chez les Gaulois. (Bouteroue, *Recherches*
 » *curieuses des Monnaies de France*, n° 41.)

» Fauris Saint-Vincent regardait ces médailles comme
 » ayant appartenu aux peuples qui habitaient la Pro-
 » vence, avant les conquêtes des Romains, et croyait les
 » caractères Runiques.

» Villoison lisait FHAI et attribuait ces pièces à
 » Vélie, dont l'ancien nom était Helia avec un H, aspira-
 » tion équivalente au digamma éolique.

» Millin pense, avec Villoison, que les caractères sont
 » grecs, mais sa lecture diffère. FHA, FHAI doivent
 » s'entendre de FHΛΙΣ, HΛΙΣ, l'Elide. Ces médailles
 » auraient été frappées par les Gaulois, à l'imitation des
 » pièces de l'Elide.

» Duchalais remarque que les drachmes où on lit
 » SENAS ne peuvent être classées aux Samnagenses et
 » sont imitées des pièces romaines de la Campanie. Il
 » existe en Italie une ville du nom de Sena Gallica, au-
 » jourd'hui Sinigaglia, et Duchalais propose de lui don-
 » ner ces monnaies.

» Enfin, M. François Lenormant rapporte les inscrip-

» tions SENAS, IANKOVESI, KASIOS à l'alphabet
» nord Etrusque, et suppose, en s'autorisant des prove-
» nances, que le peuple qui a fait frapper ces monnaies
» habitait le revers occidental de la grande chaîne qui
» nous sépare de l'Italie. »

Nous ne terminerons pas cet examen critique de la brochure de M. G. Vallier, sans déclarer que notre seul but a été de rechercher la vérité, avec une entière bonne foi. Notre collègue, en remuant tant d'idées, a certainement voulu appeler la controverse sur des questions qui la provoquent assez d'elles-mêmes, tant elles sont encore peu élucidées. Mais si nous différons d'opinion sur divers points, nous ne nous plaignons pas moins à reconnaître que M. G. Vallier a fait des travaux utiles et que notre cher Dauphiné lui sait gré de consacrer, avec tant d'ardeur, ses loisirs et ses aptitudes à des études qui nous intéressent tous à un si haut degré.

PORTES HISTORIÉES

RÉCEMMENT DÉCOUVERTES

A LA

CATHÉDRALE DE VALENCE

La Cathédrale de Valence est une église romane d'une architecture à part et d'un grand style. L'harmonie de ses lignes et leur irréprochable pureté lui assignent une place honorable parmi les basiliques à plein cintre les plus applaudies et du meilleur goût.

Plusieurs de ses contemporaines ont le pas sur elle pour l'importance des dimensions, l'opulence du décor, leurs richesses iconographiques : elles ont des grâces qu'elle ignore, mais aussi des difformités qu'elle n'a jamais subies.

La basilique auvergnate, d'un style généralement gracieux et correct, admet des anomalies curieuses mais parfois erronées. De lourdes constructions épaississent sa masse au dehors et en déforment la silhouette ; à l'intérieur, de basses et profondes galeries écrasent les collatéraux, resserrent démesurément la nef majeure et la désajourent.

A Toulouse, Padoue, Pise, Ravenne, Palerme, Messine, parmi tous ces bijoux artistiques du Moyen-Age, l'œil se heurte à d'illogiques hors-d'œuvre, à des coquetteries de détail, ou à d'énormes et disparates appendices qui surprennent le regard et le décharment.

La Cathédrale de Valence ignore ces magnificences oiseuses et ces singularités anormales : elle est toujours semblable à elle-même : aucun appendice n'y encombre la vue : le caprice et la fantaisie s'y taisent : rien n'y dissipe l'attention ni ne la partage : les parties s'y concertent et s'y accordent sur le ton d'une homogénéité sans monotonie bien qu'invariable. On y sent le joug de la règle, mais un joug suave et moelleux.

Le crayon qui en a dessiné le plan et tracé les profils, révèle une correction de style, une sûreté de main, une puissance et une douceur de composition consommées.

Le peu d'ornements qu'elle revêt sont bien conçus et à leur place. L'or, les marbres de prix, les matériaux de choix ne lui prêtent point leur parure : c'est de son intime et propre beauté qu'elle est belle.

La modicité relative de ses dimensions, la simplicité de ses lignes, leur austérité ascétique ajoutent à ses distinctions : elles la font valoir ; on ne voit qu'elle ; on la voit toute et mieux. Ses traits ressortent plus lisibles, mieux fondus et dans un accord toujours saisissable, sonore, juste, mélodieux comme une symphonie.

« Je ne puis, écrit un touriste, me soustraire à cette idée » que les ogives, les fleurons sont seuls capables » de donner à une église la sublimité mystique ; s'ils man- » quent, elle n'est pas chrétienne : elle le devient dès qu'ils » commencent à se montrer (1). »

Monsieur Taine entend merveilleusement l'art gothique, il en disserte avec une sagacité érudite et sûre ; il ne se méprend certes pas dans sa vive sympathie pour les chefs-d'œuvre de ce genre : mais il est trop exclusif dans la préférence qu'il leur décerne.

(1) Voyage en Italie par M. Taine, t. II, p. 384.

Nous convions son âme d'artiste sous les voûtes de notre basilique sacrée, aux heures où le jour adoucit le mieux l'opposition de la lumière et des ombres : ce type antique, aux formes si pures, le convaincra de tout ce que l'architecture à plein-cintre a de sens religieux, de touche céleste, de tranquille et dévote beauté, *de sublimité mystique*, en un mot de tout ce qui recueille, repose, émeut doucement et met l'âme comme sous le charme d'une vision de Dieu (1).

« Ragrée, décorée avec goût, repeinte aux couleurs et » dans le style de son temps, rendue, en un mot, à son » élégance primitive, la Cathédrale de Valence serait un » chef-d'œuvre de premier ordre : *je l'appellerais volontiers la Sainte-Chapelle de la Provence.* »

Ce mot charmant est de M. de Montalembert : il lui échappa dans un mouvement spontané d'admiration, il y a cinquante ans, à la Cathédrale même dont il contemplait le vaste vaisseau et la savante structure (2).

(1) On a tantôt préféré le Gothique au Roman, tantôt le Roman au Gothique : c'est une critique comparative de vieille date ; les siècles s'y sont donné les uns aux autres et tour à tour de singuliers et fâcheux démentis.

Jusqu'ici l'esprit de querelle et de savant commérage a déplacé cette intéressante question et l'a soustraite à son vrai jour. L'auteur essaiera d'en écrire son avis dans la monographie de la Cathédrale de Valence qu'il prépare. Il espère mettre en lumière ce que les données Romanes et Gothiques, le plein-cintre autant que l'ogive, possèdent parmi leurs qualités respectives de grâce architecturale, de senteur mystique et de symbolisme chrétien.

(2) A la tête d'un groupe de jeunes savants, ce valeureux défenseur de la liberté et des arts parcourait alors la France pour en étudier les antiquités chrétiennes et abriter contre un inintelligent dédain et des dévastations brutales leur grâce et leur vénérabilité

Du reste, ce que M. de Montalembert a énoncé de vive voix, sa plume le confirme : « à Valence, écrit-il, la Cathédrale, édifice d'un plein-cintre, est d'une beauté réelle (1). »

A cette apologie s'en joint une autre récente et auguste.

Il y a quelques mois, son Eminence le cardinal-archevêque de Paris, cet Ambroise si ferme et si doux de l'église de France, s'acheminait vers Saint-Apollinaire. *Je veux visiter votre belle Cathédrale*, dit-il à Monseigneur l'évêque de Valence. *Je la vois toujours avec plaisir.*

Archevêque de Tours et sur le point de bâtir une basilique en l'honneur de saint Martin, ma première pensée fut de prendre la Cathédrale de Valence pour type. J'aurais envoyé des architectes pour en lever le plan et la reproduire dans de plus vastes dimensions, mais avec les mêmes formes.

J'aimerais, ajouta son Eminence, *à la voir magnifiquement restaurée; il faudrait pour cela six-cent-mille francs.*

Ces paroles impliquent un souhait bienveillant : elles porteront bonheur à notre chère église ! Puisse-t-elle en bénéficier un jour.

*
* *

Cependant, il est permis de se méprendre sur cette relique architecturale du Dauphiné et de la méconnaître. Peu

méconnues. Un de nos compatriotes, le général de Franconièrre, suivait cette caravane de touristes archéologues.

L'apologie de Saint-Apollinaire, le fait important de sa mise en comparaison avec la Sainte-Chapelle éveillèrent agréablement sa curiosité : ce souvenir prit place dans sa mémoire : il nous l'a transmis ; nous le recueillons avec joie.

(1) Vandalisme appliqué aux monuments chrétiens en France. *Annales de Phil.* t. VI, p. 210.

riche au-dedans, elle étale au-dehors des parements lézardés et décrépits, des pierres écroutées et chancreuses, des colonnettes, fûts, chapiteaux, bases qui tombent en loques. Pauvre, dédaignée, elle pleure comme l'aïeule vénérable dont on oublie d'honorer les vieux jours.

Or, même sous ces haillons, le vieux sanctuaire demeure une beauté. Les injures du temps, le négligé de sa tenue n'ont rien pu sur l'ensemble de ses nobles traits.

Le Beau, qui est un reflet de Dieu puisqu'il est la splendeur du Vrai, est indélébile : il perce à travers les plus pauvres livrées : il n'a pas d'âge : les années, loin de défraîchir son éclat, le ravivent : la vieillesse lui est une grâce de plus.



La Cathédrale de Valence est du XI^e siècle : elle a été consacrée par Urbain II en 1095 : cette date est gravée sur l'une de ses portes : elle est d'ailleurs confirmée par des traits architectoniques de plus d'une sorte familiers à ces vieux temps.

L'ordonnance générale de ses lignes, — l'appareil mural des parties véritablement primitives, — la coupe si harmonieuse et si franche de son transept, — l'aspect de ses colonnes, — le jet hardi et vigoureux avec lequel elles vont, présenter leurs chapiteaux aux arcs-doubleaux de la voûte, — l'arc cylindrique qui intradosse l'arcature de la double entrée du *déambulatorium*, — les chapiteaux historiés de la plupart des colonnettes du transept, — cette colonnade arquée du chevet dont les fûts sveltes dessinent si bien les tresses à jour de la couronne d'épines, — les cintres des fenêtres invariablement construits en claveaux de deux couleurs, — la voussure à redents de l'une des fenêtres du

bras de croix septentrional, — la voûte en appareil *opus insertum* de la dernière travée du collatéral sud, qui arc-boute en quart de rond la grande nef, — cette jolie galerie d'arcatures dite galerie de couronnement (1) qui désaffleure au midile mur de la grande nef; tous ces motifs nous aident à retracer l'histoire de l'art architectural au onzième siècle, en révèlent la méthode et en spécifient les procédés : ils composent comme une exposition rétrospective des pièces d'art de ces siècles dévots et savants.

Mais ces données authentiques d'antiquité ne sont pas lisibles pour tous les yeux. Jusqu'à ces derniers temps d'ailleurs, elles gisaient sous les couches de mortier, de badigeon, de marbrures bariolées dont, il y a cinquante ans, on déshonora ce monument sous prétexte de le rajeunir.

(1) « Les voûtes en berceau laissaient entre leurs reins et le niveau » de la corniche un mur nu d'un aspect désagréable et d'une grande » pesanteur. On perça ce mur par une galerie à jour ou fermée par » un mur mince, destinée à donner de l'air aux combles. Cette dis- » position inspirée d'abord par un calcul de construction devint un » motif de décoration dans quelques monuments religieux de » France. » *Dict. de M. Viollet-le-Duc, art. Galerie.*

Cette galerie de couronnement existe à la Cathédrale de Valence : elle est très goûtée des touristes et des spécialistes : elle intéresse l'histoire des traditions techniques de l'art au Moyen-Age : on la retrouve dans un assez grand nombre d'églises des bords du Rhin, dans quelques unes de l'Est de la France, par exemple, à Autun : en Provence, très rarement.

Elle constitue un ornement décoratif du meilleur effet : c'est par un rare bonheur qu'elle a été conservée jusqu'à nos jours. On ne s'explique pas qu'on ait prémédité et déjà essayé de lui substituer une corniche de forme vulgaire agrémentée, ça et là, de rosaces d'une maigre apparence. Cette suppression est une erreur notoire : elle nous paraît une dévastation. Nous en appelons au jugement de M. l'architecte du Gouvernement et à sa bienveillance mieux informée.

Aujourd'hui, cette toilette de mauvais goût est tombée, au moins à l'intérieur. La laye et la ripe en ont eu raison. C'est enfin une consciencieuse réintégration du passé qui s'opère.

Les bas-reliefs qu'on vient d'élargir de leur prison l'accentuent et l'achèvent. Les compositions à personnages qui y sont dessinées, les accessoires décoratifs qui les rehaussent offrent un sérieux intérêt : l'Iconologie chrétienne peut en tirer un heureux parti.

Nous essayons d'étudier ces documents sacrés, d'en discuter l'origine, la signification, l'importance, de distinguer les couleurs dont elles portent les traces incomplètes, avariées, presque éteintes, mais pourtant lisibles; d'apprécier les données artistiques de l'ensemble, le *faire* et la valeur des détails.

Notre étude est un exposé sommaire présenté aux hommes compétents dont cette découverte réclame la judicieuse critique.

Ils seront la lumière ; nous, le porte-flambeau : c'est le rôle dont notre médiocrité s'honore : il sert toute notre ambition et nous suffit.

PORTES HISTORIÉES

C'est le 25 février et le 15 mars 1881, que ces portes ont été remarquées et ouvertes; elle donnaient autrefois accès dans l'église, chacune par l'un des bras de croix. Elles ont une forme antique et remontent évidemment à la genèse de l'édifice sacré ; nous ne soupçonnons aucun motif qui le démente. Elles furent comprises dans le remaniement général entrepris au siècle dernier par Mgr de Milon, et enfouies dans un amas de moellons grossiers. On y adapta

des tambours (1). C'est une maçonnerie trapue, épaisse, en dissonance criarde avec les lignes d'ensemble; elle encombre l'angle du transept et le défigure.

C'est dans l'exécution de ces travaux que furent masquées les portes qui nous occupent: leur disparition ne fut pas une trop mauvaise fortune pour elles. Il aurait pu leur arriver pire.

Valence fut l'une des villes les plus maltraitées du Dauphiné durant les guerres de Religion: elle fut saccagée, inondée de sang, comblée de ruines (2): c'est un fait avéré. Les personnages sculptés sur nos portes en font foi: on en voit l'histoire écrite à coup de marteau sur leur tête.

(1) « Convention passée entre MM les syndics, les commis et » députés du Chapitre, et le sieur Trompet, architecte et maître » maçon du lieu de Tournon, en date du 15 janvier 1731. *Archives de l'Evêché transférées à la Préfecture de la Drôme*

C'est peu d'années après que le sol de la sacristie, jusque-là de niveau avec le déambulatoire, fut baissé et qu'on y installa la boiserie qui la décore.

C'est un très beau meuble. Le dessin en est correct, l'exécution soignée, le bois de choix, la forme sérieuse, à part le fronton d'un magnifique travail, à la vérité, mais qui se sent trop du style fantaisiste et tourmenté de l'époque: il est d'ailleurs très ingénieusement approprié à son usage. Voir la « Convention passée entre » MM. les syndics, les commis et les députés du Chapitre. et le » sieur Frachisse, menuisier à Tain, en date du 9 février 1735. » *Archives de l'Evêché.*

(2) Incendie des esglises et massacre des prestres en 1567. — Une déclaration signée par des témoins oculaires atteste que, à Valence, — « à l'occasion des troubles les églises et plusieurs édifices, ainsi » que les habitations des prestres et des gens d'esglise furent dé- » molis et rasés, les reliques des saints, les papiers et les documents » des esglises pillés, emportés ou brûlés, les prestres massacrés. » *Archives de l'Evêché transportées à la Préfecture de la Drôme.*

Mutilés dans plusieurs détails, nos bas-reliefs furent du moins épargnés dans l'ensemble. Depuis, une traînée de fléaux se sont tour à tour abattus sur la France ; leur sort était d'y périr ; leur obscurité les a sauvés de la ruine.

PORTE MÉRIDIONALE

La porte du transept méridional a été notre première découverte : nous l'étudierons d'abord : elle est à nu, entièrement déblayée, à portée des yeux : elle mesure un mètre trente de largeur, deux mètres 25 centimètres du seuil au linteau. Une arcature à plein-cintre de quatre-vingt-dix centimètres de rayon repose sur deux abaques meurtris et rongés que soutenaient deux colonnettes aujourd'hui disparues : les deux encognures qu'elles garnissaient sont vides : il n'y reste plus que des bases, si toutefois on peut appeler de ce nom un tronçon de pierre dont le tracé se perd dans une masse fruste et informe. On en jugera, du reste, par la planche ci-contre, n° 1, dont nous devons le dessin au crayon studieux et exercé de M. Joannis Rey, architecte à Valence.

L'arc supérieur n'a qu'un rang de claveaux appareillés sans recherche ; on y voit des rosaces gravées : ce sont des *quatre-feuilles* peu importants ; ils indiquent l'archivolte plutôt qu'ils ne la dessinent.

Le tympan qu'embrasse cet arc et le linteau qu'il surmonte sont enrichis de sculptures à personnages d'une composition bien groupée et très belle : en voici les sujets et la disposition.

*
* *

Le linteau figure une scène évangélique ; le tympan, une vision du Ciel. Ici et là, N. S. occupe la place d'hon-

neur : on le voit, ici-bas, au milieu d'hommes souffrants, nécessiteux, affamés qu'Il rassasie du pain de ses miracles : aux Cieux, où les Anges épuisent leur hymnaire sacré à Le féliciter de ses conquêtes et à Lui dédier leur amour.

Ces deux sujets sont bien définis, distincts, répartis et groupés avec une grâce aisée et ingénieuse.

L'artiste les a merveilleusement rangés : le même arc les enveloppe tous les deux. Figurée sur le linteau, la Terre a le vide de la porte, le Néant au-dessous d'elle ; au-dessus, et pour couronnement, le Ciel.

Cet ensemble, à lui seul, certifie déjà ce qu'il a fallu d'instruction artistique, d'érudition sacrée et d'entente délicate des choses divines à l'*imagier* des vieux âges pour fusionner ces oppositions et en faire un tout si simple, si noble, si bien venu et si complet.

Cette page sculptée est d'ailleurs bien servie par la construction qui l'encadre : la structure en est rationnelle et répond à des proportions heureuses. Les membres dont elle est faite s'articulent avec facilité et précision les uns aux autres.

Si un jour on veut bien en combler les vides, en réparer les avaries, approprier les rosaces qui la couronnent, lui restituer ses colonnettes et leurs agréments, en remettre à neuf les pièces historiées, cette porte, bien que secondaire, éveillera l'attention des hommes de goût et lui suscitera, à coup sûr, des admirateurs.

De nos jours, fort heureusement, le préjugé et le parti pris ont, en Archéologie comme en Histoire, cédé la place à des études patientes, soutenues et sincères : c'est, du moins, la tendance générale.

Une pléiade d'esprits cultivés et doués des plus rares aptitudes ont inauguré une coalition résolue, intrépide à la recherche, patiente au travail, d'un impartial et judi-

cieux esprit de critique pour la réhabilitation du passé artistique de la France.

Déjà, ils ont désigné à l'admiration publique les œuvres grandioses ou délicates, correctes, parfois inimitables, dont nos aïeux ont meublé le sol Français. S'ils apportent à leur admiration des atténuations qu'une critique mieux informée ne justifie pas toujours, ils tiennent du moins pour un fait inattaquable que les monuments du Moyen-Age ne sont pas des *œuvres d'enfants qui bégayent*, ainsi que le dit le poète :

Chi non è impresa da pigliari a gabbo.

Ne da lingua que chiami mamma è babbo (1).

Non, on ne fera plus aux arts, à l'Église, à la France, à nous tous, l'injure de dénigrer la mémoire de nos ancêtres et de calomnier leur génie. Ce serait, pour la France, courir un risque mortel.

« Ce qui constitue les nationalités, c'est le lien qui unit étroitement les différentes périodes de leur existence. Il faut plaindre les peuples qui renient leur passé, » car il n'y a pas d'avenir pour eux (2). »

LE LINTEAU. Pl. II, n° 1.

La pierre du linteau est des plus communes, parmi celles vulgairement appelées *molasses*, d'un grain grossier, d'une teinte terreuse. Celle du tympan est plus ferme, d'un gris plus doux ; leur différence de qualité est peu notable :

(1) LE DANTE, *L'Enfer*, chant XXXII.

(2) *Dict. d'archit.*, par M. VIOLLET-LE-DUC.

elles sortent très probablement des carrières de Château-neuf-d'Isère et de Saint-Marcel, près Valence. Leur extraction est on ne peut plus modeste : elles les exclut du nobiliaire des marbres antiques. L'art classique ne les eût jamais jugées dignes de la parure sculptée qu'elles portent.

Ce n'est certes pas qu'au XI^e siècle on ne pût se procurer des pierres de qualité pour y tailler une ornementation de luxe. « Le cloître de Cluny, bâti au XI^e siècle, » fut orné de colonnes de marbre qu'on faisait venir » d'Italie par la Durance et le Rhône. » *J'ai trouvé*, disait le fondateur de cette œuvre grandiose, *une abbaye de bois, je la laisse de marbre* (1).

Mais l'Église ouvre à tous, aux faibles surtout, les bras de sa tendresse ; elle n'excommunie de son sein que le mal. Les petits de ce monde ont leur part d'honneur auprès d'Elle. Nos plus humbles fleurs de montagne et nos pierres de la plus plébéienne origine occupent une place et ont une note à chanter dans ses psalmodies artistiques.

L'auteur de nos bas-reliefs ne demanda ni à Paros, ni à Carrare, de faire valoir son cantique sculptural : la pierre commune de nos contrées lui suffit : il ne travaillait pas pour sa gloire mais pour son Dieu. « L'imagier de ces temps de foi fut souvent un pauvre moine (2). » Son ciseau n'en fut que plus soigneux et mieux inspiré. Que de marbres aristocratiques et du meilleur poli n'ont jamais revêtu une décoration sculpturale aussi belle !

(1) *Dict. d'archit.*, par M. VIOLLET-LE-DUC.

(2) *L'architecture du V^e au XVIII^e siècle*, par M. DE GAILHABAUT, t. I.

*
* *

Le linteau mesure 0^m 50 de haut, 2^m 20 de long, sur 1^m environ de large. C'est un bloc relativement considérable. Il comble l'épaisseur du mur : d'où nous concluons qu'il n'a pas été adapté après coup et par substruction ; qu'il a fait partie de l'appareil primitif ; que les sculptures ont été taillées sur le *tas* ou au cours du ravalement : le tout, comme l'ensemble de l'église, date donc du milieu du XI^e siècle. Nous signalons ce fait en passant : il importe à l'historique de l'œuvre et à la fixation de son âge : nous y reviendrons dans un article spécial.

La composition se déploie dans un cadre saillant et régulier. Le sujet renferme, en tout, seize personnages debout, drapés à l'antique, répartis en trois groupes distincts : cinq à gauche, six à droite, cinq au milieu. Leur contenance tranquille, recueillie et modeste, la présence au milieu d'eux d'un personnage qui les occupe tous révèlent une scène homogène et complète.

Ce qu'ils font, ce qu'ils disent, même ce qu'ils pensent, on le devine au geste, au maintien, à l'allure de leur personne. Tout autre indice a disparu. Emule jaloux de la hache des Néron et de la cognée du Vandale, un ciseau odieux a mutilé leurs visages sacrés où l'artiste chrétien avait dû peindre leurs âmes si émues, si aimantes, si pures : il n'y a rien laissé que d'illisible. Anomalie dérisoire ! il a tranché toutes les têtes et respecté toutes les couronnes, proclamant ainsi pour sa confusion ce qu'ont de supérieur à la malignité de l'homme et aux outrages du temps la vertu de nos Saints et l'*immarcessible couronne de leur gloire* (1).

(1) *Immarcessibilem gloriæ coronam*, l, ép. de ST PIERRE, v. 4.

On remarque, en effet, le long du listel supérieur une série d'auréoles à la suite les unes des autres, presque à la même hauteur : on en compte seize, autant que de personnes : c'est une constellation d'élus. L'Église étale à nos yeux leurs couronnes pour nous faire envier leurs combats. Elle-même a vécu d'épreuves : elle a toujours sur Elle quelque plaie qui saigne : *mais Elle est fortifiée au dedans par les coups qu'on lui donne au dehors. — Les souffrances portent grâce* (1) ; pour Elle, on peut ajouter qu'elles portent triomphe.

Une action principale commande les trois groupes et anime toute la scène. Les deux groupes latéraux regardent, écoutent attentifs, silencieux, discrets : c'est vers celui du milieu que se tournent les regards. Le lecteur peut se faire une idée de ce précieux document par la phototypie ci incluse, Pl. II (2).

C'est le drame de la Multiplication des cinq pains : cinq personnages l'animent : on les y voit dans la chaleur de

(1) BOSSUET, *Lettres de piété*.

(2) Dès le début on a essayé de photographier la porte qui nous occupe : l'essai, à cause de l'exiguité du lieu n'a amené qu'un résultat indécis, vaporeux. Nous avons alors recouru au moulage : on y a procédé avec le plus grand soin : à la cire d'abord, afin de ménager la coloration polychrome, dont il reste çà et là, de précieux vestiges. C'est sur cette estampe qu'a été prise la photographie, puis sur cette dernière, la phototypie ci-contre.

L'estampe qui a servi de type n'est pas irréprochable. La pièce que le mouleur avait à reproduire est considérable et très ouvragée. La cire et le plâtre n'ont comblé qu'à demi certaines parties profondes dont le relief est naturellement sorti vague et mou. Tout serait plus vrai, mieux venu, si nous avions pu photographier l'original lui-même.

l'action et tressaillant d'intérêt : on sent pour ainsi dire, leur cœur palpiter sous leur robe et leur manteau de pierre. Ces personnages, quels sont-ils ?

GROUPE DU MILIEU

LE DIVIN THAUMATURGE

Le personnage plus saillant de ce groupe occupe le centre ; un nimbe crucifère entoure sa tête ; ce signe est distinctif ; c'est l'instrument de honte et de mort dont le Sauveur a fait son diadème de gloire. Cet attribut est traditionnel ; l'usage en remonte aux âges primitifs de la chrétienté : on en retrouve la trace dans les peintures des Catacombes : un verre peint datant du troisième siècle représente la tête du Christ nimbée de l'auréole crucifère (1).

Il n'y a pas à se méprendre, ce personnage c'est le Seigneur ! Il est là dans la tranquille majesté de sa munificence. Une multitude d'hommes l'entourent : ils ont faim ; ils demandent à manger. Le pain manque : à peine en a-t-il pour chacun d'eux une miette. Il les rassasiera : mais c'est de ses propres mains, non des Cieux, qu'on verra tomber cette manne nouvelle. Le pain, ce symbole de toutes les fatigues et de toutes les prospérités de la vie, Il le bénit, le multiplie, le dispense. *Et Jésus recevant les cinq pains et les deux poissons les bénit, les distribua..... et tous furent rassasiés* (2).

Or le nombre des personnes qui furent nourries se montait à cinq mille environ, sans compter les femmes et les petits enfants (3).

(1) M. PERRET, *Les Catacombes*, t. IV, pl. XXI, XXV.

(2) JEAN, VI, 11.

(3) MATH., XIV, 21.

Ce drame miraculeux de la bonté et de la puissance divine se reproduit ici vivant de mise en scène et d'actualité.

Le statuaire chrétien a compris la sublimité de ce spectacle et l'a rendue. C'est d'abord sur le divin héros du Prodige que se sont reportés l'inspiration et l'effort de son génie.

Le Sauveur est debout : sa tunique descend en plis simples, peu nombreux, sans recherche, jusqu'aux pieds qui sont à découvert et nus (1).

(1) L'usage sur ce point varie parmi les artistes ; ils représentent N. S. et les Apôtres les pieds tantôt chaussés, tantôt nus. Le texte évangélique prête à cette variante : il demande d'être compris.

N. S. porte des souliers, puisque saint Jean-Baptiste se confesse *indigne d'en dénouer les cordons*. Il n'en a pas chez Simon, où Marie-Madeleine s'agenouille à ses pieds, les couvre de larmes, de baisers et d'onctions odoriférantes.

Cette anomalie s'explique : les Hébreux, à l'époque de N. S., portaient des souliers hors du logis et les quittaient en y rentrant.

Quant aux Apôtres, N. S. (MARC, VI, 9) leur permet de se chausser et en même temps (MATTH., X, 10), il semble le leur défendre.

Ici encore, la contradiction n'est qu'apparente ; elle émane de mots mal interprétés. Ce sont les sandales *σανδαλία* (c'est le mot de saint Marc) que Jésus permet à ses Apôtres ; c'est la chaussure élégante, le riche brodequin *υποδηματα* (c'est le mot de saint Matthieu) qu'il leur déconseille.

Cette interprétation est fondée : l'usage des premiers chrétiens la confirme : c'est ce dont témoignent les reproches officieux mais sévères de Tertullien contre les modes efféminées qui déjà, de son temps, menaçaient d'entamer l'élite de la société chrétienne. « Notre chaussure où le pied est découvert, dit-il aux fidèles, est des plus aisées. Ne vaut-il pas mieux aller les pieds nus que de les mettre à la torture dans d'élégants mais étroits souliers ? »

« Avouons-le, les cordonniers de Venise, avec leurs brodequins

Un manteau couvre ses épaules : il s'agrafe au cou, se partage en deux par-devant ; une ceinture en relève les plis vers la taille.

On dirait que, pressé de se mettre à l'œuvre, Il a voulu donner à ses bras plus de liberté et d'aisance. Il nous semble le voir à la Cène où *Il se lève de table, quitte ses vêtements et prend un linge dont Il se ceint Lui-même* (1).

La manche remonte au-dessus du poignet en plis massés d'où se détache un bras ferme, vigoureux, d'un puissant modelé qui rappelle l'auguste artisan de Nazareth.

Nous ne parlons ici que du bras droit ; l'autre se perd dans un pan du manteau ou dans un monceau de lignes déformées et indéchiffrables.

Apportez-moi ici ces poissons et ces pains (2), a dit N. S., et il étend la main droite sur les pains, la gauche sur les poissons. Ces mains se dessinent dans nos bas-reliefs avec une ampleur de mouvement, une grâce, une douceur de geste qui ravissent. Elles se soutiennent d'elles-mêmes ; elles planent, sans point d'appui, confiantes, tranquilles : on sent que leur action c'est le repos et que les bienfaits ne leur pèsent pas, si comble qu'en soit la mesure.

efféminés. n'ont rien ajouté à la commodité de la marche. (*Tertulien : de Pallio*, V).

Les artistes, soucieux d'être vrais, pourraient donc représenter N. S. et les Apôtres, les pieds nus dans les scènes d'intérieur, partout ailleurs en sandales, nulle part en brodequins. (Voir *Dom Calmet et Lami : de eruditione*, page 163.

(1) JEAN, XIII, 4.

(2) *Afferte mihi illos huc*. MATH. XIV, 17.

C'est avec cette allure de toute puissance et d'infinie tendresse qu'il convenait de modeler ces mains divines. L'Evangile, ce reliquaire sacré des bontés du Christ, nous les montre ainsi faites, partout à l'œuvre, toujours ouvertes et ruisselantes de grâce, de bénédictions, de prodiges. L'œil des aveugles, l'oreille des sourds, le cercueil des morts en font foi.

Le Christ, dans cette scène, est une œuvre étudiée et réussie. Nous ne la donnons pas, toutefois, comme une composition irréprochable. Elle épouse les formes hiératiques dont l'Esthétique chrétienne n'était pas encore affranchie : mais il y règne une expression de sentimentalité si honnête et si juste, une si naïve vérité d'action, une spontanéité et une grâce si peu recherchées et si nobles, si aisées et si contenues, si franches et si modestes, qu'on passe volontiers sur certaines formes peu soucieuses des lois du dessin et des données de l'anatomie.

Du reste, à cette époque, l'Eglise ne fait qu'ouvrir l'ère de ses progrès plus tard si vaillants et si glorieux. Mais déjà, elle est partie d'un pas de géant pour refaire l'éducation artistique, scientifique et sociale de l'Europe. Tous les arts lui demandent asile ; les génies recherchent avec enthousiasme son joug vainqueur et se le disputent ; les nations accourent se grouper autour d'Elle réaffectionnées et conquises à l'amour du Bien par le culte du *Vrai*, du *Juste* et du *Beau*.

LES DEUX APOTRÈS

ANDRÉ ET PHILIPPE

Du Christ nous passons aux deux personnages que l'on voit se tenir très affectueusement serrés près de Lui. Ce

sont, croyons-nous, S. André et S. Philippe. D'où leur vient cet honneur de siéger à droite et à gauche du divin Maître ?

Ouvrons le S. Evangile : nos compositions sculptées en sont un extrait : l'original éclairera la copie.

Et Jésus leva les yeux et Il vit l'immense multitude qui l'avait suivi : et Il dit à Philippe : où achèterons-nous des pains pour donner à manger à tous ? Il dit cela à Philippe pour l'éprouver : car Il savait ce qu'Il voulait faire. (1)

Ce piège aimable et familier que lui tend le Sauveur, Philippe ne le soupçonne même pas. Sa foi est aussi inéclairée qu'il a l'humeur ingénue et naïve. Il répond : — *Deux cents deniers de pain fourniraient à peine une bouchée pour chacun d'eux.* (2)

Et l'un des disciples, André, prit la parole et dit : Voici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons. (3)

Comme Philippe, André hésite. Il sourit en annonçant cinq pains qu'un enfant porte dans ses bras pour nourrir cinq mille hommes. *Mais, dit-il, que seront si peu de pains servis à tant de convives.* (4)

André et Philippe auraient pu se souvenir de Cana (5) : tous deux l'oublent.

(1) JEAN VI. 5, 6.

(2) *Ib.* VI, 7.

(3) JEAN VI. 9.

(4) *Ib.* *ib.*

(5) Jésus, dans la pensée des Apôtres, peut tout ce qui est humainement possible, mais rien de plus : c'est la limite qu'ils assignent à sa puissance. Leur foi le cède encore au grain de sénevé.

Une même exclamation de doute était sortie de leur bouche : *Que sont deux cents deniers de pains*, avait dit le premier ? *Que peuvent cinq pains*, ajoutait le deuxième, *pour tant de convives* ? Leur doute fut l'œuvre de Satan, il souffla sur le flambeau de leur foi : la flamme en vacilla mais ne s'éteignit pas (1); elle se ralluma bientôt dans la splendeur du prodige qui éclata sous leurs yeux.

Voilà ce qu'ils contemplent sur nos bas-reliefs où ils pressent N. S., se serrent contre Lui, muets, leurs mains l'une sur l'autre contre leur cœur. Voilà ce qu'ils admirent avec une satisfaction visible, convaincue et tendre qui les fait ressembler à deux Anges en contemplation.

Ce sont, ces mêmes Apôtres, eux deux, eux seuls qu'on retrouve côte à côte de leur Maître sur un assez grand nombre d'objets antiques de l'ère chrétienne et parmi les bas-reliefs de plusieurs églises françaises du Moyen-Age où la multiplication des cinq pains est fréquemment rappelée.

Notre pieux tailleur d'images a donc fait preuve d'autant d'érudition religieuse que de finesse d'observation et d'adresse artistique, en les plaçant ainsi à droite et à gauche du divin Thaumaturge.

Déjà, cependant, ils ont été sur ce point fort édifiés par la Vierge. Le vin manque à Cana et l'on voit se changer en deuil un festin de joies nuptiales. Marie n'hésite pas : sa parole à Jésus n'est pas même une prière. Elle connaît son Fils : lui signaler un mal, c'est y remédier, si miraculeux que soit le remède : « Ils n'ont point de vin, dit-elle (JEAN II, 3). » Ce mot suffit : il est exaucé. Le vin coule délicieux, abondant « la mesure en est comble (JEAN II, 7). »

(1) On les vit revenir plus tard de leur inadvertance transitoire : ils amenèrent ensemble de nouveaux croyants à N. S.

Or il se présenta des Gentils : ils étaient de Bethsaïde : ils abordèrent Philippe et le prièrent, lui disant : « nous voulons voir Jésus. » Philippe vint et le dit à André, André et Philippe le dirent à Jésus. (JEAN XII 2°).

Qu'il est beau, ingénu, touchant, l'intime accord de ces deux disciples ! On les voit partout la main dans la main l'un de l'autre. Ils se connaissent de vieille date : ils sont du même pays : bateliers et pêcheurs de *Bethsaïde*, ils ont navigué sur la même barque et pêché plus d'une fois avec les mêmes filets. Ensemble à l'erreur d'un moment, ensemble à la foi immuable du Christ, ensemble à la conversion des Gentils, on les verra ensemble à la mort, sinon au même moment et sur le même Calvaire, du moins sur le même instrument de supplice : tous les deux sont morts sur la croix.

LE JEUNE HOMME DES CINQ PAINS

A droite et à gauche de ces deux personnages s'en trouvent deux autres : ils portent l'un le pain dans un panier rond, profond, dont on voit saillir la charpente et les tresses d'osier : l'autre, deux poissons dans une corbeille ovale, presque plate. Ils les présentent à bénir à Jésus avec une prévenance pleine de grâce et de respect.

Ils ne sont pas de la compagnie des Apôtres ; car ceux-ci forment un groupe à part : ils figurent tous ensemble dans le tableau avec le même maintien, même taille, même système de draperies à quelques nuances près.

Ceux-là, au contraire, répondent à un type absolument distinct, petit, trapu, avec toute la différence d'un adolescent à des hommes faits. Ils ont d'ailleurs tous deux les mêmes allures, s'acquittent des mêmes fonctions avec des mouvements de bras et de main presque identiques. On dirait deux jeunes frères jumeaux au service du divin Maître.

De cette homogénéité notoire nous est venue la pensée de conclure que le jeune homme, offrant d'un côté les pains,

a été ingénument répété de l'autre côté pour présenter les poissons. Ce serait selon nous, le même jeune homme se multipliant lui-même pour concourir par deux côtés à la fois à l'action du miracle.

L'artiste a sans doute voulu s'accorder de l'aisance et donner plus de symétrie, d'harmonie, de grandeur au dessin de la composition et au groupement des personnages. Il y a on ne peut mieux réussi.

Cette bilocation anormale mais naïve de la même personne dans une même action n'est pas un fait inouï : nous en trouvons plus d'un exemple dans les collections artistiques déjà citées (1).

Un nimbe céleste, nous dira-t-on, orne la tête de ces adolescents, alors pourtant que le nom du jeune homme des cinq pains ne se rencontre dans aucun Martyrologe ni Diptyque sacrés. Ce peut être une objection, mais elle

(1) Nous le remarquons, en particulier, sur un sarcophage de marbre du cimetière de St-Laurent à Rome.

Les Apôtres s'y raigent en deux groupes : une brebis, symbole de leur mission officielle, est aux pieds de chacun d'eux. Tous ensemble, Apôtres et brebis s'acheminent à pas égaux et modérés vers le Pasteur suprême. Or, celui-ci se reproduit trois fois dans le même cadre : au milieu et dans l'un des angles où une des brebis apostoliques le baise à la paume de la main. Il figure de plus à l'autre angle : là, Il prend une brebis très jeune encore, la pose sur un tronc d'arbre à portée de la main. Enhardie par tant de prévenance, la brebis privilégiée se dresse ; elle va gravir l'épaule du divin Pasteur qui l'arrête, mais pour la bénir ; Il appuie sur elle les trois doigts de la main droite comme pour s'appesantir sur ce témoignage de tendre amour.

Or, dans ces trois cas Jésus figure sur le même plan, avec la même allure, même pardessus flottant, même chaussure, même bâton de voyage. La physionomie est partout identique de traits et de modelé. Roma subterranea : Arringhi, t. II, p. 143.

n'est pas insoluble. Le nimbe, originaire de l'Egypte, adopté par la Grèce et par Rome n'a pas toujours été, même durant l'ère chrétienne, l'attribut exclusivement caractéristique de la sainteté. On voit quelquefois nos rois de la première race (1) la tête nimbée comme les Saints au milieu desquels on les range.

LES DEUX GROUPES LATÉRAUX

Seize personnages garnissent l'imposte historiée qui fait l'objet de notre étude. Si nous comptons à part N.-S. et les deux donataires dont nous venons de parler, il en reste cinq à droite, six à gauche. Ce sont les Apôtres en y ajoutant S. Philippe et S. André, au nombre de treize.

Parmi les monuments iconographiques peints ou sculptés de l'art chrétien, le nombre des Apôtres varie de onze à treize, selon que S. Mathias et S. Paul, apôtres posthumes du Christ, en sont exclus ou s'y rencontrent.

Ici, les Apôtres ne sont-ils pas au nombre de douze seulement ? une Notabilité exceptionnelle, un saint Patron local n'aurait-il pas été adjoint, comme treizième, au Corps apostolique ? Rien ne l'indique d'une façon positive et distincte : un des personnages toutefois en insinuerait le soupçon ; il pose, le dernier de tous, à l'encognure de droite ; il paraît s'isoler du groupe ; l'intervalle est peu important mais cependant appréciable. Cette sorte de mise à part est-elle intentionnelle ? Signale-t-elle une personnalité distincte ? Nous ne voyons rien qui éclaire ce doute, ni qui le tranche absolument.

Quoi qu'il en soit de ce cas discutable, les deux groupes d'hommes massés à droite et à gauche de celui du milieu

(1) Grégoire de Tours : de glor. Conf.

ne constituent pas, assurément, une assemblée profane et vulgaire ; ce ne saurait être un détachement de la multitude populaire que N.-S. nourrit miraculeusement.

Le nimbe qui ceint leur tête, l'air recueilli, majestueux, vénérable qui les distingue, le pallium antique, insigne honorifique du savoir et des plus hautes vertus chez les Anciens, dont ils sont revêtus, tout dénote ici le collège des Saints Apôtres et le signale à coup sûr.

Ce sont les Docteurs, Législateurs, Pontifes du Christ ; c'est le savant Aréopage de son Eglise, son auguste Sénat. Ils ne siègent pas sur des chaises curules : mais debout, pieds nus, tête découverte ; ils assistent leur Maître, le suivent à l'œuvre et voient la divinité de sa personne éclater dans la magnificence de ses prodiges. Ils ont vu sa Gloire au repos sur le Thabor : ici, c'est dans sa Gloire en action qu'ils le contemplent.

Aucun d'eux n'est de face ; on ne voit pas ce que leurs yeux meurtris recherchent ou examinent ; mais, à la direction de leurs pieds, au mouvement de leurs bras, au geste de leurs mains, à la disposition générale de leur maintien, on les devine : un irrésistible attrait les fait converger vers leur Maître que plusieurs d'entre eux désignent du geste et qu'ils admirent tous.

Ils sont treize, mais ne font qu'un. Ensemble, les pieds posés sur le même sol, égaux de taille, nimbés de la même couronne, coude à coude les uns près des autres, on les voit se fondre dans cette amitié exquise et chaste *qui*, nous dit le Sage, *fait d'un ami plus qu'un frère* (1) et dont, en tout temps, les amis du Sauveur ont fait leurs délices.

*
*
*

Vers le milieu du XI^e siècle, à Angers, un archi-

(1) Prov. XVIII. 24.

diacre, nouvel Oza, porta sur l'arche eucharistique une main téméraire. L'univers catholique se leva comme un seul homme pour protester de sa foi en la Présence Réelle dont personne, durant dix siècles, n'avait osé troubler dans son sein l'inaltérable et tendre conviction.

Une formule de prière très connue, l'*Ave verum* (1), composée pour la circonstance circula dans la chrétienté. L'Eglise y vit la condamnation formelle de l'erreur de Bérenger et l'adopta parmi ses chants liturgiques.

Fils de l'Eglise, tous les arts associèrent à ce concert sacré l'hommage varié de leurs accents. Architectes, peintres, mosaïstes, statuaires y excellèrent à l'envi.

C'est vers 1050 que surgit le novateur Bérenger : il se rétracta en 1079 et mourut en 1088. Grand nombre d'églises de cette époque, pour ne citer que celles de nos contrées, St-Gilles (Gard), St-Trophime d'Arles, celle de Champa-

- (1) Ave, verum corpus, natum
De Mariâ Virgine,
Verè passum, immolatum
In Cruce pro homine.

.

Cette strophe s'accrut plus tard de la prière : *ô Jesu*.... mais dans certaines églises seulement. Aussi, les *Ave verum* de Mozart et de quelques autres compositeurs célèbres ne renferment pas cette invocation finale.

L'Ange de l'école a connu et goûté cette prière rythmée si dévote : il lui a vraisemblablement emprunté le thème doctrinal et la mélodie prosodique du *Pange lingua* dont notre hymnaire eucharistique est redevable à son angélique savoir.

gne (Ardèche) (1), témoignent de l'ardente dévotion des peuples d'alors en la divine Eucharistie.

Consacrée en 1095, la cathédrale de Valence nous révèle à propos de ce dogme sacré la haute conviction de nos ancêtres : elle nous dit leur acte d'amour : nous venons de le lire sur la belle page sculptée de la porte méridionale où figure la Multiplication des cinq pains (2).

L'église d'Issoire (Puy-de-Dôme), retrace le même sujet. Comme à St-Apollinaire dont elle est d'ailleurs contemporaine, c'est sur le tympan d'une porte secondaire qu'il est taillé. Nous en donnons la phototypie, planche III.

(1) Ces trois églises ont la divine Cène sculptée en bas-reliefs sur le fronton de la porte majeure. Elles sont de la même date que la cathédrale de Valence. St-Gilles remonte à 1116.

Cette dernière a trois portails : l'un à droite représente Jésus nouveau-né entre les bras de la Vierge Marie ; l'autre, à gauche, Jésus immolé sur la Croix. Au milieu, Jésus au Cénacle où il institue le Très Saint Sacrement. Ces trois pièces décoratives sont un chef-d'œuvre de composition sacrée : c'est la traduction méditée de l'*Ave verum*, reproduite au ciseau avec une littérale et attrayante vérité.

(2) Ce fait a toujours été considéré comme l'emblème et la prophétie de la Sainte-Cène. L'Evangile raconte deux multiplications l'une de sept pains, l'autre de cinq. Les imagiers du moyen-âge ont généralement reproduit de préférence cette dernière. Le prodige s'y montre plus imprévu et plus éclatant. Cinq pains rassasient cinq mille hommes et fournissent douze corbeilles de restes. Sept pains ne nourrissent que quatre mille hommes : on ne recueille que sept corbeilles de restes. (Marc VII, 20, etc.)

Dans la multiplication des cinq pains, Jésus a deux pains de moins, il nourrit mille hommes de plus et remplit douze corbeilles au lieu de sept. Le succès y est en raison inverse des moyens : c'est sans doute ce qui a frappé l'attention de l'Iconologie chrétienne et a valu à ce miracle toutes ses préférences.

L'action, comme on le voit, y est très réduite: trois personnages seulement concourent. L'artiste s'est absolument affranchi des modèles de convention: il leur a laissé leur physionomie locale et leur allure d'honnête et franc montagnard. Leur profil n'accuse aucune espèce de parenté avec la ligne fine et pure du type grec. Ce sont des visages rustiques: ils se souviennent encore d'avoir été farouches, mais ils s'essayent à peindre sur leurs traits la suave dignité de N. S. et des saints Apôtres.

C'est l'Arverne, le Gallo-Frank: leur rudesse a mué; ils la dépouillent sous l'action de la civilisation chrétienne et préludent à cet air intelligent, fier et doux qui est devenu le type français.

Le bas des personnages est en partie oblitéré: l'artiste paraît d'ailleurs en avoir négligé l'étude.

Le même tableau sculpté à St-Apollinaire accuse infiniment plus de sagacité artistique et de goût. C'est une œuvre de main de maître. La mise en scène en est large, simple, noble, savamment coordonnée.

A la manière dont l'œuvre est sentie, le plissé des draperies ajusté, le modelé entendu, nous nous persuadons que les figures rappelaient avant leur mutilation l'influence gréco-romaine imprégnée de senteur byzantine.

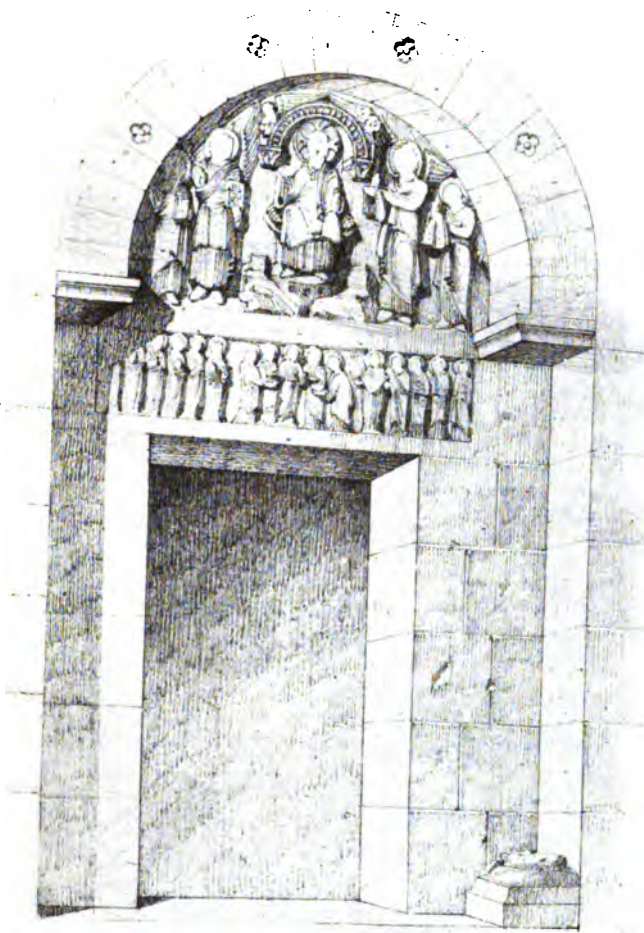
L'abbé DIDELOT.

(A continuer.)



NOTA. — Le compte-rendu de la séance du 6 février dernier, qui d'ailleurs n'a rien eu d'important, la chronique et le titre des ouvrages reçus pendant le trimestre se trouveront dans la prochaine livraison.

PLANCHE I.



Dessin de la porte méridionale

Cathédrale de Valence (Drôme)





PHOTOTYPÉ DE NOTRE-DAME-DES-PRÉS

Bas-reliefs de la porte méridionale de la Cathédrale de Valence (Drôme.)



PLANCHE III.



Bas-relief de la porte secondaire septentrionale de l'Eglise d'Issoire. (Puy-de-Dôme.)

PHOTOGRAPHIE COMMANDÉE PAR L'AUTEUR.



TABEAU DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE
ET DE STATISTIQUE
de la Drôme

Président d'honneur.

M. NAJEAN, préfet de la Drôme.

Présidents honoraires.

MESSIEURS

Mgr COTTON, évêque de Valence.

GIRAUD (Emile), ancien député, à Romans.

Membres fondateurs.

MESSIEURS

GIRAUD (Emile), ancien député, à Romans.

LACROIX SAINT-PIERRE, ancien député, à Chabeuil.

Marquis DE PISANÇON, à Pisançon.

MONTLUISANT (DE), général d'artillerie, à Nîmes.

MORIN, ancien député, à Dieulefit.

Membres titulaires.**MESSIEURS**

ALLEMAND (l'abbé), supérieur du petit-séminaire, à Valence.

ALLÉOUD, ancien membre du Conseil général, à Luc.

ARCES (le marquis D'), à Mercurol.

ARNAUD, pasteur à Crest.

BABOIN (Reymond), à Saint-Vallier.

BABOIN (Henri), ancien député, au château d'Alivet, près Renage.

BEGOU (l'abbé), supérieur du Grand Séminaire de Romans.

BELLET (l'abbé), à Tain.

BELLON, ancien maire de Charpey.

BERNARD, ancien maire de Valence.

BERNON (le baron Prudent DE), ancien maître des requêtes, à Saint-Sorlin.

BERNON (J. DE), à Paris.

BERNON (le baron Just DE), ancien trésorier-payeur général, à Senaud, près Beausemblant.

BERGER, conseiller d'Etat, à Paris.

BIMARD (le marquis DE), à Chabeuil.

BOISSON, ancien percepteur, architecte au Pont-Saint-Esprit.

BONNET, docteur en médecine, vice-président de la Société, à Valence.

BORDAS, (Joseph-Michel), à Saint-Vallier.

BOREL-SOUBÉRAND (Louis), à Crest.

BOREL-SOUBÉRAND (Charles), à Crest.

BOTTU DE VERCHÈRES, à Saint-Jean-de-Muzols.

BOUCOD (Auguste), à Saint-Vallier.

BOVET, notaire, à Crest.

BOYER DE BOUILLANE, avocat, à Valence.

BOURG (Gontran DU), au château de l'Ile-Vieille, par Montdragon,

BOUFFIER (Amédée DE), à Livron.

- BRUN-DURAND (Justin), ancien juge de paix, à Crest.
BRUYAS (Emile), à Lyon.
CHABRIÈRES-ARLÈS, trésorier-payeur général, à Lyon.
CHABRILLAN (le comte Fortuné DE), à Paris.
CHABRILLAN (le comte Paul DE), à Saint-Vallier.
CHARRAS (Edouard), négociant, à Nyons.
CHENEVIER, imprimeur, à Valence.
CHEVALIER (Ulysse), docteur en médecine, à Romans.
CHEVALIER (l'abbé C. U. J.), correspondant du Ministère de l'instruction publique, à Romans.
CHEVALIER (l'abbé Jules), aumônier, à Romans.
CLÉMENT, directeur de la Société générale de Vals, à Valence.
COLOMB (Victor), négociant, secrétaire adjoint de la Société, à Valence.
COLONJON (DE), à Saint-Vallier.
COSTON (le baron DE), à Montélimar.
CROZE (le baron DE), à Ponsas.
DÉRIARD, directeur de la verrerie, à Rive-de-Gier.
DIDELOT (l'abbé), curé de la cathédrale, à Valence.
DUMONTEIL (l'abbé), curé, au Buis-les-Baronnies.
DUPORTROUX, à Romans.
DUPRÉ-LATOÛR (Théophile), ancien substitut du procureur de la République, à Ecully.
DUVERNET, secrétaire général de la préfecture, à Valence.
EPAILLY, architecte, trésorier de la Société, à Valence.
FAURE-BIGUET, conseiller à la Cour d'appel, à Paris.
FAURE, président du tribunal, à Valence.
FILLET (l'abbé), curé, à Saint-Martin-en-Vercors.
FLORANS (le marquis DE), à la Roque, par Lambesc.
FORCHERON (Emile), juge, à Valence.
FORQUET DE DORNE, président à la Cour de Grenoble.
FRANÇOIS (Eugène), avocat, à Valence.
GALLIER (Anatole DE), président de la Société, à Tain.

GILLY (Louis), à Valence.

GIRARDON, avocat, à Valence.

GUILLEMINET, professeur au collège d'Arles.

GRÉGOIRE (Antony), employé des postes et télégraphes, à Valence.

ISNARD (l'abbé), curé, à Tulette.

JASSOUD (l'abbé), curé, à Mureils.

JABAREYRE (DE), juge, à Valence.

LA BAUME (le comte DE), à la Garde-Adhémar.

LACROIX (André), archiviste départemental, secrétaire de la Société, à Valence.

LALANDE, juge suppléant, à Valence.

LAMAN, notaire, à Valence.

LAMBERT, ancien maire de Combovin.

LARNAGE (le comte Vincent DE GARCIN DE), à Mureils.

LATUNE (Henri), à Crest.

MALENS, sénateur, à Paris.

MARC-AUREL (Jules), à Paris.

MARCHAUD, ancien agent-voyer d'arrondissement, à Autichamp.

MARCIEU (le marquis DE), à Crépol.

MAURIN (Alcide), docteur en médecine, à Crest.

MAZET (l'abbé), aumônier, à Valence.

MESSIÉ, avocat, à Montélimar.

MEYNOT (aîné), ancien maire de Donzère.

MONIER DE LA SIZERANNE (le comte Fernand), à Beausemblant.

MONTCHENU (le vicomte DE), à Montchenu.

MONTENYARD (le comte DE), à Montelier.

MORIN-PONS, auteur de la *Numismatique féodale du Dauphiné*, à Lyon.

MORIN (Henri), négociant, à Dieulefit.

MORIN (Adolphe), à Dieulefit.

- MOUTIER (l'abbé), curé, à Marsanne.
NUGUES, banquier, à Romans.
NUGUES (Alphonse), à Romans.
PELOUX (Jules), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à
Valence.
PERROSSIER (l'abbé Cyprien), curé, au Chalon.
POMPÉI, avocat, à Valence.
PROMPSAL (Louis), vérificateur de l'enregistrement, à Lyon.
REBOUL DE LA JUILLIÈRE, ancien auditeur au Conseil d'Etat, à
Paris.
REY, architecte, à Valence.
RODILLON (l'abbé), professeur, à Montgré.
ROMAIN, docteur en médecine, à Valence.
ROSTAING (Charles DE), vice-président de la Société, à Valence.
SAYN, à Montvendre.
SIÈYES (le marquis DE), au château du Valentin, Bourg-lès-
Valence.
SOLLIER, avocat, à Valence.
SOULIER (l'abbé), curé, à Vesc.
THANNARON, ancien maire du Bourg-lès-Valence.
TRACOL, architecte, trésorier adjoint de la Société, à Valence.
TRIPIER-LE-FRANC, à Paris.
VALLENTIN, juge d'instruction, vice-président de la Société, à
Montélimar.
VERTUPIER (Louis), à Crest.
VEYRENC (l'abbé), curé, à Chantemerle (Grignan).
VIGNE (Mgr), évêque de Digne.
-

Membres correspondants.**MESSIEURS**

ADHÉMARD (le vicomte d'), à Toulouse.

ALÈGRE (Léon), fondateur et conservateur du musée de Bagnols.

ALLMER, conservateur du musée d'épigraphie de la ville de Lyon.

ANDIGNÉ (le marquis d'), général et sénateur, à Paris.

AUZIAS (Théodore), avocat à la Cour d'appel de Grenoble.

BARRÈS, bibliothécaire de la ville de Carpentras.

BAUME-PLUVINEL (le marquis DE LA), à Paris.

BELMONT, à Lyon.

BERGER (Emile), conseiller à la Cour d'appel d'Aix.

BERNARD, conseiller à la cour d'appel, à Grenoble.

BESSET, architecte, à Tournon.

BLANCHET (Augustin), manufacturier, à Rives.

BLANCHET (Paul), manufacturier, à Rives.

BOISSIEU (Maurice DE), à Lyon.

BOISSIN (Firmin), rédacteur en chef du *Messenger de Toulouse*.

BOUCHARDON (Gustave), maire d'Arzai, à Bonnevaux, près la Côte-Saint-André.

BROUCHOUD, avocat à la Cour d'appel de Lyon.

BULOT, architecte départemental, à Melun.

CAIZE (Albert), à Louveciennes.

CAIZE, ancien inspecteur divisionnaire des douanes, à Louveciennes.

CHAPER (Eugène), ancien député, à Grenoble.

CHABRAND, docteur en médecine, à Grenoble

CHARPIN-FEUGEROLLES (le comte DE), ancien député, au château de Feugerolles.

- CHOMER (Louis), manufacturier, à Renage.
DAVID (Mgr), évêque de Saint-Brieuc.
DELLOYE, conservateur du musée Calvet, à Avignon.
DUBOIS, ancien juge de paix, à Thueyts.
FALAVEL, notaire, à Saint-Marcellin.
FALSAN, géologue, à Collonges, près Lyon.
FAUCHER (Paul DE), à Bollène.
FAYARD, conseiller à la Cour d'appel de Lyon.
FERRAND (Henri), avocat, à Grenoble.
FIÈRE (Zénon), avocat à la Cour d'appel de Paris.
FLACHAIRE DE ROUSTAN (Marcel), à Lyon.
FRANCLIEU (M^{lle} Aimée DE), au château de Longpra sur Saint-Geoirs.
GALLET (Louis), directeur de l'hôpital de Lourcine, à Paris.
GAP (Lucien), instituteur, à Roaix.
GARIEL, bibliothécaire de la ville de Grenoble.
GAUDUEL (Ferdinand), greffier à la Cour d'appel de Grenoble.
GAUTHIER, à Vaison.
GENTHON, juge, à Saint-Marcellin.
GIRODET, ancien directeur des contributions directes, dans l'Ardèche.
GRÉAU (Julien), à Troyes.
GUEYFFIER, juge de paix, à St-Etienne-de-St-Geoirs.
GUILLAUME (l'abbé), archiviste des Hautes-Alpes.
HELME, vice-président du tribunal, à Saint-Etienne.
LAFAYOLLE, juge de paix, au Cheylard.
LA FAYOLLE DE MANS (Noël), ingénieur civil, à Chambon-Feugerolles.
LAMOTTE, docteur en médecine, au Pouzin.
LA ROQUE (Louis), avocat, à Montpellier.
LEBLANC, bibliothécaire et conservateur du musée de Vienne.
LE GUAY, architecte, à Paris.
LEUTAUD, bibliothécaire de la ville de Marseille.

LOMBARD, avocat, à Grenoble.

MACÉ, doyen de la Faculté de Grenoble.

MAIGNIEN (Edmond), à Grenoble.

MAZON, publiciste, à Paris.

MAURIN (Léopold), à Marseille.

MONCLAR (le marquis DE), consul de France, à Florence.

MONTALIVET (Georges DE), à Paris.

MONTRAVEL (DE), à Joyeuse.

MONTs (le vicomte DE), au château d'Armanais, près la Côte-Saint-André.

MOREL, receveur des Finances, à Carpentras.

OLLIER DE MARICHARD, à Vallon.

PALLIAS (Honoré), négociant, à Lyon.

PARISOT DE LABOISSE (Jules DE), à Montpellier.

PERROSSIER (Ernest), chef de bataillon au 126^e de ligne, à Toulouse.

PEYROT, chef de division à la préfecture de l'Isère.

PILOT DE THOREY (Emmanuel), à Grenoble.

POINÇOT, à Châteauroux-les-Alpes.

PONCINS (le comte DE), à Feurs.

PRUNIÈRES (le comte DE), membre du Conseil général, au château de Prunières, par Chorges.

REYNAUD (Horace), avocat à la Cour d'appel de Lyon.

ROBERT-GENTIL (Charles), à la Ferté-sur-Aube, par Clairvaux.

ROCHER (Henri DE), à Bollène.

ROMAN (Joseph), avocat, au château de Picomtal, par Embrun.

ROUIN (Flavien), receveur principal des postes, à Gap.

SAINT-FERRÉOL (le vicomte DE), à Uriage.

SAINT-GENIS (Victor DE), conservateur des hypothèques, à Arras.

SAINT-VICTOR (Ch. DE), à Lyon.

SIÈYES (le comte Léo DE), à Fontainebleau.

TAILLAS (DE), à Tallard.

TERREBASSE (DE), à Ville-sous-Anjou.

TOUR DU PIN-CHAMBLY (le baron DE LA), à Nantes.

VALLENTIN (Florian), substitut du Procureur de la République,
à Guéret.

VALLIER (Gustave), à Grenoble.

VASCHALDE, directeur de l'établissement thermal de Vals.

VELLOT (A.), avocat, à Grenoble.

VILLEPERDRIX (l'abbé DE), vicaire de la cathédrale, à Nîmes.

VIRIEU (le marquis DE), au château de Pupetières, à Virieu.

VOSSIER, lieutenant au 68^e de ligne, à Issoudun.

Communes abonnées.

Aousté. — Barbières. — Crest. — Montélimar. — Mon-
trigaud. — Nyons.

NOTA. — Plusieurs membres correspondants ayant changé de
résidence, sans avis, il a été impossible de leur faire parvenir le
Bulletin régulièrement.



RECHERCHES HISTORIQUES

SUR CLAVEYSON (DRÔME)

(SUITE. — Voir les 58^e, 59^e et 60^e livraisons).



CHAPITRE III.

La maison d'Hostun-Claveyson. — Détails sur l'ancien château.

La maison d'*Hostun-Claveyson* portait : *Ecartelé, au 1^{er} et 4^e, de gueules à la croix engrêlée d'or, qui est Hostun; au 2^e et 3^e, de gueules à la bande d'or, chargée de trois clefs de sable, qui est Claveyson.*

Supports : *deux griffons* ; cimier : *un griffon issant*.

Devise : *Cælorum crux mihi clavis erit.*

I. — *Jacques d'Hostun*, d'une noble et ancienne maison fort distinguée en Dauphiné dès le XIII^e siècle, devint, par son mariage avec Béatrix de Claveyson, seigneur de Claveyson, Mureils, Mercurol, etc. Il était fils d'Antoine d'Hostun et de Pauline du Bessey. Son bisaïeul, Jean d'Hostun, chevalier, était *maître des machines* (1) sous le dauphin Guigues VIII ; il eut la conduite des machines employées au siège du château de la Perrière. Son père,

(1) C'était comme un Grand-maître de l'Artillerie,

Antoine d'Hostun, capitaine de 50 arbalétriers, servit en Italie sous le maréchal de Boucicaut ; il fut envoyé par le gouverneur et par les Etats de Dauphiné, en 1418, vers le comte de Valentinois, l'évêque de Valence et le sénéchal de Provence pour demander secours au nom du dauphin (depuis Charles VII) contre la reine Isabeau de Bavière et le duc de Bourgogne. Antoine est qualifié d'autre part : Ecuyer-Banneret, commis par le Sénéchal de Lyon, Maréchal de Dauphiné, avec deux autres écuyers hommes d'armes, à la garde du château et ville de Crest (1).

Jacques d'Hostun eut pour frères : Antoine, chevalier de Rhodes, commandeur de Grenoble ; Gérard, chanoine et précenteur de St-Barnard, à Romans ; Guillaume, capitaine de 100 chevaux au royaume de Naples ; et enfin Jean, auteur de la branche des seigneurs de la Baume, comtes de Verdun, de laquelle sont sortis les comtes de Tallart. A cette dernière branche appartenait Camille d'Hostun, duc de Tallart, maréchal de France sous Louis XIV, pair du royaume, lieutenant-général du Dauphiné, ministre d'Etat et membre du conseil de Régence. Il se distingua dans les campagnes de 1703 et 1704 (2).

Jacques d'Hostun, seigneur de Claveyson, servit le roi, comme son père, en Italie, sous le maréchal de Boucicaut, avec une compagnie de cavalerie (3).

Il est probable que Béatrix de Claveyson n'était pas encore mariée lorsqu'elle fit valoir ses droits au bel héritage

(1) Le Père Anselme, *Hist. des grands officiers de la couronne*, T. V, p. 261 et suiv.

(2) Pour la généalogie des différentes branches de la maison d'Hostun, voyez le P. Anselme,

(3) Ibid.

que la mort de ses frères lui avait préparé. Il fut stipulé, en effet, dans son contrat de mariage avec Jacques d'Hostun, que leurs enfants joindraient aux nom et armes paternels les nom et armes de Claveyson ; cette clause n'aurait pas figuré au contrat, si Béatrix n'avait pas été dès lors héritière universelle de sa maison. On ignore la date exacte de ce mariage ; selon le P. Anselme, il eut lieu avant le 31 mars 1440 ; d'après un document inédit, il aurait eu lieu avant le 30 juin 1434, car à cette date, les deux époux rendaient ensemble un hommage à Isabelle d'Haraucourt, dame de Villars (1).

Le 3 décembre 1450, Jacques passait, au nom de sa femme, reconnaissance au roi, en la ville de Romans, pour le mandement du mas de Bressieu ; et le 11 juillet 1452, tous les deux présentaient à la Chambre des Comptes une requête pour faire déclarer solennellement que la seigneurie de Claveyson relevait du Dauphin (2). Presque tous les actes de leur temps contiennent leurs deux noms.

Jacques d'Hostun était l'aîné de sa famille, et il resta, comme tel, en possession de la plus grande partie des biens de ses ancêtres, mais la grande fortune de sa femme et l'éclat de son nom l'attirèrent à Claveyson. Une ou deux générations plus tard, le nom de Claveyson était le seul porté usuellement par les descendants de Jacques, et c'est ce qui a donné lieu à plus d'une confusion de la part des historiens et des biographes.

Béatrix de Claveyson mourut au château d'Hostun, le 11 juillet 1473, et fut enterrée à Romans, dans le couvent des Cordeliers, en habit de religieuse (3). Son mari ne

(1) Archives du château.

(2) De Gallier, loc. cit. p. 247. — Archives du château.

(3) Le P. Anselme.

tarda pas à la suivre au tombeau: il mourut le 11 janvier 1474, et fut enseveli auprès de sa femme, dans le lieu de sépulture de la famille de Claveyson (1).

Ils laissaient quatre enfants:

1° Geoffroy, qui suit ;

2° Gilles ou Gillet, qui servit le roi Louis XI, en 1470, dans la guerre contre Charles-le-Téméraire ;

3° Isabeau, mariée à N... de Bressieu, seigneur de Beaucroissant ;

4° Antoinette, mariée : 1° à Antoine Bolomier, seigneur de Tullins, Trésorier-général de Savoie, en 1438, puis général des finances de Dauphiné, fils d'Henri Bolomier et d'Anne de Roussillon ; 2° à N... de Chelar (2).

II.—*Geoffroy*, seigneur de Claveyson, Mureils, Mercuriol, La Motte-de-Crozes, le Mas de Bressieu, Hostun, St-Just, La Bâtie, co-seigneur de Claix, etc., fit avec son frère Gilles la campagne contre Charles-le-Téméraire : « En l'an 1470, et le 5^e jour du mois de febvrier, Geoffroy » et Gillet, enfants de messire Jacques d'Hostun, parti- » rent pour aller au service du Roy, en la compagnie de » Monsieur de St-Vallier et de Monsieur de Tornon, » pour l'armée que fist le Roy à l'encontre du Duc de » Bourgogne (3). »

Geoffroy de Claveyson assista comme témoin, le 4 mars 1489, au contrat de mariage de Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, avec Jeanne de Baternay, fille du fameux Imbert de Baternay, seigneur du Bouchage, favori de Louis XI, et de Georgette de Montchenu (4).

(1) Mss. de l'Arsenal.

(2) Le P. Anselme. — Archives du château.

(3) Mss. de l'arsenal.

(4) Chorier, *Estat politique*. — De Gallier, p. 225.

Vers l'an 1490, Geoffroy réclamait contre un chemin tracé par Pierre Morelli et Etienne Symon, commis pour visiter et marquer les routes sur le mandement de Chantemerle, lequel chemin empiétait sur le territoire de Mercurol. Le différend fut soumis à la décision des vieillards des deux localités, qui tranchèrent la question de possession en faveur du seigneur de Claveyson (1).

Le 29 mai 1492, il recevait l'hommage de Pierre de Brion, marchand et bourgeois de la ville de Tournon, pour des biens situés à Crozes, et appartenant un peu plus d'un siècle auparavant à Roland de Veaunes (2). Il donna en fief le mas d'Humilian à Jacques de Brunier, dont il avait reçu hommage pour Larnage, le 24 janvier 1491 (3).

Geoffroy avait sans doute tardé à rendre hommage à Guillaume de Poitiers, baron de Clérieu, pour sa terre de Mercurol; ce dernier ordonna une sorte de saisie de cette seigneurie. Le 25 octobre 1498, Geoffroy se mit en règle en se reconnaissant homme-lige de Guillaume et en promettant de faire son dénombrement vers la fête de Saint-Hilaire. « D'ici-là, la saisie sera maintenue, mais le seigneur » pourra jouir des revenus sous la main du baron (4). »

Geoffroy d'Hostun-Claveyson fit construire, dans l'église paroissiale, une chapelle, sous l'invocation de la B. V. Marie, et y fonda trois messes par semaine à perpétuité. Cette chapelle est à peu près tout ce qui reste de l'ancienne église; j'en reparlerai au chapitre : *Claveyson religieux*.

Le testament de Geoffroy est du 24 septembre 1500; il y faisait des dons à ses serviteurs et un grand nombre de legs pieux. Il tenait quittes ses sujets et emphythéotes

(1), (2), (3) et (4). — De Gallier, loco citato, pp. 186, 245, 250, 238.

des rentes de deux années. Ce testament contient en outre plusieurs substitutions, et il fut d'une grande importance pour toute la famille, à la mort de Florizel de Claveyson, en 1610 : il s'agissait en effet de savoir si ledit Florizel, après toutes ces substitutions, avait ou n'avait pas le droit de disposer librement des biens de sa maison. Le testateur manifestait l'intention, en écrivant ses dernières volontés, de se rendre à Rome, à l'occasion du grand Jubilé centenaire ; nous ignorons si ce projet fut mis à exécution (1).

Geoffroy de Claveyson mourut le 23 mars 1505, jour de Pâques, et fut, selon ses désirs, enterré dans la chapelle qu'il avait fait construire dans l'église paroissiale (2).

Jeanne Bolomier, sa femme et en même temps sa cousine, était fille d'Antoine Bolomier, seigneur de Tullins, et d'Antoinette d'Hostun. Elle mourut le 24 juillet 1478, et fut transportée à Romans, pour y être enterrée au couvent des Cordeliers (3).

Ils eurent pour enfants :

1° Louis, qui suit ;

2° Jacques, auquel son père donna par testament la seigneurie de Mercurol, mais qui mourut sans postérité ;

3° Antoine, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Chazelles-en-Forez et de la Marche, Maréchal de la Religion. Il partit pour Rhodes, en 1515. « En » l'an 1523, et le 12^e de décembre, le Grand-Maître et » chevaliers de Rhodes perdirent ledit Rhodes et fust prin- » se par le Turcq, et y demeura ledict Turcq en personne » six mois, et mourut audict siège 150,000 Turcqs (4).

(1) Archives du château.

(2) et (3) Mss. de l'arsenal.

(4) Si exagéré que puisse paraître ce chiffre de 150,000 morts, un historien célèbre, César Cantu, dit qu'il périt plus de cent mille Turcs dans ce siège mémorable.

» Et voyant le dict Grand-Maistre n'avoir nul secours,
 » rendit la ville par composition eux et leurs bagues sauves.
 » Et l'an suyvant, frère Anthoyne de Claveson, Maréchal
 » dudict ordre, arriva céans le premier jour d'aoust, venant
 » dudict siège, où il fust blecé d'une arquebuzade à la
 » main, et ne fust pas sans peine avant qu'il fust par deça,
 » et y avoit demeuré huict ans, sans bouger, et ce pour
 » la troisieme fois qu'il y avoit esté (1); »

4° Charlotte, entrée en 1490 au monastère de Sainte-Marie des Anges, à Saint-Just-en-Royans, où elle fut reçue professe en 1493. Son père, par acte du 1^{er} août 1490, avait donné, pour payer sa pension, les fruits et les prises d'un pré situé à St-Nazaire, sur la rive droite de la Bourne; l'abbesse devait jouir de ce revenu pendant sa vie (2). Le 4 juin 1496, Charlotte céda à Louis et à Jacques, ses frères, tous ses droits aux biens paternels, du consentement de noble et vénérable Révérende dame Marguerite de Leyre, abbesse de son monastère (3).

III. — *Louis*, seigneur de Claveyson, Hostun, etc., commanda une brigade de l'arrière-ban de 1495, et se trouva à la bataille de Fornoue (4). En 1508, aidé de son frère Antoine, le commandeur de Malte, il entreprit de rebâtir le château de Claveyson, « de pied à la cyme, et » le fist commencer par ung maçon qu'il envoya quérir à » Amboyse (5). »

A cette époque où les vieilles forteresses, les lourds donjons du moyen-âge, commençaient à faire place à des habi-

(1) Mss. de l'Arsenal.

(2) Bulletin de la Société d'Archéologie, T. VIII. p. 136.

(3) Archives du château.

(4) Guy-Allard, *Dictionnaire du Dauphiné*, V^e Claveyson.

(5) Mss. de l'Arsenal.

tations plus confortables et plus élégantes, Louis de Claveyson voulut, lui aussi, mettre son castel à la mode, en le reconstruisant de *pied à la cyme*. D'ailleurs, au commencement du XVI^e siècle, l'ancien nid féodal des Claveyson devait être passablement délabré. Quoi qu'il en soit, le seigneur et son *maçon d'Amboyse* firent grandement les choses, et montrèrent qu'ils étaient gens de goût; les quelques ruines qui nous restent nous permettent d'en juger. On trouvera, à la fin de ce chapitre, quelques détails descriptifs sur ce château, qui passait pour un des plus remarquables du Dauphiné.

Par une transaction en date du 30 janvier 1509, les habitants de Romans accordèrent, entre autres choses, à Louis de Claveyson, le droit de faire passer sur le pont de leur ville, pour l'usage de sa maison, tout ce qui lui plairait, sans payer aucun droit (1).

Louis mourut en 1529, le 3^e jour après Pâques, après avoir confirmé et augmenté les fondations pieuses faites par son père, dans l'église paroissiale, où il fut également enterré (2).

Il avait épousé, le 15 août 1508, Méraude de Montchenu, fille de Geoffroy de Montchenu, seigneur de Châteauneuf-de-Galaure, et de N... de Roussillon, dont il eut :

1^o Pierre, qui suit ;

2^o Jean, né en 1514, seigneur de Mercurol, prieur de Saint-Aoust et de Saint-Symphorien d'Ozon, près de Lyon. Il fut aussi prieur de Saint-Marcel de Die (1559-1560), et transigea avec les consuls de cette ville, touchant l'aumône que son prieuré devait aux pauvres (3);

(1) De Gallier, loc-cit p.

(2) Mss. de l'Arsenal. — Archives du château.

(3) Le P. Anselme. — Bulet. de la Soc. d'Arch. T. IX, p. 284.

3° Louise, née le 21 septembre 1509, alliée à Louis de la Roüe, vicomte de Lavieu ;

4° Péronne ou Péronnette, née en 1510, femme d'Honorat du Puy, seigneur de Rochefort et de la Roche ; elle survécut à son mari, et fit hommage au roi pour elle et pour son fils, le 29 mars 1585 (1) ;

5° Agnès, née en 1517, mariée à Aymar Alleman, co-seigneur de Chasteet du Puvelin ;

6° Jeanne, née en 1519, morte jeune ;

7° et 8°, deux filles nées en 1512 et en 1513, mortes au berceau (2).

IV. — *Pierre*, seigneur de Claveyson, Mureils, Mercurol, Hostun, etc., né le 4 septembre 1511, fut l'un des cent Gentilshommes de la maison du roi François 1^{er}. « En l'an 1541, le 9^e d'octobre, à deux lieues du Pont-de-Vaux, en Bresse, en pleine campagne, fust faicte la monstre (*la revue*) des Gentilshommes de la maison du Roy devant sa Majesté, montés, armés et bardés, armet en teste et la lance sur la cuisse ; et estoit commissaire Monsieur le Mareschal d'Aunebault, auquel Pierre de Claveson fist serment, sous la charge de Louys, Monsieur de Nevers (3). »

Pierre faisait partie du cortège royal, lorsque, au mois de septembre 1548, au retour de son voyage en Savoie et en Piémont, Henri II fit son entrée à Lyon, entrée « qui fust la plus magnifique que l'on eut jamais veue (4). » En

(1) Borel d'Hauterives, *Généalogie de la maison du Puy*.

(2) et (3) Mss. de l'Arsenal.

(4) Brantôme a décrit par le menu les jouissances et les « belles singularités » que la ville de Lyon voulut offrir à « ce roi triomphant beau, très-agréable et très-bening prince. » (*Grands Capitaines François, Henri II*).

1554, sous les ordres du même prince, il guerroyait dans les Flandres et dans les Pays-Bas ; on sait que cette campagne fut signalée par la victoire de Renty, le 13 août 1554. Le mois précédent, Pierre de Claveyson, se trouvant à Dinan, avait acheté moyennant *quatre sous* le curieux manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, et que nous avons si souvent occasion de citer (1).

Pierre aima *la truelle* comme son père : il releva le château d'Hostun, qui avait été brûlé du temps de Louis et dont il ne restait plus que l'enceinte et deux tours ; ce travail, commencé en 1550, fut achevé au bout de six ans (2).

Il compléta les embellissements du château de Claveyson, en faisant tracer, l'an 1548, des allées et planter des arbres (3).

Au milieu de tous ses travaux, malgré ses voyages et ses campagnes, Pierre ne négligea pas les institutions pieuses. Il fit bénir, le 20 février 1535, la chapelle de Claveyson, sous l'invocation de la Vierge, puis y fonda, le 28 août 1536, une messe tous les dimanches, qu'il transféra au lundi par acte du 29 mars suivant (4).

Il fit aussi dresser, au mois d'avril 1550, un inventaire complet de tous les papiers de la seigneurie.

Il avait épousé :

A. — Le 30 janvier 1542, Jeanne de Fay, fille de N... de Fay, seigneur de St-Jean d'Ambournay et gentilhomme de la maison du roi. Elle mourut le 16 février 1543, au bout d'un an de mariage, en mettant au monde une fille,

(1) Voyez l'avant-propos.

(2) et (3) Mss. de l'Arsenal.

(4) Archives du château ; — le P. Anselme. — Voyez le chap. *Claveyson religieux*.

« laquelle, après avoir reçu le baptême, suivist sa mère.
 » — Je prie à Dieu avoir mercy de tout, » ajoute le pauvre
 affligé, dans sa naïve douleur (1).

B. — Le 8 décembre 1545, Madelaine de Monteynard fille de Louis de Monteynard, seigneur de Chalencon et de Madelaine d'Albaron, de la maison Alleman. Elle se remaria à Claude de Montchenu, seigneur de Montchenu et de Châteauneuf, chevalier de l'ordre du roi et enseigne de la compagnie du comte de Suze (2).

Le jeudi 8 août 1560, Pierre de Claveyson « trespassa
 « et fust enterré à Claveson, priant Dieu avoir mercy de
 son âme (3). »

Il avait eu de Madelaine de Monteynard :

1° Charles, qui suit ;

2° Pierre, né le 21 septembre 1548, eut pour parrain Méraud d'Hostun, seigneur de la Baume. Il fut nommé, le 12 mai 1581, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il fut aussi gouverneur de Gap, et guidon de la compagnie de gendarmes de Charles de Lorraine, duc de Mayenne, qui le fit nommer, par lettres du 2 novembre 1581, gouverneur de la ville, château et pays de Briançon (4). C'est dans les environs de cette place, qu'il se signala par un hardi coup de main, dont on trouve le récit dans l'*Histoire de Lesdiguières*. « Dans la nuit du 10 au 11 septembre » 1587, Claveson, accompagné de du Bonnet, gouverneur » de la garnison, avec 200 hommes de pied et 30 chevaux, » se rend au Monétier, où commandait le capitaine Bous- » quet. Les habitants du village s'étant unis à lui, il

(1) Mss. de l'Arsenal.

(2) Le P. Anselme.

(3) Mss. de l'Arsenal.

(4) Archives de l'assistance publique de Paris.

» cerne l'église que l'on travaillait à fortifier (pour le
» compte de Lesdiguières), et qui était encore garnie des
» échelles et des échafaudages des maçons. Plusieurs des
» siens montent sur le toit, d'autres s'avancent au bas,
» sans que les Huguenots du dedans les aient aperçus. La
» sentinelle du clocher, dont la vigilance s'était laissé sur-
» prendre, jette le cri d'alarme à la vue de l'ennemi, mais il
» était trop tard. Les Huguenots, qui dormaient, s'éveillent
» au bruit qu'ils entendent, et cherchent en vain à fuir. Dans
» le même temps, ceux qui étaient sur le toit jettent dans
» l'intérieur de l'église du bois embrasé et de la paille en-
» flammée, *pour étouffer*, disaient-ils, *ces renards Hugue-*
» *nots qui mangeaient leurs poules*, et, en quelques ins-
» tants, ils eurent réduit ces malheureux à un tel état
» de désespoir, qu'ils mirent le feu aux poudres, et se firent
» sauter avec une partie des assaillants. Claveyson fit pri-
» sonnier le capitaine avec un certain nombre de ses
» soldats, et rentra à Briançon, laissant aux habitants de
» Monétier le soin de démolir ce qui restait de l'église (1).»

Pierre fut moins heureux trois ans plus tard. Lesdiguières vint faire le siège de Briançon, qui ne put tenir longtemps devant son artillerie. Claveyson fut obligé de livrer la place, et il capitula à d'honorables conditions. Le 6 août 1590, la capitulation fut signée au camp de Briançon. Elle comprend douze articles. Claveyson, sur la fidélité duquel Lesdiguières crut pouvoir compter, fut maintenu dans son commandement, et reçut de nouveau la garde de la cité.

Le premier article du traité porte « qu'iceluy sieur de

(1) Videt, *Hist. de Lesdiguières*, livre III. chap. 1^{er}. — Paris, Rocolet, 1638, un vol. in-8. — Cité par l'abbé Gaillard, *Ephémérides pour servir à l'hist. des Hautes-Alpes*. p. 460.

» Claveson, avec les soldats et habitants de Briançon, seront
 » tenus de jurer solennellement le service et obéissance
 » qu'ilz doivent au roy nostre sire, Henri IV^e, roy de
 » France et de Navarre, à présent régnant, comme bons
 » et fidèles subjects, sans jamais y contrevenir ; renoncer
 » à toutes ligues et associations qu'ilz pourroient avoir avec
 » le duc de Mayenne, le duc de Savoie, comme aultres en-
 » nemis de sa Majesté et de son estat et couronne.

« Et d'autant qu'iceluy sieur de Claveson, dit l'art. 3^e,
 » et les gens de guerre qu'il a de présent soubz sa charge
 » en la dite ville et chasteau ont tenu jusques à main-
 » tenant le parti de l'union, au moins faict démonstration
 » par leurs actions de pancher du tout de ce cousté, pour
 » ouster tout soupçon et rendre lad. ville et chasteau as-
 » surés au service de Sa Majesté, a esté arrêté : que dès
 » maintenant mond. seigneur Desdigières eslira et nom-
 » mera vingt et cinq des habitants de lad. ville des plus
 » confidentz et affidés au service de Sa Majesté qu'il
 » voudra choisir pour la garde, à l'advenir et à com-
 » mencer au jour présent, dud. chasteau soubz les com-
 » mandementz toutesfois du dit sieur de Claveson et de
 » son lieutenant qui, en considération du service qu'il
 » veut rendre au roy comme à son prince légitime et du
 » serment de foi qu'il preste de ce chef de n'y contrevenir
 » et obéir aussi aux commandementz de mond. seigneur
 » Desdigières, tant qu'il plaira à Sa Majesté le continuer
 » en la charge dont il l'a honoré en ceste province, est
 » laissé au gouvernement et charge de lad. ville, chasteau
 » et baliage du Briançonnois aux mêmes honneurs et di-
 » gnités que le feu roy lui avoit établi. »

Il est stipulé par l'art. 4^e que Claveyson et les 25 hommes
 à qui, sous son commandement, devra être confiée la garde
 du château, jureront entre les mains de Lesdigières « de

» bien et fidèlement le garder soubz l'obéissance de Sa
» Majesté et les commandementz de mond. seigneur, à
» quoy ils obligeront leurs hommes, vies et biens quelcon-
» ques qui leur appartiennent. »

L'art. 6^e garantit le libre exercice de la religion catholique, apostolique et romaine dans la ville et l'*écarton* de Briançon, et il déclare « les ecclésiastiques maintenus en
» leurs dignitez et conservez soubz la sauvegarde et
» protection de Sad. Majesté et de ses lieutenantz généraux. »

Enfin, l'art. 12^e déclare que « toutes iniures passez et
» susnommez à cause des précédentz troubles sont obliées
» et abolies comme chose non advenue, et n'en sera jamais
» faict recherche, à peineaux contrevenantz d'estre chastiés
» comme désobéissantz à Sa Majesté, et infracteurs du
» repos public (1). »

Pierre de Claveyson mourut sans alliance connue, en 1615, le jour de la fête de saint Antoine, à Romans, où il fut enterré dans le tombeau de sa famille, aux Cordeliers (2).

3^e François, né à Hostun, le 14 septembre 1551; il eut pour marraine Françoise de Clermont, dame de la Baume, et pour parrain, le commandeur du Lieu-Dieu, en Berry, de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (3). Il fut chevalier de Malte, et servit en Flandre, sous François de France, duc d'Alençon, en qualité de Mestre-de-camp de cavalerie.

D'après Goussancourt, il aurait été pris par les Turcs à la bataille de Lépante et serait mort esclave à Alger, ayant

(1) Archives municipales de Briançon, *livre du Roi*. — Cité par l'abbé Gaillaud, *ibid.* p. 359.

(2) et (3) Mss. de l'Arsenal.

refusé d'abjurer sa foi (1). « Cependant, dit M. de Gallier, » une dépêche de François de Noailles, évêque d'Aqs, » envoyé par Charles IX auprès du sultan, nous apprend » qu'il obtint, au printemps de 1572, la liberté du chevalier de Claveyson. » — Il y a là une confusion entre François d'*Hostun-Claveyson* et François de *Claveyson*, de l'ancienne famille de cenom. Celui-ci était de la branche de Chabeuil, et M. de la Bâtie le mentionne dans son armorial du Dauphiné, disant qu'il était chevalier de Malte en 1572. On le trouve également dans la liste des chevaliers de la langue de Provence, au tome VII de l'*Histoire de Malte*, par l'abbé de Vertot, à la date de 1567 ; les armes indiquées sont bien celles de Claveyson, sans être écartelées d'*Hostun*. C'est de lui qu'il s'agit dans la dépêche de François de Noailles et dans l'ouvrage de Goussancourt, bien que ce dernier lui donne les armes d'*Hostun-Claveyson*, et même cite ses quartiers. Quant à François d'*Hostun-Claveyson*, le manuscrit de l'arsenal est très clair : « Ledit » François est décédé l'an 1582, et le 6^e de septembre, » estant chevalier de l'ordre de Saint-Jehan-de-Jherusalem, mestre de camp de dix compagnies franches et » capitaine de cent chevaux légers. » S'il avait été tué ou fait prisonnier, on n'aurait pas manqué d'en faire mention dans ces annales de famille.

4^e Jean, né le 5 octobre 1552, eut pour parrain Jean de Claveyson, prieur de Saint-Aoust, son oncle, et pour marraine Diane de Clermont, femme du seigneur de Mont-

(1) *Martyrologe de Malte*, par le p. Goussancourt, Tom. 1^{er} Paris, François Noël, 1643 — 2 vol. in f^o.

laur. Il fut baron de Montfrin, prieur de Saint-Aoust, et aussi, paraît-il, gouverneur de Briançon (1).

5° Claude, né le 28 juillet 1557, à Hostun, eut pour parrain Jean de Saint-Chaumont, archevêque d'Aix, et pour marraine Claude de Turenne, femme de Just de Tournon, comte de Roussillon. Il ne contracta pas d'alliance, et mourut le 9 mai 1579, à Paris, étant gentilhomme servant du roi (2).

6° Madelaine, née le 1^{er} septembre 1550, eut pour parrain son oncle maternel François de Monteynard. Elle épousa Aymar de Chaste-Geyssans, seigneur de la Bretonnière, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme de sa chambre, capitaine et gouverneur de Briançon, puis de la ville et citadelle de Valence, fils de Jacques de Chaste et de Jeanne de Fermerie ; elle vivait veuve en 1602, lors du mariage de Bertrand de Chaste, son fils (3).

7° Louise, née le 23 juin 1555, à Hostun, eut pour parrain Humbert d'Hostun, et pour marraine Louise de Saint-Chaumont, abbesse de Saint Just. Elle fut mariée à Charles du Peloux, seigneur d'Exolans et de Bressin (4).

8° Laurence, née le 18 novembre 1559, à la Pierre (5), eut pour parrain et marraine : l'évêque de Grenoble et madame de Marcieu. Elle fut mariée à Jean de Blanc, seigneur d'Alenet (6).

V. — *Charles*, 1^{er} du nom, chevalier de l'ordre du Roi, seigneur et « soubz-lieutenant pour S. M. ès terres et sei-

(1), (2), (3) et (4) Le P. Anselme. — Mss. de l'Arsenal.

(5) La Pierre, petit village de la vallée du Graisivaudan, à peu de distance de Grenoble, où était un château appartenant aux Monteynard. Madame de Claveyson s'y trouvait alors, chez ses parents.

(6) Le P. Anselme. — Mss. de l'Arsenal.

» gneuries de Claveson, Hostun, Mercurol et Mureils », (c'est ainsi qu'il aimait à se qualifier), est un personnage connu de tous les biographes dauphinois. Il naquit au château de Claveyson le mercredi 30 mars 1547, à six heures du matin, et eut pour parrain Charles de Tournon, évêque de Viviers (1).

Au milieu des troubles religieux qui firent tant de ravages dans notre province, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Charles de Claveyson se distingua par l'ardeur de son dévouement à la foi catholique; il se surnommait lui-même *Vieux-Papiste* et *Philostaure*, ou *ami de la croix*. Il soutint de nombreuses controverses religieuses, et fut très lié avec les Jésuites du collège de Tournon, auxquels il confia l'éducation de ses fils; il les recueillit dans son château pendant l'espace de plusieurs mois, dans le temps que la peste ravageait la vallée du Rhône (2). Au sujet de ce fléau, voici ce qu'écrivait un contemporain : « Dans l'été de 1586, la cherté des vivres fut suivie d'une espèce » de contagion qui dégénéra en peste, et qui s'étendit dans » le Dauphiné, le Forez et le Vivarais. Les uns et les autres, » par l'horreur qu'ils avaient de se voir et la crainte de » se communiquer la contagion, mouraient sans secours. » Les fruits ne furent pas recueillis, le bétail fut abandonné, en un mot, les biens et les héritages laissés à des » orphelins hors d'état d'en jouir, ou à des étrangers qui » s'en emparaient. Les villes et les villages de deçà et de » delà le Rhône. éprouvèrent les mêmes calamités ; le fléau s'apaisa vers la mi-septembre, et cessa » à la fin d'octobre (3). »

(1) Le P. Anselme. — Mss. de l'Arsenal.

(2) Guy-Allard, de Gallier, Rochas, *Biographie du Dauphiné*.

(3) Mémoires d'Achille Gamon, avocat et consul d'Annonay, publiés dans le *Panthéon littéraire*.

En reconnaissance de services rendus, et en témoignage de leurs bonnes relations avec le seigneur de Claveyson, les Pères Jésuites lui dédièrent plusieurs de leurs ouvrages (1). Dans une de ces dédicaces, celles de l'*Antimoine*, etc... le P. Jean Hay, professeur de Théologie, s'exprime ainsi : « Lorsque nos escoliers se débandèrent à cause de » la contagion, vous me retirastes en vostre chasteau et » quelques autres de nostre compagnie, avec de telles démonstrations d'amitié, et nous y caressates si bien » durant trois mois que je ne sçay comme de mon costé » je pourray jamais acquitter de la moindre de vos courtoisies. Oultre la lecture que j'y faisais privéement à » d'aucuns en philosophie, je me mis à dresser par manière » de passe temps quelques petits mémoires pour servir » de réplique aux responses que Théodores de Bèze venait » fraîchement de faire à quelques-unes de mes demandes » proposées aux ministres d'Escosse (2). »

Une autre dédicace (latine) du P. Alexandre Scot (3). nous montre le seigneur de Claveyson comme un des patrons du collège de Tournon, et aussi comme une sorte de

(1) Entre autres : *Universitatum totius orbis et Collegiorum libellus*, du P. François Cattinius, maître des arts libéraux. (Turnoni, apud Thomam Bertrandum, 1586. In 8° de 61. p.). — Et l'*Antimoine aux responses que Th. de Bèze fait à trente-sept demandes des deux-cent-six proposées aux ministres d'Escosse*, par le P. Jean Hay. (Tournon, Claude Michel, imprimeur ; in 8° de 277 p.).

(2) L'*Antimoine* fut donc composé pour la plus grande partie au château de Claveyson, en 1686. Le P. Jean Hay, docteur en théologie, professeur à l'Université de Tournon, né en Ecosse, était fils du baron d'Algathy, de la maison des comtes d'Hérol, connétables héréditaires d'Ecosse. (Mss. de l'Arsenal).

(3) *Illustrissimo Domino D. Carolo Clavesonis christianissimi Galliarum Regis torquatus militum equiti, Clavesonis Hostadum, Mercuroly et Murelli Baroni nobilissimo.*

Mécène pour les jeunes lettres Dauphinoises de ce temps. Il ne se borna pas d'ailleurs à encourager ainsi l'étude de la philosophie et de la littérature ; il prêcha d'exemple, non seulement par de nombreuses polémiques qui n'ont jamais été publiées, mais encore par un volume de poésies paru en 1915 et intitulé : *Les œuvres meslées de Messire Charles de Claveson, chevalier de l'ordre du Roi, etc., etc...* » (Tournon, Claude Michel, 1615, in 8°).

« La première partie de ce recueil, dit M. Jules Saint-Remy, dans sa *Petite Anthologie des poètes* de la Drôme » contient 140 sonnets, et la seconde des oraisons en vers » Français. Ce livre est fort rare, et ne se trouve ni à la » Bibliothèque de l'Arsenal, ni à la Bibliothèque Nationale... Je m'en console en pensant, avec M. Rochas » que ce volume rare fait plus d'honneur à la piété de » Claveyson qu'à ses talents poétiques. »

Le quatrain suivant est le seul que M. Jules Saint-Remy ait pu nous citer :

Nous n'avons rien de plus utile,
Pour bien servir Dieu et nos roys,
Qu'ouyr l'Eglise et le Concile.
Oracles de leurs saintes lois.

C'est à Charles I^{er} qu'il faut attribuer le seul monument historique et artistique de Claveyson ; je veux parler de la Fresque qui décore la chapelle de la Sainte-Vierge, dans l'église paroissiale. M. l'abbé Cyprien Perrossier a publié dans le *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme* une description aussi complète que judicieuse de cette intéressante peinture. On la trouvera *in extenso* au chap. *Claveyson religieux*.

Le 22 novembre 1599, Charles de Claveyson émancipa son fils aîné Florisel, en lui laissant la pleine et entière possession des biens de la seigneurie. Il se retira à Romans,

avec sa seconde femme, Renée du Peloux, et Charles, le dernier de ses fils (1). C'est là qu'il termina ses jours, à une date que l'on ne peut préciser ; on sait seulement qu'il fit son testament le 16 septembre 1621 (2), en instituant Charles, son fils, son héritier ; et qu'il vivait encore en 1623, ainsi que nous l'apprend la dédicace d'une thèse de philosophie soutenue à cette date devant l'université de Tournon, par le père Albert Jolia, Carme (3).

Charles 1^{er} épousa :

A. — Le pénultième de juin 1574, à Senecey en Bourgogne, Elisabeth de Bauffremont, fille de Nicolas de Bauffremont, baron de Senecey, chevalier de l'ordre du roi, conseiller en son conseil, grand prévôt de France et bailli de Chalon-sur-Saône, et de Denise Patarin, dame de Cruzilles. Elle mourut à Claveyson, le 3 novembre 1590, de la petite vérole, dans la 40^e année de son âge. Son testament est du 1^{er} mars 1590 (4).

B. — Le 28 juillet 1591, à la Motte-de-Galaure, Renée du Peloux, fille de Nicolas de Peloux, chevalier de l'ordre du roi, seigneur de Gourdan, Marclau, la Sablière, gouverneur de la ville et du château d'Annonay. Elle survécut longtemps à son mari, et fit son testament le 5 novembre 1640. Encore vivante en 1650, elle est mentionnée dans les dispositions testamentaires de son fils Charles (5).

Enfants du 1^{er} lit :

1^o Florisel, qui suit ;

2^o Florendos ou Florent, né le 8 mars 1576 ; il eut

(1) et (2) Archives du château.

(3) De Gallier, loc. cit. p. 193,

(4) Le P. Anselme. — Mss. de l'Arsenal. — Archives de l'assistance publique de Paris.

(5) Archives du château.

pour parrain Louis de Monteynard, seigneur de la Pierre, pour marraine Marguerite de Suze, dame de Lesseins; il mourut à Claveyson à l'âge de 8 à 9 ans (1);

3° Charles, né le 3 décembre 1579; parrain et marraine: son oncle Pierre de Claveyson et Marguerite de Pinest, dame de l'Etang. Il mourut à Claveyson le 3 août 1594, au moment où il allait entrer en philosophie au collège de Tournon (2).

4° Un fils né le 14 novembre 1581, et mort à l'âge de deux mois (3);

5° Claude, né le 1^{er} février 1584; parrain et marraine: Claude de Montchenu et Louise de la Madelaine, abbesse de Saint-Paul. Le 25 mai 1603, âgé seulement de 19 ans, il fut brillamment reçu docteur ès-arts libéraux à l'université de Tournon, en présence de Just-Louis, comte de Tournon et de Roussillon, Jean de Gondy, abbé de saint Aubin, Gabriel de Fay-Gerlande, *aliisque permultis* (4). Claude fut seigneur de la maison forte de Rives, et épousa, le 15 août 1612, Louise de Pracomtal, fille de ce Jean de Pracomtal qui fut tué l'an 1588, dans son château d'Ancône, où il était assiégé par les Huguenots. Claude mourut sans postérité (5);

6° Roch-Antoine, né le 18 juin 1586; parrain et marraine: Charles du Peloux et damoiselle Jeanne de Bouchenu, mort à l'âge de 6 mois (6);

7° Aymar, né le 26 novembre 1588; il eut pour parrain, Aymar de Chaste, seigneur de la maison forte de la Bretonnière, et pour marraines, Révérendes dames Antoinette et Hélène de Bressieu, abbeses de Vernaison. Il

(1) (2) et (3) Le P. Anselme. — Mss. de l'Arsenal.

(4) Archives de l'assistance publique de Paris.

(5) D'Hozier. *Généalogie de la maison de Pracomtal*,

(6) Mss. de l'Arsenal.

fut reçu chevalier de Saint-Jean de Jérusalem (langue d'Auvergne) le 30 juillet 1604 (1), « puis quitta la croix » de Malte pour le cordon de Saint-François, après avoir » fait ses caravanes, et mourut capucin, comme un certain nombre de Gentilshommes Dauphinois à cette époque (2); »

8° Jean-Marie, né le 14 mars 1590; parrain et marraine: son frère Florisel et sa sœur Madelaine. Il fut baptisé par le P. Jean Hay, Jésuite, dont j'ai déjà parlé, et mourut l'année de sa naissance, de la petite vérole, comme sa mère et dix jours avant elle (3);

9° Madelaine, née le 3 octobre 1577; parrain et marraine: son oncle François de Claveyson, chevalier de Malte, et Madelaine de Monteynard, sa grand'mère maternelle. Elle épousa Amieu de Borel, seigneur d'Hauterive et de Ponsonnas (4);

10° Anne, né le 20 octobre 1578; parrain et marraine: Anet de Maugiron, bailli du Viennois, et sa tante Madelaine de Claveyson, femme d'Aymar de Chaste. Anne prit le voile, et mourut religieuse de Sainte-Claire, au Puy (5);

11° Constance, née le 17 décembre 1582; parrain et marraine: Louis de Bressieu, seigneur de Beaucroissant, et sa tante Laurence de Claveyson, dame d'Alenet, qui lui donnèrent ce nom à cause de Constance de Bauffremont, abbesse de Saint-Menoux; elle mourut aussi de la petite vérole en 1590, la même année que son frère Jean-Marie et un peu avant sa mère (6);

12° Hélène, née le 4 avril 1585; parrain et marraine:

(1) (2) et (3) Le P. Anselme. — Mss. de l'Arsenal.

(4) Vertot, *Histoire de Malte*, T. VII.

(5) De Gallier. loc. cit. p. 192.

(6) Mss. de l'Arsenal,

Pierre de Revel, seigneur de Nan, et Hélène d'Arces, dame de la Sône. Elle mourut religieuse au monastère de Sainte-Claire d'Avignon, où elle avait été reçue par contrat du 15 novembre 1597 (1).

13° Charlotte, née le 26 mai 1587 ; elle eut pour parrain Charles, son frère, « et fust baptisée promptement, » n'étant née à terme ; aussi mourut-elle quatre jours après (2). »

Enfants du second lit :

14° Un fils mort-né, au terme de sept mois, en 1592 (3) ;

15° Un fils né le 22 décembre 1593, et mort à l'âge de deux mois (4) ;

16° Charles, qui suivra après son frère Florisel ;

17° Laurence, née le 17 janvier 1595 ; parrain et marraine: Jean de Claveyson, baron de Montfrin, et Laurence de Claveyson, dame d'Alenet. Elle devint, par suite de la mort de ses frères, héritière universelle des biens de sa maison, qui passèrent ainsi à la descendance de son mari, Hugues de Lionne, seigneur de Lesseins. (Voyez le chapitre suivant).

(A continuer.)

J. VOSSIER.

(1) Le P. Anselme. — Archives de l'assistance publique.

(2) (3) et (4) Mss. de l'Arsenal.

RECHERCHES SUR LES ÉVÊQUES

originaires du diocèse de Valence.

(SURT. — Voir les 51°, 52°, 53°, 54°, 55°, 56°, 57°, 58°, 59°, 60° et 61° livr.).

10. HUGUES, *Évêque de Die* (1071-1082),
Archevêque de Lyon (1083-1106),
Légat du Saint-Siège.

Victor III ne fit que passer sur le trône de S. Pierre. Il mourut dans des circonstances extraordinaires, le 16 septembre 1087 (1), et eut pour successeur un moine français, Odon, évêque d'Ostie, qui prit le nom d'Urbain II. Celui-ci s'empressa de rendre à l'archevêque de Lyon toutes les faveurs du Saint-Siège, et il l'investit de nouveau de la dignité de légat. Hugues reprit ses fonctions avec une activité et un zèle d'autant plus grands, qu'ils avaient été un instant comprimés; dès lors nous le voyons reprendre le cours de ses travaux et recommencer ses courses apostoliques; il se montre aussi dévoué au pape Urbain qu'il le fut à S. Grégoire VII. L'année même de l'élection du nouveau pontife, il préside un concile à Verdun, où il absout Théodoric,

(1) Hugues de Flavigny raconte que le pape Victor III fut frappé subitement pendant qu'il disait la messe. Se sentant atteint de la main de Dieu, il reconnut ses fautes, et se fit transporter dans l'abbaye du Mont-Cassin, où il mourut peu après. Il recommanda à ses religieux de l'ensevelir dans un coin du cloître, non pas comme pape, mais comme simple abbé. (*Chronicon*, col. 341).— C'est par erreur que l'on a ajouté le récit de la mort de l'abbé de Mont-Cassin à la première lettre adressée par Hugues à la comtesse Mathilde; comme cette lettre a été transcrite de la Chronique de Verdun par ses derniers éditeurs, il n'ont pas su reconnaître le point précis où elle s'arrêtait.

évêque de cette ville, des censures qu'il avait encourues pour avoir adhéré au parti de l'empereur, et deux ans après nous le trouvons à Saumur, où il juge un différend survenu entre l'abbé de St-Serge et celui de St-Aubin d'Angers au sujet de l'église de Champigny. Dans l'acte de transaction qui intervint, Hugues est qualifié de primat de toute la Gaule, et de personnage recommandable par ses éminentes vertus (1). Pierre le Vénérable s'exprime à son sujet en termes non moins élogieux : « Il y avait alors comme archevêque à Lyon, dit-il, le vénérable Hugues, établi par le seigneur pape Urbain légat dans presque toutes les Gaules, en considération de la sainteté de ses mœurs et de sa grande piété (2). »

En 1092, Poppon, clerc de l'église de Trèves, fut élu évêque de Metz. Jarenton, abbé de S. Bénigne de Dijon, qui s'intéressait à la régularité de son ordination, ne voulut pas que le nouvel élu fut sacré par son évêque diocésain, qui était de connivence avec les schismatiques ; il alla prier son ami l'archevêque de Lyon, de vouloir bien venir lui conférer la consécration épiscopale. Il le conduisit à travers mille dangers (3), avec deux de ses suffragants, les évêques de Langres et de Mâcon, jusqu'à Metz, où ils procédèrent de concert, la première semaine du carême, à l'ordination de Poppon. — L'année suivante, Lambert, élu évêque d'Arras, ne pouvant obtenir d'être consacré par son métropolitain, se rendit à Rome ; obligé par le mauvais temps de s'arrêter à Lyon, il y reçut de l'archevêque Hugues, la plus généreuse et la plus cordiale hospitalité. Celui-ci le garda six jours auprès de lui, et le munit à son départ de tout ce qui était nécessaire pour continuer son voyage.

(1) *Virum spectandæ virtutis et totius Galliæ primatem.* (PETRUS VENER. *Miraculor.* lib. 1, cap. 22.)

(2) *Erat tunc fortè in loco Lugdunensis Ecclesiæ archiepiscopus venerabilis Hugo, multâ morum probitate et religiosâ conversatione a Domino Papâ Urbano cunctarum fermè Galliarum constitutus legatus.* (Ibidem, apud MIGNE, *Patr. lat.*, T. CLXXXIX, col. 890.)

(3) *Per bella et gladios, cum omnia mortem intentare viderentur, Metim usque deduxit.* (HUGON. FLAVIN. *Chronicon.*, Ibidem, col. 351).

L'historien qualifie ici notre légat de « lumière ardente et brillante dans la maison du Seigneur, et d'homme louablement honorable et honorablement louable. » (1) A son retour de Rome, Lambert repassa par Lyon, et Hugues lui remit une lettre de recommandation pour Robert, comte de Flandre.

En 1094, Hugues présida à Autun un concile auquel assistèrent trente-deux évêques et bon nombre d'abbés ; entre autres décrets qui y furent portés, on y renouvela les sentences d'excommunication contre l'empereur Henri, l'antipape Guibert et le roi de France Philippe, qui refusait de rompre son union illégitime avec Bertrade de Montfort. On a encore la lettre par laquelle il convoquait à ce concile son hôte l'évêque d'Arras. Peu après, il tint un nouveau concile dans la même ville, et d'autres à Brioude et à Dol. Cette même année encore, il donne aux religieux de Cluny l'église de St-Didier en Bresse, et le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, sur l'ordre d'Urbain II, il absout le comte d'Anjou, Foulques le Rechin, père de la malheureuse Bertrade, dans l'église de l'abbaye de St-Florent d'Angers, de l'excommunication qu'il avait encourue pour d'autres motifs, étrangers au prétendu mariage de sa fille.

L'année d'après, Richier, élu depuis sept ans évêque de Verdun, mais qui n'avait pu obtenir la reconnaissance du Saint-Siège, pour avoir adhéré au parti de l'empereur, sur le conseil de Rodolphe, abbé de Saint-Viton, se rendit à Lyon, auprès de l'archevêque-légat, et abjura solennellement entre ses mains toute participation aux actes et aux sentiments des schismatiques. Hugues, l'ayant admis dans la communion du Saint-Siège, l'ordonna prêtre le samedi saint, et évêque le jour de Pâques (1095). Le nouveau pontife, de retour dans son diocèse, fut accueilli avec honneur par ses collègues voisins, Poppon, évêque de Metz, et Pibon, évêque de Toul, et fut reçu dans sa ville épiscopale au milieu des transports de joie de toute la population.

(1) *Ab Hugonc, lucerna ardente et lucente in domo Domini, laudabiliter honorabili et honorabiliter laudabili, Lugdunensi primate et apostolicæ sedis legato, exceptus est...* (Ibidem)

Nous croyons pouvoir placer vers ce temps-là un fait merveilleux, que raconte Pierre-le-Vénérable. Un incendie s'étant déclaré dans le monastère de Marcigny, Hugues, qui se trouvait alors par hasard dans ce pays-là, entre dans le couvent et adjure les religieuses d'en sortir, pour échapper au danger. Celles-ci s'y refusent, déclarant qu'elles préfèrent mourir que de violer la règle qui les astreint à la clôture. Le légat, pour vaincre leur constance, les somme de nouveau, par l'autorité de S. Pierre, par celle du pape et par l'obéissance qu'elles ont vouée à leur abbé, de sortir immédiatement. Alors une des sœurs lui répond : « Ne nous enjoignez pas, s'il vous plaît, de faire ce qui ne nous est point permis ; mais plutôt que de nous obliger à fuir le feu, armé de la vertu du Christ, ordonnez au feu de s'éloigner de nous. » — L'archevêque, étonné de la foi de cette femme, et se sentant lui-même animé de l'Esprit de Dieu : « Au nom du Seigneur, dit-il, et par la vertu de cette foi qui vient de parler, retire-toi, feu pestifère, de cette demeure des servantes de Dieu. » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'aussitôt les flammes s'abaissèrent, comme étouffées par une puissance invisible, et s'éteignirent entièrement sans aucun secours humain, et sans qu'il y eut une seule goutte de pluie (1).

En cette même année 1095, un nouveau nuage s'éleva sur l'horizon de notre prélat. Le Pape ayant convoqué un concile à Plaisance, et y ayant invité nommément l'archevêque de Lyon, celui-ci négligea d'y aller et n'y envoya personne pour le représenter. Pour ce motif, il fut suspendu de ses fonctions de légat, au dire de Berthold de Constance ; mais cette disgrâce ne fut pas de longue durée ; car Hugues n'eut pas de peine à se disculper auprès du pape. Le 4 avril de la même année, il partit en pèlerinage pour Saint-Jacques de Compostelle, escorté d'une compagnie d'honneur composée de prêtres et de laïques. Il passa par le Puy, et s'y arrêta trois jours ; ses compagnons de route eurent de la peine à l'arracher de cette ville, où plu-

(1) PETR. VENER., *De miraculis*, lib. 1, cap. 22. (*Apud Migne, loc citato.*)

sieurs religieux voulaient le retenir. Il arriva enfin à Saint-Jacques la veille de la Pentecôte, et y célébra les offices de la fête en présence de l'évêque, au milieu d'un grand concours de peuple. Il en repartit le lendemain, et fut de retour à Lyon trois jours avant la fête de saint Jean-Baptiste. Peu de temps après, il se porta à la rencontre d'Urbain II, qui était entré en France, et se rendit avec lui à Cluny, où il consacra un autel dans la nouvelle basilique. Il assista au concile de Clermont, qui s'ouvrit sous la présidence du pape le 28 novembre.

Sur ces entrefaites, il fut choisi pour arbitre, avec l'archevêque de Bourges, par Hugues, abbé de Cluny, dans son différend avec Ponce, abbé de la Chaise-Dieu, au sujet du prieuré de Bort; il l'adjudgea aux religieux de Cluny, par une décision datée du 1^{er} décembre. Pendant la tenue du concile, Hugues fit confirmer par le pape la suprématie de son église sur les quatre provinces de Lyon, Sens, Tours et Rouen, qui lui avait été autrefois concédée par S. Grégoire VII. Mais Richier, archevêque de Sens, refusa de reconnaître cette suprématie, et se plaignit à Yves de Chartres de l'injuste préjudice qui lui était causé par les prétentions ambitieuses de l'archevêque de Lyon. Yves lui conseilla de se soumettre à la sentence du pape, en attendant qu'il pût faire valoir auprès de lui les motifs de l'exemption de son église. Mais Richier ne goûta pas cet avis et, sans s'arrêter aux protestations de son rival, il imposa les mains à Sancion, élu évêque d'Orléans. Hugues saisit cette occasion pour faire sanctionner de nouveau les prérogatives de son siège par le pape Urbain II, qui les reconnut et les détermina de la manière la plus formelle dans une bulle adressée à son légat; celui-ci les fit aussi ratifier par deux conciles, tenus à Tours et à Nîmes. Richier, auquel le pape, en punition de son entêtement, avait retiré l'usage du pallium et la juridiction sur ses suffragants, aimait mieux mourir interdit que de consentir à un amoindrissement de son autorité. Daïmbert ayant été élu à sa place, Hugues, en sa qualité de légat, défendit qu'on le sacrât avant qu'il eût promis entre ses mains de reconnaître la suprématie de l'église de Lyon. Le nouvel élu ne voulait pas

se départir des prétentions de son prédécesseur ; il mit dans sa cause Yves de Chartres, qui voulut prendre sa défense; celui-ci écrivit au pape en faveur de son protégé une lettre dont certaines expressions pas assez mesurées lui firent encourir la disgrâce d'Urbain II. Daïmbert, voyant que son affaire n'avancait pas, se rendit à Rome, et parvint à se justifier auprès du pape, qui lui conféra la consécration épiscopale moyennant certaines conditions. Le nouveau prélat vint à Rome une seconde fois, et promit solennellement au Pape, en présence d'Ismidon, évêque de Die, et des députés envoyés par Hugues, de reconnaître la juridiction de celui-ci, et de se rendre à Lyon pour lui prêter foi et hommage; ce qu'il fit, sans doute à son retour ; de telle sorte que la paix fut rétablie définitivement entre les deux métropoles, moyennant la sujétion de la plus petite à la plus grande.

En 1096, notre archevêque accompagna à Tours le souverain pontife, qui devait tenir un concile dans cette ville. Il y assista et souscrivit à plusieurs actes et rescrits d'Urbain II ; il assista aussi à la consécration de la grande église de Marmoutiers. Cette même année, Guillaume, comte de Forez, remit entre ses mains l'église de Saint-Julien de *Mondonio*, que ses ancêtres tenaient depuis longtemps en fief de l'église Saint-Etienne (cathédrale) de Lyon. Hugues en fit don à Ponce, abbé de la Chaise-Dieu, et fit confirmer cette libéralité par son chapitre.

Vers ce temps-là, l'Angleterre était profondément troublée et agitée par des dissensions religieuses. Guillaume-le-Roux, fils et successeur de Guillaume-le-Conquérant, s'était déclaré pour le parti de l'antipape Guibert, et persécutait les évêques demeurés fidèles au pape légitime. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, qui se montra le plus énergique à résister aux prétentions du roi, encourut plus particulièrement l'animadversion de celui-ci. Anselme était étroitement lié avec l'archevêque de Lyon, et leur amitié remontait déjà à de longues années. Se voyant réduit à l'impuissance d'administrer son diocèse, il écrivit à son ami pour lui demander s'il ne conviendrait pas mieux qu'il se démit de son siège que de conserver un

titre dont il ne pouvait remplir les fonctions. La réponse de Hugues à cette lettre nous manque ; mais ce fut sans doute sur son conseil qu'Anselme demeura dans sa charge et persévéra dans la lutte. L'année d'après (1096), contraint de quitter son église et de prendre le chemin de l'exil, il se souvint de l'amitié de l'archevêque de Lyon et lui fit demander l'hospitalité. Celui-ci l'accueillit avec tous les témoignages de la vénération la plus grande et de la plus cordiale affection. Dès qu'il fut instruit de son arrivée, il envoya à sa rencontre les plus honorables de ses familiers, et lui témoigna les plus grands égards pendant son séjour, voulant qu'il fût auprès de lui, non pas comme un hôte et un étranger, mais comme un maître dans sa maison ; il l'assistait comme un simple suffragant quand il célébrait la messe, et se tenait assis à ses pieds lorsqu'il prêchait. Il lui faisait remplir dans sa cathédrale toutes les fonctions épiscopales, administrer les sacrements et présider les solennités, comme s'il eût été dans son propre diocèse. A son retour de Rome en 1099, le saint pontife s'arrêta de nouveau à Lyon, où il fut reçu avec le même empressement et les mêmes honneurs. Ecrivant de là à son archidiacre de Cantorbéry, nommé aussi Hugues, pour lui faire part de l'accueil bienveillant que lui avaient fait partout les évêques de France, Anselme ajoutait : « Parmi eux, le vénérable archevêque de Lyon se plaît à me » donner en ce moment l'hospitalité la plus généreuse, et à me » traiter avec les plus grands égards. Il voudrait me garder » toujours, tant que je demeurerai exilé de mon église (1). » Obligé de s'exiler de nouveau en 1103, l'archevêque de Cantorbéry vint encore frapper à la porte hospitalière de l'archevêque de Lyon, qui le garda cette fois un an et quatre mois. Parmi les lettres de Hugues, il y en a une qui est adressée à son saint

(1) *Inter quos venerabilis archiepiscopus Lugdunensis gaudet ad præsens se suam mihi munificentiam copiose et honorifice exhibere, et desiderat me semper secum, quandiv exul ero ab ecclesia nostrâ, manere.*— On trouve dans la vie de S. Anselme écrite par Eadmer, son secrétaire, des détails fort intéressants sur le séjour du saint archevêque à Lyon. (Migne, *Patrolog. lat.* T. CLVIII, col. 104 et suiv.)

ami ; il la lui écrivit à son retour de la Terre-Sainte. Il l'y invite de nouveau, si le roi d'Angleterre le tracasse encore, à revenir chez lui, « dans sa maison qui est sienne, qui a été sienne et qui l'est encore, et qui le sera toujours de plus en plus (1). »

En 1097, Hugues sacra évêque de Mâcon son archidiacre Bérard, et probablement aussi Ismidon, chanoine de son église, pour le siège de Die, dont l'évêque Ponce, accablé d'infirmités, demandait un coadjuteur (2) ; car on ne saurait admettre que notre puissant légat soit demeuré étranger au choix de son deuxième successeur dans une église à laquelle il était demeuré toujours bien attaché, surtout lorsque l'on voit l'écu désigné parmi les chanoines de sa métropole. Ce choix du reste fut excellent, comme le prouvèrent la haute sagesse et les grandes vertus de saint Ismidon.

La même année, Hugues donna pour abbé aux moines de Flavigny son homonyme le célèbre annaliste, qui était religieux de saint Bénigne de Dijon, où Jarenton, l'ami et le compatriote du légat, était abbé. Le nouvel élu étant venu auprès de Hugues, pour en recevoir la bénédiction abbatiale, celui-ci l'adressa à cet effet à Haganon, évêque d'Autun, avec une lettre que l'abbé de Flavigny rapporte dans sa chronique (3).

L'un des plus beaux titres de gloire de notre archevêque est d'avoir contribué à la fondation de l'ordre de Cîteaux. Ce fut lui qui autorisa saint Robert, abbé de Molesmes, à quitter ce monastère, où il ne pouvait ramener les religieux à l'observance de la discipline monastique, pour se retirer, avec six de

(1) *Quod si... persecutione ingruente, vos cedere, aut etiam locum mutare necesse fuerit, sanctitatem vestram submissis precibus exoramus ut ad puerum vestrum declinare non dedignemini, et ad domum vestram quæ vestra fuit, et quæ modo vestra est, et de die in diem semper melius vestra erit.* (ANSELMUS CANTUAR. Opera, apud Migne, t. CLIX, col. 101)

(2) Une lettre d'Urbain II du 9 janvier 1097, adressée à Hugues de Lyon, lui recommande de donner à l'évêque de Die le coadjuteur qu'il désire. Ce document achève de lever tout doute sur la désignation par notre archevêque de saint Ismidon pour l'évêché de Die.

(3) HUGON. FLAVIN. Chronicon, apud Migne, loc. cit. col. 355.

ses compagnons, dans un lieu désert et couvert de forêts. Le premier établissement de Cîteaux eut lieu vers l'an 1098 (1). Cependant, les moines de Molesmes, mécontents de Gaufridus, que l'évêque de Langres leur avait donné pour abbé, réclamèrent leur ancien supérieur, et s'adressèrent au pape Urbain II pour obtenir son retour. Celui-ci chargea son légat de régler cette affaire. Hugues en écrivit une longue lettre à l'évêque de Langres, nommé aussi Robert (2), et obligea l'ancien abbé de Molesmes de revenir prendre la direction de ce monastère. Le saint abbé obéit aux ordres du légat, malgré la peine qu'il éprouvait de quitter ses compagnons. Ceux-ci, sauf deux, qui accompagnèrent saint Robert à Molesmes, restèrent dans leur solitude de Cîteaux, où ils continuèrent à observer dans toute sa sévérité la règle de saint Benoît, sous la conduite d'Albéric, qu'ils avaient pris pour abbé. Hugues, touché de leur ferveur, ne cessa de les favoriser, et obtint à l'ordre naissant de nombreux privilèges.

A l'avènement de Pascal II, Albéric envoya quelques-uns de ses religieux à Rome, solliciter sa protection; en passant à Lyon, ils s'arrêtèrent chez l'archevêque, qui leur remit une lettre de recommandation pour le nouveau pape (3). Il leur concilia aussi les faveurs de Eudes, duc de Bourgogne, qui leur fit de grandes libéralités, et releva de son extrême pauvreté le monastère fondé par saint Robert.

L'année même de la mort d'Urbain II (1099), Hugues convoqua un concile provincial à Pierre-Scise, près de Lyon, auquel il appela Daïmbert de Sens. Yves de Chartres crut devoir, à cette occasion, lui écrire une lettre très vive, dans laquelle il lui reproche de s'arroger des droits que les saints canons ne lui donnaient pas, et de se montrer très prompt à lancer des excommunications et des interdits. Il paraît cependant que les

(1) HUGON. LUGDUN. Epistol. XXII, *apud* Migne, *Patr. lat.* T. CLVII, col. 523.

(2) *Ibidem*, Epist. XXIII.

(3) *Ibidem* Epist. XXIV, col. 525.

sentiments d'algreur que l'évêque de Chartres manifestait dans cette lettre n'étaient pas très profonds; car le pape Pascal ayant retiré leurs pouvoirs aux légats français institués par Urbain II, et envoyé en France, contrairement à la coutume de ses prédécesseurs, des Italiens pour remplir ces délicates et importantes fonctions, cette mesure souleva d'unanimes réclamations. Yves de Chartres se fit l'interprète du mécontentement de ses collègues, et écrivit au pape pour le prier de vouloir bien leur donner des légats indigènes, qui comprendraient mieux l'esprit et les besoins de leurs compatriotes. « Nous ne » connaissons personne de plus apte à cet office, ajoute-t-il, » que le seigneur archevêque de Lyon, qui depuis longtemps » déjà en remplissait les fonctions, et qui, par la connaissance » que j'ai pu en avoir, l'a exercé avec le plus grand avantage » tant de l'Eglise romaine que des transalpins (1). »

Le pape Pascal persista néanmoins dans sa résolution, et maintint ses légats étrangers, qui convoquèrent un concile à Autun, et le tinrent ensuite à Valence, le 30 septembre 1100. Hugues ne s'y rendit pas, sous prétexte de maladie; mais il s'y fit représenter. Ses suffragants de Langres et de Châlon-sur-Saône n'y parurent pas non plus, empêchés, dit-on, par leur métropolitain (2). Il alla même jusqu'à blâmer publiquement les décisions portées par les légats, notamment dans l'affaire de Norgaud, évêque d'Autun, qu'ils avaient déposé. Habitué à commander, il lui coûtait d'avoir à s'incliner devant une auto-

(1) *Cui sollicitudini nullum cognovimus magis idoneum quam D. Lugdunensem archiepiscopum, qui et in eodem officio jam diu ministravit, et ut experimento cognovimus, tam Romanæ Ecclesiæ quam Transalpinis mirabiliter profuit.* (LYON. CARNOT. Opera, apud MIGNE, Patrol. lat., t. CLXII, col. 128).

(2) *Quamquam episcopi dioceseos ejus, Linguonensis et Cabilonensis, non interfuerint, prohibiti, ut dicebatur, ab eodem Lugdunensi.* (HUGON. FLAV. Chronic. Ibidem, col. 376).— L'abbé de Flavigny raconte comme témoin oculaire ce qui se passa dans ce concile de Valence, auquel il avait été cité par les légats pour se purger de certaines accusations. Son récit est fort circonstancié pour ce qui le concerne (col. 376-79).

rité subalterne. On croit que ce fut pour se soustraire à cette dure alternative, et pour faire diversion au chagrin qu'il éprouvait de se voir déchu de sa dignité de légat, qu'il résolut de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte ; d'ailleurs, il fallait du mouvement à cet esprit actif et entreprenant ; il ne pouvait demeurer en repos. Hugues convoqua donc à Anse, vers le mois de mars 1100, un concile auquel se trouvèrent les archevêques de Cantorbéry, de Sens, de Tours et de Bourges, et neuf évêques, parmi lesquels ceux de Châlon-sur-Saône, d'Autun, de Mâcon, d'Auxerre, de Paris et de Die, et où ce voyage fut décidé. On y déclara exclus de la communion de l'Eglise ceux qui, s'étant engagés à partir pour Jérusalem, avaient négligé de le faire, jusqu'à ce qu'ils eussent accompli leur vœu (1). L'archevêque de Lyon envoya ensuite des députés au pape pour lui faire part de sa résolution, et obtenir l'autorisation dont il avait besoin pour quitter son diocèse. Pascal approuva son dessein et le bénit très volontiers ; il offrit même à Hugues la légation de l'Asie. Celui-ci ne crut pas devoir l'accepter. Il partit après les fêtes de Pâques, en compagnie d'Ismidon, évêque de Die, qui paraît avoir joui de toute sa confiance et de sa plus cordiale intimité (2). Ils passèrent par Rome, et ils rencontrèrent en route un légat du pape partant pour l'Angleterre. Hugues en obtint le rétablissement de l'évêque d'Autun (3). Nos deux pèlerins ne furent de retour de leur voyage d'outre-mer que dans le courant de l'année 1103 ; car, dans un concile tenu à Marseille

(1) HUGON. FLAVIN. Chron. *Ibid.* col 375. — Il est encore fait mention du pèlerinage de Hugues de Lyon en Terre-Sainte dans une charte datée du 13 mars 1101 du *Cartulaire de Savigny* (publié par M. Aug. Bernard), t. 1^{er}, pp. 432-34.

(2) On trouve dans le même cartulaire, t. 1^{er}, p. 439, une lettre de Hugues à saint Ismidon, que la collection éditée par Migne ne renferme pas. M. l'abbé J. Chevalier l'a publiée dans son *Essai historique sur Die*, p. 483.

(3) L'affaire de Norgaud est racontée avec détails dans l'ouvrage ci-dessus mentionné de notre savant collègue et ami, p. 180.

en avril de cette année-là, l'ancien archidiacre de Hugues, Bérard, évêque de Mâcon, déclare qu'il administre, avec son diocèse, celui de Lyon, en l'absence de l'archevêque ; mais peu après nous voyons celui-ci donner à Bégon, abbé de Conques, en Rouergue, les églises de Ste-Foi du Châtelet et de St-Victor-sur-Loire, moyennant certaines redevances. Hugues, duc de Bourgogne, avait usurpé certains droits sur l'église de St-Marcel-lès-Chalon : notre archevêque obtint du duc, son homonyme, dont il est qualifié neveu (1), une charte par laquelle celui-ci se désiste de toutes ses prétentions. Cet acte fut passé en présence de l'archevêque, dans les appartements de Jarenton, abbé de St-Bénigne de Dijon, l'an 1104.

Les années suivantes furent marquées par quelques autres donations et transactions, qui nous montrent notre vaillant prélat sur la brèche jusqu'au dernier instant. L'année même de sa mort, il donna à Hugues, abbé de Cluny, l'église de St-Germain en échange de celle d'Artas, que ses chanoines lui reprochaient d'avoir aliénée ; car elle avait appartenu à l'église de Lyon de temps immémorial (2). Peu après, il règle amiablement, par ordre du pape, le procès pendant entre les religieux de Saint-Bénigne et les clercs de Besançon pour l'église de Salins. Dans cet acte, daté du samedi veille des Rameaux, 31 mars 1106, il prend le titre de légat du Saint-Siège apostolique : ce qui indique qu'il a conservé cette dignité jusqu'à sa mort.

Peu de temps encore avant de mourir, il fit don de l'église de St-Trivier à Aimeric, abbé de la Chaise-Dieu. Le pape Pascal II, dans une bulle du 4 février 1107, fait mention de cette donation comme ayant été faite récemment par l'archevêque de Lyon, de vénérable mémoire (3).

Hugues se rendait au concile de Guastalla, où il avait été convoqué par le pape, lorsque, surpris en route par une fièvre

(1) *Donec prioris S. Marcelli dignitas devenit ad domnum Hugonem, venerandum Lugdunensem archiepiscopum*, Hugonis (ducis) nepotem.

(2) HUGON. LUGDUN. Epistol. XXVII. (*Loc. cit.* col. 525).

(3) MABILLON, Annales ord. S. Ben., t. V, p 499.

maligne, il mourut à Suse en Piémont, le 6 octobre 1106. La nouvelle de ce triste événement se répandit immédiatement dans le monde chrétien, et tous déplorèrent la perte de ce grand homme et la considérèrent comme une calamité pour l'Eglise. S. Hugues, abbé de Cluny, s'empressa d'en faire part à l'illustre ami du défunt, S. Anselme de Cantorbéry : « Sachant la » grande intimité qui, par la permission de Dieu, régnait entre » vous et le seigneur Hugues, archevêque de Lyon, lui dit-il, » nous avons jugé à propos de vous faire connaître sa mort, » perte irréparable et infiniment regrettable pour nous et pour » tous les gens de bien ; afin que, l'ayant aimé pendant sa vie » d'une amitié véritable, vous vous appliquiez à la lui témoigner » encore, par vous et par les vôtres, après sa mort ; car il s'est » endormi dans la paix le 6 novembre, à Suse, pendant qu'il » se rendait au concile, où l'autorité apostolique l'appelait. Il » a été enseveli dans cette ville, en l'abbaye de St-Just, avec » les honneurs convenables à son rang (1). »

Baudry, abbé de Bourgueil lui composa cette épitaphe :

Post Lugdunensis præsul, prius Hugo Diensis
 Magnus Romanæ filius Ecclesiæ.
 Quem sibi legatum Romanus papa rogavit,
 Ad synodum veniens, proh ! dolor, occubuit.
 Virtutum cellam, divini pectoris aulam
 Hæc tumulavit humo Segusiensis homo.
 Lætatus Justus, hospes bonus, hospite tanto,
 Quem Deus eximius misit ei socium.
 Lugdunum luge, solemnia conciliorum
 Occubitu Patris occubuere tibi (2).

« Hugues, d'abord évêque de Die, puis archevêque de Lyon, illustre fils de l'Eglise Romaine, que le pape de Rome s'était choisi pour légat, a succombé, hélas ! en venant au concile. Son cœur, sanctuaire des vertus, a été enseveli dans cette terre par un habitant de Suse. Just (3), l'hôte excellent, s'est réjoui de

(1) ANSELMUS CANTUAR. *opera*, Migne, Patr. lat. T. CLIX, col. 241. —
 MABILLON, *Annales ordin. S. Benedicti*, T. V, p. 463.

(2) BALDERICUS, *apud* Migne, Patr. lat. T. CLXVI, col. 1189.

(3) On sait que S. Just fut archevêque de Lyon.

donner l'hospitalité à ce grand homme, que Dieu, admirable dans ses œuvres, lui a envoyé pour compagnon. Pleure, Lyon ; avec ton père sont tombées les solennités de tes conciles. »

Severt rapporte que Hugues laissa à son église neuf chapes frangées d'or, quatre chasubles, six dalmatiques, et tous les ornements nécessaires aux offices pontificaux ; qu'il orna les murs de sa cathédrale et y fit placer cinq vitraux ; érigea le grand autel, fit construire les appartements épiscopaux, et en partie les tours et les cours extérieures ; enrichit la chapelle épiscopale de fresques et d'une mosaïque, laissa une grande quantité de livres, et d'abondantes provisions. Il fonda la collégiale de saint Irénée, qu'il composa de chanoines réguliers, et les dota avec des biens qui avaient autrefois appartenu à cette église, et qu'il racheta à grand prix des mains de laïques qui les avaient usurpés. D'après un autre document cité par le P. Ménestrier, il fit don à son église cathédrale des églises de Sandrens avec ses dépendances, de Sainte-Marie-de-Chérers, de St-Etienne-sur-Coise, de St-Symphorien-le-Châtel, de St-Martin-de-Pomey et de St-Martin-de-Noailles.

Hugues a-t-il été cardinal ? — Quelques auteurs lui donnent ce titre, et il lui est attribué dans la suscription d'une lettre que lui écrivit le pape S. Grégoire VII, en même temps qu'à Richard, abbé de St-Victor de Marseille : *Gregorit VII eptistola Ugoni, Diensts ecclesiæ episcopo, et Richardo Massilienst, CARDINALIBUS* (1). Mais ce n'est peut-être là que l'annotation d'un éditeur, et on ne trouve son nom dans aucune liste authentique des promotions de cardinaux. Quoiqu'il en soit, Hugues fut l'un des personnages les plus remarquables et les plus illustres de son siècle, tant par son caractère et ses talents que par le rôle éminent qu'il remplit dans l'Eglise. Les auteurs contemporains lui décernent les plus grands éloges, et sont unanimes à exalter son zèle pour l'Eglise, ses qualités de cœur, sa fermeté et son énergie, la pureté de sa doctrine, en même

(1) DOM BOUQUET, *Recueil*, t. XIV, p. 186. — MIGNÉ, *Patrol. latine*, t. CXLVIII, col. 701.

temps que l'intégrité de ses mœurs et la sainteté de sa vie. Aux témoignages que nous avons cités dans le cours de cette notice, nous pourrions en ajouter bien d'autres, aussi nombreux qu'honorables pour sa mémoire. Nous relèverons seulement les suivants : S. Anselme lui adresse ce bel éloge dans une de ses lettres : « Etant convaincu comme je le suis que votre esprit est toujours affermi dans la vérité, je voudrais que l'on prît votre avis toutes les fois qu'il est question de la liberté de l'Eglise et de sa véritable utilité (1). » — Guillaume de Malmesbury, au livre 1^{er} de *Gestis Pontificum Anglorum*, s'exprime en ces termes au sujet de notre compatriote : « Hugues, archevêque de Lyon, légat du Siège apostolique en France, était un homme d'une grande réputation et d'une grande autorité, que relevait encore la sainteté de sa vie (2). » — Guigues le Chartreux, parlant du voyage de S. Hugues à Avignon, raconte comment il fut rejoint à Valence par l'évêque de Grenoble son homonyme : « Il arriva, dit-il, que le seigneur Hugues, légat dans toutes les Gaules, par le commandement de Grégoire VII, de bienheureuse mémoire, vint dans cette ville (de Valence). C'était un homme plein d'énergie et d'une grande réputation pour traiter les affaires de l'Eglise (3). » — Le poète anglais Gualo fait aussi mention de Hugues dans un fragment qui nous a été conservé d'une satire contre les simoniaques :

Sacrilegis monachis, emtoribus ecclesiarum

Composui satyram, carmen per sæcula clarum

(1) *Quoniam ergo mentem vestram certus sum solidatam in veritate, vellem sententiam vestram esse præsentem ubicumque tractatur de Ecclesiæ Dei libertate et verâ utilitate.* (ANSELMI CANTUAR. Opera, apud MIGNÉ, *Patr. lat.*, t. CLIX, col. 160).

(2) *Lugdunensis archiepiscopus Hugo, legatus Apostolicus, in Gallia magni nominis et potentia, nec religionis egenus.* (VILLELM. MALMESBURIENSIS, apud MIGNÉ, *ibid.*, t. CLXII, col. 308)

(3) *Contigit D. Hugonem, Galliarum omnium ex præcepto beatæ memoriæ Gregorii VII legatum ad eandem venire civitatem, virum scilicet in ecclesiasticis negotiis strenuum et famosum.* (GUIGO CARTUS., apud MIGNÉ, *Patrol. lat.*, t. CLIII, col. 765).

Quam quia vir magnus corroborat Hugo Diensis,
Noster amicus eam legat Otto suessionensis (1).

Nous pourrions multiplier ces témoignages, en parcourant les écrivains ecclésiastiques du XI^e et du XII^e siècle; il faudrait un volume pour les citer tous. Les lettres de S. Anselme en particulier sont pleines des expressions les plus élogieuses et les plus touchantes à l'endroit de celui qui fut son hôte et son intime ami. Une telle amitié suffirait à justifier notre légat de certains griefs dont on a essayé de ternir sa mémoire : s'il fut sévère dans l'exercice de ses fonctions, et s'il se montra jaloux de ses prérogatives, ce ne fut ni par dureté de cœur, ni par ambition ; mais par un pur zèle de la justice, poussé peut-être à l'excès. Il fut un esprit supérieur et un grand cœur, mais non point un homme hautain et orgueilleux ; ses rapports avec S. Grégoire VII et S. Anselme nous le montrent au contraire plein de déférence, de modestie et de véritable humilité, d'une grande droiture et loyauté de caractère, et surtout d'un dévouement à toute épreuve à la sainte Eglise romaine et d'une fidélité inviolable à la foi catholique. Sa vie tout entière, comme celle du grand pape dont il partagea les glorieux travaux, peut se résumer dans ces paroles que prononçait S. Grégoire VII mourant : *J'ai aimé la justice et j'ai détesté l'iniquité*. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son digne et immortel légat.

Nous croyons superflu d'ajouter ici la liste des auteurs qui ont écrit sur Hugues de Die ; on en trouvera une longue énumération dans le *Répertoire des sources historiques du moyen âge* de M. l'abbé Ulysse Chevalier, et en tête de la notice que lui a consacrée son cousin, M. l'abbé Jules Chevalier. Nous y renvoyons le lecteur.

L'abbé JULES PERROSSIER.

(A continuer).

(1) FABRICIUS, *Bibliotheca mediæ ævi*, t. III p. 111.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA TOUR DE CREST

(SUITE.— Voir les livr. 58, 60 et 61).

VII.

LE DÉNOUEMENT.

Maintes fois arrêtée et toujours reprise, la guerre ensanglanta et désola notre pays de 1226 jusqu'au dernier traité du 4 juillet 1356, réalisant enfin le rêve de sept générations de Poitiers, qui assura au comte de Valentinois la possession intégrale de Crest.

BRUN-DURAND, *Le fiefs de Mons levesque et conte al chastel de Crest.*

Aymar IV mourut en 1329, à l'âge de près de 80 ans, laissant de Polie de Bourgogne, dame de Saint-Vallier, Aimar V qui reprit les hostilités contre Guillaume de Roussillon, évêque de Valence, sous prétexte que son droit de patronage sur les églises de Brisans à Crest et de Vérone avait été méconnu. En vain le prélat proposa-t-il des moyens de conciliation, le comte se porta à toutes sortes de violences, saccageant les terres épiscopales sans merci ni pitié. Guillaume de Roussillon appela à son aide Albert de Sassenage qui rassembla aussitôt des troupes, défait le comte dans une bataille rangée et l'emmena captif.

Pareil succès donna au vainqueur assez d'autorité pour obtenir une réconciliation entre les deux adversaires. (1329) (1).

Entre autres preuves des faits de guerre énoncés, il existe 1° à la date du 2 mars 1330 une déclaration d'Aimar de Poitiers, d'avoir reçu de Guillaume Dieulefit, de Crest, 500 mesures d'avoine et 26 sommées de vin pour l'entretien des troupes qu'il avait tenues dans cette ville et de vouloir en rembourser la valeur au moyen des revenus du péage et des moulins de Crest et de Vaunaveys (2) ; 2° diverses procédures établissant que le baron de Sassenage obtint à cette occasion de l'église de Valence une pension annuelle de 200 livres, éteinte en 1390 par la cession du fief de Montelier (3), et un revenu annuel de 104 florins d'or sur le péage de Valence. « Le comte, tant qu'Albert vécut, n'osa rien entreprendre contre ce qu'il avoit promis, pour n'être pas obligé de se mesurer une seconde fois avec un si rude combattant (4). » Cependant on a des traités du 6 mars et du 9 avril 1332 entre Aimar de Lavoulte, successeur de Guillaume de Roussillon, et Aimar V de Poitiers, son oncle maternel, d'après lesquels la ville de Crest fut laissée en pariage aux deux suzerains et la police intérieure réglementée. Le pape Jean XXII, ayant chargé deux cardinaux d'établir les conditions d'une paix durable, ceux-ci décidèrent que *le mère et mixte empire*, la juridiction entière, les fiefs de l'évêque et du comte, ainsi que la garde des clefs et des portes de Crest seraient communs ; que ni

(1) CHORIER, *Hist. générale* II, 256. — COLUMBI, *De rebus gestis*. 157.

(2) Archives de l'Isère. *Valentinois en général*, p. 3, n° 13.

(3) Invent. de l'évêché, par Molinier de la Fabrégne, mss. et procédures aux Archives de la Drôme.

(4) CHORIER, *Hist. gén.* II, 256-57.

l'un ni l'autre ne pourraient en mettre le château et le territoire sur le pied de guerre pour se combattre réciproquement ; que le mur construit par Aimar de Poitiers, obstacle réel à l'accès de la demeure épiscopale, serait démoli ; que si l'un des coseigneurs voulait bâtir, il pourrait prendre du sable et des pierres dans un fonds commun à tous les deux ; que l'évêque aurait la liberté d'achever la forteresse commencée dans le château de Crest (*fortalitium inchoatum in castro de Crista*), sans en élargir l'enceinte, et de construire entre son fort et celui d'Aimar une cour de 8 cannes de long sur 4 de large, une chambre de 4 cannes carrées et une cuisine de pareille surface ; que les habitants de Crest de plus de 14 ans jureraient fidélité aux coseigneurs pour la garde du château envers et contre tous (1).

En outre, d'après le *Gallia christiana* et Columbi, le comte de Valentinois rendit hommage à l'évêque pour Crest, Chabریان, Auriple, Soyans, Puygiron, Upie, Montmeyran, La Vache, etc. (2).

Henri I^{er} de Villars, successeur d'Aimar de Lavoulte, ne paraît pas avoir joui de la paix avec Aimar V, car Humbert II, dauphin de Viennois, voulant éteindre un incendie naissant, se transporta à Chabeuil et fit accepter une trêve aux deux rivaux. Toutefois, « la mort emporta l'un des signataires et dispensa l'autre de ses engagements. » Pierre de Chastellus, nommé en remplacement de Henri de Villars, appelé au siège de Lyon, descendait des seigneurs de la terre de même nom dans le Royannais. Aux

(1) Manusc. de la Biblioth. de Carpentras, n° XLIV. T. II, p. 39.
Note due à l'obligeance de M. l'abbé Jules Chevalier.

(2) T. XVI, pp. 128-29. — COLUMBI, p. 166.

premières escarmouches, et peut-être même aux simples menaces du comte de Valentinois, il investit le château et la ville de Crest. De son côté, Louis I^{er}, fils d' Aimar V et de Sibille de Baux, se préparait à sauver la place, quand le pape, averti de cette levée de boucliers, envoya inutilement des négociateurs à l'un et à l'autre. (Vers 1345).

Le comte de Valentinois s'étant rendu maître de Crest « attaquait l'évêque et le contraignit de se retirer, et après » il dissipa ses troupes, ayant eu l'avantage en un combat » (près d'Eurre), où 200 hommes parmi les *épiscopaux*, comme on les appelait, trouvèrent la mort, et un plus grand nombre, la captivité. Irrité de cet échec, Pierre de Chastellus demeura sourd à toute proposition d'accommodement, et aux ravages commis par le seigneur de Claveyson, allié du comte, il répondit par l'incendie des maisons des mandements de Charpey et de Quint; les troupes de son rival firent subir le même sort à Alixan, et Henri de Villars, archevêque de Lyon, venu pour réconcilier le comte et l'évêque, put voir de Chabeuil où il se trouvait, le village de Barcelonne livré aux flammes par les gens de Pierre de Chastellus (1).

Après de si tristes exploits, les belligérants prêtèrent l'oreille aux négociations, et des trêves, successivement prorogées, amenèrent enfin la paix (2).

Aimar VI, dit le Gros, avait, à 18 ans, succédé en 1345 à Louis, son père. De son côté, Pierre de Chastellus ne survécut pas longtemps à son rival, et bien que le P. Columbi se borne à vanter la profonde tranquillité dont joui-

(1) CHORIER, *Hist. gén.* II, 321 — et *Hist. abrégée* 308, *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme*, 60^e livr. p. 53.

(2) CHORIER, *Hist. génér.* II, 321.

rent les populations sous son épiscopat, il n'est guère possible de révoquer en doute les révélations de Chorier, puisées dans les registres de la Chambre des Comptes et dans les mémoires de Pilati (1).

Jean III évêque, un instant, de Valence fut remplacé par Louis de Villars vers 1354 et celui-ci eut à se plaindre des attaques nouvelles d'Aimar VI qui abattit sa tour. Cependant les parties, grâce à la médiation de plusieurs cardinaux et du pape lui-même, finirent par s'entendre et un traité du 4 juillet 1356 — d'autres disent 1358 — assura la possession intégrale de Crest aux comtes de Valentinois en échange d'une pension annuelle de 200 florins d'or et des terres de Bezaudun et Bourdeaux, d'où vint le proverbe :

*Fallait avoir le sens perdu
Que laissa Crest pour Bezaudu (2).*

Toutefois, si l'échange se trouva désavantageux à l'église, il eut pour résultat final d'assurer une paix durable au Valentinois et à ses populations, lasses de tant de guerres.

Aimar VI, d'après M. l'abbé Vincent, restaura le château et le donjon nouvellement acquis, en embellit plusieurs salles pour son habitation personnelle, et établit dans la ville un hôtel des monnaies, sous la direction de Pierre Chabert, son trésorier général ; de plus il céda aux habitants les anciens fossés au-delà du bourg du Marché,

(1) COLUMBI, *De rebus gestis*, 165-6.

(2) BRUN-DURAND. *La ville de Crest, sa tour et ses illustrations*, p. 7.
— CHORIER, *Hist. génér.* II, 376. — Invent. de la Chambre des Comptes. — COURTET, Notice. — *Gallia Christiana*, XVI.

depuis le portail de ce nom jusqu'à la fontaine St-André, albergea des fonds étendus à divers particuliers et aliéna aux consuls son droit de ban-vin.

Puis, il mourut sans enfants en 1374, ayant choisi pour héritier Louis II, son cousin germain et pour sépulture l'église des frères mineurs (1).

Une cotature écrite au dos de son testament conservée dans les archives de ces religieux, l'appelle le fondateur de la tour de Crest. Nous avons parcouru l'acte sur la foi de ce renseignement, et il n'y est question que d'une tour spirituelle.

Tout homme, dit le document, doit mépriser les choses terrestres et aimer les célestes, dirigeant ses actes, de façon, après la mort, à parvenir à la montagne qui est J.-C. et à jouir des joies éternelles ; c'est pourquoi, magnifique Aimar de Poitiers, comte de Valentinois et Diois, désirant pourvoir à son salut, a bâti une très forte tour au moyen de laquelle son âme séparée du corps montera jusqu'à la gloire du Créateur.

Or, cette tour étant construite avec des legs faits au couvent, la méprise du religieux qui a confondu le temporel et le spirituel ne manque pas d'originalité (2).

Elips ou Alix de Beaufort, nièce du pape Clément VI, sœur du pape Grégoire XI et tante de Raymond de Turenne conserva la jouissance des seigneuries des Poitiers à la mort de son mari défunt et habita Crest.

Puis, l'obligation où elle était d'entretenir honorablement l'héritier d'Aimar VI, l'engagea à traiter avec lui et à se contenter de quelques fiefs. Quant à Louis II, le nouveau comte, personnage bizarre, toujours besogneux et

(1) *Notice sur Crest.*

(2) Archives de la Drôme. Fonds des Cordeliers de Crest.

toujours inquiet, il finit, se voyant accablé de dettes, sans enfants légitimes et brouillé avec toute sa famille, par abandonner ses biens au roi dauphin le 11 août 1404, sous la réserve de l'usufruit sa vie durant. A la nouvelle de cette cession, Charles et Jean de Poitiers, l'un seigneur de St-Vallier et l'autre évêque de Valence, vinrent à Grane en exiger l'annulation. Louis II jura tout pour se tirer de leurs mains et obtint facilement de ses plus notables vassaux, réunis dans l'église de St-Sauveur de Crest, le refus d'approuver l'acte de 1404. Mais le 22 juin 1419, le comte par un testament, fait à Baix-sur-Baix, institua héritier Charles, dauphin de Viennois, fils de Charles VI, et ses terres furent unies à la province, en 1426, après diverses péripéties déjà connues de nos lecteurs (1).

Maintenant que l'histoire de cette première période a été exposée, nous pouvons apprécier sans passion la conduite des Poitiers et des évêques de Valence.

La féodalité fut une association instituée pour résister à la force et elle eut son utilité à une époque de désorganisation sociale complète. Puis, comme il y a toujours des individus plus habiles, plus ambitieux ou plus forts les uns que les autres, la guerre devint inévitable.

Sans doute les droits des évêques étaient aussi légitimes que ceux des Poitiers et ils pouvaient les défendre par la force des armes ; mais cela ne nous empêchera pas de déclarer hautement et grandement préférable un régime où le clergé n'a plus le souci d'intérêts matériels à sauvegarder par le fer et le feu.

Au témoignage d'un historien de la ville, la date de son

(1) *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme*, art. testaments et traités, livr. 58^e et 59^e.

annexion à la France fut le point de départ d'une existence toute nouvelle. A ses libertés trop rudimentaires de 1188 succèdent les franchises plus explicites de 1425, confirmées en 1436, en 1450, en 1483, en 1550 et en 1606 ; l'ancienne cour majeure des comtés de Valentinois et Diois est remplacée en 1447 et 1478 par une sénéchaussée qui connaissait encore en 1789 de toutes les causes de Crest, de Grane et du Plan-de-Baix en première instance, et en appel, de toutes celles des 38 juridictions de son ressort dans 57 paroisses ; enfin les noms de quelques rues et des concessions d'eau attestent le développement de son industrie et de son commerce (1).

Une notice géographique de 1442 nous présente, en effet, la ville avec un sol plantureux, un bon marché le samedi, un grand trafic et un péage levé sur toutes les marchandises allant du haut Dauphiné, de la Savoie et de l'Allemagne dans le midi de la France par la route du Viennois à Avignon qui passait à Romans, Chabeuil, Crest, Châteauneuf-de-Mazenc, etc.

Quant au château, bâti sur le rocher et très fort, avec une belle tour carrée, il était regardé dans le pays comme le plus considérable du Valentinois, d'après le même document (2).

Mais, on n'y retrouve plus, depuis les Poitiers, pas même sous Louis XI qui habita dix ans la province en qualité de Dauphin, le moindre fait digne de mémoire : tout se borne à des réparations détaillées dans plusieurs registres des archives de l'Isère et dont notre savant collaborateur saura tirer profit pour la description de la tour.

(1) BRUN-DURAND, *Revue du Dauphiné*, octob. 1877.

(2) L'ABBÉ CHEVALIER, *Choix de documents inédits*.

Puis, avec le XVI^e siècle et ses nombreuses guerres, le vieil édifice, cause et témoin des longues rivalités des évêques de Valence et des Poitiers, recouvre tout à coup son importance stratégique, à l'entrée du Diois, et sollicite encore une fois notre attention et nos recherches.

VIII.

LE XVI^e SIÈCLE.

Toute la part qui revient à Crest dans les troubles du XVI^e siècle n'a point été enregistrée...

Le donjon fut ardemment convoité, car sa possession entraînait ordinairement celle de la ville.

L'abbé VINCENT, *Notice historique*.

La création du duché de Valentinois au profit de César Borgia, en 1498 et celles de 1548, et de 1642 en faveur de Diane de Poitiers et des Grimaldi de Monaco n'apportèrent aucune modification à l'état politique de Crest ; les Rois de France comme Dauphins y conservèrent leur juridiction et les ducs de Valentinois en percurent les revenus : voilà tout.

En 1535, les habitants reconnaissaient à François I^{er} : 1^o un tènement de château (*castri pertinementum*), avec chasaux (*casalibus*) pour la détention des criminels, confrontant le chemin de la fontaine de Sabouri au château, les jardins de Laurier et des hoirs de Pierre de Rubiac,

conseiller delphinal, la roche du *bolliard* (boulevard) du dit château, du côté du midi, ainsi que les vigne et maison de François Arnoux, au couchant ; 2° une maison, rue du Sang royal, où était la sénéchaussée ; 3° un appartement voûté, rue Corcomaire, servant de prison pour ce tribunal ; 4° plusieurs censes en grains payables le 28 août à la St-Julien, en argent ou en poules, payables à Noël ; 5° une maison rue Rochefort, au-dessus du puits appelé Ciry ; 6° le droit de dériver l'eau de la Drôme pour un moulin ; 7° un tènement de vigne et place près des remparts ; 8° une maison à Rochefort, convertie plus tard en école, etc. (1).

C'est tout ce qu'on sait de la tour pour la première moitié du XVI^e siècle.

Or, à la même époque, les guerres d'Italie, commencées sous Charles VIII et Louis XII et continuées sous François 1^{er}, ruinaient insensiblement la province au moyen d'incessants passages de troupes. Outre les tailles de plus en plus lourdes depuis Louis XI, les logements militaires, les étapes et les aides ou concours aux fournitures de vivres et de munitions, enlevaient aux populations leurs récoltes, leurs bestiaux et leur commerce et contraignaient les communes à contracter sans cesse de nouveaux emprunts. Ajoutons que toutes ces charges se répartissaient assez inégalement sur les trois ordres et que les Etats ne prêtaient qu'une oreille distraite aux plaintes du peuple.

Dans l'espoir de s'affranchir, il accepta avec empressement le secours des réformateurs politiques et religieux du temps, et telle fut une des causes prépondérantes du

(1) Inventaire de la Chambre des Comptes et Archives de la Drôme. E, suppl.

mouvement qui, à la fin du XVI^e siècle, couvrit notre province de sang et de ruines pendant quarante années de troubles (1).

Voilà ce que les archives communales nous apprennent sur cette période agitée ; mais à part ces données générales, elles n'ont pas même « une ligne à consacrer à chaque émeute, à chaque siège, à chaque coup d'épée. Le nom de Crest s'échappe deux ou trois fois de la plume du chroniqueur, isolé de tout commentaire et de tout détail et sans être même accompagné d'une date (2). »

Seul le canon a écrit sur les murailles solides de sa tour les phases de la lutte.

Selon M. Courtet, dès les premiers jours de septembre 1561 la ville fut prise par les chefs des Réformés et le château seul demeura aux catholiques, aussi de Gordes s'en étant approché, les vainqueurs se retirèrent-ils clandestinement le 15 (3).

M. l'abbé Vincent reporte le fait à l'année 1568.

Un lieutenant de des Adrets, peut-être Rocolles, brûlait en 1562, le couvent des Cordeliers, sépulture des anciens comtes de Valentinois. Le fait résulte d'un acte de 1571 par lequel Charles IX octroie aux religieux la chapelle de Notre-Dame de Consolation pour y célébrer leurs offices. « Durant la guerre civile esmeue à cause du différend de la religion, dit-il, ceux de la nouvelle opinion avoient ruyné et desmouly de fond en comble la belle esglise et

(1) Voir notamment les Archives de Valence.

(2) *La tour de Crest*, par l'abbé Cyp. PERRONNIER, p. 41. — En restaurant la tour on a trouvé récemment deux boulets en métal et un grand nombre en pierre.

(3) *Notice sur la tour de Crest*, p. 14.

» maison des religieux, jadis construite et édifiée par les
 » Dauphins » (ou plus exactement par les Poitiers) (1).

M. Brun-Durand assigne à l'année 1566, la destruction d'une partie de la vieille église de St-Sauveur et M. l'abbé Vincent, à la même époque, l'occupation de Crest par les Réformés, auxquels les habitants ouvrirent leurs portes.

Quoi qu'il en soit, la ville obéissait à Montbrun en 1567 et, dès le mois de septembre, elle revenait au pouvoir des catholiques (2).

L'année suivante « une troupe protestante qui l'avait
 » surprise échouait contre son château particulièrement
 » fort, et se retirait (3). »

« Cette fréquence de prises et reprises, dit M. Vincent,
 » donne aux annales de la ville un caractère de confusion
 » et d'obscurité, qui ne permet point d'assigner à chaque
 » fait la date qui lui est propre. »

En 1569, nouvelle tentative contre la tour. « Les échelles
 » sont appliquées contre ses murailles, pendant la nuit du
 » 25 juillet ; les assaillants trompés ou n'ayant pu calculer
 » la hauteur du donjon s'aperçoivent qu'elles sont trop
 » courtes et ne sauraient atteindre aucune ouverture pro-
 » pre à favoriser aucune escalade... Leur déconvenue
 » donne lieu à un bruit qui va frapper les oreilles de la
 » sentinelle postée sur la plate-forme. Un cri d'alarme est
 » poussé !... » et l'entreprise avorte ainsi.

De Gordes, battu par Montbrun au passage du Rhône s'y retire, en 1570, pendant quelques jours. Trois ans plus

(1) Archives de la Drôme, Cordeliers de Crest.

(2) BRUN-DURAND, *La ville de Crest*... p. 8. — L'abbé VINCENT, *Notice historique sur Crest*, p. 53.

(3) Eug. ARNAUD, *Histoire des protestants du Dauphiné*, I, 218.

tard le capitaine protestant essaie vainement de se rendre maître de la place, malgré les intelligences qu'il y entretenait. Puis, à deux ans de là, il y entra blessé et captif, après le combat de Mirabel-et-Blacons (1).

Selon la *Statistique de la Drôme*, Lesdiguières aurait échoué contre la tour le 23 octobre 1576; d'autres auteurs ne parlent que de son insuccès du 13 octobre 1577, ainsi raconté par Chorier (2) :

« Lesdiguières qui s'étoit avancé jusques auprès de » Crest, pour secourir Urre, tâcha d'en recompenser la » perte par le gain de cette ville, une des dix qui ont » trée dans les Estats de la province. Il fit présenter l'es- » calade à son château, la nuit du 13 octobre, par de ses » meilleurs soldats; mais ils furent découverts et renver- » sez dans les fossés avec leurs échelles. De sorte que ceux » qui les avaient accompagnés pour les soutenir se retirèrent avec perte de quelques-uns des leurs; mais elle » fut moindre que le déplaisir d'avoir mal réussi (3). »

Une inscription aujourd'hui fruste rappelait naguères qu'en 1580, un mur des remparts ayant été renversé tout à coup, la nuit, pendant les temps calamiteux des guerres civiles, se releva aussitôt grâce à la diligence presque incroyable des habitants.

Neuf ans plus tard, sous la Ligue, Clermont-Montoison et le seigneur de Puy-St-Martin, l'un gouverneur et l'autre commandant du château y laissent entrer les soldats de Lesdiguières, à la condition que le premier continuerait à commander dans la ville et le second, dans la tour;

(1) *Notice historique sur Crest*.

(2) CHORIER, *Hist. génér.*, II, p. 471 et 682.

(3) CHORIER, *Hist. génér.*, II, p. 471 et 682.

qu'il n'y aurait qu'une seule garnison et que l'on donnerait une des portes à Alphonse d'Ornano. Mais contrairement au traité, Marsane (Adhémar de Brunier) se jette dans la tour avec quelques soldats. Lesdiguières et d'Ornano « rebroussent chemin pour avoir raison de cette contravention, assiègent le seigneur de Marsane et le contraignent à sortir le jour même (1). »

Clermont-Montoison, l'année précédente, demandait au duc de Mayenne de décharger la ville de ses contributions de guerre, « pour avoir tousiours plus pourté de foudre et despence que nul des autres lieux » et lui conseillait de raser Divajeu, La Jonchère, Roussas, La Bâtie-Rolland et Baumes (de Transit) et d'écrire au vi-sénéchal de demeurer plein de zèle. « Quant à moy, ajoutait-il, j'ay de 6 à 700 fantassins et de plus, en ville, les compagnies des sieurs de Champs, de Coursas et Laget, fortes de 300 soldats, et de 16 à 17 cavaliers seulement : ce qui ne sauroit me suffire (2). »

Au dire de M. l'abbé Vincent, Henri IV serait venu à Crest en 1593, et une de ses lettres ou ordonnances en serait datée ; mais nous n'avons pu retrouver ce document.

Le même auteur rapporte une inscription de l'an 1594 rappelant la reconstruction de l'église Saint-Sauveur détruite pendant la guerre et une autre de 1601, consacrant le même fait (3).

C'est pendant ces travaux de restauration qu'un événement singulier arriva à la tour.

(1) VIDEL, *Vie de Lesdiguières*, p. 94, édit. in-fol. — Voir aussi E. ARNAUD, *Hist. des protestants de Dauphiné*, I, 229, 240, 244, 281, 354.

(2) Archives de la Drôme, B. 727.

(3) *Notice historique sur Crest*, pp. 91 et 92.

Le maçon Germain, natif de Tours ou d'Auxerre, eut la curiosité de monter « sur le couvert d'une haute et » grosse tour qui est au-dessus de la ville de Crest, basti- » ment magnifique, fort hault et bien ancien. Estant là » dessus, dit le chanoine de Bannes, dans ses *Mémoires* » manuscrits, le couvert s'enfonce sous ses pieds; ledit » maçon tombe en bas tout debout, au milieu de la tour, » et si à propos pour lui, par la miséricorde de Dieu, qu'il » passe au milieu des ouvertures quarrées qui sont au » milieu de trois ou quatre voûtes et tombe enfin dans la » citerne, qui est au plus bas de ladite tour, sans avoir » autre mal que la peur. Ceux qui estoient dans les esta- » ges eurent grande frayeur de le voir passer si vite, ne » croyant pas ce que fut un homme, ayns quelque esprit. » Il fut retiré de ladite citerne par ceux qui se trouvoient » au plus bas estage. Feu M. le mareschal d'Ornano, » père du défunt mareschal d'Ornano, marquis de Mont- » lor, estoit gouverneur de Crest et tenoit garnison de » Corses dans ladite tour. De là à quelques années, je fus » à Crest et demanday à plusieurs personnes de condition » si le fait estoit veritable; ils me dirent qu'oui, entre » autres feu M. Bruyère, lieutenant de seneschal, M. » Chaperon, qui commandait dans la ville, et M. de La » Baume qui fut conseiller au Parlement de Grenoble, » avec plusieurs gentilshommes et principaux habitants » dudit lieu » (1).

Le chroniqueur ajoute plus loin qu'il a ouï conter l'aventure au tailleur de pierres lui-même et à plusieurs personnes dignes de foi et que l'eau de la citerne le préserva de toute contusion.

(1) Note communiquée par M. l'abbé Perrossier, un des historiens de la tour.

On manque de détails sur la part de Crest dans les mouvements de 1622 à 1626 à Lorient, Le Pousin, Privas, Soyans et Mévouillon. Mais Richelieu, craignant de nouveaux troubles, songea, après la peste de 1629-30, à se débarrasser de toutes les forteresses qui rappelaient le passé féodal et les guerres du XVI^e siècle.

Voici l'édit qu'il fit rendre, à cet effet, le 26 janvier 1633 :

« Le Roy en son conseil, voulant descharger sa province de Dauphiné des garnisons entretenues et des forteresses et places inutiles, et regler la despense selon ce qui sera necessaire pour la seureté du pays, en sorte que ses subjects n'en reçoivent aucune foule ni oppression, a ordonné et ordonne que les villes et places de Grenoble, Valence, Vienne, Romans, Dye, Mevouillon, Nyons, CREST, Montelimar, Ambrun, Briançon, Gap, Tallard, Exilles et Chasteau-Dauphin seront conservées, et le nombre, solde et entretenement des gens de guerre necessaires pour la garde et seureté desdites places, réglé et modéré par nous suivant les estats qui en seront arrestés audit conseil, conformément au précédent arrest pour l'année presente et les suivantes, a savoir Grenoble pour 120 hommes et compris les estats et appointements des officiers à 1,865 livres; Valence pour 30 hommes, y compris l'estat des officiers 807 livres; Vienne pour les appointements du gouverneur et son lieutenant 200 livres; Romans pour l'estat du gouverneur 100 livres; Die pour 10 hommes et les appointements du gouverneur 200 livres; Mevouillon pour 12 hommes et l'estat du gouverneur 220 livres; Nions pour l'estat du gouverneur 100 livres; Crest pour l'estat du gouverneur 100 livres; Montélimar pour 20 hommes et l'estat du gouverneur 300 livres; Am-

» brun pour les appointements du gouverneur et servant
» majour 200 livres ; Briançon pour 50 hommes, y com-
» prins l'estat du gouverneur et officiers 800 livres ; Gap
» pour l'estat du gouverneur et servant majour 200 livres ;
» Tallard pour l'estat du gouverneur 100 livres ; Exilles
» pour 100 hommes, y compris l'estat des officiers 1,415
» livres ; Chasteau-Dauphin pour 30 hommes et l'estat du
» gouverneur, lieutenant, sergent-major et officiers 660
» livres ; l'arsenal de Grenoble 290 livres, scavoir 100
» pour le gouverneur, 90 pour le lieutenant, 100 pour le
» sergent-major et pour les officiers ; en la province 200
» livres, scavoir au lieutenant de l'artillerie 100, au ser-
» gent de bataille 100, desquelles sommes lesdits gens de
» guerre seront payés doresnavant pour chascune année,
» sans que cy-après il puisse estre imposé et levé aucune
» choze pour les garnisons establies ès places et forte-
» resses de Pipet et La Bastie de Vienne, *la tour et chas-*
» *teau de Crest*, la citadelle d'Ambrun, Piemore, Quirieu,
» Moras, St-Denis et Entremont, Livron, le chasteau de
» de Nyons, Serres et Queyras, lesquelles places S. M.
» veut et entend qu'elles soient rasées et demolies, en-
» semble les murailles, chasteaux et forteresses de Pierre-
» latte, La Roche-de-Glun, la tour de Pisançon, Condour-
» set, Mirebel, Vinsobres, St-Auban, Ste-Euphemie et
» Orpierre, à la diligence desdites villes du pays de Dau-
» phiné, chascune en son ressort et suivant les ordon-
» nances des commissaires qui seront à ce deputés (1)... »

Le même jour à Saint-Germain-en-Laye, de Mourin,
conseiller ordinaire au Conseil d'Etat, de La Rochette,

(1) Archives de la Drôme, E. 3465. — Id. de Vinsobres, BB. 4, fol. 27.

conseiller au Parlement de Grenoble, et de Simiane, trésorier de France en Dauphiné reçurent la mission de faire exécuter l'arrêt (1).

A peine connues, ces résolutions royales soulevèrent à Crest de vives réclamations et Louis XIII, par une nouvelle décision de son Conseil, dont nous n'avons pas le texte, y fit droit et permit à la ville de conserver sa tour.

Voici, d'après les archives municipales de Montélimar, quelques renseignements inédits sur ce point.

Le 29 juin 1633, Allard, consul reçoit une assignation de la part des habitants de Crest d'avoir à leur fournir 900 hommes « pour le razement » de leur citadelle et tour. Le conseil de ville, saisi de l'affaire, répond, non sans raison, que Montélimar n'étant pas du ressort de Crest ne doit contribuer en rien à l'exécution de l'arrêt du Conseil, et que les consuls iront en parler aux commissaires de S. M. Effectivement de La Rochette (Ennemond-Fustier) reçut les consuls à Serres et rejeta la faute sur de Simiane, son collègue (8 juillet 1633). Mécontent de cette réponse, le 5 août, le Conseil de Montélimar envoie à Crest un notaire et un député pour « faire acte aux » consuls du lieu et leur déclarer les griefs que leur communauté a reçu au prétendu décret des commissaires, » comme étant contraire à l'arrêt de S. M. D'ailleurs, » devaient-ils ajouter, la plus grande desperce de la destruction est (celle) de la tour, de laquelle ils poursuivent » la subsistance et qu'ils ont obtenue, ainsi que l'on dict. »

Une délibération du 31 octobre confirme ce dernier détail, puisque à cette date et en cette considération, M. de La Rochette avait réduit d'un quart la dépense imposée

(1) Archives de Vinsobres, BB. 4, fol. 27.

à Montélimar. Malgré cela, le Conseil de ville de Montélimar décida d'aller faire des représentations au commissaire qui reçut fort mal les plaignants et leur octroya seulement cinq ou six jours de réflexions avant d'obéir ou d'être déclarés rebelles. Il en fut référé au Parlement (6 novembre 1633); mais nous ignorons la décision de ce corps souverain (1).

Le point essentiel était de préciser la date de l'arrêt du Conseil qui assurait l'existence de la tour de Crest, et nous sommes arrivés aux premiers jours d'août 1633.

Une fois isolée des autres constructions, dont un bas-relief sculpté sur bois à la mairie de Crest nous donne une vue d'ensemble, que devint le colossal édifice, objet de notre étude ?

Hélas ! son étoile militaire s'éclipsa dès lors tout à fait ! La France, devenue tranquille et puissante, n'avait plus besoin des forteresses et donjons du moyen-âge qui gisaient sur le sol en grand nombre : il lui fallait désormais de l'espace et de la liberté pour développer ses richesses par l'agriculture, l'industrie et le commerce.

La tour de Crest, aux XVII^e et XVIII^e siècles, fut convertie d'abord en prison vulgaire et ensuite en maison de correction.

Avant 1633, les terrains demeurés vacants entre le rocher et les remparts à l'ouest avaient été sans doute abandonnés à des particuliers, car en juillet 1629, M^{me} de Saint-Jean donnait à sa nièce, M^{lle} de Bachasson, une maison qu'elle y possédait pour fonder un couvent de Visitandines, transformé aujourd'hui en hôpital. Une relation manuscrite de ce monastère le place « au-dessous

(1) Archives de Montélimar. — Délibérations consulaires.

» de la citadelle, les murs de la ville (lui) servant de clôture d'un côté, et de l'autre, un grand rocher escarpé.
 » Tout contribuoit à rendre ce séjour agréable : une maison avantageusement située, un verger productif, de belles fontaines; seulement, on était dominé par les fenêtres du château. Mais Louis XIII en ayant ordonné la démolition lors de son passage à Crest, les Visitandines furent bientôt délivrées de cet inconvénient (1). »

Il est très vrai que le roi se trouvait à Crest le 5 mai 1629 (2); mais il est certain d'autre part que l'ordre de démolir la citadelle remonte à 1633.

Nous pouvions terminer ici ce chapitre sans la nécessité historique de rappeler, au moins, les noms des gouverneurs du château; les voici avec quelques notes et quelques dates.

1217. Arnaud de Die, déjà connu par sa résistance, selon les uns, ou par sa trahison, selon d'autres.

1287. Ponce Bérenger, châtelain de l'évêque pour Aouste et Crest.

1299. Guillaume Baile, châtelain du comte, d'une famille du Briançonnais qui forma plusieurs branches.

1313. Guillaume de Mornans, chevalier; il tirait son nom d'un fief voisin de Saou, pour lequel il rendit hommage au comte de Valentinois le 17 janvier 1339. Cette famille s'appelle souvent dans les anciens titres de Mornas.

1375. Pierre Chabert, le même sans doute, qui fut trésorier des Poitiers, ou l'anobli de François II de Sasse-

(1) *La tour de Crest*, par M. l'abbé PERROSSIER, p. 40.

(2) *Etat civil de Crest*. — Le 6 mai, Louis Chion a pour parrain un représentant de S. M., « ayant fait son entrée dans la ville le jour de devant. »

nage en 1366, ou un membre d'une famille ancienne du pays, car il y avait à Crest des Chabert nobles, dès les premiers siècles féodaux.

1421. Ainard Chabert, dont Duchesne rapporte la déposition relative aux Poitiers dans une enquête de cette année-là.

1426-1446. Antoine d'Hostun. Sa famille posséda la terre de ce nom dans le canton du Bourg-de-Péage dès le XIII^e siècle. Il fut aussi bailli des Baronnie et sénéchal du Valentinois (1).

1447. Aimar de Poisieu dit Capdorat, un des plus vaillants compagnons de Jeanne d'Arc au siège d'Orléans, maître d'hôtel de Louis XI et bailli du Valentinois et Diois. Ses ancêtres sortaient de la terre de même nom située dans le Viennois, et lui-même acquit en 1450 celle de Pusignan. Charles de Blain le représenta dans son gouvernement de Crest.

1448-1453. Jacques de Taix nous est inconnu.

1461. Robert de Grammont, seigneur de Montclar, venu du Gévaudan en Dauphiné, y gagna les bonnes grâces du dauphin Louis, qui, en 1447, le nomma capitaine de Crest. Il a ce même titre en 1461 et en 1467, et ses descendants, au XVIII^e siècle, en jouirent à leur tour ainsi que nous le dirons au chapitre suivant.

1462. Guillaume de Viennois, bailli des montagnes.

1483. Noble Jean Blain, de la famille sans doute de Pierre, licencié ès lois à Crest en 1381, qui rendit des services à Louis II de Poitiers, dernier comte de Valentinois et de Louis, un des compagnons de Charles VIII à la conquête du royaume de Naples. Charles, lieutenant

(1) BRUN-DURAND, *Le Dauphiné en 1698*. — *Armorial du Dauphiné*.

d'Aimar de Poisieu prêta hommage au dauphin pour sa terre de Poët-Célarde en 1446, qu'une alliance porta chez les Marcel (1).

1485. Pierre de Vesc, seigneur de Bécone, de la grande maison des seigneurs de Comps, Dieulefit, Montjoux, etc., eut d'abord le gouvernement de Sisteron en 1478, de Dunle-Roi en 1484, de Crest en 1485 et la maîtrise des eaux et forêts en Dauphiné. On le trouve à la tête de 500 hommes de pied à la bataille de Fornoue (1495).

1486. Aimar Chapais, vi-châtelain.

1488-1499. Noble Claude Fayolle, id.

1504. Pierre Colombier, id.

1505. Aimar Giraud, id.

1514. Noble Pierre Dupont, id.

1525-1561. Noble Nicolas Fayolle, id.

Le seigneur du Puy-Saint-Martin eut le gouvernement de la ville et de la tour à cette époque et ce dut être Claude d'Urre, lieutenant général du roi en Provence, de 1512 à 1533.

1530. Girard d'Urre, seigneur d'Ourches, descendait d'Aimar, 4^e fils d'Antoine, seigneur du Puy-Saint-Martin, et de Marguerite de Berlion.

1562. François Fayolle, avocat, héritier de Nicolas, vi-châtelain.

1563. Le seigneur du Puy-Saint-Martin, capitaine châtelain.

1569. Gaspard d'Arces, seigneur de La Roche-de-Glun, de la branche illustrée par Livarrot, Antoine, dit le chevalier Blanc, et Jean, cardinal.

(1) Inventaire de la Chambre des Comptes au mot Crest. — *Armorial*, etc.

1574. Louis d'Urre, seigneur du Puy-Saint-Martin et Marsane, fils de Claude et de Gabrielle-Adhémar de Grignan, se distingua pendant les guerres civiles comme lieutenant général au gouvernement de Provence et testa en 1592. Des auteurs ne le font gouverneur de Crest qu'en 1585 (1).

1583-1588. Jean du Four, auquel d'Ornano écrivait, le 25 septembre 1583, de faire sortir du château de Crest cinq ou six soldats « qu'on lui assuroit y estre restez et entre autres le sieur d'Aubenas » et Maugiron, le 26 avril 1688, envoyait des provisions tant pour l'entretien de ses soldats que pour la garnison de la ville. « Je suis très marry, ajoutait le lieutenant général, que je n'aye des moyens plus clairs pour vous en despartir; mais la pauvreté est aujourd'huy si grande qu'il ne se trouve pas ung sol en fond. » Il le prie donc d'avoir patience « et de continuer à bien faire son debvoyr, comme il a tousiours faict au passé, en bon et fidelle serviteur de S. M. » En 1578 et 1580, Jean du Four commandait à Grane. Jean I^{er}, secrétaire des commandements du duc de Savoie en 1447, fut anobli par cet office. Jean II, ayant vu sa noblesse contestée, obtint en 1583 des lettres de confirmation, enregistrées en 1608.

On sait que sa postérité posséda la terre de La Répara (2).

1587-1589. Claude de Clermont-Montoison, neveu de Philibert, dit le brave Montoison, fut chevalier de l'ordre du roi.

(1) Invent. de la Chambre des Comptes. — *Armorial*, etc.

(2) Obligeante communication de lettres de du Four due à M. Edmond Maignien.

1591. Mutio Gentile, corse.

Vers 1601. Henri-François-Alphonse d'Ornano, colone¹ des Corses sous Charles IX, ambassadeur à Gênes sous Henri III, lieutenant général en Dauphiné après Maugiron, mort en 1610, père de Jean-Baptiste d'Ornano, maréchal de France (1).

M. Brun-Durand ajoute à cette liste Antoine-Jean d'Ornano en 1627 et Henri-François d'Ornano en 1628, sur lesquels nous manquons de renseignements.

La ruine du château en 1633 amena sans doute quelques modifications dans le régime militaire de Crest, et nous n'y voyons reparaitre les gouverneurs qu'en 1642, à l'époque précisément dont il nous reste à écrire l'histoire.

A. LACROIX.

(*A continuer.*)

(1) Archives de l'Isère. — *Armorial*, etc.

É T A T

DES DIOCÈSES DE DIE & DE VALENCE EN 1509

D'APRÈS UN DOCUMENT ORIGINAL INÉDIT

(SUITE. — Voir la 61^e livraison.)

45 septembre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Vassieu, à la présentation des commandeurs de Ste-Croix et à l'institution de l'évêque. Ordre d'envelopper les reliques de soie neuve, d'en peindre l'arche en dehors et d'en garnir l'intérieur d'étoffe de lin collée ; de mettre des vitres neuves à plusieurs endroits, et de réparer l'entrée de la grande porte, de manière que l'eau ne s'y ramasse pas.

46 septembre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de la Chapelle de Vercors, à la collation de l'évêque. Ordre de réparer la vitre du presbytère, d'en mettre une à la petite fenêtre hors celui-ci, et deux au pied de la nef où sont les fenêtres ; de faire deux fenêtres autour de l'autel de la tribune, pour que les paroissiens en voient le Corps du Seigneur, si cela se peut, d'après l'ouvrier, sans dommage pour l'église.

47 septembre. En l'église paroissiale de St-Martin de Vercors, à la collation de l'évêque, valant 80 florins. Ordre de clore le vase des reliques et d'en garnir l'intérieur d'étoffe de soie ou de lin collée ; de mettre des vitres où il faut, savoir sur le presbytère, dans les chapelles et la nef ; d'aplanir les murs des chapelles ; de faire une tribune neuve avec des grilles, si cela se peut sans nuire à l'église, pour voir sur le grand autel ; de clore le cimetière en bois. L'évêque fera mettre lui-même des vitres au presbytère.

18 septembre. En l'église paroissiale de St-Julien de Vercors, valant 60 florins. La cure est à la collation de l'évêque. Ordre de réunir les reliques ensemble en une étoffe de soie, et de faire, pour les tenir, une boîte peinte en dedans et en dehors; de mettre une petite vitre neuve près du presbytère; de faire en grille la plus haute moitié de la porte du chœur, et de la tenir toujours ouverte, en laissant le reste fermé dès la fin du service divin.

19 septembre. En l'église paroissiale de St-Agnan de Vercors, à la collation de l'évêque, tenue par Messire Benoit de Châtillon (*Bened. de Castilhône*), et valant 200 florins. Ordre d'étiqueter et fermer à clef les reliques; de réparer la grande vitre du presbytère et de renouveler la petite; d'aplanir l'entrée de l'église; de mettre des vitres neuves tant au pied de la nef qu'aux autres fenêtres.

19 septembre. En l'église paroissiale de St-André de Chamaloc, valant peu, à la collation de l'évêque, tenue par M^r Guillaume Bergelon. L'évêque fera mettre une vitre au sanctuaire. Ordre de faire une boîte peinte en dedans et en dehors, pour mettre les reliques, qu'on étiquettera de neuf; de blanchir l'église et d'y mettre des vitres neuves; de mettre un crucifix sur la porte du chœur; de clore le cimetière et d'en ôter les pierres.

20 septembre. Intimation par lettre au prieur de St-Pierre près Die de préparer son église, parce que l'évêque la doit visiter le lendemain. Le prieur dit au prélat qu'il est exempt, et qu'il le prouvera avant le mercredi suivant.

.. septembre. En l'église Ordre de peindre plus convenablement la chasse des reliques ou de se pourvoir d'une autre, et d'y coller dedans une étoffe de lin; de réparer l'étiquette de l'os de saint Barthélemy; de faire un sac de soie avec bourse pour mettre les reliques; de mettre des vitres au sanctuaire et à la nef; de finir la tribuns ou d'ôter les poutres qui sont dans la nef; de daller et aplanir l'église.

23 septembre. En l'église paroissiale de St-Romain près Die. Ordre de mettre une vitre neuve au presbytère, et une petite chasse convenable pour tenir les reliques; d'aplanir les murs de

l'église ; d'en paver ou planchéier le fond, comme il avait été ordonné en une précédente visite.

23 septembre. En l'église paroissiale de St-Julien de Châtillon. Ordre de clore le cimetière d'un mur ou de bois ; de mettre des vitres à toute la nef de l'église ; de murer la fenêtre longue qui est sur le grand portail.

24 septembre. En la chapelle de St-Nicolas de Châtillon, ou repose le saint Sacrement aussi bien qu'en l'église paroissiale. Ordre d'en aplanir les murs et renouveler le toit ; de faire deux fenêtres de largeur convenable sur l'entrée, et de les vitrer avec les autres deux ; de réparer les degrés du presbytère ; de relier le baptistère. Messire de Mayres requiert Messire Antoine Châtillon, curé de St-Julien de Châtillon de lui payer 4 florins pour droit de visite et de procuration. Le curé répond que le prieur du dit Châtillon, son maître, ne l'en a pas chargé. De Meyres dit au curé de le dire au prieur, et que cette fois, pour certaines raisons, il n'exige rien.

24 septembre. En l'église paroissiale de St-Jean et St-Jacques de Treschenu et d'Archiane. Ordre de réparer la vitre qui est sur le grand portail ; de murer les trous des murailles ; de réparer et blanchir le presbytère (sanctuaire), et d'en renouveler la vitre ; de se pourvoir d'un calice d'argent.

24 septembre. En l'église paroissiale de St-Martin de Nonières. Ordre de réparer la vitre qui est derrière l'autel, ainsi que les degrés du presbytère ; de mettre des vitres neuves aux fenêtres qu'il y a sur ce presbytère et sur le grand portail ; de clore le cimetière en bois et d'y faire des trappes pour que les animaux n'y puissent pas entrer.

25 septembre. En l'église paroissiale de St-Pierre du Monestier de Percy, à la collation de l'évêque et valant 40 florins. Ordre d'étiqueter de nouveau les reliques ; de mettre une petite vitre hors et près du presbytère, et une autre sur le grand portail. L'évêque fera lui-même réparer les trois vitres et le toit du presbytère.

25 septembre. En l'église paroissiale de St-Barthélemy de

Percy. Ordre de mettre une vitre neuve où il en manque une dans le presbytère et de réparer l'autre ; de faire une petite châsse convenable fermant à clef pour les reliques ; de réparer les fonts baptismaux et d'y mettre la pierre neuve que les paroissiens ont fait faire.

25 septembre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Clelles. Ordre de faire une bannière neuve où soit peinte l'image de sainte Marie, pour porter aux Rogations ; d'étiqueter de nouveau les reliques, de faire une bourse en soie pour les tenir, et de réparer leur boîte par en bas ou de la repeindre ; d'aplanir le sol de l'église, tant aux tombeaux qu'ailleurs ; de mettre des vitres à toutes les fenêtres ; de réparer les degrés d'entrée du chœur.

26 septembre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Chichilianne (*de Chessilana*). Ordre d'aplanir le sol de l'église.

26 septembre. En l'église paroissiale de St-Martin de Clelles. Ordre de faire un petit coffret pour tenir les reliques ; de mettre une vitre neuve au presbytère, comme il avait été déjà prescrit, et par derrière, un fer pour la conserver ; de réparer la voûte du presbytère avec du mortier ; de réparer la tribune ou de la démolir entièrement ; de recouvrir l'église aux endroits opportuns ; de mettre des vitres sur le grand portail.

27 septembre. En l'église paroissiale de St-Martin de Thoranne, à la collation de l'évêque et de peu de valeur. Ordre de faire réparer cette église aux endroits en ayant le plus besoin.

27 septembre. En l'église paroissiale de St-Michel de Thoranne, du chapitre. Ordre de faire une petite châsse fermant à clef, pour les reliques ; d'aplanir le sol du chœur de terre, à la largeur du premier degré du presbytère, ainsi que le sol de l'église aussi de terre.

27 septembre. En l'église paroissiale de St-Etienne de Roissard (*de Royssanis*). Ordre de faire une petite châsse fermant à clef pour les reliques, d'étiqueter de nouveau celles-ci, et de faire deux vitres à l'église.

28 septembre. En l'église paroissiale de St-Barthélemy de

Gresse. Ordre de réparer les ais du sol de l'église aux endroits où cela est opportun.

28 septembre. En l'église paroissiale de St-Andéol. Ordre d'étiqueter les reliques en ayant besoin, et de mettre une vitre neuve sur le grand portail.

29 septembre. En l'église paroissiale de St-Guillaume, du prieur de Sinard, et valant 28 florins. Ordre de repeindre le bras où reposent les reliques et de les y fermer à clef ; de réparer la vitre du presbytère et celui-ci même ; d'aplanir le sol de l'église ; de mettre une vitre sur le grand portail ; de changer la chapelle de St-Antoine et de la mettre contre le mur du côté du vent. Il y a aussi dans cette église une chapelle fondée en l'honneur de Ste-Marie, dont le recteur est Jacques Vincent, et le patron noble François *de Sava* (ou *Sana*). Elle vaut dix sétiers de froment.

29 septembre. En l'église paroissiale de St-Paul en Trièves. Ordre de murer les reliques sous l'autel jusqu'à information de quels saints elles sont ; de faire une bannière avec peinture de la sainte Vierge Marie d'un côté et de saint Paul de l'autre ; de réparer la vitre du sanctuaire, et d'en faire une neuve à la fenêtre sur le grand portail ; de faire à la piscine de la maison curiale d'où les immondices tombent dans le cimetière, un conduit pour mener celles-là hors du cimetière.

29 septembre. En l'église paroissiale de St-Pierre du Monestier de Clermont. Ordre de faire une châsse plus convenable pour les reliques, et d'étiqueter de nouveau la relique de saint Blaise ; de réparer la grande vitre du presbytère et d'en mettre une petite neuve ; de changer les autels des chapelles qui sont dans la nef, en les mettant contre le mur de la grille du chœur, et changeant la petite porte qui est du côté droit, pour qu'elle ne gêne pas lesdits autels.

30 septembre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Sinard. Ordre de mettre une nouvelle étiquette sur les reliques de saint Georges et de saint Blaise, et de refaire la croix d'argent existant sur le vase des reliques ; de faire une bannière de Ste-Marie ; de clore le cimetière en bois ou en pierre.

30 septembre. En l'église paroissiale de Ste-Lucie d'Avignonet, à presbytère en voûte. Ordre de clore en toile cirée les fenêtres de la nef et de la chapelle qui est sous le sanctuaire, et de mettre aux degrés montant à la tribune, depuis en bas jusqu'en haut, deux poutres permettant de monter plus sûrement.

1^{er} octobre. En l'église paroissiale de Saint-Pierre de Treffort. Ordre d'étiqueter de nouveau les reliques de saint Pierre et de saint Blaise ensemble, d'agrandir et vitrer la fenêtre qui est derrière le grand autel, de mettre une vitre neuve à la grande fenêtre du presbytère, de munir ces deux fenêtres de fil d'airain par derrière, de mettre une vitre neuve au pied de la nef, de munir de toile cirée les fenêtres sur le presbytère, de clore le cimetière en bois ou en pierre, et de mettre des trappes à l'entrée.

1^{er} octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Lavars. Ordre de faire une petite châsse convenable, fermant à clef, pour tenir les reliques, et de renouveler la soie qui les enveloppe ; de remplacer l'ardoise qui est à la sacristie par un plancher en bois et de démurer une des fenêtres ; de mettre les fonts baptismaux à un angle de la nef, et de faire tout près une piscine en pierre ; de réparer toutes les vitres de l'église tant au presbytère qu'en la nef et au chœur ; de clore le cimetière en bois ou en pierre.

2 octobre. En l'église paroissiale de la Croix de Cornillon. Ordre d'étiqueter de nouveau les reliques, et d'avoir pour les tenir une arche peinte fermant à clef ; de réparer la vitre du presbytère, et d'en mettre à toutes les fenêtres ; de placer les fonts dans l'angle de la nef à gauche en entrant.

2 octobre. En l'église de St-Jean d'Hérans. Ordre de mettre sur les reliques une étiquette où soit écrit : *des reliques de saint Jean-Baptiste*, et de peindre et fermer à clef l'arche où on les tient ; de réparer toutes les vitres tant au presbytère qu'ailleurs, et de mettre une vitre neuve au pied de la nef sur le grand portail ; de réparer la clôture de pierre du cimetière aux lieux nécessaires.

2 octobre. En l'église paroissiale de St-Sébastien de Morges. Ordre de repeindre et fermer à clef la châsse des reliques ; de

faire une bannière pour les processions, et d'y peindre d'un côté la sainte Vierge, de l'autre saint Sébastien ; de réparer la vitre du sanctuaire, et d'en mettre à toutes les fenêtres de l'église, sur le presbytère, dans les chapelles et en la nef ; de débarrasser le dessous de la tribune ; de réparer avec chaux et sable le mur de la grande porte.

3 octobre. En l'église paroissiale de St-Martin de la Croix-de-la-Pigne. Ordre de réparer le missel de parchemin aux feuilles non liées ; de faire des cordes pour sonner les cloches ; de mettre des vitres à toutes les fenêtres, et de réparer l'entrée de l'église. Défense à Jean Payan, prêtre de la paroisse, de célébrer d'autres messes, à cause de son infirmité (*propter imbecillitatem suam*), que de *beatâ Mariâ et pro defunctis*, sauf ordre contraire des officiaux de Die.

3. octobre. En l'église paroissiale de St-Nicolas de Pellafol. Ordre de réparer le presbytère de l'église, tant au sol et aux degrés qu'à la voûte, et d'y mettre des vitres neuves. Défense aux paroissiens de payer les dîmes au prieur tant que cette réparation ne sera pas faite.

3 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de la Postelle. Ordre d'étiqueter de nouveau les reliques de saint Blaise et de sainte Colombe, de démurer la fenêtre qui est derrière le grand autel, d'y mettre une vitre neuve, ainsi qu'à celle qui est à côté du dit autel.

3 octobre. En l'église paroissiale de St-Martin de Cordéac, du chapitre. Ordre de mettre une vitre neuve au presbytère, derrière le grand autel, et de réparer celle qui est au côté droit du dit presbytère ; de mettre sur les reliques une étiquette portant : *des reliques de saint Martin et de sainte Catherine* ; d'ôter la petite porte de l'église d'où elle est, d'en murer la place, et de la faire où elle était auparavant, près du presbytère. Permission de démolir les piliers supportant la tribune, et de faire, pour soutenir celle-ci, un grand arc avec pierre, chaux et sable.

4 octobre. En l'église paroissiale de Saint-Genis. Ordre de

refaire à neuf le presbytère menaçant ruine. Cela ayant été ordonné inutilement dans une précédente visite, les dîmes sont réduites entre les mains de l'évêque, comme elles l'avaient déjà été, pour faire la réparation. Ordre de faire une piscine neuve près des fonts, de mettre ceux-ci en un angle de la nef, de faire des trappes aux entrées.

4 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Mens. Ordre d'étiqueter à neuf les reliques, d'en repeindre l'arche et de la munir de lin collé au dedans ; de réparer la petite croix d'or et de lui mettre un pied ; de mettre une piscine de pierre près des fonts baptismaux.

4 octobre. En l'église de Morges dans le château (*eccl. de Morgüs infra castrum*), au rapport de Pierre Mouton, official de Die, d'après la commission à lui donnée par l'évêque. Ordre de mettre deux vitres au presbytère, d'achever le mur jusqu'au toit du côté gauche en entrant dans l'église, et de le clore avec des planches du côté gauche (*sic*). Rien n'y suppose l'exercice du culte.

5 octobre. En l'église paroissiale de St-Baudile en Trièves, valant 460 florins. Ordre d'étiqueter à neuf toutes les reliques, de faire une châsse convenable pour les tenir ; de réparer le fondement de l'église (*fundamentum ecclesie*) lequel menacé ruine, aux endroits où c'est nécessaire ; de réparer le toit de l'église avec des planches et de le renouveler ; de réparer la tribune avec des planches des deux côtés ; de mettre des vitres à toutes les fenêtres des chapelles et de la nef ; de faire une bannière convenable pour les processions avec la sainte-Vierge peinte d'un côté et saint Baudile de l'autre.

L'abbé FILLET.

(A suivre.)

PIERRE MOYSSON

La *Biographie du Dauphiné* d'Ad. Rochas, qui témoigne d'immenses recherches, est aussi complète qu'on peut raisonnablement le désirer ; elle jouit, surtout au point de vue bibliographique, d'une autorité incontestée. Mais si l'on est certain de rencontrer dans ce livre devenu classique tous les hommes, qui ont eu dans notre province une véritable notoriété, personne ne s'étonnera que quelques écrivains d'un mérite fort secondaire aient échappé par leur obscurité et la rareté de leurs ouvrages aux patientes investigations de notre savant compatriote. Le judicieux auteur est le premier à le reconnaître, puisqu'il prépare un supplément, attendu avec une grande impatience par ses nombreux lecteurs.

En attendant la publication de ce complément, qui sera d'une si grande utilité pour les travailleurs dauphinois, qu'on nous permette de combler provisoirement un de ces *desiderata*, en donnant sur un des barbouilleurs de papier justement oubliés, des renseignements sommaires, dont tout l'honneur revient du reste à notre très obligeant et très érudit collègue, M. Lacroix.

Maître Pierre Moysson, habitait le village d'Alixan, où peut-être il était né, lorsque le 25 septembre 1603 les consuls de Valence firent un traité avec lui, appelé alors une *conduite*, par lequel il s'engageait moyennant des gages annuels de cinq cents livres à régenter les enfants au collège de la ville en qualité d'abécédaire, c'est-à-dire à enseigner la lecture et les premiers principes de la grammaire. Il est tenu de désigner un autre régent destiné à le seconder. Tous deux seront exempts

des *capages* et la ville leur fournira un logement dans le collège. De part et d'autre l'engagement est pris pour trois ans (1).

En 1615 nous retrouvons notre maître d'école à Tournon, où probablement les Jésuites l'avaient retenu pour enseigner dans les basses classes. C'est du moins ce que nous permet d'inférer sa dédicace au peuple catholique de Romans, datée de Tournon, le 4 avril 1615 que l'on voit parmi les pièces liminaires de la plaquette intitulée : « *Le Saint-Mont de Calvaire de Romans en Dauphiné* par Pierre Moysson, 1615, à Tournon par Claude Michel, in-12. Nous avons déjà indiqué ce rare opuscule dans notre travail sur *l'imprimerie à Tournon*. Dans des sonnets et des strophes, des amis de l'auteur, le chanoine Jean Roux, A. Béraud, Loys Symian et P. Gaspard, tous deux docteurs en la sacrée faculté de théologie de Valence célèbrent à l'envie le mérite de ce prétendu chef-d'œuvre, qui n'est en réalité autre chose qu'une compilation de divers écrivains mystiques alors en vogue, semée de quelques plates pièces de vers. Moysson nous apprend dans son avis au lecteur qu'il préparait une seconde édition, dans laquelle devaient trouver place un poème sur les dernières paroles du Christ ainsi que la tragédie des trois martyrs de Romans.

Sans doute l'indifférence du public obligea notre magister à renoncer à ce dessein. Du moins cette deuxième édition n'est pas venue jusqu'à nous. En revanche, M. Lacroix nous a communiqué les débris d'un bouquin, incomplet du commencement et de la fin, ne fournissant, par conséquent, ni le titre de l'ouvrage, ni le nom de l'auteur, ni la date, ni le lieu de l'impression. C'est un recueil de poésies en caractères italiques sentant le commencement du XVII^e siècle que des distiques latins du fidèle ami L. Symian et un dizain signé de Rames (p. 218) nous permettent de restituer à Moysson. Il se compose 1^o de l'*Adieu du pécheur aux vanités*, 2^o de la *Tragédie de la mort de Saül*, 3^o du

(1) Archives de la Drôme E, supplément, minutes de Neyremand notaire à Valence.

Discours sur la mort et passion du Sauveur du monde,
4° de *Meslanges de poésie sacrée*, parmi lesquels un Noël
« sur le chant d'un vieux bransle de Bayane. »

Moysson a des droits incontestables à être rangé dans la catégorie des plus méchants rimeurs de cette époque, unissant l'emphase à la trivialité. Un sonnet pris au hasard suffira pour donner une idée exacte de son génie poétique.

Susanne fut jadis faussement accusée
D'avoir fait banqueroute à la pudicité
Pour n'avoir voulu plaire à la lubricité
Des vieillards qui vouloyent la rendre mesprisée.
Susanne, c'est la foy, forçant nostre pensée
De croire au sacrement une divinité,
Réalement conjointe avec l'humanité
Bien que la vision ne nous soit opposée.
Les vieillards amusans sont le sens, la raison,
Qui nous voudroient jeter dans l'obscur prison,
Nous disant qu'il n'y a qu'une simple apparence.
Tout beau vieillards, tout beau, raison, tu ne conçois
Ny toy (sens ignorant) non plus tu n'apperçois
Que la foy nous fait voir ceste grande excellence.

A. G.

PORTES HISTORIÉES

RÉCEMMENT DÉCOUVERTES

A LA

CATHÉDRALE DE VALENCE

(SUITE. — Voir la 61^e livraison).

III

LE TYMPAN

La frise d'imposte que nous venons de décrire peint le Christ évangélisant la Terre ; la composition du tympan (planche II, n° 2) le représente glorifié dans les Cieux.

Au centre s'élève un rétable en forme d'arc triomphal (1). Ce motif d'architecture est traité avec une entente judicieuse du jeu des proportions et de leur harmonie.

L'arcature est moulurée d'une élégante archivoltte que découpent une série d'oves fleuronés et régulièrement espacés. Elle repose sur deux colonnettes dont on ne voit plus que les débris.

(1) Ce genre de rétable est une importation orientale : on le réservait aux empereurs : c'était la plus noble manière d'interpréter leur apothéose : le disque de Théodose (IV^e siècle) en est un spécimen curieux ; il est à Amendralejo, en Espagne : nous en avons le dessin sous les yeux. L'art chrétien s'est approprié cet appareil impérial pour célébrer le triomphe éternel du Christ : trône royal, arcature de gloire, décor somptueux, nos bas-reliefs n'ont rien omis de ces magnificences traditionnelles.

Les fûts ont disparu ; on retrouve encore le chapiteau de l'une des colonnes et la base de l'autre avec leur tracé, sinon parfaitement distinct, du moins perceptible. Le chapiteau porte une corbeille de feuillage qu'abrite une corniche simple, bien taillée. La base se compose de congé, tore et listel finement profilés.

§ I

LE CHRIST

Notre-Seigneur triomphe sous ce dais glorieux : son trône est d'aspect antique et très ouvragé. Il est assis sur un coussin de forme byzantine qu'agrémentent des gaufres dessinées en réseau. Le nimbe est crucifère : on dirait une croix gemmée ; les croisillons en sont saillants et paraissent incrustés de pierres fines.

N.-S. porte une tunique à plis ruchés dont le bord affleure le coude-pied. Un large pallium le drape : il part de l'épaule gauche, se répand çà et là en sinuosités infinies. Du reste, on a pu le voir, tous les personnages du linteau revêtent le même costume.

*
* *

Le pallium et la tunique antiques figurent dans la plupart des compositions à personnages de l'Ecole française du Moyen-Age. Durant près de mille ans, on le retrouve affectant des formes identiques et d'une apparence étrange où certains critiques ne voient qu'une vieille et servile déférence aux théories byzantines. A leurs yeux, le vieux ciseleur est un copiste nonchalant, d'une inhabileté notoire, impuissant à créer un type d'inspiration ou à l'étudier d'après nature. Cette critique ne nous paraît pas étudiée :

nos traditions ecclésiastiques et françaises la démentent. On s'en convaincra par le précis historique ci-dessous (1) ; il éclairera nos lecteurs et leur fera, nous l'espérons, partager notre avis.

Les draperies de notre porte historiée sont traitées d'une manière ingénue mais conforme aux costumes du temps. Elles charment par un agencement ingénieux où la hardiesse n'exclut pas l'élégance, où la fantaisie est toujours conseillée par la grâce. Déjà à cette époque, ces œuvres révèlent un art supérieur et original. Nos archéologues se sont lassés de biaiser sur ce point si élogieux pour nos

(1) Le pallium est originaire de la Grèce ; il y fut longtemps la marque des hautes fonctions sociales, en particulier, la livrée du Savoir. Sa configuration et la manière de le porter furent d'abord larges et simples.

Le pallium plut à la Mode qui lui imprima une tournure de coquetterie maniérée et fantaisiste. Tertullien sourit ironiquement de la grâce empesée et de l'amas onéreux de ses flots d'étoffe.

« Mon manteau, dit-il, ignore ce dédale de plis ; un artiste n'a pas » à le repasser savamment de haut en bas dès la veille, à aligner » ses plis en tuyaux de chalumeau, à les rassembler en faisceau » sur un point central, à les arrondir en bouclier sur la poitrine et » à en assujétir le plissé délicat au moyen de fortes agrafes. » (DE PALLIO.)

La tunique, à son tour, s'accommoda peu à peu de ces élégances frivoles. Ce fut un engoûment : il gagna les chrétiens de Carthage : Tertullien les en querelle malignement. — « Vous voilà, leur écrit » il, avec une tunique plus longue que jamais : il vous faut une » ceinture pour rattacher en étages, à la taille, l'immensité de ses » plis... Ah ! ne me parlez pas de cet homme qui, derrière lui, » traîne à terre des flots d'une étoffe de prix. » (Tert. *ib.*)

On vit dès lors la tunique tomber jusqu'à terre en plis verticaux, ruchés, calamistrés ; le pallium se déployer en éventail, en enroulements et en mille autres circonvolutions capricieuses, Quoi qu'il

pères ; leurs assertions oscillantes le cèdent à l'admiration.
 — « En Provence, écrit M. Viollet-le-Duc, une nouvelle
 » école a surgi dès le XI^e siècle. Tout est occidental dans
 » leurs œuvres : encore une fois, la sculpture des Byzan-
 » tins n'est plus traitée comme celle des bas-reliefs fran-
 » çais (1). » Les nôtres figurent sans nul doute parmi les

en soit, ce costume s'introduisit sous une forme plus ou moins élégante parmi les premiers chrétiens. (*Lami de erud. Apost.*)

» Peu après, évêques, prêtres, clercs et moines en firent leur vêtement de cérémonie. » (*Lami t. I, p. 138*).

« Les rois de France de la première, deuxième et troisième race » en retinrent pourtant l'usage pour leur personne royale. » (*Glossaire*).

« Charlemagne assistait aux offices nocturnes en pallium à très » larges pans et à plis profonds. » (*ib.*)

« Une statue colossale de Dagobert, disparue depuis la Révolution, était drapée d'un immense et très élégant pallium : elle » était du commencement du XII^e siècle. » (*Dictionn. d'Architect.* t. IX, 32).

Peu à peu ces réminiscences antiques s'évanouissent ; bannies de la scène du monde, et, disgraciées des rois, elles se réfugient au sein de l'Eglise : la tunique et le pallium y deviennent l'aube blanche du prêtre et le surplis, invariablement plissés l'un et l'autre à menus et longs plis.

La Cotta, surplis encore en usage à Rome, est d'un plissé pour le moins aussi compliqué que le pallium de l'époque romane : une ouvrière intelligente et expérimentée y consacre, dit-on, plusieurs jours de travail.

Les draperies du moyen-Âge n'avaient donc rien d'étrange ni d'insolite, surtout pour l'imagier français qui les voyait tous les jours sur la personne des évêques, des clercs et des rois. Ce ne sont donc pas des types imaginaires ou de nonchalantes imitations que présentent nos bas-reliefs mais des modèles vivants qu'on a pu voir, étudier aisément à l'église, dans les monastères, à la Cour, pour les interpréter.

(1) *Dict. d'archit.*, t. VIII, 108.

œuvres les plus anciennes et les plus significatives de cette émancipation hardie et savante.

* * *

N.-S. a les pieds nus posés sur un socle dont il est malaisé de définir la forme ; au dessous sont couchés, accroupis dos à dos et ailés, à gauche un lion, à droite un taureau ; ce sont les figures symboliques de S. Marc et de S. Luc ; leur nom, du reste, est gravé sur un cartouche que soutiennent et présentent le Lion d'un côté et le Taureau de l'autre.

Au-dessus du dais et sous la voussure de l'arc, on voit saillir à droite et à gauche deux pièces avariées où s'articulent et d'où partent deux ailes sculptées avec soin et d'une ample envergure ; elles s'épandent avec symétrie jusque sous la clef du cintre où leurs extrémités coïncident et dont elles épousent élégamment le pourtour.

Les deux masses inaccusées d'où dérivent ces ailes ne sont autres que les emblèmes connus de S. Mathieu et de S. Jean : un homme et un aigle ailés.

La statue du Christ a beaucoup souffert ; mais aux tronçons de bras et de main qui restent encore, aux mouvements dont ils indiquent visiblement le départ et l'intention, on conjecture aisément qu'il bénit de la main droite tandis que de la gauche il tient un livre posé presque de champ sur les genoux.

Tout respire dans sa personne cette *Majesté immense* (1) qui est la touche et le sceau de l'Etre divin.

Ce trône céleste, les motifs décoratifs qui l'entourent traduisent mot pour mot une des premières pages de

(1) Patrem immensæ Majestatis (*Te Deum*).

l'Apocalypse. C'est le thème traditionnel répété sous mille formes diverses par les ornemanistes anciens. Il se retrouve, à quelques dissemblances près, dans les monuments iconographiques, sarcophages, arcs de triomphe, tympan de portail parvenus jusqu'à nous. L'église de Saint-Genest à Nevers, le portail royal de la cathédrale de Chartres, celui de Saint-Trophime, à Arles, et tant d'autres nous en offrent des spécimens merveilleux.

Mais, entre tous ces documents, le nôtre se distingue par une touche et un mouvement d'expression qui lui sont propres : il respire un parfum d'archaïsme que son âge explique d'ailleurs et lui attribue.

§ II

LES ANGES

Ministres de Dieu, amis des hommes, les Anges sont partout où l'homme et Dieu sont ensemble. Il est peu de pages des Ecritures, de l'Evangile surtout où l'on ne voie se détacher quelque ombre de leurs ailes.

L'Eglise recherche leur amitié et la cultive. Ils sont de toutes ses œuvres ; leur voix perce dans tous ses cantiques et l'Iconologie en anime à plaisir ses scènes sacrées, taillées ou peintes.

Ici, ils remplissent le fond du tympan : leurs ailes s'y dressent comme des palmes : elles s'enguirlandent à la suite les unes des autres. Le dessous de la voussure en est garni. C'est la voûte céleste : elle est pavoisée d'ailes d'anges : ce fond de ciel est merveilleux d'idéale invention et de sentimentalité dévote.

Ils sont au nombre de quatre : ce nombre est d'un usage familier parmi les œuvres de l'Art chrétien. L'Ecriture, d'ailleurs, et la Liturgie le consacrent.

C'est quatre par quatre que S. Paul énumère les Esprits célestes : ce sont les *Principautés, Puissances, Vertus, Dominations*(1) dans son épître aux Ephésiens : les *Trônes, Dominations, Principautés, Puissances*(2) dans son Epître aux Colossiens.

C'est, pour l'ordinaire, quatre chœurs d'AnGES que le Prêtre interpelle dans les préfaces sacrées pour les supplier de lui faire écho dans les Cieux et de renforcer de leur hymne sans fin sa voix chétive et mortelle.

Il invite les *AnGES*, les *Archanges*, les *Trônes* et les *Dominations* (3) aux fêtes de Noël, de l'Epiphanie, de Pâques, de l'Ascension : C'est à la Trinité qu'arrive le tour de convocation pour les *Chérubins*, les *Séraphins* unis aux *AnGES* et aux *Archanges* (4).

Des deux anges sculptés à la droite du Christ, l'un porte un livre fermé et scellé ; l'autre, un livre ouvert : Sur les deux pages ouvertes se lisent, d'un côté : les lettres S.D.S. RT. ; de l'autre, S. I.

Le soupçon nous est venu que ces lettres pourraient rappeler les trois mots du Trisagion écrits en sigles. Grâce au lumineux concours de l'immortel investigateur des Catacombes, M. de Rossi, notre soupçon s'est converti en certitude.

Ces sigles retrouvent exactement leur place dans le texte

(1) Ephes. 1, 21.

(2) Coloss. 1, 16.

(3) Et ideo cum Angelis et Archangelis, cum Thronis et Dominationibus. (*Préface*).

(4) Quam laudant Angeli atque Archangeli, Cherubim quoque ac Seraphim. (*lb.*)

du Trisagion (1) sacré ainsi qu'il suit : *Sanctus Deus, Sanctus Fortis, Sanctus Immortalis* (2).

Ces deux Anges sont de face. Leur maintien nous permet de voir leur ceinture : c'est une large et longue écharpe : elle part du cou où elle s'enroule, se croise sur la poitrine, en fait deux fois le tour et compose de ses plis sinueux comme deux ceintures serrées l'une un peu au dessous de la taille, l'autre au dessus (3).

(1) Cette acclamation célèbre a pour origine un prodige. C'était en 446 : la terre trembla ; Constantinople faillit périr ; ce fut un effondrement Habitations privées, monuments publics en grand nombre, d'immenses remparts, soixante-dix forteresses croulèrent : il fallut désertier la ville. — L'empereur, sa maison, le Patriarche, tout le peuple à leur suite en sortent et s'installent au milieu des champs. La douleur publique s'exhale en supplications désespérées. Tout à coup un enfant s'élève du milieu de la foule : il disparaît dans les airs. — Il descend lentement peu après : il a vu les Cieux en prière et entendu les Anges chanter *Sanctus Deus*, etc ... Le peuple tombe à genoux et répète avec lui cette prière. — La terre ne tremble plus ; Dieu a pardonné : Théodose et le peuple rentrent à Constantinople. L'empereur ordonne de chanter le Trisagion par toute la terre. C'est l'ex-voto de sa gratitude ; L'Eglise, depuis ce fait mémorable, le redit mot à mot en trois langues le Vendredi-Saint, (*Cianonius* l. 1. p. 306).

(2) Ce volume est sans doute la Bible ouverte à la page d'Isaïe (Ch. VI, 3.) où les Séraphins entonnent leur cantique éternel au Dieu trois fois Saint. Le mot à mot du texte sacré n'y est pas : on y lit à la place le Trisagion qui en est l'interprétation célèbre.

(3) Les dames romaines portaient une écharpe qui entourait le cou, se croisait sur la poitrine et faisait plusieurs tours à la taille pour relever les plis de la robe et les retenir. L'art chrétien, d'après Buonarroti, a donné cette ceinture aux anges et au bon Pasteur, parce que, croisée sur la poitrine, elle signifiait le signe de notre Salut. *Dict. d'Archéologie*, Migne 552.

Cet ajustement était en usage parmi les personnes de qualité chez les Juifs, les Romains (1), à l'Eglise où il figura, plus ou moins modifié, au nombre des insignes ecclésiastiques.

Les quatre anges de nos bas-reliefs ont un grand air sous les magnificences de ce costume : c'est l'Ange dans sa grande parure. L'artiste, du reste, en doit le dessin à S. Jean qui les a vus dans les cieux, *vêtus de fin lin, étincelant de blancheur et ceints de ceintures d'or* (2) ; on ne saurait donner au Christ un plus noble entourage ni mieux représenter les hauts Dignitaires de sa Cour.

*
* *

Le Christ a deux anges à sa gauche et carrément tournés vers Lui. Il absorbe leur pensée et les extasie. Leur taille s'assouplit avec une grâce extrême et dessine un mouvement de déférence empressée, soumise, humble, ravie. C'est dans ce sentiment que le Moyen-Age commandait aux artistes de sculpter les anges ou de les peindre. Les nôtres traduisent à ravir cette attitude d'obséquiosité (3) suave et noble, de complaisance à la fois humble et fière : on sent que leur humilité est une grandeur et leur manière de servir, une noblesse.

(1) Les juifs portaient une longue robe ; ils la relevaient à la taille au moyen d'une ceinture, qui faisait deux tours et les serrait *circa pectus et mammas et ad lumbos*. . . . BUONAROTTI, *claudianus*. LAMI, *de erud. Apost.* 152.

(2) Apoc. XV, 6.

(3) C'était le mot des Maltres : nous le trouvons incessamment dans le libellé de leurs commandes : *Et Angeli stantes in obsequio*. . . *Et effigiem Salvatoris et in obsequio à dextris et a sinistris angelos mire magnitudinis et pulchritudinis*.

Il n'y a que l'Eglise pour entendre si judicieusement l'inégalité des conditions, créer des supériorités obéies sans bassesse, des infériorités commandées sans orgueil; en un mot pour régler sur le ton du plus juste accord toutes les dissonances sociales. Elle est plus que l'école du Respect: elle en est la lettre vivante. Sa doctrine, sa langue, ses rites sacrés, tout, jusqu'à ses formules artistiques, nous en fournissent la leçon, la forme animée et l'exemple.

Ces deux anges de gauche ont les mains couvertes d'un linge qui retombe en plis abondants. Ils les tendent vers N. S. et lui offrent des objets sacrés (1) : ces objets, quels sont-ils ?

L'un, le plus rapproché de N. S. porte un livre scellé aux fermoirs apparents et très riches. Selon nous, ce livre est le saint Evangile.

L'autre présente un objet fort avarié par le marteau d'une irréligion nihiliste : il est pourtant reconnaissable parmi les lignes tronquées, indécises et les contours obli-térés de la masse. L'ensemble est évidemment celui d'une coupe. L'Ange la tient par le nœud avec la main droite; de la gauche, il en supporte le pied.

Est-ce l'une de ces coupes d'or pleines de senteurs, c'est-à-dire, des prières embaumées des Saints répandues aux pieds de l'Agneau dans les Cieux ? (2).

(1) Ces Anges offrent leurs présents la main couverte d'un linge. Cette coutume témoigne d'un haut respect; elle est depuis fort longtemps usitée dans l'Eglise: elle s'y perpétue.

Il y a peu de jours, à l'occasion des dernières Canonisations, le Pape portait un cierge colla sinistra avvolta da velo serico. Les Ecclésiastiques chargés d'offrir les présents d'usage à N. T. S. Père les portaient coperte da bianco tovagliuolo le mani. (*Osservatore romano*, 10 décembre 1881).

(2) *Apoc.* V. 8.

Serait-ce le calice Eucharistique et une allusion formelle à l'adorable Hostie du Calvaire devenue l'Hostie de l'Autel ?

D'abord flottante dans notre esprit, cette pensée a pris peu à peu la consistance d'une conviction. L'ensemble de nos sculptures historiées et leur époque éclairent cette interprétation et la fixe.

Le Calice servait alors d'emblème à une intention réparatrice : on le rencontre souvent, en particulier dans de vieilles gravures de S. Bruno. (1) Le Saint élève le Calice et « l'adore pour témoigner de sa foi en la divine Eucharistie outrageusement attaquée de son temps (2). »

Or, nos bas-reliefs sont du même siècle ; S. Bruno les vit peut-être à Valence où nous croyons qu'il passa. L'ange que nous décrivons rappelle assez bien l'angélique Ascète de la Chartreuse offrant une amende honorable au Dieu de l'Eucharistie.

L'Eglise, nous l'avons déjà dit, est douée d'une vitalité merveilleuse. Elle vit de ce dont les autres meurent ; c'est par le côté où on la blesse qu'elle se multiplie. Ceux qui la déchirent le plus à fond ne déchirent qu'un voile d'où ressort une splendeur de plus.

Voilà, après Arius, Nestorius, Eutychès, le bien que Bérenger fit à l'Eglise au onzième siècle. Mise en question,

(1) S. Bruno protesta, en mourant, de sa foi au vrai Corps et au vrai Sang de N. S. dans la Sainte Hostie, par une sainte haine de l'hérésie de Bérenger. La légende de l'office romain mentionnait autrefois ce détail. (*Bollandiste*. octobre. L. III).

(2) *Les Caractéristiques des Saints* par le R. P. CAHIER t. 1, p. 175. Le nom de cet auteur est fort connu, ses écrits non moins dignes de l'être ; ses études iconologiques sont un chef-d'œuvre de critique érudite, impartiale et discrète.

contestée, niée par ce Novateur, la Présence Réelle devint la vivante actualité de l'époque, l'enthousiasme des âmes, l'amour véhément de la chrétienté.

Nos contrées n'échappèrent pas à ce vent de fausse doctrine. Les évêques y mirent promptement bon ordre. « On » en trouva, dit M. l'abbé Granget, quelques vestiges à » Apt, mais grâce au zèle de l'évêque Alphaut, l'erreur » ne fit pas de progrès dans son troupeau (1). » Nos ancêtres demeurèrent fidèles à la vieille et divine foi.

C'est ce qu'affirment et ce qu'ont perpétué parmi nous le linteau, le tympan de nos bas-reliefs et tous les insignes eucharistiques des basiliques circonvoisines qui ont, avec celle de Valence, une si proche parenté de style, de type, de date.



Ces quatre anges, les deux derniers surtout, sont merveilleux de forme, de galbe, de pose et de proportion : on voit rayonner sur eux, des pieds à la tête, ces reflets de vertu, d'innocente douceur, de sentimentalité intelligente et pure qui distinguent l'Esprit Céleste et constituent sa beauté autant que sa gloire.

Ils sont de l'âge et du nombre des œuvres dont Viollet-le-Duc a dit : « Une de leurs qualités qui frappent le plus » les personnes qui savent voir, c'est l'exactitude et la » vérité saisissante du geste (2). »

Nous ne savons rien parmi les bas-reliefs français du XI^e siècle qui mérite autant cet éloge ni ne le justifie mieux.

L'auteur de ces belles compositions ne sera peut-être

(1) *Histoire du diocèse d'Avignon*, t. 1, p. 307.

(2) *Dict. de l'Architect.* t. VIII, p. 108.

pas impossible à découvrir. Le savant auteur de *l'Architecture romane dans le Midi de la France* (1), à qui nous avons soumis la photographie de nos bas-reliefs a bien voulu nous écrire : « L'un des anges du tympan est pres- » que la copie d'une des figures du portail de St-Gilles, » œuvre de Brunus dont j'ai découvert le nom ainsi » gravé :

» BRUNUS ME FECIT »

Nos portes ont donc une senteur de parenté avec le portail de St-Gilles et l'éblouissante parure sculptée qui le rehausse. Or, cette basilique abbatiale est un chef-d'œuvre : c'est le joyau architectural de la Provence, « et, dit un sa- » vant Spécialiste, le nec plus ultra de l'architecture ro- » mane (2). » Il ne serait donc pas indifférent pour nos portes que d'en être une réminiscence et d'en refléter la grâce par d'heureux emprunts.

Mais il y a mieux : elles sont vraisemblablement, de plusieurs années, les aînées de celles de St-Gilles (3) ; elles ne leur auraient donc pas emprunté mais prêté leurs mérites. Elles émaneraient du ciseau de Brunus ou de quelque habile maître de l'époque dont celui-ci aurait imité la manière. Elles seraient donc, non la copie, mais l'original : la priorité de l'âge, leur touche et leur aspect archaïques plus accentués leur décernent cet honneur : et ce n'est certes pas une médiocre célébrité pour elles.

(1) M. Révoil, architecte du gouvernement.

(2) M. Mérimée. Notes d'un voyage dans le midi de la France.

(3) L'œuvre de St-Gilles est attribuée au XII^e siècle : une inscription authentique citée par M. Révoil (L. II) en fixe la date à 1116. La cathédrale de Valence est de 1095.

§ III

FRAGMENTS DE PEINTURE

La peinture décorative achève un édifice. Les moulures, profils, sculptures lui dérobent d'agréables reflets : elle en fait valoir les proportions, en étoffe les ombres, en dégage les formes, les accentue et les harmonise.

Appliquée à des objets modelés, statues, hauts et bas-reliefs, elle a de tout autres lois que la peinture des surfaces planes. Elle constitue un art délicat, compliqué, minutieux, suppose une connaissance profonde de la gamme des couleurs, mais surtout de l'harmonie des teintes à raison de la façon singulière et inattendue dont elles se comportent sur des plans en relief.

On a reproché aux décorateurs du Moyen-Age d'avoir ignoré cet art ou de l'avoir traité inintelligemment et sans goût. Ces critiques de parti pris tombent en désuétude ; d'honnêtes esprits en ont reconnu et déclaré l'injustice : c'est de tous les côtés, aujourd'hui, que le blâme est démenti par l'éloge.

Les Grecs connurent la peinture décorative : ils en tirèrent un sage parti. Leurs chefs-d'œuvre d'architecture et de statuaire, le temple de Pœstum, le Parthénon en ont conservé de nombreux débris.

Chez nous, la peinture monumentale remonte à l'aube de l'ère chrétienne : elle débute aux Catacombes : elle essaie d'y désassombrir les chapelles sépulcrales.

Au sortir de ce berceau funèbre, l'Eglise s'attache les artistes, s'approprie peu à peu les ressources de leur palette et les inspirations de leur génie.

Rome est chrétienne ; le néophyte impérial, Constantin, la comble de sa munificence ; il la dote de plusieurs basiliques.

ques ; le gros œuvre achevé, le Pape S. Sylvestre y installe les décorateurs les plus renommés, « il leur commande toutes sortes de compositions sacrées à peindre » et à enluminer de décors aux plus riches couleurs (1). »

De Rome, la peinture murale chrétienne gagne l'Italie : Ravenne en conserve de très belles surfaces et de la plus haute antiquité.

L'usage en devient peu à peu familier dans la Gaule. La Touraine possède de bonne heure des ateliers d'ornemanistes décorateurs : Grégoire de Tour en signale l'existence et les travaux. Il rétablit les basiliques ruinées par de récents incendies et veut pourvoir à leur décoration. » Je commande, dit-il, à nos artistes de leur rendre les » brillantes peintures dont elles resplendissaient auparavant (2). »

« On trouve sous le chœur de St-Benoît-sur-Loire des » peintures des X^e et XI^e siècles (3). »

Cette parure murale est délicate : elle semblait ne convenir qu'aux parties abritées dans l'intérieur des monuments. On l'employa à l'extérieur et avec succès. Les portes des basiliques et leur frontispice se couvrirent de polychromies très brillantes et très variées. Le Coloriste du Moyen-Age avait sans doute trouvé le moyen de fixer les couleurs et de communiquer même aux plus déliées et aux plus tendres le secret de s'acclimater à l'action de l'humidité et du soleil, non moins qu'à la malignité corrosive de la poussière et du temps.

Au XI^e siècle existait déjà la coutume de peindre les

(1) *Ciacconius*, L. I, p. 226.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, L. X, ch. 31.

(3) *Dict. d'Arch.* par M. VIOLLET-LE-DUC L. IV, p. 201.

portes d'entrée : « Josserand, archevêque de Lyon (1107) » bâtit la porte d'entrée de la chapelle de la Vierge et la » décora de peintures (1). »

C'est dans ces données que nos portes secondaires ont été conçues et agrémentées ; elles ne sont donc ni un fait unique, ni une fortuite bien qu'heureuse anomalie. La porte secondaire d'Issoire (2), le portail de St-Gilles (3) partagent avec elle cette honorable rareté.

« Le XII^e siècle, écrit M. Viollet-le-Duc, atteint l'apogée de la peinture architectonique pendant le Moyen-Age en France. Les fragments de peinture murale de » cette époque accusent un art très avancé et une singulière » entente de l'harmonie des tons (4). »

*
* *

Nos peintures sculpturales ne démentent pas cet éloge ; on en jugera par les débris qui en sont restés.

On y remarque plusieurs couches colorantes les unes sur les autres ; la plupart tiennent du badigeon le plus vulgaire. Mais il y en a une primordiale : on la distingue aisément ; c'est une coloration d'une très harmonieuse tonalité.

Nous relevons dans le tympan, le bleu azuré du fond, le vert-clair des oves de l'arcature, le rose-pourpre des

(1) *Monographie de la Primatiale de Lyon*, par MM. BÉGULE et GUIGUE, 1880.

(2) On trouve des fragments de couleur dans les yeux des personnages ; c'est du moins ce que nous semble signaler la photographie que nous avons publiée (planche III).

(3) *Architecture romane*, par M. RÉVOIL. L. II, p. 61.

(4) *Dict. d'archit.*, par M. VIOLLET-LE-DUC, L. VII,

voussoirs, le vert-clair des chapiteaux, le rose-pourpre ou vermillon de l'Homme et de l'Aigle ailés figurant saint Mathieu et saint Jean.

Le pallium du Christ est rehaussé d'or et vert ; la tunique vert-clair ; le nimbe, fond rose-pourpre ; la croix bleue ; le socle et le siège, brun-rouge.

Les Anges les plus rapprochés du Christ ont les ailes rose-pourpre, le pallium vert, la tunique et le nimbe bleus ; les pieds sont peints vert ; le socle est rouge.

Les deux autres Anges revêtent des couleurs de même ton et réparties de la même manière ; ils ne diffèrent que par le pallium qui est rouge.

Les traces de peinture éparses çà et là sur le bas-relief du linteau sont d'une assez monotone uniformité de teintes. Peu lisibles sur le Christ, on les distingue mieux sur les autres personnages ; ils ont assez généralement le pallium et la tunique brun-rouge (1).

C'est une peinture à la colle, à l'œuf, selon les procédés en usage aux X^e, XI^e et XII^e siècles. Il n'y paraît pas de trace de peinture à l'huile.

Cette polychromie sculpturale est d'une touche habile ; l'application en est ingénieuse, le coloris vigoureux et brillant. Elle n'a rien de commun, toutefois, avec ces tein-

(1) Cette diversité de couleurs n'était ni hasardée, ni fortuite, mais le fait d'une étude appliquée. Le coloriste en fixait les tons après de laborieux tâtonnements et des hésitations intelligentes ; il avait soin de les répartir dans le sens de leurs relations harmoniques.

Grâce à ces connaissances pratiques, les teintes les plus tranchées se croisaient au sortir de leur palette avec les teintes les plus indécises. Leur polychromie était variée : une multitude de couleurs y trouvaient place. On s'en est aperçu à l'énumération de celles que nous avons pu saisir sur nos bas-reliefs.

tes vives, heurtées, dures, dont le Statuaire de nos jours se défie trop peu et s'engoue mal à propos. L'ensemble présente une synthèse de coloration d'un joli caractère : ce qui devait ajouter de l'éclat à notre porte déjà si riche et en achever la beauté.

C'est l'humble avis que nous permet d'énoncer ce que nous avons pu ressaisir de fragments de couleur dans le fond des plis, les creux de moulures où ils ont passé inaperçus sous l'égide d'une obscurité tutélaire.

Nous n'en trouvons malheureusement aucun vestige, s'il y en a jamais eu, sur la porte septentrionale dont nous allons faire la description.

IV

PORTE SEPTENTRIONALE

Cette porte est une baie rectangulaire. Le plan, la disposition structurale, le groupement des accessoires décoratifs, répètent à peu près identiquement les données techniques de la porte méridionale.

Un premier déblaiement nous la montra d'abord isolée et nue ; cet aspect la servit mal ; il lui donna la tournure d'un hors-d'œuvre ou d'une pièce d'architecture rapportée ou faite après coup.

Elle déployait une ornementation très ouvragée sur le nu d'un grand mur entre deux contreforts épais, saillants et très rapprochés l'un de l'autre. Ce disparate anormal nous encouragea à de plus amples recherches : elles nous ont aidé ; le dégagement plus complet de la porte a mis à jour un élégant entablement dont nous ne soupçonnions pas l'existence.

C'est une corniche très ornementée, d'ordre antique et du style classique le plus élégant et le plus pur.

Elle règne au-dessus du tympan et parallèlement au linteau, relie les deux contreforts, en désappauvrit le profil, abrite le beau fronton de la porte, en ménage la surprise et y prépare le regard.

Cet art fécond et ingénieux d'assortir des oppositions et d'apparenter des dissonnances, les Architectes du Moyen-Age l'entendaient et en usaient de main de Maître. Rien ne se heurte dans leurs compositions. Le grave et le joli s'y abordent sans secousse et ne s'y coudoient jamais brusquement. Les fortes surprises n'y surviennent qu'à la faveur d'un avant-propos qui les annonce et où l'œil les pressent et les devine.

La porte que nous étudions en est une pièce à l'appui; nos lecteurs s'en convaincront par la phototypie ci-contre (planche IV).

Une fois démasquée en entier, la porte méridionale nous révélera probablement les mêmes données.

V

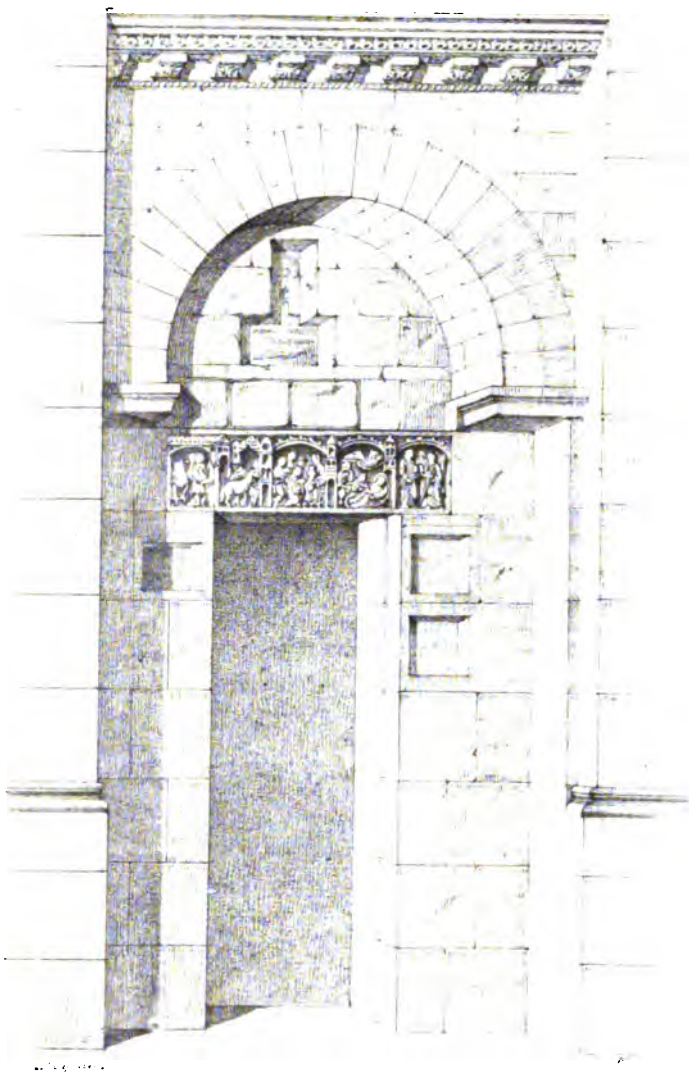
LE LINTEAU

Le tympan est abîmé : il n'en reste que le fond. Le revêtement très probablement historié qui l'ornait a disparu : on en retrouve la place mais inoccupée, vide.

Le linteau a seul échappé à la destruction ; il est historié de scènes évangéliques. Ses bas-reliefs rappellent ceux de la porte méridionale, mais ils en diffèrent ; on les croirait d'une autre époque : ce n'est plus assurément ni la même main, ni le même *faire*.

La pierre mesure 1^m 50 de long, sur 0,44 de haut. Cinq compartiments à peu près égaux s'en distribuent la surface. Des tourelles d'ornementation les séparent les uns des

PLANCHE IV.



Dessin de la porte Septentrionale
Cathédrale de Valence (Drôme)

autres. Elles imitent un haut portail au rez-de-chaussée avec plusieurs étages à fenêtres géminées ou simples : un couronnement ajouré par une galerie les achève.

Le tout a l'aspect d'une grande ville avec enceinte fortifiée et portes princières : *ce sont les citadelles de la gloire* (1); c'est la Jérusalem divine, le théâtre céleste que l'Eglise figure et dont elle est comme l'avant-scène ici-bas.

Les savants répertoires de Ciampini, Arringhi (2) et autres, offrent des spécimens instructifs et curieux de cette disposition décorative ou plutôt ils en ont littéralement dicté le croquis. C'était la méthode traditionnelle. Pendant longtemps les académies de l'Art chrétien n'en connurent pas d'autre. C'est le Ciel vu de la terre et en ligne directe par l'ange de Pathmos, *avec ses douze portes toutes d'une seule perle et ouvertes tout le jour* (3).

C'est, à la lettre, le psaume où David décrit la pleine vue qu'il a des cieux : « *O Sion ! je vous vois debout, dressée sous mes yeux comme une grande cité !*

Que la paix soit votre règne ! que l'abondance approvisionne vos tours et les comble ! (4)

Les tourelles qui font à nos cinq médaillons un si joli cadre se reliaient par des arcs-surbaissés élégamment jetés de l'une à l'autre. Le tout dessine une galerie d'arcatures où s'encadrent (Planche V) les cinq compositions que nous allons décrire.

§ I

Le premier tableau à droite représente l'Annonciation.

(1) Hymne de S. Michel et de S^{te} Elisabeth.

(2) *Roma subterranea*. L. I, pp. 301, 305, 309.

(3) *Apoc.* ch. XXI, p. 21.

(4) *Psaume CXXI*.

L'Ange Gabriel aborde la Vierge : il arrive : à peine a-t-il achevé de ployer ses ailes : il est pris sur le fait de son large et dernier pas ; il ne se donne pas le temps de composer autrement sa contenance. Un manteau léger le recouvre ; il s'agrafe au cou d'où les plis descendent un peu flottants jusqu'à mi-corps. Il tient son bâton de voyage à la main gauche ; de la droite, il indique le Ciel dont il se dit le messager.

La Vierge l'écoute : elle est debout dans une attitude modeste mais resplendissante de grandeur ; sa stature y prête ; elle l'emporte sensiblement sur celle de l'Ange ; elle porte une chaussure⁽¹⁾ ; l'Ange est pieds nus. De la main droite, elle relève quelques plis de son manteau ; de la gauche, élevée à hauteur d'épaule, ouverte de face, elle montre le Ciel et témoigne de l'immense respect dont son âme est saisie.

Cette scène est traitée avec une finesse, une vérité, une candeur, une suavité de sentiment qui rappellent les meilleurs âges de l'antiquité chrétienne : l'Art moderne lui a substitué une autre manière, plus usitée, mais à notre avis moins heureuse. La Vierge s'y montre à genoux sur un prie-Dieu. L'Ange survient : elle se retourne pour le voir, écoute, répond, interroge, toujours de biais et à genoux. Cette attitude n'est ni aisée, ni franche, ni naturelle, ni vraie.

(1) « En Orient, les femmes portaient une chaussure blanche : la bienséance ne leur permettait pas d'aller les pieds nus. »

« Les élégantes de Rome, il est vrai, portaient les jambes nues, mais des sandales aux pieds étincelantes de pierreries. »

« Les peintures antiques représentent toujours la Mère de Dieu » les pieds chaussés. » (*Lami de erud. Apost.* p. 168).

PLANCHE V.



Bas-relief de la porte septentrionale de la Cathédrale de Valence (Drôme.)



Ici, au contraire, la Vierge et l'Ange se rencontrent, se voient, se regardent en face ; ils s'accueillent avec ces manières affables, pleines de tact et polies que ne sauraient omettre des intelligences si bien faites pour se rencontrer dans un même regard et si dignes l'une de l'autre.

La Vierge, il est vrai, *se trouble* (1) ; ce qu'elle éprouve est de l'étonnement ; c'est à peine de la surprise : elle sait en substance les desseins de Dieu sur elle : elle en porte le secret révéré dans l'écrin de ses espérances.

L'Ange ayant parlé : *Me voici* (2), dit-elle. Ce mot la donne à Dieu, la consacre, la dédie à jamais et à l'instant même : elle le dit debout : la spontanéité de cœur qu'il exprime commande ce maintien et en exclut tout autre.

Nos bas-reliefs expriment tous ces sentiments : le tableau de l'Annonciation en particulier rayonne de cette ingénuité d'allure, de cette dignité de pose judicieuse et vraie dont Fra Angelico (3) et ses nobles pareils nous ont légué d'immortelles réminiscences.

De quelle riche ressource ces types si purs, aux attitudes si belles, ne seraient-ils pas pour l'Imagerie religieuse aujourd'hui si ardente à chercher le moelleux dans la mollesse, l'effet dans l'afféterie et à prendre le maniéré pour la bonne manière.

(1) S. LUG, L. 29,

(2) id. id. 38.

(3) Voir la fresque de ce Maître immortel représentant l'Annonciation au couvent de Saint-Marc à Florence, reproduite dans le grand ouvrage du P. Marchese. Notre médaillon sculpté a beaucoup de cette belle œuvre ; c'est la même sentimentalité, la même naïf élan, la même touche.

§ II

La composition du deuxième tableau est aussi très belle, bien qu'un peu diffuse dans sa distribution.

Au bas, et à droite est la Vierge, alitée, étendue dans une sorte de grotte rocheuse dont les contours irréguliers et saillants dessinent une sorte de lit de repos.

On retrouve ce motif ingénu sous des formes à peu près similaires sur des chapiteaux de St-Trophime, à Arles, de la cathédrale d'Aix, de celle de Palerme et sur plusieurs autres sculptures d'ornement des XI^e et XII^e siècles (1).

Il ne faut point se méprendre : la représentation de la Mère de Dieu alitée, sommeillant dans une lassitude malade ne peut-être qu'une naïve hypothèse.

La naissance du Fils de l'Homme n'a rien connu des accidents humiliants de la génération humaine. Avant, après, pendant, tout y a tenu du prodige. *C'est au milieu de tous les étonnements de la Nature que la Vierge a mis au monde Celui qui la mit au monde elle-même* (2).

Il serait donc anormal, contraire à une tradition doctrinale, irrévérencieux et déplacé de prêter à l'enfantement d'un Dieu le vulgaire appareil de nos naissances mortelles.

Les catholiques du Moyen-Age étaient trop instruits, ses artistes trop bien avisés pour commettre une si inintelligente méprise. Ils voulaient être simplement ingénus, la foi demeurant toujours saine et sauve.

Une personne accoste la Vierge : son maintien, sa mise, le plissé de ses vêtements accusent une nature féminine.

(1) Voir l'*Architecture romane du Midi de la France*, par M. Révoil. L. II, pp. 6, 40.

(2) Tu quæ genuisti. Naturâ mirante, tuum sanctum Genitorem (*Alma Redemptoris*).

Elle a la main posée sur le bord du lit de l'angélique jeune Mère: c'est la pieuse Sage-Femme de Bethléem.

« Elle vint, dit une légende fort accréditée parmi les « saints Pères, savoir ce que pouvaient être des couches » absolument étrangères à son art. »

Le doute la rendit curieuse: sa curiosité la convertit: elle vit, elle crut et traduisit en transports d'allégresse sa joie de voir une mère demeurée Vierge et son Fils, un Dieu devenu petit enfant (1).

« Cette légende servit de donnée artistique: elle devint familière, surtout en France, au ciseau chrétien des vieux temps (2). »

A gauche et à mi-hauteur est un homme aux dehors modestes. C'est probablement S. Joseph. Il a un costume de voyageur et un objet suspendu au bras droit qui paraît être une gourde de pèlerin. Il contemple le Mystère avec une béatitude intelligente et bénigne: c'est la naïve extase sinon de l'ange, du moins de l'homme simple, juste et doux.

Ce type est vivant. La pose est naturelle, empreinte d'un repos méditatif et d'une suave bonhomie qui réjouissent. Le vêtement s'applique en plis simples, souples, peu étoffés; on voit transparaître le modelé des formes anatomiques. Il n'y a pas de recherche mais beaucoup de vérité.

Il y a peu de jours, nous étudions cette page de sculpture avec un jeune statuaire dont les œuvres chrétiennes sont connues et fort goûtées. Nous n'avons pas été surpris de le voir s'attacher à ce type, en apprécier la vivante et

(1) S. ZÉNON DE VERONE ed. BALLERMI, p. 2,

(2) Voir *Mélanges*, par le R. P. CAHIER, p. 266.

libre allure, la grâce et la souplesse des formes, le fini du modelé et céder pleinement aux douceurs de l'admiration.

Au milieu du tableau apparaît le divin Enfant emmaillotté, au berceau ; au-dessus le Bœuf et l'Ane. Ce dernier paraît très appliqué ; il allonge le cou le plus qu'il peut par-dessus le haut ratelier qui le gêne ; il penche la tête vers le berceau et l'atteint à grand'peine. Le bœuf y touche d'aussi près, sans effort et jouit en paix de son avantage. On ne voit que leurs têtes ; on les dirait intelligentes tant elles rayonnent de contentement et de vie. On se rappelle, comme si on les lisait dans leur prunelle, ces paroles de l'Eglise : *O Christ, vous serez reconnu au milieu de deux animaux pour leur Maître* (1).

§ III

Le troisième tableau figure l'Adoration des Mages. C'est la composition principale : elle occupe le centre de l'imposte historiée.

Le cadre est une résidence royale. La Vierge y siège sur un trône très riche, de forme antique, circulaire.

Elle porte l'Enfant Jésus assis sur les genoux ; elle le soutient des deux mains avec une joie infinie et contenue, un amour tendre, familial et pourtant révérencieux : on voit qu'elle adore son Dieu dans le Fils qu'elle aime.

Elle a le sentiment de sa dignité presque divine. C'est ce qu'expriment, sur son trône éclatant, le manteau dont elle se tient si magnifiquement drapée, mais surtout sa sainte et royale contenance.

Les trois Rois s'avancent ; elle demeure assise, eux

(1) *In medio duorum animalium innotesceris. (Office du Vendredi-Saint).*

toujours debout ou plutôt dans l'attitude de ce respect noble et aisé que les Grands entendent à merveille et qui leur va si bien quand ils le rendent à qui de droit.

Ils se groupent, non à la suite, mais côte à côte les uns des autres. Le premier est presque à genoux, le deuxième debout mais un peu incliné, les genoux à demi fléchis. Le dernier dépasse assez les autres pour laisser voir la foi qui l'anime : il croit et il adore, la tête et les épaules affectueusement baissées.

Ils offrent tous les trois une corbeille de trésors. L'Enfant reçoit la corbeille du premier Mage ; il promet aux autres le plus agréable accueil.

§ IV

Le quatrième compartiment et le cinquième se communiquent : ils ne font qu'un : les deux actions qu'on y observe appartiennent au même sujet.

Le cinquième est un palais : il en a l'importance, la richesse, le décor. A gauche est un roi assis sur son trône : c'est Hérode : trois personnages sont debout devant lui : ce sont les Rois Mages. Hérode parle ; ceux-ci l'écoutent. En même temps qu'ils entendent, ils ont l'air de parler entr'eux et de convenir de leur départ pour Bethléem à l'heure même.

Le quatrième compartiment a l'apparence d'une cour d'entrée ; l'herbe y pousse : trois chevaux richement enharnachés l'occupent : ils sont prêts, sellés, bridés ; ils attendent que leurs cavaliers les remontent.

Tous les trois ont des mouvements différents, évidemment étudiés d'après nature et interprétés avec un vrai talent.

Le premier a la tête haute, tournée vers Bethléem qu'il

brûle de gagner. Le deuxième broute, comme pour amuser une attente trop longue à son gré. Le cou qu'il allonge vigoureux et le long duquel se répandent les tresses d'une abondante crinière, la tête baissée, la bouche entr'ouverte, l'herbe sous la dent, sont d'un mouvement superbe et d'un très savant dessin.

Le dernier regarde en arrière, la crinière et le cou gonflés d'ardeur ; il interpelle d'un œil alerte, anxieux, impatient son maître attardé chez Hérode. On dirait le coursier biblique dû au pinceau de Job : *Il frémit, il brûle de dévorer l'espace ; il crie à son maître : allons !* (1)

On trouve une Adoration des Mages à Notre-Dame-du-Port à Clermont, charmante église romane, l'une des plus gracieuses contemporaines de la cathédrale de Valence ; elle est sculptée sur le linteau d'une des portes secondaires. Les Rois y adorent l'Enfant Jésus ; leurs trois chevaux, bien qu'auprès d'eux, font groupe à part dans la scène. On est surpris de leurs dehors éflanqués, somnolents, amaigris : au fond, c'est la même scène, la même composition, le même style, peut-être la même main ou moins soigneuse ou plus novice ; car les nôtres constituent trois types ravissants d'une allure robuste et élégante, d'une encolure fine, déliée, mais surtout d'une admirable exécution.

VI

ÉTUDE COMPARÉE DES DEUX PORTES

La différence entre les bas-reliefs des deux portes est notable. La composition, le dessin, le *faire*, le galbe et

(1) Fervens et fremens sorbet terram.... dicit : Vah ! Job, XXXIX, 24.

par conséquent l'époque se ressemblent peu : seules, les données structurales sont homogènes.

Ceux de la porte méridionale exhalent une senteur d'archaïsme très prononcée et très pure. — L'aspect en est ingénu, naïf, d'une sentimentalité attrayante et vraie, mais empreint de raideur.

Les lois du dessin n'y sont pas toujours respectées. Les personnages y figurent serrés dans des vêtements à plis raidis, tuyautés, sculptés en *plissé de parchemin*. C'est l'école byzantine dans toute sa rigidité.

Ce n'est point toutefois une reproduction servile, un motif répété une fois de plus par le calque, la copie, le *poncis* et autres procédés indolents ; on sent, à quelques détails, que l'artiste s'est affranchi des types reçus et dont nos collections de sarcophages reproduisent mille imitations.

Déjà fort remarquable du linteau au tympan sur la porte du Midi, le progrès dans l'art de la sculpture se révèle fort supérieur dans les compositions de celle du Nord.

La frise, nous l'avons dit, s'y distribue en cinq portiques répartis avec ordre et gracieusement agencés. Les masses y sont proprement détachées, les plans distincts et nets, le sujet dessiné avec goût ; c'est une composition d'un art fin, d'un style moëlleux et d'une délicatesse de forme parfois remarquable.

La simplicité, la candeur n'en sont point bannies ; mais on n'y aperçoit presque plus rien des réminiscences typiques de l'école de Byzance. Le style en est large ; les allures amples, libres, souples, aisées, sans maniéré, naturelles. C'est une variété de formes, de pose, de situations du plus attrayant aspect : il y a l'élan, le jet, le feu sacré

d'une inspiration pleine de soudaineté, mais contenue, réglée et savante.

L'Ange et la Vierge dans l'Annonciation, St-Joseph, dans le médaillon de la Nativité, les trois Rois inclinés aux pieds de l'Enfant Jésus, leurs chevaux si remarquablement faits et que l'impatience de partir aiguillonne si visiblement, en un mot, la belle entente de toutes ces compositions témoignent de la vérité de nos éloges et leur donnent hautement raison.

Ainsi, nos trois pièces de sculpture semblent résumer le progrès de l'art chrétien ; elles nous le montrent s'échelonnant par nuances distinctes et graduations progressives. L'imposte historiée de la porte du Nord serait relativement plus récente que le tympan de la porte du midi et ce tympan moins ancien que le linteau qu'il surmonte.

Le socle du trône de la Vierge taillé en pans coupés, l'arc surbaissé des cinq portiques de la frise, les tiges grasses qui en agrémentent l'extrados en forme de crochets signalent une sorte de pressentiment des tendances gothiques.

Cette composition présagerait-elle les théories « de l'école » de l'Île de France où l'on vit l'architecture appelée « gothique prendre naissance dès le milieu du XII^e siècle » et se développer avec une rapidité prodigieuse ? (1) »

Quoiqu'il en soit de sa date authentique, cette œuvre touche de près comme époque et comme *faire* à ces temps « où le développement de l'art décoratif tenait du merveilleux (2). »

(1) Dictionnaire de l'Architecture, t. VII.

(2) Ib.



Une question de date est ordinairement complexe et très obscure quand elle implique des œuvres d'art des IX^m, X^m, XI^m siècles. Les spécialistes les plus versés dans ce genre d'étude ne procèdent que par tâtonnements et ne concluent que par affirmations hésitantes.

Au cours des recherches de prime-abord les mieux orientées et les plus sûres, on s'engage dans un labyrinthe de complications où l'Historiographie, l'Iconologie, la Critique artistique se suscitent de savantes mais interminables querelles. Tout à coup elles s'encombrent les unes les autres de difficultés spécifiques, imprévues et de nature à dérouter les conjectures les mieux raisonnées, quelquefois des certitudes en apparence avérées et inattaquables. Ces difficultés tiennent aux habitudes de construction, aux théories industrielles et commerciales encore trop peu connues de ces vieilles époques.

Nous en signalons quelques-unes ; elles motivent notre embarras ; elles excuseront notre réserve.

Ainsi, plusieurs imagiers d'une habileté de main, d'une instruction, d'une école très différentes travaillaient ensemble à une même œuvre, sculptant chacun en même temps leur morceau de bandeau ou de frise.

Des écoles professionnelles d'Architecture, de Sculpture, de Peinture, fondées par les prêtres et les moines ont fait pendant plusieurs siècles l'éducation de la France : on comptait celles de l'Ile de France, du Poitou, de la Saintonge, de Toulouse, de la Provence et tant d'autres. On cite en particulier Limoges où pendant plusieurs siècles les marchands Vénitiens avaient des comptoirs et importaient avec les produits de leur commerce les trésors artistiques de l'Orient. Or, ces écoles n'entretenaient

ensemble, dit-on, que des relations lointaines ; de sorte que les unes réalisaient un progrès sensible et prompt auquel les autres, alanguies, inactives, stationnaires ne parvenaient que cinquante ans, quelquefois cent ans plus tard (1).

Enfin, il n'est pas rare de rencontrer dans certaines églises du Moyen-Age des fragments antiques, bandeaux, chapiteaux, frises, bas-reliefs entiers plus anciens que ces mêmes églises : ces pièces historiées provenaient des églises antérieures tombées de vétusté ou démolies ; elles étaient religieusement conservées, réemployées dans les constructions nouvelles.

Nous ne serions point surpris de reconnaître plusieurs de ces anomalies dans l'étude de nos bas-reliefs, à propos de leur date.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nos portes historiées remontent au XI^e siècle. Elles sont une répétition presque littérale de l'une des portes de la cathédrale du Puy-en-Velay et de Notre-Dame du Port, à Clermont. Le bas-relief de cette dernière est, vis à vis du nôtre (porte du Nord) ou un original ou une copie : c'est le même ciseau et la même touche.

« Or ces deux portes, dit M. Viollet-le-Duc, datent des » premières années du XII^e siècle, peut-être de la fin du » XI^e » (2).

Nos portes ont un air de famille avec St-Trophime et St-Gilles : leur parenté est indéniable. Les scènes histo-

(1) Ce motif a cours parmi les Archéologues : nous l'admettons mais avec réserve. On y cède trop de prime-abord. L'importance qu'on lui accorde est souvent atténuée par des documents historiques mieux compulsés et même parfois démentie.

(2) Dict. d'Archit. t. VII. p. 400.

riées de ces deux basiliques l'emportent visiblement sur les nôtres par la fécondité de l'invention, la richesse des motifs, l'ampleur de la composition et leur haute magnificence; mais elles le leur cèdent pour la vétusté; le parfum en est chez nous plus pénétrant, le vernis plus doux.

Or, St-Trophime et St-Gilles sont des premières années du XII^e siècle.

Enfin, les fragments de peinture dont nous avons relevé les nuances aident à tous ces témoignages, et les renforcent. Ils constituent une synthèse de polychromie similaire de celles que M. Viollet-le-Duc analyse et attribue au XI^e siècle, « époque où, dit-il, il existait déjà en Auvergne une » école de peinture serrée dans son exécution, belle dans » son style » (1).

L'histoire locale ajoute à ces certitudes déjà si bien établies ou plutôt y met le comble : elle nous apprend que la cathédrale a été consacrée en 1095. C'est une date formelle, précise, de science certaine : elle est gravée sur l'imposte de la porte de la nef latérale du Midi : or, le géométral de cette porte, l'appareil, les types de structure sont calqués sur nos deux portes historiées.

Toutes ces pièces sont homogènes ; elles émanent du même architecte représentent une même œuvre, ont été consacrées par le même Pontife, Urbain II, de haute et sainte mémoire.

Aussi, est-ce avec une joie convaincue maintenant qu'elle a éclairé, que nous nous félicitons d'en avoir révélé l'existence, analysé les bontés et essayé d'en faire valoir l'antique et savant caractère.

L'abbé DIDELOT.

(1) Dict. d'Archit. t. VII p. 70.

LA MAISON DES TÊTES

A VALENCE.

(Voir livr. 57^e, 58^e et 59^e).

ADDITIONS.

Il ne faut pas espérer d'être complet en abordant un sujet quelconque d'histoire locale, car toujours, malgré les plus grands soins, il restera des lacunes ou des points obscurs. Je ne pouvais échapper à cette loi fatale et je suis bien reconnaissant à l'aimable collaboratrice qui est venue m'offrir le résultat de ses recherches particulières.

Anne Lambert, m'écrit M^{me} E.-Z. Comte-Lascombe, fille de Giraud Lambert, marchand de Valence, contracta mariage le 26 janvier 1513 avec noble Antoine de Dorne, docteur en droit, de la même ville, et reçut pour dot « 400 escus d'or à l'effigie du roy de France, » plus, pour vêtements nuptiaux 300 autres écus ; de son oncle paternel, noble François Mayaud, 200 écus ; de son futur époux un augment de dot et 100 écus « pour en faire à sa volonté. »

Giraud Lambert avait pour armes *d'azur au lambel de 3 pendants d'or* et les de Dorne les placèrent en chef dans les leurs à la mort de Giraud.

Le père de Jeanne de Dorne, femme de Barthélemy Marquet, est appelé en quelques actes Fortunat, et Pierre, oncle de la même dame, est aussi qualifié de ce prénom.

On sait qu'elle épousa le seigneur de St-Auban près Die et qu'elle en eut un fils et deux filles.

Antoine de Dorne, fils de François et petit-fils d'Antoine I, avait fait ses études au collège de Tournon (1565-66) où il fut le condisciple et l'ami d'Antoine de Vocance, mari de Geneviève de Fontgarnaud.

Le 1^{er} février 1558, noble Antoine Audeyer, de Valence, fiançait M^{lle} Claudia de Blou, veuve de noble Jean de Dorne, en son vivant docteur en droit régent de l'Université, en présence de Jean de Montluc, évêque, de Félix Mayaud, bailli épiscopal, de Claude Amiel, etc.

Barthélemy de Marquet légua une rente annuelle et perpétuelle au collège de Die, pour la fondation d'un prix qui porterait son nom. Ce Barthélemy avait un beau-frère seigneur de La Pierre. Etait-ce le mari d'une autre de Dorne, sœur de Jeanne, ou le mari d'une sœur de Barthélemy ? Je n'ai pu le découvrir. Dans le premier cas, ce serait l'explication de l'écusson des La Pierre sculpté sur une ancienne porte et qui indiquerait, en effet, une alliance avec cette maison, antérieure à celle de François de Marquet avec Catherine de Sarrazin.

Isaac de Marquet, fils d'Alexandre I^{er}, portait aussi le nom de Louis, ajouté à celui d'Isaac par l'évêque qui lui donna la confirmation, après qu'il eut avec ses frères, en 1639 (époque de la mort de leur père), abjuré le protestantisme. Il avait épousé en premières noces (1667) Jeanne Gachon, veuve de Guy Ronchet, habitant notable de Valence. Il n'eut d'elle aucun d'enfant.

Louis, fils unique de Louis-Isaac et de Henriette des

Boscs, sa seconde femme, né en 1674, mourut sans descendants.

Gaspard de Marquet, 5^e fils d'Alexandre II, servait dans les armées navales en 1706. Il survécut à tous ses frères et décéda sans postérité.

Denis de Marquet, fils de Louis II, sieur de Dorne, né en 1704, mourut en 1742, un an après son mariage avec Suzanne de Vocance. Celle-ci atteignit un âge très avancé. A l'époque de la Révolution elle refusa d'émigrer avec le reste de sa famille, et pendant ces temps orageux, elle vécut confinée dans son château de La Tour en Vivarais, où elle donna asile à plus d'un proscrit. C'était une femme remarquable par son esprit et son amabilité autant que par sa fermeté de caractère ; elle avait de nombreux amis. Avant 1793, lorsqu'elle habitait la Maison des Têtes, où elle recevait familièrement Napoléon I^{er}, qui était l'ami et le contemporain de ses petit-fils, avec le comte Pierre de Montalivet, M. de Sucs, etc., elle montrait beaucoup de sympathie pour le *lieutenant Bonaparte* qui causait de préférence avec elle ou lui faisait la lecture pendant que les autres jeunes gens s'amusaient.

François de Marquet, fils unique de Denis, émigra en août 1793, pour les Etats-Unis, avec sa femme, sa fille et le fils qui lui restait. Il y mourut trois ans après, ainsi que son fils, de la fièvre jaune. Les deux autres, Louis et François, étaient morts, l'un tué en duel, l'autre sur le champ de bataille, dans l'armée royaliste du prince de Condé. M^{me} de Marquet et sa fille, après ce double deuil, revinrent en France auprès de leur grand'mère. Elles avaient trouvé leurs biens confisqués ; il fallut donc se réfugier aussi à St-Pierreville, et c'est là que mourut, âgée de plus de 80 ans, M^{me} de Marquet (de La Pierre Catherine). Sa fille, qui ne l'avait pas quittée, quoiqu'elle eût épousé M. Xavier

de Tournay, lui ferma les yeux, puis alla rejoindre son mari à Alba où l'empereur lui avait accordé un emploi. Devenue veuve à son tour et n'ayant pas d'enfant, elle prit avec elle une jeune fille dont le caractère, les goûts et les services lui plurent si bien qu'elle en fit son héritière après l'avoir dotée et mariée. C'est dans cette famille d'adoption qu'elle rendit son âme à Dieu, à Valence, le 21 janvier 1841, à l'âge de 69 ans.

M^{me} de Tournay était une des plus belles et des plus aimables femmes qui se puissent voir. Elle avait conservé ce cachet de distinction et de bonne compagnie qui était l'apanage de l'ancienne société française. Aussi malgré la médiocrité de fortune dans laquelle l'avaient aisée ses revers, son salon était-il le rendez-vous de la bonne société de Valence pendant les trois dernières années de sa vie où elle revint l'habiter, (1838-39 et 40). Je me souviens encore d'y avoir vu dans mon enfance Mgr de La Tourette (qui du reste était parent de la famille de Marquet par les Vocance alliés aux La Tourette), le chevalier de Perrin, M. Delacroix, MM. de Rostaing, de Fontbelle, etc.

Les deux lettres suivantes de M. le comte de Montalivet à M^{me} de Tournay, née de Marquet, rendront témoignage de l'exactitude de notre récit.

Versailles, le 18 pluviose an 13.

« J'ai fait de nouvelles tentatives, Madame et respectable amie, pour obtenir le remplacement de vos biens vendus, en autres immeubles nationaux ; il ne me reste aucune espérance de réussir par les voies ordinaires. La seule que vous puissiez encore tenter serait d'écrire

» directement à Sa Majesté. L'empereur se rappellera
 » d'une famille qu'il a tant connue ; vous lui peindriez
 » brièvement vos malheurs, la perte de votre père, de vos
 » frères, de votre fortune, et vous imploreriez de sa bien-
 » faisance au moins le remplacement des biens de votre
 » grand'mère, en le priant de se faire rendre compte de
 » cette affaire par M. Boulai. Vous serez certainement
 » écoutée.

» Ma femme parle bien souvent de Julie. Elle est dans
 » ce moment à Paris pour son service de dame du palais.

» Offrez à M^{me} de Marquet l'hommage de mon respect
 » et veuillez agréer mon amitié et mon inviolable dévoue-
 » ment.

» MONTALIVET. »

Alexandrie, le 20 décembre 1807.

« Je me suis flatté jusqu'à présent, Madame et respec-
 » table amie, d'aller vous porter moi-même à Alba l'hom-
 » mage de mes sentiments dévoués ; mais je crains qu'il
 » me faille absolument renoncer au plaisir que j'y trouve-
 » rais, et je viens vous en exprimer mes regrets.

» L'empereur passera ici après-demain 22 ; il ira en-
 » suite à Turin où il séjournera le 24, le 25 et peut-être
 » le 26. Je n'ose pas trop vous engager à un voyage peut-
 » être trop fatigant et dispendieux, cependant il me sem-
 » ble que ce serait une belle occasion pour demander une
 » audience, pour présenter vous-même à l'empereur un
 » placet qui lui rappellerait un nom bien connu, et pour
 » obtenir l'avancement rapide de M. de Tournay, ou un
 » changement de carrière avantageux.

» Je vous soumets ces réflexions. Si vous vous décidiez
» au voyage, vous sauriez l'adresse où vous pourriez me
» faire prévenir à Turin de votre arrivée, en la faisant
» demander à la mairie ou chez l'ingénieur en chef,
» M. Pertinchamp.

» Faites agréer mes tendres respects à M^{me} votre mère,
» et comptez toujours, je vous en prie, au nombre de vos
» meilleurs amis celui de votre excellent frère.

» MONTALIVET »

« M^{me} de Tournay ne suivit point les conseils de son honorable ami, sans quoi elle aurait certainement obtenu une position meilleure. Il lui aurait semblé, disait-elle, voir se dresser menaçantes devant elle les ombres de ses aïeux si elle se fut courbée en suppliante devant l'usurpateur.

« A sa chute cependant elle ne fit aucune manifestation de réjouissance; elle avait pu blâmer l'ambition de l'homme politique, mais elle respectait les malheurs de l'ami de son enfance. »

Ces détails intimes ne sauraient manquer d'intéresser nos bienveillants lecteurs.

En résumé, Antoine de Dorne, marié avec Anne Lambert, le 10 janvier 1513, laissa : 1° François, conseiller au Parlement de Grenoble; 2° Pierre-Fortunat, docteur en droit, lieutenant général du juge mage de Valence, décédé en 1583; et 3° Jean, docteur, régent de l'Université, qui s'allia le 19 décembre 1546 à Claudia de Blou, fille de Jacques, chevalier, maître d'office de la maison du Roi et de Claudia de Rostaing, de Charmes.

Jeanne, leur fille unique, porta ses biens à Barthélemy Marquet, son mari.

A. L.

CHRONIQUE

M. Alphonse Nugues, qui possède à un haut degré l'instinct, le coup d'œil et les connaissances d'un archéologue et manie le crayon et le pinceau avec habileté a découvert chez M. Guillet, père, marchand d'antiquités à Valence, trois panneaux de vitraux du XIII^e siècle, d'environ 65 cent. de haut sur 40 à 45 cent. de large.

« Le sujet du médaillon à peu près circulaire formé par la juxte position de deux d'entre eux n'était pas facilement déterminable ; ... je reconnus la représentation d'un personnage célébrant la sainte messe : une flamme s'élève de sa tête indépendamment du nimbe, attribut de la sainteté ; un clerc et des assistants l'entourent ; l'autel, orné de draperies, porte le calice large et peu élevé de l'époque... Mais quel était ce saint ?

« Une gravure du bel ouvrage de M. Lecoy de La Marche, sur S. Martin, (Mame, éditeurs à Tours), m'a donné la clef de l'énigme. C'est la messe de S. Martin représentée sur un vitrail du Mans, non-seulement contemporain de celui-ci, mais encore absolument identique. On peut en conclure que les mêmes cartons ont servi pour tous les deux et que c'est l'œuvre du même peintre-verrier. »

Le 3^e panneau représente un évêque bénissant et nimbé, probablement encore S. Martin.

D'où viennent ces vitraux ? M. Guillet les a acquis d'un

marchand de Voiron qui les avait tirés du midi : voilà tout. M. Nugues conclut à l'acquisition par la Société ou par le Musée de Valence de ces vitraux curieux qu'un hasard heureux y a fait arriver et tous les archéologues de la région s'associeront à son vœu.

Nous avons reçu de M. Louis Dufour, sous-archiviste d'Etat à Genève, une brochure intitulée *Industrie et état social de Genève au XVIII^e siècle, d'après les minutes de notaires*, pleine de détails intéressants pour l'histoire générale et pour celle des familles dont plusieurs sortaient du Dauphiné. Il y a là une mine à exploiter en prenant pour modèle le travail excellent de M. Dufour.

M. le docteur L. Barthélemy, président de la Société de statistique de Marseille nous a offert gracieusement aussi un vrai monument historique, dans son *Inventaire chronologique et analytique des Chartes de la maison de Baux, accompagné de quinze planches de sceaux, des tableaux généalogiques et d'une carte des possessions françaises de cette maison et suivi d'un appendice relatif à la branche des Baux d'Arborée*, (un vol. grand in-8°, de 680 pages sans les planches. Quiconque voudra connaître l'histoire locale en Provence et en Dauphiné, où les de Baux ont joué un grand rôle, ne pourra se dispenser de consulter cet ouvrage qui offre tant de chartes, toutes analysées avec soin. Nous aurons souvent occasion de le citer dans nos études sur les Baronnie.

Un autre recueil de Chartes fort important nous a été donné par M. le comte de Charpin-Feugerolles, ancien député de la Loire : C'est le *Cartulaire des francs fiefs du Forez (1090-1292), publié d'après le document original, conservé aux archives nationales* ; un volume in-4° de 294 pages de texte et xvi d'introduction. Indépendamment des chartes soigneusement reproduites, il y a là une table des noms de personnes et de lieux très savante et très utile.

Le même auteur a inspiré à M. Steyert une *Etude sur le Cartulaire de St-Sauveur en Rue*, publié avec une notice historique et des tables par le comte de Charpin-Feugerolles, ancien député de la Loire et M. C. Guigue, ancien élève de l'Ecole des Chartes : c'est un excellent travail.

Une mention spéciale est due au *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, Grenoble et Viviers* qui en est à sa 2^e année et à sa 10^e livraison, et a su conquérir rapidement une place distinguée dans l'érudition. (Romans, M. l'abbé C.-U. Chevalier, directeur).

Le *Bulletin épigraphique de la Gaule*, de M. Florian Vallentin, notre collègue, continue à nous révéler les secrets de l'histoire ancienne. Le n° 3 de la 2^e année, qui vient de paraître, renferme d'intéressants détails sur Paris, Nîmes, la Tunisie, Tarente, etc. (Vienne, E.-J. Savigné).

M. Allmer a, lui aussi, sa *Revue épigraphique du midi de la France*, rédigée avec une haute compétence et un savoir incontesté. (Vienne, E.-J. Savigné).

A côté des revues scientifiques, n'oublions pas une revue littéraire locale fort habilement dirigée par M. Morice Viel : *L'Alouette dauphinoise*, qui chante de plus en plus avec un art admirable.

La dernière livraison de la *Revue du Dauphiné recueil mensuel, historique, archéologique et littéraire* nous fera regretter cette belle publication de M. Savigné, imprimeur et écrivain, de Vienne. Elle a vécu six ans et formera un véritable monument patriotique.

Une *Société d'études des Hautes-Alpes*, récemment fondée à Gap, a déjà révélé sa vitalité par deux livraisons de son *Bulletin* où se trouvent : des articles sur l'épigraphie.

phie, par M. Florian Vallentin, sur Louis XI, par M. P. Guillaume, sur les sources historiques des Hautes-Alpes, et sur un roman de chevalerie du XIII^e siècle, par le même, etc., etc.

La vaillante pléiade d'érudits et de littérateurs qui forme la Société naissante lui assure le succès et la longévité.

Le *Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et lettres de l'Ardèche* (1881), 1^{er} semestre, nous fait connaître les grottes du Vivarais.

Parmi les publications non périodiques reçues nous citerons :

Controverse historique concernant Aimon de Chissé, évêque de Grenoble de 1388 à 1427, par l'abbé Charles Bellet, (Vienne), Savigné 1882, broch. in 8°.

La voie d'Agrippa de Lugdunum au rivage Massaliote, par Florian Vallentin, (Paris H. Champion), 1880, broch. in-8°.

Miscellanea, (Vienne, Savigné 1882, et *lettre à M. Chalon, directeur de la Revue belge de Numismatique* du même auteur.

Les abbayes laïques et les présents de la ville de Romans sous les consuls, par M. le docteur U. Chevalier, (Valence Céas, 1882).

Le passage de la compagnie des Ecossais dans le Diois, (XV^e siècle), document inédit publié et annoté par M. l'abbé Jules Chevalier. (Extrait du *Bulletin d'histoire ecclésiastique*).

Inventaire des monnaies gauloises d'Hostun et dissertation au sujet de quelques-unes de ces pièces par M. G. Vallier, (Bruxelles, Gobbaerts, 1882).

Examen de la brochure de M. G. Vallier sur la trouvaille d'Hostun, Extrait du *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme*. (Valence, Céas, 1882).

Les *Dominicains* et les *Cordeliers de Die* par M. Ad. Rochas, le savant auteur de la *Biographie du Dauphiné*. (Die, Chevalier, 1882).

A moun Oustalet, pouesio prouvençalo de M. A. de Gagnaud, em'uno traducioun en rimo italiana per l'abat J. Sperat.

Grammaire dauphinoise, dialecte de la vallée du Rhône par l'abbé L. Moutier, (ouvrage couronné par l'Académie delphinale) — Montélimar, Bourron, 1882, in 8° de 166 pages et X d'introduction.

Tous ces travaux particuliers sont fort intéressants.

A. L.

NÉCROLOGIE



M. LE BARON GUSTAVE DE CROZE.



La parenté du regretté défunt avec la famille de M. de Larnage l'attira en Dauphiné, au château de Fontager sur Ponsas. Là comme à Paris et comme en Auvergne, le bienveillant accueil du châtelain et de la châtelaine, fille de M. le baron Guiraud, de l'Académie française dont plusieurs compositions sont restées populaires, leurs aimables et spirituelles causeries attiraient les lettrés et les artistes.

« Curieux de toutes les choses de l'esprit, charmant par une conversation pleine de traits et d'imprévu, franc, affectueux et bon à tous, M. de Croze n'avait pas besoin

de chercher l'amitié qui venait naturellement à lui et il s'imposait à l'estime par la sûreté de ses relations et la droiture de son caractère (1). »

Fils du baron Jules de Croze, préfet de la Restauration, notre regrettable collègue, s'intéressait vivement à tout ce qui ennoblit les intelligences dans les sciences, les lettres et les arts, et les regrets exprimés à sa mort, à Paris, sa résidence ordinaire, en Auvergne, son pays d'origine et à Ponsas, son pays d'adoption, disent assez éloquemment l'étendue de notre perte.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1882

PRÉSIDENCE DE M. DE GALLIER.

M. de Laboisse, habitant Montpellier, est nommé membre correspondant.

Avis est donné de la convocation prochaine des membres des Sociétés savantes aux séances de la Sorbonne.

Des médailles et des fragments de carrelage romain ont été découverts près de Fauconnières et signalés par M. Fayard. L'assemblée délègue MM. Ch. de Rostaing et Lacroix pour étudier l'emplacement.

Après diverses discussions et une lecture la séance est levée.

(1) M. de Gallier, *Messager de Valence*, du 1^{er} Juin 1882.

SÉANCE DU 1^{ER} MAI 1882



PRÉSIDENCE DE M. DE GALLIER.

Sont nommés : *Membres titulaires*, M. Bordas, de St-Vallier et M. Girardon, avocat à Valence, déjà membre correspondant. *Membre correspondant* : M. le comte d'Adhémar, à Toulouse.

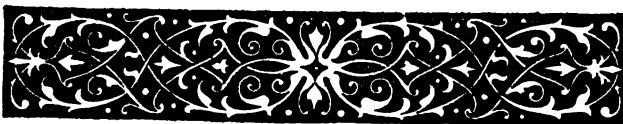
L'assemblée vote un abonnement au *Bulletin épigraphique de la Gaule* et charge M. Vallentin de s'enquérir des causes du retard qu'éprouve la publication du vi^e volume de l'*Arrondissement de Montélimar*.

M. Nugues rend compte de la découverte d'objets antiques à Chatuzanges et de vitraux anciens chez M. Guillet, père, marchand d'antiquités à Valence. Des dessins fort beaux complètent son exposé.

Il est aussi présenté de vieilles faucilles ou armes de guerre trouvées à Chambarand et une médaille romaine, le tout offert par M. Delor, du Grand-Serre.

D'intéressantes explications naissent de l'examen et de l'audition de ces divers rapports.

La lecture d'un fragment de manuscrit sur Orange et d'une notice sur Crest dans laquelle on prétend que Raoul Glaber, natif de Gigors, aurait laissé un manuscrit sur la tour, aujourd'hui perdu depuis 1834 ou 1835, terminent la séance très nombreuse et très variée.



LE ROMAN DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE

MADAME DE VILLEDIEU

I

LE ROMAN AVANT MADAME DE VILLEDIEU

Les peuples commencent par les poèmes et les chants historiques et finissent par le roman. Cette œuvre compliquée, dont le but est d'ébranler l'âme à l'aide d'une série de chocs brusques, de sensations rapides et changeantes, amollit et énerve toutes les fois qu'elle ne corrompt pas ; pour arriver à son complet développement, ce fruit de saison tardive doit appartenir à la caducité de l'arbre du bien et du mal. Sonder les replis secrets du cœur humain, donner aux caractères leur progrès logique, choisir de préférence l'exception, imprimer aux événements dont se compose l'action une tournure de vraisemblance, en les reliant par une chaîne à la fois souple et forte, telle est la tâche qui s'impose aux époques blasées, portées naturellement à l'interrogation, à l'analyse, à l'abus du raisonnement, étudiant avec complaisance les dispositions morbides, d'où se dégagent des phénomènes spécialement curieux.

Après avoir élevé la poésie et les arts à un idéal de beauté que les siècles n'ont pas surpassé depuis, la Grèce aboutit dans la décadence aux rêves théurgiques de l'école alexandrine. *L'Ane d'or* d'Apulée, que l'on doit à un Romain d'Afrique, une sorte de barbare, initié par ses voyages à la civilisation en déclin, dont il n'écrit même pas l'idiome sonore et magnifique, représente cette société en dissolution, où la superstition la plus folle remplace les croyances éteintes. Le *Satyricon* de Pétrone résumait à son tour l'immense orgie dans laquelle le monde romain allait finir.

Pendant les lettres ne meurent jamais tout entières; par une pente naturelle, que nous verrons se reproduire quelques siècles plus tard, les derniers auteurs grecs cherchent à opposer aux misères de leur temps les tableaux riants de l'âge d'or toujours flottants dans l'imagination des hommes. Chez l'auteur inconnu de *Daphnis et Chloé*, qui, s'il est l'ancêtre de Bernardin de Saint-Pierre, anobli par la pureté du sentiment chrétien, compte aussi Florian parmi ses collatéraux, on retrouve, derrière la forme naïve contractée dans la traduction d'Amyot, les premiers troubles de la puberté, décrits avec les raffinements d'un art aussi savant que délicat, où partout se trahit l'inspiration à peine voilée d'un ardent sensualisme.

Le régent obéissait à une sorte d'instinct, en replaçant cette délicieuse idylle dans la lumière voluptueuse du dix-huitième siècle. Mais à côté de la passion éternellement jeune, la partie contingente de l'œuvre n'est pas moins curieuse à étudier. Comme Julien l'Apostat, Longus, puisqu'il faut conserver à cet anonyme un nom consacré par l'usage, demeuré fidèle aux vieilles traditions, regarde en arrière.

Le rhéteur, dont le récit débute comme un tableau de Philostrate, a gardé une foi relative au culte des nymphes, aux rites survivants de paganisme rural. Il reconstruit en curieux, sous des traits et dans un milieu nécessairement un peu vagues, le passé dont les arêtes vives sont depuis longtemps émoussées. Son œuvre est un souvenir mélancolique, une étude rétrospective de ce qui ne peut plus revenir.

Tandis que le nord de l'Europe reste encore barbare, les fables millésiennes, les conteurs arabes, plus tard les *novellieri* italiens, forment le fonds commun et l'arsenal des fictions. Bien inférieurs aux chansons de geste, dont l'inspiration est puisée à la source, intéressants encore, parce qu'avec l'écho des traditions défigurées ils apportent les derniers reflets de la vie héroïque, les romans de chevalerie, tissés d'aventures sans aucune prétention à la vraisemblance, n'ont rien de commun avec ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de roman. Dans les récits merveilleux, comme dans les inventions courtes et de haut goût réjouissant le cercle des grandes dames toujours aux dépens des moines et des maris trompés, rien de nature à faire pressentir encore les développements que prendront l'action et les caractères. Le roman, qui n'avait pu jaillir des fabliaux ni des héroïques chansons de geste, ne commence en France qu'à l'étrange création de Rabelais. Avec une surabondance d'idées qui donne le vertige, dans un idiome d'une richesse bizarre recueillant les scories et les obscénités amassées par les conteurs du moyen-âge, prudent comme Érasme, le grand-prêtre de Thélème travailla sournoisement au triomphe de la Réforme, à l'abri du camp opposé. De Pantagruel sont sorties tant d'œuvres d'une valeur inégale entre elles, l'*Apologie pour Hérodote*, les pamphlets de Barnaud, la *Ménippée*, et, plus tard, Voltaire employant les séductions de son esprit à faire accepter toutes les audaces.

En attendant, ce chaos savant, ces grossièretés voulues sentant le moine défroqué et le pédant de génie, cette âpre ironie scholastique, l'obscurité calculée d'un style emporté, d'où se dégagent des éclairs, n'offraient qu'un médiocre attrait aux gens du monde plus élégants qu'érudits, dont ils froissaient les opinions aussi bien que les habitudes, et finirent par amener des protestations, dont l'inépuisable Renaissance fournit également les éléments et les armes.

Le courant latin résiste et combat victorieusement les rudes tendances de l'esprit du nord ; d'ailleurs, l'âme même de tout roman, l'idéal féminin s'est profondément modifié. A la dame de beauté, entourée par la chevalerie d'un culte mystique et passionné, cloîtrée dans le château fort, et dont la fine silhouette, entrevue derrière l'azur du vitrail à fond d'or, fait rêver l'archer qui passe, a succédé la femme, telle que la cour de François I^{er} l'a façonnée, d'un type plus opulent et d'un air de tête plus altier, proménée en triomphe à travers les galanteries, les enchantements d'un monde fastueux ; la déesse antique, glorifiée par l'art païen de la Renaissance ; une Diane voluptueuse, dont on retrouve l'image au fond des grottes, dans les labyrinthes des parcs comme dans les galeries des palais.

L'Arcadie est une conception essentiellement méridionale. A ces scènes pastorales de *high life*, il faut l'éternelle sérénité du ciel, la magnificence de végétation des contrées aimées du soleil ; les aspects virgiliens de la Mergellina, qui inspirèrent Sannazar ; les lacs de la haute Italie, semés d'édens enchantés ; les rives de la Brenta, où se dressent encore les palais de marbre des anciens providiteurs, des sages de terre ferme. Dans ce cadre brillant, au milieu de la vie en plein air, ces fictions gracieuses revêtent un caractère de vraisemblance et vont rejoindre les produits

de l'imagination populaire éclatant en toutes sortes de chansons amoureuses. Le travail, les soucis vulgaires n'ont point de prise sur les seigneurs vêtus de soie et de velours, estimant qu'il n'y a au monde que la guerre et le sourire des femmes. Dans ces Décamérons éternels, la joie s'épanouit d'elle-même comme une fleur vivace, la vie se passe à se montrer aimable, à se draper dans son rôle, à viser aux applaudissements. Les *Campo-Santo* eux-mêmes, dans leur parure mondaine, servent de lieux élégants de promenade. Les rudes compositions d'Orcagna, le mysticisme délicat de Fra Angelico se sont évanouis comme un rêve avec le dernier souffle du moyen-âge. Maintenant sur ce théâtre, où la mort semble de plus en plus absente et dissimulée, les monuments et les peintures murales s'étendant le long des cloîtres rivalisent de faste et de pompe presque mythologiques.

Nos longs hivers, les maussades brouillards de nos climats se prêtent mal à la mise en scène indispensable, à l'efflorescence des idées gaies. Mais, à toutes les époques, les raffinés ont eu des fantaisies et des regains d'innocence, réellement piquants par le contraste.

Au commencement du dix-septième siècle, ce mirage italien, ce dilettantisme des mœurs candides, pénètre, comme un fruit exotique, même en Angleterre, avec sir Philip Sidney. S'abandonnant aux modes italiennes importées à la cour de France par Catherine et Marie de Médicis, d'Urfé, qui résida longtemps à Turin, auprès de son parent le duc de Savoie, ne craignit pas de transplanter sur les bords inconnus du Lignon les bergers élégants et raisonneurs de l'*Aminte* et du *Pastor fido*. Son talent secondaire rendit en prose un service analogue à celui que la poésie avait reçu de Clément Marot au siècle précédent; il aida à la société polie en mettant en circula-

tion des sentiments d'une élévation un peu factice, et charma par sa limpidité et sa courtoisie ceux qui se piquaient de nobles manières et de savoir-vivre. Mais en essayant d'assouplir la langue, il l'effémina et lui fit perdre de sa saveur gauloise ; il entraînait dans la recherche le génie national qui, pour longtemps, déviait ainsi de sa voie. De l'*Astrée*, ce bréviaire des gens de cour, que des hommes supérieurs saluèrent d'une admiration trop complaisante, sortit, cinquante ans durant, aux dépens de la vérité, une funeste école : la simplicité a cédé la place à la subtilité, la prétention s'attaque à toutes les sources de l'esprit, passant des livres à la conversation.

Quand nous avons vu, quand nous voyons encore de notre temps la foule dévorer avidement la nourriture malsaine de feuilletons-romans, absolument dénués de vraisemblance et de mérite littéraire, sans autre attrait qu'un appel incessant aux plus honteuses, aux plus basses passions, et dont une spéculation éhontée prolonge le cours pendant des mois et des années, avons-nous bien le droit de nous étonner de l'engouement de nos ancêtres pour ces prolixes compositions, où l'action principale est traversée de trop nombreux épisodes, refroidie par d'interminables dialogues, à la manière des philosophes et des beaux esprits de ruelles. Le genre était faux, on doit en convenir, et s'éloignait trop visiblement de l'imitation de la nature. Mais le goût public ne s'égarait qu'à demi en accueillant avec faveur les œuvres ingénieuses d'esprits profondément cultivés, se reposant des affaires de l'Etat, des fatigues des armes ou des déceptions de la cour, en représentant, sous des couleurs trop idéales, le milieu brillant, resté chevaleresque en bien des points, où eux-mêmes jouaient un rôle. Dans ces pages demeurent historiques par cet endroit, les initiés prenaient plaisir à démêler, à travers

les noms empruntés, les portraits des princes, des personnages célèbres, à reconnaître les beaux sentiments de ceux qui faisaient autorité dans les salons par leur courtoisie auprès des femmes, leur bon ton, leur habileté à bien dire. Il ne sortait de là que des impressions nobles, quoique guindées et convenues. C'était une sorte de menuet digne et solennel, tout l'opposé de la corruption grossière s'étalant dans les romans d'aujourd'hui. On avait affaire à des moralistes aimant à dissenter, plus encore peut-être qu'à des romanciers préoccupés de nouer une intrigue, se hâtant progressivement vers le dénouement. Exempt de cette fièvre de curiosité inoculée depuis aux amateurs du genre, le public s'intéressait à ces tournois pacifiques et attendait sans trop d'impatience les volumes se succédant à des années d'intervalle. Tel, dans son groupe et bien au-dessus de Gomberville et la Calprenède, ses émules, le secret des succès de M^{lle} de Scudéry, de l'influence que cette femme, si peu de son sexe, a exercée sur ses contemporains, de la place enfin qu'elle garde dans la littérature, lorsque depuis deux siècles elle ne compte plus de lecteurs (1).

Aussi le bon sens un peu brutal du « législateur du Parnasse » n'exprime qu'une vérité relative, qu'il faut

(1) « Quelque prévenu que l'on soit, a dit l'auteur de *Manon Lescaut*, contre les romans héroïques, tels que *Cassandre*, *Cléopâtre*, le grand *Cyrus*, *Polexandre*, etc., il y aurait moins de risques à les mettre entre les mains des jeunes gens que cette multitude d'histoires amoureuses et de nouvelles galantes, qu'on est dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. Dans les romans héroïques, rien n'est appelé *vertu*, que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rôles, il y produit du moins des sentiments si nobles et de si grandes actions, qu'un lecteur ne saurait y trouver de quoi justifier ses faiblesses, au contraire, on se sent élevé au-dessus de soi même. »

bien se garder en tout cas de prendre dans une autre acception que celle du temps, quand il écrit dans les *Héros de roman* : « Si je les connois. Hé, ce sont tous des bourgeois de mon quartier. Bonjour, madame Lucrèce. Bonjour, monsieur Brutus. Bonjour, mademoiselle Clélie. Bonjour, monsieur Horatius Coclès. » Boileau n'a raison qu'au pied de la lettre, dans la signification de son époque comprenant tout ce qui n'était pas de la noblesse d'épée ; la bourgeoisie parlementaire se rattachait, par ses relations, ses alliances, à la plus haute société, dont elle avait les habitudes et parlait le langage. Rien de moins bourgeois au contraire, dans le sens actuel du mot, que Clélie et le grand Cyrus, entre lesquels Victor Cousin a prétendu établir des distinctions assez subtiles, ou, ce qui est la même chose, que l'hôtel Rambouillet ou le salon de Sapho elle-même au Marais. Les bourgeois, avides de se pousser au grand ton, n'y allaient que par imitation. Les rudes survivants d'Henri IV, loin de la cour, répugnaient à ce fatras affecté. Ce ne fut que bien tard que la province, asile naturel des modes surannées, s'ouvrit à ces épaves du beau monde.

Que les héros romains, persans ou turcs, manquent absolument de couleur locale, passe encore : Voltaire ne s'en est pas inquiété plus que Racine. Le défaut capital consiste en ce que l'on est trop à part des sentiments communs aux hommes de toutes les conditions, de tous les temps et des ressorts ordinaires du cœur. Nous ne voyons que gens de relief, se sentant tels et parlant en conséquence, grands seigneurs admis au lever du roi, académiciens et beaux esprits en titre, dont l'importante affaire est de tourner un madrigal, que l'émotion la plus forte n'entraînera jamais à oublier un moment les façons de parler et d'agir en usage dans la compagnie des précieuses.

C'est l'écueil de toute société fermée et trop exclusive, qui, prétendant ne pas se communiquer aux profanes, a ses mots de passe et ses allusions pénétrables aux seuls initiés, comme pour les correspondances secrètes on fait usage d'un chiffre. La langue s'altère rapidement et dégénère en jargon prétentieux, odieux mélange de fadeur et de pédantisme.

Si ingénieux qu'ils soient, les romans qui tirent leur principal intérêt de portraits et d'allusions, dont au bout de fort peu de d'années le lecteur n'est plus en mesure de faire l'application, les ouvrages à clef, de nature à exciter la curiosité ou à satisfaire la malignité du public, ne peuvent obtenir qu'une vogue éphémère, disparaissant avec les circonstances qui l'ont fait naître. Les chefs-d'œuvre destinés à vivre exigent des conditions moins artificielles, un ensemble de qualités plus solides. L'affectation, disons plus, la puérilité de ces jeux d'esprit stériles devait amener une réaction légitime.

De la part de gens placés alors si fort au-dessus du reste de la nation par leur naissance, leur situation, leurs manières ou leur intelligence, il serait difficile de s'expliquer ces préférences pour la triste rhétorique d'académie et de ruelle, l'horreur grotesque du naturel et du mot propre, excusables seulement chez des parvenus désireux de se distinguer, de se singulariser à tout prix. Ce mauvais goût, précisément là où l'on eût dû rencontrer la simplicité, surprend bien moins, quand on songe à l'absence de jugement, à l'esprit d'intrigue, dont la plupart des mêmes personnages avaient fait preuve sous la domination de Richelieu et durant la Fronde. Ainsi les lettres d'amour de Chalais à M^{me} de Chevreuse appartiennent au pur pathos des précieuses.

Tout comme il y a des temps de tragédies gigantesques, jetant autour d'elles une empreinte grandiose et terrible, la scène à d'autres moments, est remplie par la comédie d'imbroglio, où les acteurs compliquent leurs rôles, les chargeant de détails inutiles, ignorant encore à quel dénouement ils vont concourir. Dans l'un et l'autre cas, la littérature se ressent de ces dispositions générales. En inaugurant, en réalité, son règne à la mort de Mazarin, Louis XIV, fort supérieur, comme on le reconnaît chaque jour davantage, au milieu dans lequel il vivait, contribua puissamment à ramener la pensée vers les sujets les plus élevés, à rappeler le langage aux formes sobres, nobles et correctes.

La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.

est-il dit ironiquement dans les *Femmes savantes* (1).

Aussi les efforts de Molière et Boileau, dans ce sens rencontrèrent-ils l'approbation et l'appui du roi. A relire aujourd'hui de sang-froid les vivacités des romantiques contre l'auteur de l'*Art poétique*, ne dirait-on pas qu'il a eu le tort de couper court à la sève plantureuse et vivante du seizième siècle tandis qu'en définitive, il n'a mis fin, qu'à l'école déjà épuisée de prosateurs lourds et guindés, de poètes prenant la trivialité et l'enflure pour l'originalité et la grandeur, des Saint-Amant et des Théophile, des Voiture et des Chapelain, et qu'il a ainsi contribué à ouvrir des sources nouvelles, qui tiennent une place si considérable parmi les gloires de la France. Mais à côté de lui, un esprit non moins sensé et plus délicat contribua à la ruine de ce genre de littérature, dont la domination avait été trop longue.

(1) Acte IV, scène III.

S'il est rarement accordé aux femmes de réussir en poésie, les beaux vers ressemblant à un métal sonore et résistant, destiné à être coulé d'un seul jet avec une puissance, une énergie viriles, en revanche le roman est leur domaine naturel, en ce qu'il a de plus touchant et de plus tendre. Qu'il soit éclairé par le doux et triste rayon des délicates amours ou que la passion l'emporte dans ses sphères ardentes, le cœur de la femme appartient tout entier à ce sentiment dominateur. Douées de cette pénétration merveilleuse sur un seul objet, que la nature a mis au service des plus simples d'entre elles, les femmes retrouvent sans efforts et dépeignent avec un charme inépuisable ces nuances fugitives, ces alternatives d'ombre et de lumière, que traverse fatalement la créature ardemment éprise. Ne leur demandez pas, par exemple, la variété et la précision des caractères, qui font de *Gil Blas* un chef-d'œuvre. Non, la prêtresse inspirée ne s'arrête pas à cette froide contemplation : « Deus, ecce deus. » L'une, dans la grâce ineffable de sa pudeur, l'autre soulevée par le souffle impétueux des tempêtes, se hâtent, mettant volontiers le reste en oubli, vers ce déchirement suprême, qui pour elles renferme toute la vie. Depuis le premier réveil de la jeune fille, le besoin irrésistible d'aimer persiste sous des formes diverses jusqu'aux dernières limites de la vieillesse. De M^{me} de la Fayette à M^{me} d'Arbouville, de M^{me} de Staël à George Sand, on retrouve la même préoccupation constante, la même concentration impérieuse.

Nous venons de nommer l'auteur de la *Princesse de Clèves*. C'est à cette aimable grande dame que revient l'honneur de remplacer les longues compositions déclamatoires par le tableau fidèle et charmant de ce que les troubles du cœur ont de plus émouvant et de plus pur. Etrangère par instinct à l'affectation qui se respirait au-

tour d'elle, surprenant, presque sans s'en douter, les secrets de l'art d'écrire, cette nature élevée, discrète, que toute sensation un peu forte fait souffrir comme une dissonnance, n'a, pour approcher de la perfection, besoin comme son illustre amie M^{me} de Sévigné, que de regarder en soi et de laisser aller ses pensées. C'est bien en effet elle-même qu'elle peint dans la description de sentiments si vrais, si dignes à la fois, dans le récit des involontaires faiblesses d'âmes trop hautes pour faillir. Ces scènes d'un éclat doux et voilé, ces impressions d'un accent si profond et si juste se reflètent dans la transparence d'un style simple, noble, suffisamment coloré dont la formation coïncide avec l'apogée du grand règne et qui ne peut résister, hélas ! aujourd'hui à nos idées devenues trop complexes.

II

CATHERINE DES JARDINS. — SES PREMIÈRES AVENTURES. — SES PROTECTRICES. — M^{mes} DE MONTBAZON ET DE CHEVREUSE. — LA DUCHESSE DE LUYNES. — LA GRANDE MADEMOISELLE. — M^{me} DE SÉVIGNÉ.

Une contemporaine de M^{me} de Lafayette, M^{me} de Ville-dieu, dont une heureuse découverte, que nous devons au hasard, nous engage à nous entretenir aujourd'hui, est bien loin sans doute à tous égards de mériter d'être placée aussi haut. Il est cependant incontestable qu'elle a contribué pour une assez grande part à ce retour au naturel, rendu nécessaire par les excès d'esprit des précieuses. Ceux de son temps lui rendaient cette justice, trop oubliée de nos jours, même par les écrivains spéciaux, dont le zèle et le

souci s'attachent plus particulièrement, dans l'histoire de notre littérature, à constater les influences, à découvrir les origines. « Son style, dit Voltaire, est vif et léger, ses images animées ; elle a fait perdre le goût des longs romans. » Sans fortune, sans position, à peu près sans naissance, ce qui constituait alors une grave infériorité, elle parvint, malgré les erreurs persistantes de sa vie, grâce à son talent très apprécié, à l'agrément surtout de son esprit, à conquérir une notoriété dans le plus grand monde, assez habile, assez heureuse pour conserver jusqu'au bout l'indulgence bienveillante de femmes irréprochables parmi les plus en vue à la cour. A l'opposé de M^{me} de La Fayette, la grande dame accomplie qui fait loi et règle, M^{me} de Villedieu est une aventurière non vulgaire, en ce qu'elle sait le monde et s'y fait tolérer.

Les longues agitations politiques et les intrigues qui s'y mêlèrent avaient amené un grand relâchement (1) ; dans une cour de tout temps portée à la licence, les exemples du grand roi, au début de son règne, autorisant les jeunes seigneurs fastueux et frivoles, impatientes de plaisir, obligeaient les plus sévères à fermer les yeux sur les dérèglements et les faiblesses, dont ils étaient entourés. Cette époque réunit les plus extrêmes contrastes : celle qui devait être M^{me} de Maintenon, rencontre Ninon de l'Enclos dans le salon de Scarron ; les vertus austères ou aimables des Montausier, des Saint-Aignan, d'une M^{me} de Miramion ou d'une comtesse de Maure, sont coudoyées à chaque pas par les débordements du vice qui ne prend pas toujours la peine de se cacher. Les unes, comme la com-

(1) Voy. sur les causes du dérèglement des mœurs pendant la Fronde, Walckenaer, *Mémoires sur M^{me} de Sévigné*. t. II, p. 31.

tesse d'Olonne et M^{me} de Lionne, dans leurs **scandaleux** désordres sont garanties contre la répression par le rang, l'insouciance ou la prudence de leurs maris. D'autres engagent résolument la lutte avec des fortunes diverses, depuis la duchesse de Mazarin et M^{me} de Courcelles se disputant un moment le cœur de Cavoye, pour courir bientôt à de nouvelles équipées, et conduites toutes deux au couvent pénitentiaire par le même chemin ; depuis la comtesse de la Suze, soutenue par sa naissance au-dessus des manifestations trop éclatantes du mépris public jusqu'à M^{me} du Noyer, l'auteur de la *Quintessence* et des *Lettres historiques et galantes*, la petite bourgeoise de province réfugiée en Hollande sous prétexte de religion, descendant, sans que rien la retienne ou la défende, le courant des eaux bourbeuses. Dans cette tribu d'audacieuses pécheresses relevant presque toutes plus ou moins de la littérature et qui selon l'aveu de l'une d'entre elles, prétendent jouir en liberté de la perte de leur réputation, M^{me} de Ville-dieu fut une des plus épargnées par le monde, sans avoir précisément mérité de l'être. Il nous a semblé qu'il n'était pas sans intérêt pour l'histoire intime du grand siècle, dans laquelle on aime à pénétrer chaque jour davantage, d'étudier un moment, en se gardant bien d'exagérer son importance, à la fois comme femme et comme écrivain, cette bohème insouciant et besogneuse, qui, après avoir eu ses entrées partout, finit prématurément dans l'abandon et la misère. Nous essayerons ainsi, suivant la trace de plus habiles et de plus éloquents, d'ouvrir de nouveaux jours sur un monde qui a encore aujourd'hui conservé assez de prestige pour inspirer une ardente curiosité, en même temps que nous tâcherons de déterminer une évolution peu connue du genre littéraire demeuré toujours le plus populaire.

La duchesse de Montbazon, belle-mère de M^{me} de Chevreuse, fut, comme chacun sait, une des femmes les plus décriées du temps. Célèbre par ce genre de beauté très accentué, un peu massif, fort en vogue alors, elle remplit la cour et la ville du bruit de ses galants exploits, et mérita que le cardinal de Retz, qui la connaissait bien, la flétrît de ces cruelles et trop justes paroles : « La modestie manquoit à son air. Elle eut peu de foi dans la galanterie, nulle dans les affaires. Elle n'aimoit rien que son plaisir et au-dessus de son plaisir, son intérêt. Je n'ai jamais vu personne qui eust conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu (1). » Dans son train princier, habituel aux Rohan, elle comptait parmi les nombreuses femmes attachées à sa personne, Catherine Ferrand, à laquelle une dot de 2,000 écus, suffisante pour la province, permit d'épouser le prévôt de la maréchaussée d'Alençon, Guillaume des Jardins (2). Leur fille, Marie-Catherine (3), naquit, selon ses plus modernes biographes, à Saint-Remi-du-Plain, près de Mamers, en 1631, bien quelle ait jugé à propos de se rajeunir de quelques bonnes années, en ne plaçant son entrée dans la vie qu'en 1640. Elevée par une mère qui n'avait pas dû rapporter une morale bien rigoureuse de l'antichambre de l'hôtel de Montbazon, livrée de bonne heure sans défense aux lectures frivoles, en proie à une imagination vive et mal réglée, la jeune

(1) *Mémoires de Retz* (collection Michaud et Poujoulat), p. 97.

(2) Ni la bourgeoisie ni la petite noblesse ne répugnait alors aux fonctions de la domesticité dans les grandes maisons.

(3) Les dictionnaires historiques ajoutent à ces prénoms celui d'Hortense, qui ne se trouve pas dans les documents entre nos mains.

filles qui, à seize ans, à ce qu'elle prétend, commençait à écrire le roman d'*Alcidamie*, se laissa aller naturellement, à la première occasion, à passer de la théorie à la pratique. Un cousin, portant comme elle le nom de des Jardins, habitant dans le voisinage, fut la pierre d'achoppement. Quand il devint impossible de cacher les suites de sa faute, notre dolente héroïne, abandonnant la maison paternelle, chercha un refuge auprès de l'indulgente duchesse, protectrice de sa famille, qui la fit admettre dans un établissement, où elle mit au monde un garçon mort au bout de six semaines.

Ceci se passait en 1657, s'il faut s'en fier aux calculs de Tallemant des Réaux, affirmant qu'en 1660, M^{lle} des Jardins habitait Paris depuis trois ans (1). A Alençon, elle avait déjà composé quelques pièces de vers fort appréciées dans son petit cercle; ses talents poétiques se produisirent avec éclat sur un plus grand théâtre. Voiture, l'oracle du goût, l'ayant rencontrée enfant, avait prédit qu'elle aurait beaucoup d'esprit, mais qu'elle serait folle. Elle ne mentit pas à ce double pronostic. Grâce à la situation de sa protectrice, qu'elle perdit du reste peu de temps après, aux relations qu'il lui fut aisé d'établir sous ce patronage, elle entra de plain-pied dans le monde et fut fêtée comme la dixième muse. « Tous les gens empor-

(1) Outre l'indiscret Tallemant, Loret, dans la *Muse historique*, Bayle, les frères Parfaict, l'abbé Goujet dans sa *Bibliothèque françoise* et dans son édition de Moréri, la *Bibliothèque universelle des romans* (février 1776), M. Livet, dans la *clef historique et anecdotique*, qu'il a mise en tête du *Dictionnaire des précieuses* de Somaize, se sont occupés de M^{lle} de Villedieu. Elle a son article dans les biographies Michaud et Didot. Mais la notice jusqu'ici la plus complète sur elle se trouve dans l'*Histoire littéraire du Maine*, de M. Hauréau, t. IV.

tés y ont donné tête baissée, et d'abord ils l'ont mise au-dessus de M^{lle} de Scudéry et de tout le reste des *femelles* (1).» L'académie des *Ricovrati* de Padoue, dont il était de mode de briguer les suffrages, devait l'admettre sous le nom de *l'Inépuisable*, lui accordant le même honneur qu'à la marquise de Rambouillet, M^{me} de la Suze et M^{me} Deshoulières.

De sa chambre garnie où elle recevait « toute sorte de gens » avec assez peu de retenue, elle se produisit dans les salons qui touchaient de plus près la cour. A Dampierre, où naturellement elle était de la maison, M^{me} de Chevreuse et M^{lle} de Montbazon l'accueillaient avec une familiarité un peu moqueuse, dont elle fut longtemps dupe, qui amena plus tard une rupture. Tallemant rapporte qu'un jour les deux sœurs reprochaient à M^{lle} des Jardins que, depuis deux mois qu'elle était à la campagne, on ne savait plus ce que son *Tendre* était devenu. Il ajoute que l'auteur, mis ainsi au défit, improvisa un sonnet érotique qui, du reste, nous a été conservé. Sans doute, il ne faut pas se fier aveuglément à l'effronté chroniqueur, toujours porté à exagérer, à dénaturer ; mais il est évident que tout n'est pas invention dans ce récit, et si nous n'avons guère lieu de nous étonner qu'à ses moments perdus la célèbre héroïne de la Fronde pût s'amuser de gauloiseries passablement vives, il est nécessaire d'admettre une certaine licence courante de langage parmi les femmes de la plus haute qualité, pour qu'une jeune personne du caractère de M^{lle} de Montbazon puisse se trouver mêlée à cette histoire. Plus jeune de quarante ans que son illustre sœur d'un autre lit

(1) TALLEMANT. Deux ouvrages du temps, la *Nouvelle Pandore*, de Vertron, le *Théâtre-François*, de Chappuzeau, chantent ses louanges.

Anne de Rohan-Montbazon, qui fut la seconde femme du duc de Luynes, son neveu, semble avoir échappé à la célébrité par le respect des vertus de son sexe, oubliées alors de tant d'autres, plus encore que par sa mort relativement prématurée. Placée entre sa mère, Marie de Bretagne, duchesse de Montbazon, et sa fille la comtesse de Verrue, maîtresse du duc de Savoie, se qualifiant elle-même de *dame de volupté*, elle a eu certainement le mérite de rester irréprochable, quoi qu'en dise un pamphlet sans autorité, insinuant qu'elle avait essayé de plaire au roi (1). La lettre de M^{me} de Sévigné, du 5 novembre 1684, éloigne victorieusement tout soupçon. « Hélas ! que pensez-vous que m'ait fait cette mort de M^{me} de Luynes ? C'est une tristesse dont on ne peut se défendre, et que faut-il pour ne point mourir ? Jeune, belle, reposée, toute tranquille et toute en paix, elle avait payé le tribut de l'humanité, l'année passée, par une grande maladie, et la voilà morte un an après (2). » Cette belle et aimable créature, rendue plus piquante encore par une pointe de malice, que M^{me} de Sévigné regrettait dans son brillant

(1) M^{me} de Chevreuse, dont la personne est le tombeau des plaisirs après en avoir été le temple, ne pouvant plus rien pour elle produisit M^{me} de Luynes, qui est une des plus belles femmes de France, mais peu ou point d'esprit. • (La *France galante*, à la suite de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, de Bussy-Rabutin, quoique n'étant pas de lui, éd. Poitevin, t. I^{er}, p. 185). Ne soyons pas étonnés de rencontrer partout la fausseté dans ces publications faites en Hollande par des écrivains faméliques, absolument étrangers à la cour, dont ils prétendaient dévoiler les mystères. Dans le peu que l'on sait de M^{me} de Luynes, il est au contraire toujours question de la finesse de son esprit.

(2) M^{me} de Sévigné, dans l'éd. Hachette des *Grands écrivains de la France*, t. VII, p. 309.

été (elle mourut à quarante-quatre ans), *Cléonice ou le roman galant* de M^{me} de Villedieu, la dépeint dans l'éclat de sa jeunesse. « Cléonice étoit d'une taille au-dessus de celles de son sexe ; elle avoit les cheveux d'un blond cendré qui jetoit un éclat argenté aux rayons du soleil . Sa bouche étoit vermeille et d'une forme agréable, ses yeux bleus et bien fendus. On ne sauroit dire s'ils étoient doux ou s'ils étoient fiers ; car ils prenoient si fort les divers mouvements de son âme, que souvent ils auroient pu être pris pour ceux de Minerve et d'autres fois pour ceux de Vénus. Comme cette sincérité des yeux est une marque de celle de l'âme, jamais il n'y en eut une plus sincère que celle de Cléonice. Elle n'auroit pas fait le plus innocent des mensonges pour la plus grande de toutes les récompenses ; et quand ses égards pour ses amis la forçoient à la moindre dissimulation, elle s'y résolvoit avec tant de peine et elle l'exécutoit avec tant de précaution qu'on peut dire qu'elle ne paroissoit jamais plus sincère que dans les momens où elle affectoit de ne l'être pas entièrement. Ajoutez à cela une haute naissance, un bel esprit bien cultivé et une physionomie aussi noble qu'engageante, et peut-être ne trouverez-vous pas Cléonice indigne du nom d'héroïne que je viens de lui donner (1). » Somaize confirme ses éloges : « Mélinde (M^{lle} de Montbazon) est une prétieuse de naissance, parfaitement belle, grande et d'un port de princesse. Je ne diray rien autre chose de cette illustre prétieuse par ce que Dinamise (M^{lle} des Jardins) l'a choisie pour l'héroïne du roman qu'elle fait imprimer et que je luy veux laisser l'avantage d'avoir peint et décrit une personne également accomplie de corps et d'esprit. » Il dit en un autre endroit : « Dinamise

(1) *Œuvres de M^{me} de Villedieu*, éd. de 1741, t. I^{er}, p. 463.

a esté fort bien avec l'illustre Mélinde ; mais on dit que cette charmante personne a maintenant quelque froideur pour elle (1). » De cette liaison si disparate il ne restait que le souvenir des humbles madrigaux.

Divine Montbason, je pensais vous offrir,
 Au premier jour de l'an, mon humble obéissance,
 Pour marque de reconnaissance
 De l'extrême bonté qui vous fait me souffrir.
 J'ai cherché dans mon cœur son respect et son zèle,
 Mais il m'a dit : hélas ! tes soins sont superflus,
 Dès le premier moment que je m'approchay d'elle,
 Je me donnay moi-même et ne puis rien de plus (2).

Les lettres d'apparat que M^{lle} des Jardins livrait à l'impression, ses dédicaces, dont plusieurs omises par les négligents éditeurs des œuvres complètes, nous montrent les progrès que faisait chaque jour cette femme habile dans un monde si épris de l'attrait du langage élégant et poli, si facilement ouvert aux réputations littéraires. Elle ne s'adresse pas seulement, comme on devrait le penser, aux belles et inconstantes mondaines, comme cette séduisante Monglat, la Bélise de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, à laquelle le redoutable Bussy, l'amant imprudemment disgracié, donnait pour devise : *Levior aura*, mais à M^{me} Barillon de Morangis, la fille du chancelier Boucherat, si soucieuse de sa réputation, mais à l'honnête, rigide, savante duchesse de Nemours, qui, par sa sagesse et sa réserve, forme un parfait contraste avec sa belle-mère, la brillante M^{me} de Longueville, et dont la physionomie spirituelle, animée de plus de dignité que de

(1) *Le Dictionnaire des précieuses*, éd. Livet, t. I^{er}, p. 167 et 72.

(2) *Œuvres de M^{me} de Villedieu*, éd. de 1741, t. II, p. 216. Voy. aussi le sonnet, p. 211.

charme, s'offre à nous dans ses *Mémoires* et dans le beau portrait de sa vieillesse, gravé par Drevet, d'après Rigaud. Les plus sévères, M. et M^{me} de Montausier, par exemple, lui prêtent une oreille indulgente; elle est de l'intimité de M^{lle} de Montpensier, qui, plus tard, aux heures critiques ne lui retirera pas son appui. Elle est de cette élite de la naissance ou de l'esprit, que la maréchale de la Mothe-Houdancourt, gouvernante des enfants de France, réunit, pendant trois jours, à Beaumont, autour de la fille de Gaston d'Orléans. Elle a soin de nous apprendre, avec une sorte d'ostentation, qu'elle y a rencontré M^{me} de Montmorency, M^{me} et M^{lle} de Sévigné et leur cousine, M^{lle} de la Trousse. « Vous y fustes universellement regrettée, dit-elle à M^{me} de Monglat, et particulièrement par l'aimable M^{lle} de Sévigné; vous ne pouviez être demandée par une plus belle bouche. » Présentée à la cour dès 1663, M^{me} de Grignan se maria en 1669. Cette lettre doit donc se placer entre ces deux dates (1).

L'opinion de la mère et de la fille, destinées plus tard à une si grande célébrité, exerçait dès lors autour d'elles une influence à laquelle personne ne songeait à se soustraire (2). Aussi devait-on attacher une singulière importance à la preuve de bienveillance que nous allons rapporter. Barbin, l'éditeur à la mode, adressant à M^{lle} de

(1) *Lettre à M^{me} de Monglat*, t. II, p. 247 des *Œuvres de M^{me} de Villedieu*.

(2) Bussy écrit à M^{me} de Sévigné : « Je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne si généralement estimée que vous... Je connais des princes du sang, des princes étrangers, des grands seigneurs façon de princes, des grands capitaines, des gentils-hommes, des magistrats et des philosophes, qui fileraient pour vous si vous les laissiez faire. » Bussy, *Mémoires*, 1721, in-12, t. II, p. 47).

Sévigné un nouvel ouvrage de notre auteur, ne craint pas d'employer cette phrase qui mérite toute notre attention : « L'estime particulière que je sais que M^{lle} des Jardins fait de vous, m'oblige à vous présenter ce recueil de quelques-unes de ses lettres, et à demander en leur faveur une protection que le beau sexe est obligé, en quelque sorte, d'accorder à tous ses ouvrages. » La lettre est imprimée en tête du volume, en forme de dédicace et de recommandation auprès du lecteur, et l'on ne voit pas que personne ait eu l'idée de réclamer ni de se choquer de cette liberté prise, au nom d'une pécheresse, ne se mettant guère en peine de faire oublier, par la réserve de sa conduite, les bruyants écarts de ses débuts (1).

(A continuer.)

A. DE GALLIER.

(1) *Recueil de quelques lettres ou relations galantes*, par M^{lle} des Jardins, Paris.

GUILLAUME DE POITIERS

De retour depuis quelques jours dans la Drôme, je viens de lire, Monsieur, votre article sur la tour de Crest et d'y voir l'appel que vous m'y faites au sujet des notes que j'ai prises à l'époque où je rédigeais le travail que j'ai publié sur *l'Allodialité* de notre province.

Vous me demandez si les légendes concernant le Guillaume qui devint comte de Valentinois par son mariage avec l'héritière de la maison de Die ne sont pas de nature à s'appliquer à un seigneur du Languedoc, et si je ne le crois pas, comme vous, étranger à notre pays dans lequel il vint se fixer par suite de son alliance.

Par malheur, mes recherches à ce sujet ont été peu fructueuses, et je ne sais pas si l'on arrivera jamais à quelque chose de bien précis sur ce point d'une médiocre importance pour l'histoire générale et qui n'a d'intérêt que pour le Valentinois; aussi sauf D. Vaissete, nos auteurs anciens s'en sont peu occupés, les modernes pas du tout et la nouvelle édition de *l'Histoire du Languedoc*, de 1873, à laquelle Molinier et d'autres érudits ont ajouté trois volumes de notes, n'ajoute rien à ce qu'en dit le célèbre Bénédictin, de sorte qu'il faut se contenter des documents trouvés à son époque.

La première question qui se présente à ce sujet, est, ce me semble, de savoir si Guillaume de Poitiers VIII^e, ou selon d'autres chronologistes IX^e duc d'Aquitaine, — le der-

nier qui porta ce titre, — eut ou n'eut pas un fils que l'on puisse supposer avoir été l'époux de l'héritière du Valeninois. Ce qu'il y a de certain à ce sujet c'est que son testament n'en fait pas mention et qu'il partage ses états entre ses deux filles, comme s'il n'avait pas d'héritier dans sa famille : la première, la fameuse Eléonore de Guyenne en reçoit la plus grande partie qu'elle transporte par son mariage, d'abord, à Louis-le-Jeune, roi de France, et après son divorce, au roi d'Angleterre, et la deuxième, Pétronille, qui remet les siens à son époux Raoul de Vermandois. Jamais héritage peut-être ne donna lieu à plus de procès, de querelles et de guerres, je ne parle pas seulement de la portion d'Eléonore dont tout le monde connaît l'histoire, mais encore de celle de sa sœur, qui fut pendant si longtemps une pomme de discorde entre les Flandres et la France.

Que Guillaume d'Aquitaine eût dans son testament passé son fils unique sous silence, cela est difficile à supposer, mais que les compétiteurs de son hoirie n'en aient jamais parlé, voilà ce qu'il serait impossible de comprendre.

Cependant un auteur sérieux, Brunet, qui a fait d'importantes recherches publiées en 1759, dans son *Abrégé chronologique des grands fiefs de la couronne de France* dit que Guillaumé eut un fils, qui s'appelait Aimar, sans désigner l'acte qui lui fournit ce renseignement, mais il se hâte d'ajouter que ce fils mourut à l'âge de quinze ans. Ce fait, s'il est exact, prouve que Guillaume ne laissa pas d'héritier mâle. Il n'a pas en tout cas arrêté Jacques Vincent, généalogiste et très humble vassal de Diane de Poitiers à laquelle il dédia son œuvre, faite, je crois, par son ordre. Cet auteur y voit seulement l'occasion de faire descendre la duchesse du dernier duc d'Aquitaine. Il a

déjà préparé ses lecteurs à ce tour de force, car il leur a déjà insinué que les Poitiers descendent de Charlemagne et expliqué que cette parenté fut la cause du divorce d'Eléonore, sans s'inquiéter si elle n'était pas un peu lointaine en 1152 et sans prévoir qu'il serait réfuté par la belle-fille du fondateur de leur fortune, contemporaine du grand empereur, et par conséquent beaucoup mieux placée que lui pour connaître les ancêtres du père de son mari.

On voit cependant qu'il connaissait le testament de Guillaume IX et que cette pièce le gênait fort ; mais avec de l'imagination et du style un généalogiste se tire toujours d'affaire, et après avoir parlé des secours que le duc avait donnés à l'antipape, voilà comme il arrange les choses :

« Cependant le duc Guillaume reconnut son erreur et » rétablit les évêques qu'il avoit chassé, puis effrayé par » une maladie de son fils Aimar il alla trouver saint » Bernard et s'engagea près de lui à quitter le monde et » se retirer dans un couvent ; il n'espéroit pas cependant » que son fils revînt à santé, mais il songeoit à marier sa » fille Aliénor au fils du roi Louis, en lui donnant le Poitou » et la Guyenne et quant à Péronelle, la seconde, lui » remettre ses biens de Bourgogne et de Picardie, *ne parlant pas de son fils Aimar qu'il regardoit comme perdu.* »

Il raconte ensuite que Guillaume, après son testament, fit un pèlerinage en Galice et s'y retira dans un cloître où il fit célébrer ses funérailles, ordonna à ses gens de le faire passer pour mort pendant l'entrevue à Bordeaux de Louis-le-Jeune et de sa fille. Son secret fut si bien gardé, dit-il, qu'on le crut défunt 18 ou 19 ans qu'il vécut encore ; voir ajoute-t-il, la légende des Blancs-Manteaux-de-Paris. Pendant ce temps, Guillaume vécut en ermite à St-Jacques, portant casque et haubergeon pour ne pas être reconnu,

allant ainsi à Rome et à Jérusalem, et revenant enfin mourir, pour de vrai, à St-Jacques de Galice.

Ce ne fut qu'après le trépas réel de son père, qu'Aimar, frère d'Aliénor, omis sur le testament, songea à aller trouver son beau-frère Louis-le-Jeune pour se faire mettre en possession de son duché. Il en fut très bien reçu, dit Vincent, sauf que le Roi refusa de le lui rendre (il fut de meilleure composition avec son ennemi d'Angleterre). Il lui fit présent de grands biens (l'auteur néglige de dire où) et il le renvoya à St-Jacques de Galice, où il visita le tombeau de son père ; de là il s'en alla à la cour d'Espagne dont le souverain lui fit aussi de grandes libéralités et revenant en France passa par le Valentinois et y fut voir la comtesse de Marsane qui s'était retirée à La Vache ; elle lui démontra que ses vassaux retenaient presque toutes ses seigneuries ; ce que le jeune duc trouva étrange ; il battit les rebelles et épousa la fille de la comtesse dont il ne se hasarde pas à nous dire le nom de baptême.

Cette généalogie de Diane de Poitiers se trouve à la Bibliothèque Nationale sous le n° 4.653, elle n'est pas le seul ouvrage de cet auteur qu'on y garde : il y en a deux autres du même genre, celle des comtes de Boulogne et celle des comtes de Blois d'à peu près même valeur historique. S'il n'existait que ce document, on pourrait dire hardiment, que cette histoire ne peut aller ni à Aimar, père de Guillaume de Valentinois, ni à tout autre, car c'est un simple roman dans le goût de l'époque. Au reste, on n'était pas difficile alors et nos écrivains étaient assez d'accord pour indiquer le troyen Francus, petit-fils d'Hector occis par Achille, comme l'origine de toute la nation française.

Mais cette narration a tiré une certaine valeur d'une enquête faite à Romans en 1421 qu'elle semblait dévelop-

per. Cette pièce, quoique assez vague, au fond, mérite une certaine créance, car elle est le témoignage de deux hommes dont la véracité ne saurait être soupçonnée : Chabert, capitaine de la tour de Crest, et Bertrand Rabot, notaire impérial de cette ville.

Ces deux témoins déclarent qu'ils ont toujours ouï-dire que durant une guerre entre la comtesse de Marsane et les évêques voisins, il était passé à Montélimar un surnommé de Poitiers, « accompagné de plusieurs gens », qui requis par la comtesse lui fit très grand secours, en récompense de quoi elle lui donna sa fille unique. Cette pièce sans les détails qui ont disparu avec les générations, sans désignation bien précise de personnages que tout le monde contemporain connaissait alors, a bien le caractère d'une tradition. Dom Vaissète en fut frappé, et sachant l'impossibilité de trouver ce libérateur dans le fils du duc d'Aquitaine, il étudia avec soin une famille portant le nom de Poitiers, dont il rencontrait les actes, et sans proclamer une découverte qu'il ne regardait pas comme indiscutable, la soumit au jugement de ses lecteurs, publiant non seulement les parchemins qui sont favorables à son opinion, mais encore ceux qui pourraient amener à une conviction autre que la sienne.

Cette famille qui habitait Narbonne n'était pas, il est vrai, dans une position bien brillante à côté des autres héritiers de saint Guillaume. Simples gentilshommes de la vicomtesse de cette ville, ils étaient arrière-vassaux de Trancavel qui était son suzerain. Comme ils signent tous les actes qu'elle passe, on peut suivre pendant une assez longue période de sa vie le Guillaume de Poitiers qui en est le chef, et probablement un des conseillers de la vicomtesse. En 1143, il signe comme témoin un traité entre les comtes de Toulouse et de Béziers ; deux ans plus tard

le plaid de Sejan à Narbonne; en 1151, un traité entre la vicomtesse et Trancavel, huit ans après un serment de l'archevêque de Narbonne et un traité entre la dame qu'il conseille et Trancavel qui l'accepte parmi les ôtages qu'elle est obligée de donner à son suzerain; en 1162, pendant qu'en Dauphiné un Guillaume de Poitiers donne Gigors à l'église de Die, il est témoin d'un acte entre le comte de Toulouse et Trancavel dont il a été l'ôtage, plus tard, dans deux autres actes de la vicomtesse; enfin en 1170 il signe le mariage de la fille du comte de Toulouse. Mais, en 1171, un autre acte nous apprend qu'il s'est marié lui-même et qu'il a épousé la quatrième sœur de Rainard de Béziers et qu'elle a eu pour dot le château de Villeneuve et un domaine; enfin, en 1177, après avoir été témoin d'une donation à l'abbaye de Fontfrède, il disparaît et dom Vaissete ne trouve plus d'actes de lui à transcrire.

Quand on a parcouru cette longue série d'actes passés à Toulouse, on ne voit rien, il faut l'avouer, qui prouve précisément contre l'identité du Guillaume qui y réside avec le Guillaume du Valentinois. Son mariage même n'est pas dans ce cas, car il peut avoir épousé en secondes noces, à une époque, il est vrai, bien voisine de la vieillesse, l'héritière du Valentinois. Il n'en est pas moins vrai de dire que les antécédents de sa vie déroutent le lecteur qui s'attendait à de tout autres pour le sauveur de la comtesse de Marsane; il se demande avec Baluze, le dom Vaissete de la maison d'Auvergne, si la branche titulaire du Poitou était alors si pauvre en jeunes chevaliers que l'on ne pût en trouver un autre ayant parcouru une vie moins sédentaire et plus aventureuse. Duchesne, historien des Valentinois, n'est point hostile à cette opinion, car il désigne comme possibles les descendants d'Ebles II, les Poitiers de l'Auvergne.

Entre l'an 900 et l'an 1000, on ne peut faire aux héri-tiers de St-Guillaume le reproche de manquer de rejetons mâles: c'était l'époque de la grande puissance de cette famille. Dans les Pyrénées elle donnait des seigneurs au comté de Barcelonne, au Roussillon, à la Cerdagne, etc.; dans le centre de la France, au Maine, à l'Auvergne, au Limousin, etc.; mais la branche d'Auvergne est bien suffisante, et nous allons dire quelques mots de ses rapports avec notre province.

Avant l'influence que le Midi prit sur notre pays par les comtes de Toulouse, c'était l'Auvergne qui dirigeait notre politique: quand le Dauphiné se sépara de la France, elle n'approuva point cette scission; le comte qui la gouverne enlève Macon au roi Bozon, et après le départ des princes français, fatigués de la longueur du siège de Vienne, se fait battre et tuer par l'armée Bourguignonne; lors du soulèvement de notre pays contre les Allemands auxquels les descendants de Bozon ont remis leur sceptre, c'est à un Poitiers d'Auvergne que le Dauphiné confie sa défense; battu d'abord par l'empereur en 1043 il prend sa revanche et Guillaume-le-Grand dicte les conditions de paix à son ennemi et lui fait épouser sa fille.

Il faudrait être fixé sur l'époque du mariage du premier des Valentinois, mort, dit-on, vers 1189, pour pouvoir faire quelques conjectures sur les membres alors existants de cette famille d'Auvergne, depuis peu rentrée dans la possession de cette province par l'avènement de Guy, petit-fils par Astorg de Bernard I^{er} qui l'avait partagée avec son parent Ebles sur l'ordre de Charles-le-Simple.

Leurs noms de baptême ne peuvent guère servir d'indices: ils s'appellent tous Guillaume, et quand ils ont un autre nom qui les distingue dans la famille, ils le quittent dans les actes pour les vassaux, et afin de leur plaire y

prennent celui de Guillaume : c'est ce que fit Guillaume V qui s'appelait Pierre (*Art de vérifier les dates*) et Guillaume VI qui avait nom Godefroy (Baluze).

Ils sont nombreux au XI^e siècle ; Guy II a trois garçons ; le Guillaume, qui est son petit-fils en possède cinq etc ; ajoutons ceux oubliés par l'histoire et la liste devient considérable.

Si la tradition avait eu au moins la charité de nous dire d'où venait ce Guillaume qui passe à Montélimar ! Nos érudits pourraient faire de belles dissertations. Mais la chose est bien impossible, car on peut supposer avec d'aussi bonnes raisons qu'il est parti de Narbonne, de Clermont ou de toute autre ville. Il avait une suite nombreuse ; donc il appartenait à une des branches de sa maison, largement apanagée ; mais il ne s'en suit pas qu'il était le frère d'Eléonore de Guyenne, car on lui aurait donné le nom auquel sa sœur laissa une si triste célébrité.

Voilà, Monsieur, tout ce que je retrouve dans mes vieilles notes ; je regrette vivement qu'elles éclairent si peu une question seulement intéressante par son obscurité que peut seul dissiper quelque nouveau parchemin dont la découverte n'est pas probable ; mais je les remercie de m'avoir fourni une occasion de me rappeler à votre aimable souvenir.

Marquis de PISANÇON.



É T A T

LES DIOCÈSES DE DIE & DE VALENCE EN 1509

D'APRÈS UN DOCUMENT ORIGINAL INÉDIT

(SUITE. — Voir les 61^e et 62^e livraisons.)

5 octobre. En l'église paroissiale de St-Barthélemy de Prébois. Ordre de faire deux fermoirs au missel de parchemin, deux au livre des Répons et deux au Graduel, une étiquette aux reliques des saints Blaise et Laurent, une étiquette neuve à toutes les autres ; d'envelopper le bois de la Croix de soie neuve ; de faire une châsse convenable fermant à clef pour tenir les reliques ; de réparer les vitres du sanctuaire et d'en mettre deux neuves dans les deux chapelles ; d'aplanir le sol de la nef et de le replanchier aux lieux opportuns ; de clore le cimetière de l'église à l'entour en bois.

5 octobre. En l'église de Ste-Eugénie près Prébois, au rapport de Pierre Mouton, official, d'après la commission de l'évêque. Ordre de couvrir le clocher de l'église, de réparer le mur de ce clocher hors l'église en carré, et de fermer et murer tous les trous jusqu'au toit de cette église.

6 octobre. En l'église paroissiale de St-Bardoux (*Bardulphi*) de Tréminis. Ordre d'étiqueter sur parchemin les reliques connues, et de mettre deux vitres au presbytère.

6 octobre. En l'église paroissiale de St-Maurice en Trièves. Ordre d'étiqueter les reliques des saints Maurice et Blaise ; de réparer les vitres du sanctuaire (l'évêque fera faire ceci) ; de clore en bois le cimetière ; de réparer la voûte existant près du grand portail, avec l'église et le toit aux lieux menaçant ruine.

7 octobre. En l'église paroissiale de St-Etienne de Lus, du prieuré de St-Ruf. Ordre de mettre une étiquette générale sur les reliques qu'on pourra connaître, et de faire une petite châsse convenable fermant à clef pour les tenir ; de faire des vitres à toutes les fenêtres de l'église, d'en aplanir et blanchir les murs, d'en planchéier le sol où il ne l'est pas.

7 octobre. En l'église paroissiale de St-Pierre-et-St-Paul (apôtres) du lieu de Glandage. Ordre de réparer le vase vitré contenant les reliques, d'étiqueter celles-ci à neuf, de réparer la vitre du presbytère, d'en mettre de neuves à toutes les fenêtres des chapelles et de la nef.

8 octobre. En l'église de Ste-Marie de Bonneval. Ordre de réparer et fermer à clef la châsse des reliques et d'étiqueter celles-ci à neuf ; de faire deux vitres aux fenêtres du presbytère ; d'enlever la grille actuellement proche du dit presbytère et d'en faire une neuve avec de longues poutres, comme ont demandé les paroissiens ; de faire pour les processions une bannière neuve où soit peinte la sainte Vierge Marie.

8 octobre. En l'église paroissiale de St-Martin de Boulc. Ordre de faire pour les processions une bannière où soit peint saint Martin ; de mettre des vitres neuves aux fenêtres du presbytère et à celle qui est tout près, et de faire en la nef une grande fenêtre ou une grande porte. Permission à noble Pierre, enseigneur de Bonneval de faire célébrer à un sien autel érigé. Pour le sceau des lettres, 4 écu.

9 octobre. En l'église baptismale de St-Blaise de Ravel. Ordre de faire une bannière représentant saint Blaise, pour les processions ; de mettre une vitre au presbytère ; de faire un plancher neuf à l'église, une porte en bois neuve au grand portail, et un clocher.

9 octobre. Le prélat ne pouvant aller visiter l'église paroissiale de St-Marcel de Creyers, à cause des difficultés de temps et de chemin, mande au curé de ce lieu ou à son vicaire de venir devant lui. Ce vicaire, Barthélemy Maillefaud, va à Ravel, où, interrogé par Christophe de Saillans, prévôt de Valence, commis par le prélat, il affirme avec serment sur les Evangiles ce qui

suit : l'église paroissiale a environ 60 paroissiens ; le presbytère est mal couvert ; l'église a 2 fenêtres sans vitres, 2 images vieilles et mal peintes, dont l'une de Notre-Dame, l'autre de saint Marcel; le clocher menace ruine en un endroit. Ordre d'aplanir et blanchir les murs avec le presbytère.

9 octobre. En l'église paroissiale de St-Martin de Menglon. Ordre d'étiqueter et enchâsser à neuf les reliques ; de carreler et aplanir l'église, d'en réparer les degrés d'entrée, d'en blanchir et carreler le presbytère ; de blanchir et approprier la courtine existant sur l'autel; de blanchir les murs de l'église et d'en boucher les trous ; de démurer et vitrer la fenêtre sur le grand portail; de réparer et rétrécir les trous du plancher de l'église par où on tire les cordes des cloches : de vitrer à neuf la fenêtre de la chapelle fondée en l'honneur de saint Jean, et de faire des vêtements neufs convenables pour le service de celle-ci, savoir une chasuble blanche, un missel imprimé à l'usage de Die, et autres choses nécessaires, sous peine de réduction de tous les fruits de la chapelle en les mains du prélat. Permis à honorable Louis Pradier, paroissien de l'église, de construire une chapelle en l'honneur de sainte Anne, en son fonds appelé *la coste* situé près du village de Menglon (*prope villam de Menglone*), d'y ériger un autel et faire célébrer, toutefois sans préjudice du droit de l'église paroissiale et pas les dimanches. Pour sceau, 4 écu.

10 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Luzerand. Ordre de vitrer les fenêtres du presbytère, d'en aplanir le sol ; de transférer les fonts baptismaux à l'angle de la nef près de la grande porte, à gauche en entrant ; d'aplanir le sol de toute l'église de terre ; de vitrer la fenêtre sur le grand portail et une autre hors et près le presbytère.

10 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Luc. Ordre d'étiqueter et enchâsser à neuf les reliques ; d'enlever les vaisseaux ou muids qui sont sous le presbytère, de nettoyer et bien tenir l'endroit, d'en démurer la porte murée, vu qu'il a été autrefois dédié au culte divin ; de réparer le presbytère menaçant ruine, réparation pour laquelle le prieur donnera la 3^e partie des fruits du prieuré jusqu'à ce qu'elle soit achevée, et

ce sous peine de réduction de tous les fruits du dit prieuré entre les mains du prélat ; de réparer le clocher de l'église lequel menace ruine, puis de le renouveler peu à peu ; de faire désormais le service des chapelles fondées suivant les volontés des fondateurs, sous peine de réduction des fruits ; de munir de serrures et clefs les portes de l'église, et de les tenir fermées, l'office fini.

11 octobre. En l'église paroissiale de St-Laurent de Miscon, valant 20 florins. Ordre de mettre sur la porte de la grille le crucifix qui est à côté du grand autel ; d'étiqueter à neuf les reliques et de les mettre dans un vase antique où on tenait le St-Chrême, et qu'on peindra et munira d'une petite serrure ; de boucher les trous du mur du grand portail ; de vitrer à neuf les fenêtres sur ce portail ; de réparer les degrés des portes.

11 octobre. En l'église paroissiale de St-Claude de Lesches. Ordre de faire une image de saint Claude, patron de l'église, et une petite châsse fermant à clef pour les reliques de saint Blaise, qu'on étiquetera ; de vitrer à neuf la fenêtre du presbytère et celle de la nef ; de réparer le degré en bois du grand autel ; de blanchir et aplanir les murs de l'église ; de faire un clocher en pierre.

11 octobre. En l'église de St-Martin située au milieu du cimetière du dit Lesches. Ordre de réparer cette église aux endroits ruineux, et le presbytère où c'est nécessaire, aux frais de ceux que concerne respectivement.

11 octobre. En l'église de St-Pierre de Beaurières. Ordre de réparer le presbytère où est de besoin, la vitre, et la nef aux endroits ruineux.

12 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Forcinet (*de Forcinet*). Ordre de faire une châsse neuve peinte fermant à clef, pour les reliques ; de réparer le presbytère et d'en vitrer les fenêtres aux frais de qui cela regarde ; de faire une bannière neuve représentant la sainte Vierge, un crucifix qu'on mettra au milieu de l'église, et une image de la Vierge Marie, vu qu'elle est patronne de l'église ; de réparer la châsse où le Corps du Christ est enfermé comme en prison le Jeudi-Saint, et de la peindre convenablement, parce que les reliques

y sont enfermées habituellement ; de réparer les degrés du grand autel, l'entrée de l'église, cette église même aux endroits ruineux et principalement au grand portail.

12 octobre. En l'église paroissiale de St-Claude du Pilhon (*de Opillone*). Ordre de réparer la vitre du presbytère, de vitrer la fenêtre de la nef, et d'aplanir les murailles aux lieux opportuns.

12 octobre. En l'église de St-Jean-Baptiste du Pilhon, qui fut jadis église paroissiale du dit lieu (*que aliàs ecclesia parrochialis dicti loci fuit*). Ordre de réparer le presbytère aux lieux opportuns, aux dépens de qui cela regarde, et d'achever l'église le plus tôt possible.

13 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Anne du lieu de Beaumont, valant 20 florins. Ordre d'aplanir et blanchir les murs de l'église et du presbytère ; de faire une piscine en pierre et haute, pour le lavement des mains, près des fonts baptismaux qu'on mettra dans l'angle de la nef, à gauche en entrant, où on fera une petite fenêtre ; de vitrer à neuf toutes les fenêtres. On ne demande pas au prieur le droit de procuration ; on le demandera un jour dans le prieuré de St-Marcel.

13 octobre. En l'église paroissiale de St-Jacques de Charens. Ordre d'étiqueter les reliques de saint Blaise, de peindre et fermer à clef la châsse des reliques, de réparer la vitre du presbytère, de faire un petit toit ou couvert devant le grand portail de l'église pour baptiser les enfants, et de vitrer la fenêtre du grand portail.

14 octobre. En l'église paroissiale de St-Dizier (*S. Desiderü*). Ordre de garnir d'étoffe de lin l'intérieur de la châsse de saint Dizier ; de faire au presbytère, vers la bise, une fenêtre semblable à celle existant déjà et dont on réparera la vitre ; de murer les ossements qui sont sous l'autel ; de vitrer toutes les fenêtres de l'église ; de blanchir celle-ci et le presbytère. On demande au curé, pour droit de la dernière visite, 4 florins jusqu'à concurrence desquels on lui avait donné les dîmes à lever, et dont il fera foi au synode.

14 octobre. En l'église paroissiale de St-Pierre de Bellegarde. Ordre de faire une petite châsse peinte fermant à clef pour les

reliques, d'envelopper celles-ci de soie et de les étiqueter sur parchemin; de vitrer à neuf la fenêtre qui est derrière le grand autel; de repeindre l'image du Crucifix; de faire pour les processions une bannière neuve représentant saint Pierre; de clore le cimetière en bois.

15 octobre. En l'église paroissiale de St-Jean d'Establet. Ordre de vitrer les fenêtres du presbytère et de la nef, et d'aplanir le sol de l'église de terre.

15 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie-Madeleine de Rottier. Ordre de blanchir le presbytère, à l'instar de l'église.

15 octobre. En l'église paroissiale de la Motte-Chalancon. Ordre de murer les trous des murs du presbytère et de la nef; d'étiqueter à neuf toutes les reliques qui en ont besoin, d'en réparer l'arche et de les y mettre; de faire un clocher neuf; de vitrer toutes les fenêtres ne l'étant pas, dans le presbytère, la nef et les chapelles. Il y a dans l'église : une chapelle fondée au grand autel sous le nom de la sainte Vierge, dont sont recteur Thomas Chalveton, curé de St-Dizier, et patrons les nobles de Valserre; une chapelle fondée en l'honneur de sainte Catherine, dont est recteur Claude Romain, curé du lieu; une chapelle fondée en l'honneur de saint Sébastien, dont est fondateur et recteur le dit Claude Romain, et dont le service est de 2 messes par semaine; une chapelle fondée en l'honneur de saint Michel, dont est recteur Antoine du Bois (*de Bosco*), clerc de la paroisse de la Motte. Le prélat ordonne qu'en toutes le service soit fait suivant les volontés des fondateurs, sous peine de réduction des fruits entre ses mains; et que toutes soient munies des ornements et missels nécessaires, sous la même peine. Il ordonne, à la demande des paroissiens, que la chapelle de St-Michel soit transférée contre le mur du côté où elle est maintenant, qu'on fasse un arc dans le mur de ce côté, et que l'on fasse et place l'autel de cette chapelle sur cet arc, aux frais des paroissiens demandeurs. Ordre au curé de commencer la messe de paroisse à 8 heures en été, à 9 en hiver.

16 octobre. En l'église de St-Michel de Remuzat. Ordre de réparer, recouvrir et blanchir le presbytère, d'en réparer la vitre, et de blanchir l'église.

17 octobre. En l'église de St-Pierre de Chalancon. Ordre de réparer les vitres près du presbytère et au bout de l'église, et de faire une bannière neuve représentant saint Pierre.

17 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Volvent. Ordre de faire une petite arche pour les reliques.

18 octobre. En l'église paroissiale de St-André de Jonchères. Ordre d'étiqueter ainsi les reliques : *Ce sont des reliques de saint André* ; de réparer le plancher, faire des degrés pour y monter, réparer le toit, et vitrer à neuf la fenêtre qui est sur le grand portail.

18 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie-Madeleine de Poyols. Ordre de réparer la vitre du presbytère, et de vitrer à neuf la fenêtre du côté droit de celui-ci, celle qui est sur le grand portail, et celle qui est à droite et près de ce dernier.

19 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie-Madeleine de Montlaur. Ordre d'envelopper de soie neuve et d'étiqueter les reliques ; de relier le graduel et le missel de parchemin ; de réparer et blanchir le presbytère, de blanchir et aplanir l'église ; de faire une grille en bois à l'entrée du chœur, pour qu'on ne puisse s'introduire de l'église dans ce dernier ; de carreler et aplanir le presbytère à l'instar de la nef ; de réparer les vitres aux lieux opportuns et de vitrer la fenêtre du bout de la nef.

19 octobre. En l'église paroissiale de St-Jean de Recoubeau. Ordre de vitrer la fenêtre de la nef, de mettre les fonts baptismaux à l'angle de cette nef, de réparer et couvrir le presbytère (à la charge du commandeur), et de réparer le chœur (à la charge des paroissiens) ; de faire une bannière représentant saint Jean.

19 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Barnave. Ordre d'envelopper les reliques de soie neuve ; de réparer la vitre qui est derrière le grand autel ; de peindre les images du Crucifix et de sainte Marie, de vitrer toutes les fenêtres en ayant besoin ; de mettre les fonts baptismaux et faire une petite fenêtre à l'angle gauche de la nef ; de faire une grille à l'entrée du chœur et démolir le mur ; de réparer l'arc et le mur existant sur le grand portail, aux endroits où cela est nécessaire ; de

clore le cimetière en bois ou en pierre. Il y a en cette église une chapelle fondée en l'honneur de sainte Catherine ; le recteur, Thomas Chalveton, curé de St-Dizier, n'y faisant aucun service les fruits sont réduits entre les mains du prélat, et leur recette est confiée à Etienne Maillefaud, vicaire de la dite église paroissiale, qui chaque mois dira deux messes, jusqu'à ce que le recteur ait fait foi de son titre et fait le service dû suivant la volonté des fondateurs.

20 octobre. En l'église paroissiale de St-Marcel de Montmaur, dont la collation appartient à l'évêque de plein droit. Ordre de faire une châsse fermant à clef pour les reliques et d'étiqueter à neuf celles-ci en spécifiant : de faire une bannière neuve représentant saint Marcel, de faire une grille à l'entrée du chœur comme il y avait anciennement ; de peindre les images de sainte Marie et de saint Marcel ; de vitrer toutes les fenêtres ; d'ôter les blés qui sont dans l'église, et du grenier faire une tribune, si les paroissiens veulent payer le bois qu'il y a au dit grenier : autrement enlever ledit grenier.

24 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Romeyer. Ordre d'étiqueter à neuf les reliques de St-Chœur (*St-Chori*) et toutes les autres, et vitrer le vase où on les tient ; d'ôter les poutres qu'il y a dans la nef ; de réparer le presbytère, de blanchir celui-ci et l'église, et de les recouvrir aux lieux opportuns ; de réparer la vitre du presbytère et d'en mettre une à la fenêtre de la nef ; de réparer le mur du cimetière croulant du côté du ruisseau. Le prieur du lieu promet de faire foi de son exemption d'ici au mercredi suivant, sauf à payer 18 gros pour droit, et pour le prieuré de Gresse... (*chiffres illisibles.*)

22 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Catherine de Ponet. Ordre de vitrer les deux fenêtres du presbytère ; d'étiqueter à neuf les reliques et de leur faire une petite arche fermant à clef ; de clorer en bois tout le cimetière ; de blanchir l'église et d'en aplanir les murs à l'instar du presbytère ; d'en renouveler le toit ; de faire pour les processions une bannière avec peinture de sainte Catherine et de saint Saturnin.

22 octobre. En l'église paroissiale de St-Michel de Marignac. Ordre de clorer en bois le cimetière ; de mettre les fonts baptis-

maux à l'angle gauche de la nef ; de blanchir les murs de l'église à l'instar du presbytère , d'en murer les trous, et d'aplanir le sol de l'église de terre ; de reconvrir l'église aux lieux où c'est opportun et nécessaire. Réduction est faite de la portion de dîmes du curé jusqu'à la somme de 6 florins pour le paiement du droit de procuration et de visite, et la chose sera signifiée au receveur des dîmes du chapitre de Die qui paye la dite portion au dit curé chaque année.

22 octobre. En l'église de St-Julien de Quint. Ordre de ne pas publier les reliques, vu qu'on ignore de quels saints elles sont ; de faire pour les processions une bannière où soit peint saint Julien ; de mettre les fonts baptismaux à l'angle gauche de la nef ; d'agrandir et vitrer la fenêtre du presbytère ; de faire une fenêtre vitrée sur le grand portail.

23 octobre. En l'église paroissiale de St-Etienne de Thuis. Ordre de réparer le presbytère dedans et dehors, et d'en vitrer la fenêtre, d'étiqueter à neuf les reliques, et de leur faire une petite arche fermant à clef ; de réparer les piliers extérieurs de l'église qui ont besoin de réparation ; de clore le cimetière et d'en ôter les pierres ; de clore en toile cirée les fenêtres de toute l'église ; de faire pour les processions une bannière avec peinture de St-Etienne. Il est dû pour procuration de St-Etienne et de St-Andéol, 2 florins.

23 octobre. En l'église paroissiale de St-Andéol. Ordre d'étiqueter à neuf et d'envelopper de soie neuve les reliques de saint Andéol ; de se pourvoir d'un calice d'argent aux frais des paroissiens de St-Etienne et de St-Andéol ; de faire une bannière avec peinture de saint Andéol ; de clore en toile cirée la fenêtre qui est sur le grand portail et celle qui est sur et hors le presbytère, et de réparer la vitre de celui-ci ; de transférer les fonts baptismaux à un angle de la nef ; de murer tous les trous des murs de l'église.

23 octobre. En l'église paroissiale de St-Marcel de Vachères, à la collation de l'abbé de St-Michel-d'Epercluse (*de Eperclusa*) et valant 20 écus. Ordre de faire une custode pendante sur l'autel ; de réparer le presbytère dedans et dehors, sûrement d'après les ouvriers, et de vitrer la fenêtre du presbytère, sous peine de

réduction des dîmes. Appel de M. de Vachères. Ordre en outre : de faire une grille en bois avec porte en longues poutres, de sorte qu'on ne puisse s'introduire au chœur que par cette porte ouverte ; de peindre l'image de saint Marcel, patron de l'église, laquelle est sur l'autel ; de faire pour les processions une bannière avec peinture de saint Marcel ; de construire une nouvelle maison d'ici à 6 ans aux frais des paroissiens pour le curé de la dite paroisse, et dans les qualité, dimension, mode et forme à ordonner par le dit seigneur de Vachères, à qui la chose a été confiée par le prélat. Les paroissiens ont payé 3 florins. Le curé doit le terme. Rien n'a été payé du droit de procuration ; mais il faut réclamer au frère du prieur à Die et lui signifier l'ordre relatif au presbytère.

23 octobre. En l'église paroissiale de St-Pierre du Cheylar. Ordre de faire une bannière neuve avec peinture de saint Pierre ; de réparer le vase des reliques, le presbytère et les vitres ; de blanchir l'église et d'en aplanir les murs ; de faire une vitre à la fenêtre de la tribune ; de repeindre l'image du crucifix ; de réparer le clocher aux lieux où c'est opportun, et de le recouvrir ; de clore le cimetière en bois ou en pierre.

24 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Baix. Ordre d'envelopper de soie neuve et d'étiqueter à neuf les reliques ; de réparer le presbytère, de le recouvrir où c'est nécessaire, et d'en enduire le mur de mortier à l'extérieur ; de blanchir l'église au-dessous de la ceinture, et de boucher les trous des murailles ; de vitrer à neuf la fenêtre qui est sur le grand portail ; d'aplanir le sol de l'église de terre ; de faire en l'église une grille de grandes poutres droites avec porte au milieu. Il y a une chapelle fondée en l'honneur de saint Jean-Baptiste, dont le fondateur est Pierre Charfe, du lieu de Baix, et le recteur son fils Messire Guillaume Charfe ; on doit y dire une messe par semaine. Cette chapelle manque des ornements nécessaires, comme calice, missel à l'usage de l'église de Die, chasuble, aube. Qu'on l'en pourvoie. Que le cimetière soit clos de bois ; qu'on enlève le grenier et le cellier existant dans l'église, à gauche, qu'on démolisse les murs et le plancher, et qu'on remette l'église

en son entier. Le vicaire doit porter le lendemain pour procuration à Beaufort, 2 florins.

24 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie-Magdeleine d'Ansage, à la collation du commandeur de Ste-Croix et valant 40 florins. Ordre d'enduire et blanchir le presbytère, et d'agrandir la fenêtre vitrée ; d'enduire et blanchir la nef ; pour le curé ou prieur de célébrer ou faire célébrer désormais la Sainte-Messe dans la dite église à chaque fêtes et dimanches, et pour le vicaire d'intimer cela au prieur avant la Toussaint et d'informer d'ici à ce terme les officiers de Die de la réponse que ferait ce prieur. Le 7 novembre suivant, Messire Guillaume Charsul autrement Bormont, vicaire d'Ansage, déclare que vénérable homme frère Philippe Apion, prieur d'Ansage, avait répondu à l'intimation, qu'il n'était pas tenu ni accoutumé de faire la chose. Le 23 octobre l'évêque prescrivit encore de faire une grille en longues poutres immédiatement hors du presbytère, et de clore le cimetière en bois ; et M. de Mayres paya 8 florins.

24 octobre. En l'église paroissiale de St-Jean-Baptiste d'Ombèze, à la collation du commandeur de Piégros, et valant 80 florins. Ordre de clore le cimetière en bois, en laissant le chemin public avec trappes aux entrées.

25 octobre. En l'église paroissiale de St-Robert du Chaffal (*de dy Chaffaudo*), valant 50 florins, annexée au prieuré de Beaumont. Ordre de recouvrir et réparer le presbytère où c'est nécessaire, dedans et dehors, et d'en vitrer la fenêtre à neuf ; pour le prieur-curé de cette église d'y célébrer ou faire célébrer désormais la Messe tous les dimanches et fêtes, et pour le vicaire de lui intimer la chose et d'informer de sa réponse les officiers de Die avant la Toussaint. Le 7 novembre suivant, Guillaume Charsul autrement Bormont, vicaire du Chaffal, déclarait que, ayant intimé la chose à honnête homme Aymar Giraud, fermier du prieuré du Chaffal, et celui-ci ayant demandé copie de l'intimation, au nom du Révérend Père en Christ et seigneur Aymar de Clermont, prieur du dit prieuré, copie avait été donnée. Le 25 octobre, le prélat ordonne de plus de faire au milieu de l'église, avec de longues poutres dressées, une grille avec porte au milieu ;

de mettre sur celle-ci le grand crucifix qu'il y a dans l'église, après l'avoir repeint ; de nettoyer le cimetière, d'en ôter les pierres, et de le clore en bois ou en pierre, d'agrandir la fenêtre qui est sur le grand portail et d'en faire une neuve, grande, au nouveau mur de la nef, du côté droit ; d'achever le clocher.

25 octobre. En l'église paroissiale de St-Pierre de Gigors. Ordre d'étiqueter à neuf les reliques ; de réparer la grande vitre du presbytère et d'en mettre une neuve à celui-ci, du côté droit ; de clore le cimetière en bois avec trappes aux entrées ; de vitrer toutes les fenêtres tant rondes que longues de l'église, du presbytère et des chapelles ; de faire une grille en bois au portail de ce presbytère ; de construire une tribune ; d'achever le clocher d'ici à 4 ans.

25 octobre. En l'église paroissiale de St-Barthélemy de Beaufort, à la collation du prélat. Ordre de fermer à clef l'arche des reliques, et de vitrer toutes les fenêtres de l'église.

26 octobre. En l'église paroissiale de St-Romain de Suze, à la collation du commandeur de Piégros. Ordre de réparer les planches du sol près de l'autel, de sorte quelles se joignent ; de recarrelor le presbytère aux endroits où c'est nécessaire ; de réparer la tribune ; de blanchir l'église.

26 octobre. En l'église paroissiale de St-Pierre de Cobonne. Ordre d'étiqueter à neuf les reliques sous le nom de saint Blaise ; de réparer la vitre du presbytère ; de boucher deux trous dans le mur de la chapelle de Notre-Dame, et tous les autres existant dans les autres murs ; de réparer le plancher existant sous le clocher ; d'enduire les murs de l'église à l'instar du mur de la chapelle de sainte Catherine. Il y a une chapelle fondée en l'honneur de la sainte Vierge, dont M. de Montoison est fondateur, et le curé de l'église recteur, et où se célèbre une messe chaque semaine. Il y en a une autre fondée en l'honneur de sainte Catherine, dont noble Ponson Arnaud est patron à cause de sa femme, et le curé de l'église recteur, et où se célèbre également une messe chaque semaine. Le prélat recommande de faire le service de ces chapelles selon la volonté des fondateurs.

26 octobre. En l'église paroissiale de St-Jean de Chosséon. Ordre de faire au milieu de l'église une grille en bois de longues

poutres, avec porte au milieu et crucifix neuf au-dessus ; de peindre S. Jean sur la bannière des processions ; d'achever de clore le cimetière ; de réparer la voûte existant près du grand portail, ou d'y faire un plancher neuf à la place de celui qu'il y a.

26 octobre. En l'église paroissiale de St-Marcel de Montclar, à la collation de l'archidiacre de Valence, qui est prieur. Ordre de renouveler la grande étiquette de toutes les reliques et de réparer la serrure de leur arche ; de vitrer la fenêtre existant sur le grand portail. Il y a en la tribune de l'église une chapelle de sainte Catherine, ayant un patron collateur et un recteur noble.

27 octobre. En l'église paroissiale de St-Jacques de Vaugelas. Ordre de réparer la vitre du presbytère et d'en agrandir la fenêtre ; de faire pour les processions une bannière ayant d'un côté la sainte Vierge, de l'autre saint Jacques ; de vitrer toutes les fenêtres de l'église, de blanchir celle-ci et le presbytère ; de réparer le clocher aux endroits où c'est opportun et nécessaire ; de faire des trappes aux entrées du cimetière, et d'achever de clore celui-ci.

27 octobre. En l'église paroissiale de St-Marcel du lieu de Mirabel, à la collation du prélat de plein droit. Ordre d'étiqueter à neuf les reliques sous le nom de saint Blaise, et de clore le cimetière en bois.

27 octobre. En l'église paroissiale de St-André de Piégros. Ordre de réparer la vitre qui est près et hors du presbytère ; de réparer le presbytère décevement, de manière qu'il ne menace pas ruine ; de clore le cimetière en bois ; d'agrandir et vitrer la fenêtre qui est en la nef ; de faire une porte en bois au portail conduisant au clocher, et qui soit fermée ; de blanchir les murs du côté gauche et au bout de l'église.

28 octobre. En l'église paroissiale de St-Jean d'Aubenasson, à la collation du prieur de Saillans et valant 30 florins. Ordre de faire une porte neuve au portail de l'église ; de couvrir le clocher ; de faire une custode ; pour les paroissiens de faire une maison avec étable pour le prieur-curé, afin que celui-ci fasse le service divin en l'église, y célèbre ou fasse célébrer la Messe tous les dimanches et fêtes, et y administre les sacrements aux pa-

roissiens. Ceux-ci consentent. Le prieur dit ne pouvoir vivre des fruits de la cure, en faisant le service. Les paroissiens proposent un arrangement.

28 octobre. En l'église paroissiale de St-Sauveur. Ordre de faire une custode pendant sur l'autel ; de reconstruire l'église au lieu où elle était anciennement jusqu'au second pilier, d'ici à 3 ans, aux dépens de qui il appartient.

28 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Anne d'Espenel, dont le prieuré, dépendant de l'abbaye de , vaut 100 écus, et la cure, à la collation du prieur, 34 florins. Ordre d'envelopper les reliques dans de la soie neuve, de les étiqueter à neuf, et d'en réparer ou renouveler l'arche ; de réparer la vitre du presbytère.

29 octobre. En l'église paroissiale de Véronne, dépendant de St-Antoine. Ordre de mettre une serrure à l'arche des reliques ; de placer les fonts baptismaux à gauche en entrant ; d'enduire et blanchir les murs de l'église et d'en boucher les trous en dedans ; de faire sur le portail de l'église une fenêtre vitrée ; de faire un toit devant le grand portail pour baptiser les enfants.

29 octobre. En l'église paroissiale de Ste-Marie de Barsac. Ordre de réparer la vitre existant derrière l'autel ; de vitrer la fenêtre du côté gauche du presbytère et celle qui est sur le grand portail ; de clore le cimetière en bois ou en pierre.

3 novembre. En l'église paroissiale de S. . . . de la Bâtie-des-Fonts. Ordre de relier le vieux missel de parchemin et de le réparer où c'est nécessaire ; de vitrer à neuf, réparer et blanchir les fenêtres du presbytère ; d'aplanir et blanchir les murs de l'église et du presbytère ; de clore le cimetière. Il y a en cette paroisse, au lieu dit *de Chamel*, une chapelle fondée en l'honneur de saint Michel, dont est patron Monsieur de Chamel, et recteur Messire Pierre Ozias, prêtre de Valserre. Celui-ci n'y faisant aucun service, les fruits de la chapelle sont réduits entre les mains du prélat, à moins qu'Ozias ne se mette à la desservir selon la volonté des fondateurs.

3 novembre. En l'église paroissiale de Ste-Marie des Prés, du mandement de Valdrôme. Ordre de vitrer les fenêtres du presbytère et de l'église.

3 novembre. En l'église paroissiale de St-Saturnin de Valdrôme. Ordre de vitrer les fenêtres de toute l'église, et provisoirement de les garnir de toile cirée; d'étiqueter à neuf, envelopper de soie et mettre dans l'arche les reliques connues; d'étiqueter en général, envelopper de soie et aussi mettre dans l'arche celles qui ne sont pas connues.

5 novembre. En l'église baptismale de Ste-Catherine d'Aurel. Ordre d'étiqueter à neuf sur parchemin les reliques de saint Blaise. Permission aux paroissiens d'augmenter et accroître cette église du côté qu'ils voudront. Ordre de carreler d'ici à un an l'église paroissiale de St-Pierre dudit Aurel; d'en vitrer la fenêtre du presbytère, et de garnir les autres fenêtres de toile cirée; de clore le cimetière. Le prieur doit pour droit 4 florins, pour lesquels il est cité à St-Benoit.

6 novembre. En l'église paroissiale de St-Benoit du Désert, à la collation de l'évêque et valant 28 florins. Ordre de nettoyer l'arche des reliques, de la fermer à clef, et d'étiqueter à neuf la relique de saint Benoit; de murer une partie de la fenêtre qui est derrière l'autel, et de vitrer le reste, ainsi que l'autre fenêtre du presbytère à droite; de murer les trous de l'église et du presbytère; de peindre saint Benoit sur la bannière des processions; de recouvrir le presbytère et le réparer où il faut.

6 novembre. En l'église paroissiale de St-Nazaire et St-Celse en Désert. Ordre de réparer la verrière du presbytère; de repeindre le crucifix et le mettre au milieu de la grille de l'église; de faire une bannière ayant la sainte Vierge d'un côté et les saints Nazaire et Celse de l'autre; d'avoir de petites clochettes pour sonner à l'élévation du Corps du Christ. L'évêque fait remise de son droit au prieur, en considération du seigneur de Paris.

6 novembre. En l'église paroissiale de St-Clément de Savel, visitée par vénérable et égrège homme maître Jean, commis à ce par le prélat. Ordre de mettre des vitrines à la fenêtre du presbytère et à celle de la nef.

7 novembre. En l'église paroissiale de St-Jacques d'Aucelon, à la collation de messieurs du chapitre, et de peu de valeur. Ordre de réparer le presbytère aux lieux où il en est besoin, et sa vitre;

d'agrandir l'église du côté de la nef, d'y faire une grille, et de placer les fonts baptismaux dans un angle.

8 novembre. En l'église paroissiale de St-Pierre de Gumiane. Ordre de réparer et tenir couvert le presbytère ; de réédifier et couvrir l'église, puis y mettre la custode du Corps du Seigneur. Le curé de Gumiane (qui est celui de Villeperdrix), y doit célébrer tous les dimanches et fêtes.

8 novembre. En l'église paroissiale de St-Martin de Guisans, à la collation de l'évêque de plein droit. Ordre de compléter et réparer cette église en la nef comme elle était anciennement, de démolir le mur qui est entre le presbytère et la nef, et de le remplacer par une grille en bois ; de réparer la vitre du presbytère et de clore le cimetière. Le prélat remet son droit au curé en considération du seigneur de Paris, parce qu'il est son frère.

8 novembre. En l'église paroissiale de Ste-Catherine de Crupies, à la collation de l'évêque et valant 30 florins. Ordre d'étiqueter à neuf les reliques du bras de saint Jean ; de transposer la grille près du premier arc en bois, du côté de l'autel ; de faire un autre autel portatif plus grand. Au rapport de vénérable Messire Christophe de Saillans, prévôt de l'église de Valence, Messire Mathieu de Geys, curé de la dite église, a 20 florins de dépouille de son prédécesseur, que le vicaire de celui-ci a livré au dit Mathieu, et dont le prélat peut faire ce qu'il voudra.

8 novembre. En l'église paroissiale de St-Savin de Bourdeaux. Ordre d'enfermer les reliques jusqu'à ce qu'on sache de quel saint elles sont ; de relier le missel de parchemin ; de peindre le haut panneau du devant du grand autel ; de clore le cimetière ; de vitrer la fenêtre qui est sur le grand portail.

L'abbé FILLET.

(A suivre.)

LA MAISON DU MONT-CALVAIRE

A ROMANS ⁽¹⁾



Relation authentique d'un miracle arrivé le 12 mai 1517.

Un pieux citoyen de Romans en Dauphiné, Romanet Boffin, s'étant senti, à Fribourg, religieusement ému à l'aspect d'une reproduction des Saints-Lieux, résolut de doter sa ville natale d'un semblable objet d'édification. Il destina à cette œuvre le jardin paternel, situé en dehors des murs et regardant l'Occident. Avec l'agrément de l'abbé de St-Barnard et des consuls, il commença les travaux dès 1515 et aidé, l'année suivante, par les conseils expérimentés de deux Frères Mineurs qui revenaient de Jérusalem, il s'étudia à reproduire dans toute leur intégrité les divers endroits témoins de la passion du Sauveur. Un monastère confié à la garde des Cordeliers du couvent

(1) *Provincia D. Bonaventura seu Burgundia..... Descriptio. Per Fratrem Claudium Picquet Doct. Theol. Franciscanorum apud Romonenses Guardianum. Turnoni apud Cl. Michalem 1610. in 8°. — Historiæ descriptio conventuum Recollectorum provinciæ S. Francisci in gallia auctore F. Juvenali, ejusdem ordinis. Avenione. 1678. in 8°. — Le Frère Juvenal, gardien du couvent du Mont-Calvaire le 27 août 1677, était, à la date du 14 juin de la même année, nommé Definiteur de la Province et remplacé par le Frère Fortunat,*

de Romans fut construit tout auprès. Boffin posa lui-même la première pierre de l'édifice le 15 mars 1517, en présence d'une grande multitude. François I^{er}, la reine Claude, le Dauphin, Charles de Bourbon se déclarèrent les protecteurs de l'œuvre qui, le 12 mai de la même année, reçut une consécration éclatante par le fait de la résurrection d'un enfant, miracle dont la relation authentique est transcrite plus bas. Par acte du 2 janvier 1520, le dévot fondateur fit une donation perpétuelle de ces monuments aux Frères Mineurs de Romans ; elle fut approuvée et confirmée par lettres patentes de François I^{er} données à Dijon le 23 mai 1528.

Le revenu des Cordeliers de Romans est porté à XL livres sur le pouillé du diocèse de Vienne en 1523 (1).

Les religieux vécurent en paix dans ce lieu de pèlerinage illustré par de nombreuses guérisons, jusqu'au 23 novembre 1549, où le couvent fut détruit par les flammes au milieu de la nuit. On attribua ce crime aux hérétiques. A l'entour des fêtes de Pâques, en 1562, les religionnaires s'étant de nouveau portés au Mont-Calvaire, saccagèrent ce qui restait de l'édifice et toutes les stations, à l'exception toutefois du tombeau du Christ, qui demeura intact.

Le couvent de Romans fut, lui aussi, mis à sac, le 27 avril 1562 ; le 27 mai suivant les religieux expulsés cédèrent la place au ministre La Combe, ce qui n'empêcha pas le feu d'y être mis en 1567. Les habitants de la ville ne furent point étrangers à ces désastres. « Je pourrais

(1) Extrait vidimé et collationné sur son original trouvé dans les archives de l'abbaye de St-Antoine, scellé à St-Antoine, le 1^{er} avril 1706, d'un *Civitatis et suburbiorum Viennæ Rotulus sive Polletus* 1523. Archives du Rhône. Titres non classés.

bien, dit le Frère Picquet, gardien du couvent en 1610, donner presque tous les noms de ceux qui ont volé les vases d'or et d'argent, pillé les ornements et allumé l'incendie; mais le souvenir des méchants meurt avec eux. Depuis plusieurs de ces misérables, ou leurs enfants, sont du reste rentrés dans le giron de l'église. Je m'abstiendrai donc de toute révélation. »

La maison du Mont-Calvaire resta déserte jusqu'en 1582 ; à cette époque quelques religieux rétablirent les croix des stations et un petit nombre de cellules.

A l'assemblée générale de l'Ordre de St-François tenue à Rome en 1612, il fut décrété que les Cordeliers abandonneraient aux Récollets, en Dauphiné, leurs maisons de Vienne, de la Côte-St-André et du Mont-Calvaire. Le 27 novembre de la même année les Récollets vinrent prendre possession de ce dernier. Ce ne fut pas sans peine. Les Cordeliers, soutenus par les habitants du pays et l'archevêque de Vienne, Jérôme de Villars, disputèrent vaillamment à leurs confrères le couvent et le pèlerinage. Ceux-ci, défendus par Paul V et Léon X eurent enfin le dessus et entrèrent solennellement dans leur maison en 1629.

On s'empressa de rétablir le monastère et les stations et le Père Archange de Clermont réveilla la piété des fidèles en publiant un petit traité sur le pèlerinage (1). Le Père Marc de Doysieu contribua plus que tout autre à sa splendeur, en l'ornant d'un morceau de la Vraie Croix enchassé dans un crucifix d'argent. Bientôt une crypte fut creusée sous l'église magnifiquement restaurée et les dons et les fidèles affluèrent de nouveau.

(1) *Traité du Calvaire de Jérusalem et de Dauphiné.*—Lyon, 1638 in 8°.

La maison des Récollets du Mont-Calvaire comptait six prêtres et celle des Cordeliers de Romans sept, lors du dénombrement du diocèse de Vienne en 1774 (1).

La révolution chassa, en 1790, les enfants de St-François de leurs cellules du Mont-Calvaire ; il furent remplacés par des Chartreux auxquels on les donna pour asile (2). C'est là qu'est placé aujourd'hui le Grand-Séminaire de l'évêché de Valence.

Les historiens Franciscains ont donné des récits plus ou moins succincts du miracle mentionné plus haut : il ne sera cependant point sans intérêt pour l'histoire locale de publier dans son intégrité l'acte dont il fait l'objet. Ce document déposé aux archives du Rhône, titres non classés, est écrit en belles lettres rondes sur grand parchemin in-f° ; il est du reste bien conservé. On remarquera néanmoins, que ce n'est qu'une copie, en forme authentique faite en 1603, d'après l'original produit au notaire.

« Comme ainsy soit que l'an mil cinq cents dix sept et
 » le douziesme may est venu à la notice de messieurs les
 » Consuls de la ville de Romans, que noble homme Henry
 » Vincent dict le fourrier habitant de la ville dalphinalle de
 » Moyran au diocèse de Grenoble fut arrivé au dict Romans
 » avec sa femme et son petit fils de leage de deux ans ou
 » environ et sa nourrice pour rendre graces et louanges
 » à Dieu et à la dévocte croix du Mont-Calvaire du dict
 » Romans d'un beau et excellent miracle que nostre
 » Seigneur avoit faict sur le dict petit fils. Lequel miracle
 » le dict gentilhomme a publié par la ville en accomplis-

(1) Dénombrement du diocèse de Vienne en 1774. — *Manuscrit in-f°.*

(2) DOCHIER. *Dissertation sur la ville de Romana.* — Valence 1813.

» sant le veu par lui promis , parquoy ce considéré et
» pour scavoir sy ainsy estoit honorable homme sieur
» Jacques Reymond premier consul accompagné de sieur
» Guillaume Foret conseiller et autres avec nous deux
» notaires soubssignés s'est transporté au logis du chapeau
» rouge du dict Romans. Et illec appliqué c'est asçavoir
» en la cour dicelluy logis on demandé le dessusdict noble
» Henry Vincent qui est incontinent comparu. Auquel le
» le susdict Monsieur le consul en présence des tesmoins
» dessoubs escripts a demandé scavoir s'il estoit véritable
» ce qu'on leur avoit donné a entendre de la grace de
» Dieu et miracle qu'il avoit reçue en son fils. Et alors le
» bon gentilhomme va dire qu'il en diroit la realle vérité
» et non aultre chose. Et qu'il estoit ainsi que despuic
» naguyères un jour duquel n'a recordance le fils dessus
» mentionné tomba en maladie si grande que en la parfin
» on l'avoit tenu pour mort. En tant que un religieux de
» saint François nommé frère Jehan du Puy accompagné
» avec luy d'autres frères dudict ordre luy avoit faict le
» signe de la croix par dessus cuydant qu'il eust rendu
» l'esprit a Dieu et lors fust couvert le dict enfant d'un
» linceul replié comme il est coustume couvrir les tres-
» passés quand ils ont rendu l'esprit. Et puis de la s'en des-
» partirent le dict frère Jehan du Puy avec ses compa-
» gnons et allèrent en leur couvent de Frere Mineur du
» dict Moyrent pour faire faire la fosse à mettre le petit
» enfant dessusdict qu'on cuydoit estre mort et bien tost
» après vindrent en la maison dudict noble Henry
» grande compagnie de femmes pour consoler la mère et
» donner de l'eau béniste sur le dict enfant. Et a tant il
» s'en departist de la chambre bien doulant et marry, et
» s'en retira en une autre chambre de sa maison en la-
» quelle soudainement lui vint en mémoire qu'il avoit

» ouy dire a plusieurs que la benoiste croix qu'on avoit
 » érigée au Mont-Calvaire a Romans faisoit de grands
 » miracles et graces a ceulx qui se y rendent de bon cuer.
 » Parquoy tout incontinent de grace ardente de couraige
 » tant que le cuer luy fremissoit fist priere a Dieu nostre
 » Seigneur que pour le mérite de sa douloureuse passion,
 » il luy pleust faire grace de rendre santé et vie corporelle
 » à sondict fils. Et il le feroit porter audict Romans pour
 » rendre grace et louange a nostre Seigneur devant la
 » dessusdicte sainte croix du Mont-Calvaire. Et illec
 » offriroit une image de cire pesant deux livres. Et ce
 » faict revint tout doulant et marry en la chambre ou
 » avoit laissé ledict enfant et estant assis regardant le
 » corps du dict enfant et appercust sur lesdicts linceulx
 » qu'on avoit placé sur icelluy enfant une croix et puis
 » une autre et puis en conta d'autres jusques a huict,
 » dequoy esmerveillé et craignant qu'elles fussent faites
 » a essient diligemment senquist avec ceulx de la maison
 » qui ce avoit faict et ne trouva personne qui sceust dire
 » qui l'avoit faict et ce approuchant pour voir si estoit
 » paincture ou quoy et renversant ledict linceulx en
 » trouva autant que del'autre premier cousté, et lors la mère
 » de sa femme qui estoit presente dict que c'estoit miracle
 » de Dieu bien grand, tost apres l'enfant environ quatre
 » ou cinq heures apres que le dict beaupère eust faict le
 » signe de la croix revint en convalescence et bonne santé
 » comme encore le faict. Tellement que a ceste fin qu'il
 » ne fust ingrat et pour accomplir ce qu'il avoit promis à
 » Dieu pour ce qu'il avoit exaulsé sa humble prière et petite
 » requeste, il estoit venu avec sadicte femme l'enfant et
 » sa nourrice et ont rendu a Dieu ce qu'il avoit promis
 » avec le linceulx desusdict ou estoyent empraintes les
 » dictes croix le quel linceulx par la suasion de luy pour

» oster le soubson sa femme avoit mis en lessive et buer
 » et que pourtant les croix ne s'en estoyent allées mais y
 » paroissent encore. Cuydant que c'est permission divine il
 » le voulut offrir avec l'image de cire susdicte et eust bien
 » voulu qu'il fust meilleur qu'il n'est pour l'honneur de
 » Dieu. Parquoy ces choses ouyes et entendues par mon
 » dict sieur le premier consul, il a requis nous notaires
 » publiques soubsignés en estre faict acte pour en avoir éternelle
 » mémoire, les presentes pour tesmoins appellant,
 » faict au lieu que dessus l'an et jour que dessus, present :
 » Guigue de Saint-Jehan, rasellier de Sassenage ; Jehan
 » Cybert, affaneur de Aulterive ; et moy Jehan du Boys,
 » clerc de Romans, notaire Dalphinal ay esté présent
 » quand les choses dessusdictes ont esté relatées et en
 » temoignage me suis ici soubsigne J. du Boys, puis en
 » après tout incontinent moy dessoubsigné suis monté
 » au dict logis, et avoit trouvé la femme du dict noble
 » Henry, elle m'a certiffié avoir esté fait ainsy que desus
 » estre escript, le dimanche prochain apres Nostre-Dame
 » de la Chandelleur dernier passé, Parquoy en signe de
 » vérité ay signé ceste présente.

J. DU BOYS.

» Extraict et levé au propre original signé par ledict
 » messire du Boys exhibé a nous notaires royaux Dalphinaux
 » soubsignés par révérend pere frere Jacques le
 » Lievre religieux de l'ordre de St-François estant sur luy,
 » Faict ce XII mars 1603. »

» *Signé*, GUILLAUD, notaire.

» *Et plus bas*, DAVID. »

H. DE TERREBASSE.

LE COMTE DE LA ROCHE

1554-1614

Les ambitions les plus désordonnées trouvèrent dans les guerres de religion un moyen de se donner libre carrière ; certains hommes d'un génie extraordinaire, tels que Lesdigières, y rencontrèrent, il est vrai, l'occasion de se révéler, mais elles permirent surtout à une foule d'intrigants subalternes de tenter fortune. Le désordre effroyable qui régnait alors dans la France entière favorisa les rapines, les trahisons, les crimes de toute sorte et leur assura presque toujours l'impunité. Balthazard Flotte, comte de la Roche, est l'un des exemples les plus frappants des crimes jusques auxquels pouvait s'abaisser un gentilhomme à la fin du XVI^e siècle. Issu d'une antique et puissante famille des Alpes, favorisé des biens de la fortune, il avait fait un chemin assez brillant dans la carrière des armes, mais il aspira plus haut que son médiocre génie ne le lui permettait ; dévoré d'une ambition insatiable, il devint, pour la satisfaire, bigame, traître à sa patrie, assassin et enfin porta sa tête sur l'échafaud (1).

La famille Flotte était illustre : Arnaud Flotte, le premier de ses membres dont l'histoire nous ait transmis le nom occupait déjà vers 1060 une situation considérable dans le Gapençais (2) ; à partir de ce moment, cette race grandit constamment à la fa-

(1) Voir sur le comte de la Roche un article de M. Lalanne, dans la Correspondance littéraire, 1863-1864, p. 4, et quelques documents publiés par M. le docteur Chevalier dans le Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme, 1876, p. 174 et suivantes.

(2) Cartulaire de Saint-Victor, vol. II, p. 557.

veur de belles alliances ; un comte de Forcalquier daigna épouser une femme de cette maison (1), plusieurs de ses membres furent baillis du Gapençais et commandeurs de l'ordre de Saint-Jean à Gap, à une époque où ces charges étaient l'apanage exclusif de la plus haute noblesse, enfin ils possédaient de nombreuses seigneuries : la baronnie de la Roche des Arnauds (2), celle de Montmaur qui était la quatrième du Dauphiné (3), la Bâtie-Mont-Saléon, la Baume, Jarjays, le Dévoluy, l'Argençon, Châteauneuf, etc. Les terres de la Baume et de la Roche-des-Arnauds empruntèrent même au prénom habituel des membres de la famille Flotte pendant le moyen âge leur qualificatif de DES ARNAUDS (4). La branche aînée s'est éteinte pendant l'émigration, mais les Flotte sont encore honorablement représentés dans les Alpes par une branche cadette.

Balthazard Flotte appartenait à la branche aînée ; son père Jean Flotte avait épousé Antoinette Artaud de Montauban, dame de Montmaur ; il avait servi longtemps en Italie, puis fort âgé et malade de ses blessures, il se retira dans ses terres, ne prit aucune part aux guerres de religion et mourut paisiblement en 1569 (5). Son frère nommé Jean, comme lui, est connu dans l'histoire du Dauphiné sous le nom du capitaine Aurouse ou Orose (6) ; il joua dans nos troubles religieux un rôle brillant, quoique fort court. Il embrassa le protestantisme, succéda en 1566 au capitaine Furmeyer comme chef de la noblesse réformée du Haut-Dauphiné, se saisit par surprise au mois d'octobre 1567

(1) Jausserande Flotte épousa, au milieu du XII^e siècle, Bertrand, comte de Forcalquier.

(2) Cette terre resta dans la famille Flotte de 1060 à 1790 ; elle fut érigée en comté en 1592.

(3) Cette terre entra dans cette famille par le mariage de Jean Flotte avec Antoinette Artaud de Montauban, dame de Montmaur, en 1555.

(4) La plupart des membres de la famille Flotte jusqu'en 1500 se nommèrent Arnaud ou Osasica.

(5) Son dernier testament porte la date du 3 mars 1569.

(6) Il prit ce nom d'une haute montagne nommée Aurouse (l'orangeuse) qui domine le bourg de Montmaur.

de la ville de Gap, s'y maintint pendant près d'un an, malgré l'édit de pacification de 1568, fit de nombreuses levées d'hommes et de deniers dans la contrée et au mois d'août 1568 rejoignit l'armée de Condé et Coligny, à la tête d'un régiment d'infanterie qu'il avait formé. Sous les ordres de ces généraux, il fit la campagne de 1568-1569, assista à la bataille de Jarnac et fut tué le 3 octobre à celle de Montcontour au premier rang des combattants.

Son neveu Balthazard Flotte qui fait l'objet de ce travail était né en 1554, il perdit son père à l'âge de 15 ans, et dès qu'il fut en état de porter les armes, il s'attacha à la fortune de Roger de Saint-Lary, maréchal de Bellegarde (1). Le rôle que joua ce personnage, courtisan et politique habile, mais sans scrupules, pendant les troubles religieux, est très connu, et l'on peut dire que le baron de La Roche fit ses premières armes à une école de trahison et de manque de foi. Il accompagnait le maréchal dans le marquisat de Saluces quand il tenta d'enlever ce territoire au roi et de s'y rendre souverain en 1577 ; enfin, quand Bellegarde mourut empoisonné, suivant quelques contemporains, par ordre de Catherine de Médicis, il se mit au service du Grand prieur de France, gouverneur de Provence. A la fin de 1578, il était guidon de sa compagnie (2). Trois ans après, il était capitaine et servait sous les ordres de Maugiron, lieutenant général en Dauphiné, qui l'employa à diverses expéditions de peu d'importance (3) ; enfin, en 1585, il reçut une mission plus grave et y échoua. Gap, Embrun et Briançon étaient tombés entre les mains des ligueurs qui en avaient chassé les gouverneurs et les garnisons royales ; Maugiron pensant que le baron de La Roche,

(1) Voyez un mémoire original de Calignon sur Bellegarde (B. n. mss. fr. 4111) et une lettre de Maugiron au roi du 15 août 1588 (ibid., 3358).

(2) Guy Basset, *Plaidoyez....*, Grenoble, Petit, 1668, in-fol.

(3) Lettre de Maugiron au roi du 15 juin 1581 (B. n. mss. fr. 15564). — Instructions du Grand prieur pour le même (B. de l'institut., mss. Godefroy, 96).

parent ou allié de toute la noblesse du Haut-Dauphiné, aurait assez d'influence pour la faire rentrer dans le devoir, l'envoya vers les montagnes avec sa compagnie. Auriac, gouverneur de Gap pour la Ligue (1), lui en ferma les portes, et comme il faisait mine de les forcer, la garnison fit une sortie et lui tua soixante hommes. Repoussé de Gap avec pertes, il se dirigea sur Embrun dont on lui refusa également l'entrée, mais instruit par sa récente expérience, il n'essaya pas d'avoir recours à la violence et continua son chemin sans insister. A Briançon on ne répondit pas même aux sommations qu'il fit du bas des murailles et il rentra à Grenoble par l'Oisans, l'oreille basse et avec soixante bons soldats de moins.

Cet échec ne devait pas étonner Maugiron dont l'autorité était purement nominale en Dauphiné et auquel personne ne voulait obéir. Le roi voulant remédier au désordre dans lequel était tombée cette province, y envoya La Valette, gouverneur de Provence, avec une nombreuse armée. Le baron de La Roche abandonnant aussitôt Maugiron, s'attacha à la fortune de ce nouveau venu et ne tarda pas à en être récompensé. La Valette le nomma en effet gouverneur de Romans et signifia le 18 novembre 1587 aux habitants de cette ville d'avoir à le reconnaître en cette qualité (2). Balthazard Flotte espéra que cette situation serait pour lui le premier échelon de la fortune ; il s'était déjà rapproché des protestants qu'il sentait devenir les plus forts ; dans la nuit du 3 au 4 février 1587, il avait eu avec Lesdiguières une conférence secrète entre Veynes et Montmaur (3). Il avait promis au chef des protestants de soutenir son parti dans le Valentinois, mais sans doute avec certains avantages et à des conditions qui ne nous sont pas connues. Il ne tarda pas à chercher à se rendre tout puissant et pour ainsi dire indépen-

(1) Auriac s'empara de Gap le 5 avril 1585.

(2) Chevalier, *Bulletin de la Drôme* (Archives de Romans), 1876, p. 174.

(3) Journal des guerres de Lesdiguières, 1587 (B. N. mss. fr. 4111).

dant dans la ville de Romans, qu'il fortifia, de manière à pouvoir y braver impunément l'effort des divers partis.

Son premier soin fut d'augmenter considérablement la garnison ; il se fit prêter par du Passage, gouverneur de Valence, autre ambitieux qui cherchait également à faire son chemin, cinq cents soldats d'élite qu'il fit pénétrer dans la ville le 29 juillet 1588 (1), de manière à supprimer toute velléité de résistance de la part des habitants ; puis il fit tracer sur le plateau de Saint-Romain, qui touche à la ville, une citadelle flanquée de trois bastions, se raccordant à des remparts fortifiés de cinq bastions et de fossés profonds (2). Il ordonna aux consuls de Romans de lui fournir des pionniers pour mener ces travaux à bonne fin, alléguant qu'il ne répondait pas de la sûreté de leur ville, si elle n'était pas bien fortifiée et défendue par une garnison nombreuse. Les travaux avancèrent rapidement, tandis que les bourgeois opprimés et accablés de corvées écrivaient au roi et à Maugiron pour se plaindre.

Le gouverneur du Dauphiné se dirigea aussitôt sur Romans pour juger par lui-même de la situation, mais à mi-chemin entre cette ville et Grenoble, il rencontra un messenger du baron de La Roche qui lui remit de la part de ce gentilhomme une missive dans laquelle on lui signifiait d'avoir à rebrousser chemin, car les portes de Romans lui seraient fermées. La Roche ajoutait qu'il saurait montrer au besoin qu'il était seul maître dans la ville dont le roi lui avait donné le gouvernement, affirmant du reste que tout ce qu'il faisait, c'était par ordre de ce prince et de La Valette. Maugiron n'était pas en mesure d'user de vive force, il n'avait à sa disposition dans tout le Dauphiné que quatre compagnies de cavalerie sans un seul fantassin ; il dut dévorer cette insolente réponse et rentra à Grenoble. Vou-lant essayer pourtant de la conciliation, il donna mission à

(1) Correspondance de Lesdignières ; lettre à Calignon du 6 août 1588 — Chevalier, *Bulletin de la Drôme*, 1876, p. 175.

(2) Lettre de Maugiron au roi du 19 août 1588 (B. N. mss. fr. 3358).

d'Illins, premier président du parlement de Grenoble, et à l'avocat général de Chevrières, de porter à La Roche des paroles de paix ; ces magistrats furent reçus par le baron qui leur déclara nettement qu'il obéirait seulement à un ordre formel du roi lui-même (1). En réalité, il ne voulait autre chose que gagner du temps et se fortifier. Henri III, en effet, prévenu par Maugiron et ému des doléances des habitants de Romans, envoya vers le baron de La Roche le capitaine Cadet, chevalier de son ordre avec des instructions détaillées ; il lui était enjoint d'aller trouver le gouverneur de Romans et de lui ordonner, s'il voulait être tenu pour un sujet fidèle, de renoncer à construire une citadelle, à entretenir une garnison plus nombreuse que de raison et à accabler la population d'impôts et de corvées (2). Ces instructions sont datées du 5 août ; avant le 15, le capitaine Cadet, accompagné du président de Saint-Julien et de l'avocat général de Chevrières, alla trouver La Roche ; lorsqu'ils lui eurent fait connaître les ordres de Henri III, il déclara que jamais il n'avait eu la pensée de désobéir, qu'il gardait pour le roi la ville de Romans avec le nombre d'hommes strictement nécessaire pour cela ; quant à la prétendue forteresse dont on faisait tant de bruit, c'était, moins que rien, à peine une maison forte indispensable à sa sûreté personnelle. Au reste il allait envoyer lui-même au roi un gentilhomme pour l'éclairer sur la situation et recevoir ses ordres, auxquels il se soumettrait aveuglement. De tout cela fut dressé procès-verbal (3).

Ce n'était point assez encore ; La Valette vint ajouter à la confusion dans laquelle étaient les esprits en déclarant par une lettre adressée à Maugiron, que c'était d'après ses ordres formels qu'agissait le baron de La Roche à Romans. Maugiron, stupéfait et ne sachant plus que penser, envoya cette lettre à Henri III, lui demandant d'aviser lui-même (4).

(1) Lettre de Maugiron, au roi, du 15 août 1588 (B. N. mss. fr. 3358).

(2) Instructions du roi au capitaine Cadet, du 5 août 1588 (B. N. mss. fr. 15574).

(3) Lettre de Maugiron, au roi, du 19 août 1588 (B. N. mss. fr. 3358).

(4) Lettre de Maugiron, à Villeroy, du 26 août 1588 (B. N. mss. fr. 3408).

Le roi voulut en finir : il écrivit au baron de La Roche et aux consuls de Romans deux lettres datées du 31 octobre 1588 : au premier il ordonnait de licencier ses troupes, de remettre la ville entre les mains des consuls et de rentrer dans ses terres ; aux seconds il écrivait de donner au baron décharge de la remise de la ville entre leurs mains et de démolir toutes les fortifications récemment construites (1). Non-seulement La Roche ne tint aucun compte de ces ordres, mais il fit peser plus durement encore sur les habitants le joug de fer de sa tyrannie ; les bourgeois les plus compromis par leur opposition à La Roche, entre autres Antoine Guérin, juge royal, furent obligés de quitter la ville dans laquelle ils ne se sentaient plus en sûreté (2). Il s'assura en outre un secours éventuel des chefs protestants en conférant le 4 novembre à Mens avec Lesdiguières (3).

Cependant, d'autres soucis ne tardèrent pas à faire oublier au roi, trahi par la plus grande partie de ses sujets, les événements de Romans. Son alliance avec le roi de Navarre et les protestants changea bien des choses dans le royaume. Approuvé tacitement sinon ouvertement, le baron de La Roche, désormais tranquille, se relâcha de sa rigueur ; il permit, le 2 juin 1589, aux exilés de rentrer dans la ville dont il était gouverneur (4), et le 23 septembre il y recevait solennellement Lesdiguières (5) avec lequel il avait fait le 6 juin une alliance définitive (6). Les fortifications qui avaient été élevées à Romans ne furent du reste pas inutiles au succès de la cause royale en Dauphiné, car ce fut à l'abri de ces murailles que les magistrats fidèles du

(1) Chevalier, *Bulletin de la Drôme*, 1876, p. 176 et 177 ; lettres du roi du 31 octobre 1588.

(2) Cet Antoine Guérin était le bisaïeul du cardinal de Tencin, archevêque d'Embrun, ce qui réduit au néant l'opinion de ceux qui veulent que ce prélat ait été originaire de Ceillac en Embrunais.

(3) Journal des guerres de Lesdiguières, 1588.

(4) Chevalier, *Bulletin de la Drôme*, 1876, p. 178.

(5) Ibid.

(6) Journal des guerres, 1589.

parlement de Grenoble chassés de leurs sièges par la Ligue trouvèrent un refuge et ils purent délibérer en paix dans cette forteresse élevée contre la volonté de leur maître (4).

Henri IV qui avait besoin de se créer des partisans et auquel les nécessités de sa situation ne permettaient pas d'y regarder de trop près pour le choix de ses créatures, récompensa magnifiquement le baron de La Roche de sa désobéissance envers son prédécesseur, il le créa chevalier de son ordre et érigea en 1592 la baronnie de la Roche en comté en sa faveur (2). Ce ne fut pas tout ; comme la conscience du comte de fraîche date était mal à l'aise et lui reprochait un certain nombre de méfaits , emprisonnements illégaux, levées illicites de deniers et de troupes, violences de toutes sortes, etc., et qu'il craignait d'être obligé d'en rendre un jour un compte sévère, il pria le roi de le mettre à l'abri de toute revendication ultérieure soit de la part des particuliers, soit de la part de la chambre des comptes ou du parlement du Dauphiné, et ce prince lui octroya des lettres patentes qui lui ôtèrent tout souci de l'avenir. Ces lettres, datées du 4 avril 1596 et adressées au comte de La Roche, gouverneur pour le roi de Romans, Beaurepaire et Saint-Vallier, conseiller d'état, capitaine de 50 hommes d'armes, approuvaient, avouaient et autorisaient tout ce que ce gentilhomme avait fait durant les guerres civiles ; disaient que c'était par ordre du roi et défendaient à qui que ce fut de le troubler pour cette cause à l'avenir (3).

Ainsi finit la première partie de la vie du comte de La Roche ; il eut pu prétendre désormais à une existence honorée et sans doute sa fidélité lui eut obtenu par la suite quelque belle charge

(1) A la fin de septembre 1591, La Roche alla avec Montmorency-Damville, guerroyer en Languedoc contre les ligueurs (Dom Vaissette, t. V, p. 453).

(2) Mémoire de l'intendant Bouchu sur la province de Dauphiné. Cette érection est du mois d'octobre 1592.

(3) Lettres patentes de Henri IV du 4 avril 1596. B. N. mas. fr. 4014).

de la munificence royale ; il n'en fut rien comme nous allons le voir.

Pour comprendre les nouvelles intrigues auxquelles se livra le comte de La Roche, il faut remonter plus haut dans sa vie. Il n'avait que 49 ans lorsqu'il contracta un mariage secret avec demoiselle Isabeau des Astars de Loudun, jeune fille d'une famille noble qui tenait au Languedoc et au Dauphiné. Cette union irrégulière n'était pas contraire aux usages de cette époque, et quoique contractée sans publications et sans le consentement des ascendants, elle ne laissait pas que d'être parfaitement valable, puisque ce fut seulement l'ordonnance de Blois de 1579-1580 qui rendit ces différentes formalités obligatoires (1).

Plusieurs enfants naquirent de cette union, et cinq ans après, La Roche, pressé par sa jeune femme de faire solenniser leur mariage, lui souscrivit le document suivant qu'elle signa également :

« Nous Balthazard Flotte, baron de la Roche, et nous Ysabeau
» de Loudun, ayant depuis cinq ans en ça contracté mariage
» par donation de corps respectivement faite entre nous et
» acceptée, et comme vrayx mariés, avons conversé ensemble
» depuis et durant ledit temps ; et désirant que notre bonne et
» iuste conversation soit connue de chacun et qu'on n'en fasse
» doute pour l'avenir, à cette cause nousdit Balthazard Flotte,
» en continuant lesdictes donations de corps tant que besoin
» seroit, donne mon corps à nom de mariage à vous damoiselle
» Ysabeau de Loudun, et moidite Ysabeau de Loudun l'accepte,
» et donne à vous Balthazard Flotte, seigneur et baron de la
» Roche, mon corps à nom de mariage, ce que nousdit Balthazard Flotte acceptons. Et promettons aussi réciproquement
» par notre serment porté devant Dieu et sur les saincts évangiles, que n'aurons jamais autre mary ny autre femme tant
» qu'il plaira à Dieu nous donner vie, et promettons aussi sous
» mesme serment de solenniser ledit mariage sous l'autorité

(1) Plaidoyez de M^e Guy Basset.

» de l'église romaine catholique à la première réquisition de
» l'un de nous. Et à ce que ce soit chose stable avons signé la
» présente, écrite par moi Balthazard Flotte, de nos mains et
» seings accoutumés. Fait à Graveson en la maison de Monsieur
» de Fourlivio le 27 novembre 1578. Signé : Balthazard Flotte
» de La Roche. — Ysabeau de Loudun. — Scellé de deux
» cachets (1). »

Bientôt la conduite du seigneur de La Roche devint irrégulière, et loin de se mettre en mesure de faire célébrer son mariage, il abandonna peu à peu sa femme, laissant deux jeunes enfants à sa charge. Isabeau de Loudun s'apercevant des débauches de son mari et lui soupçonnant quelque mauvais dessein, lui fit faire défense par l'official de Gap de contracter un nouveau mariage ; elle fit plus, elle poursuivit la déclaration du sien et obtint en 1583 et 1584 des sentences favorables des juges ecclésiastiques. La Roche dut donc renoncer pour le moment à rechercher une nouvelle union ; mais il cessa toute relation avec sa femme (2).

Bientôt une occasion plus favorable s'offrit à lui pour contracter un mariage avantageux. Il s'était lié avec Albigny, fils de Gordes ancien lieutenant général au gouvernement du Dauphiné et gouverneur lui-même de Grenoble pour la Ligue. Albigny était l'un des intimes du duc de Savoie pour lequel il recrutait ouvertement des partisans en Dauphiné et à la cour duquel il finit par se réfugier après la déroute des ligueurs. Albigny négocia pour le comte de La Roche un mariage en Savoie et lui fit épouser Marthe de Clermont d'Amboise, fille d'Anne de Savoie et par conséquent cousine du duc. Déjà depuis plus de six ans, le baron de La Roche n'avait plus entretenu de relations avec sa première femme, le plus grand secret fut gardé et le mariage s'accomplit sans encombre en 1590. Le 13 décembre de cette année, Marthe de Clermont d'Amboise fit son entrée

(1) Plaidoyez de M^e Guy-Basset.

(2) Ibid.

solennelle dans la ville de Romans et les consuls désireux de lui faire quelque gracieux présent lui offrirent une belle écharpe de soie cramoisie du prix de vingt-cinq écus (1).

Marthe de Clermont n'avait pas le cœur français ; élevée à la cour du duc de Savoie, elle était toute dévouée à la politique de ce prince qui ne visait à rien moins qu'à s'emparer de la Provence et du Dauphiné à la faveur des discordes civiles ; elle ne tarda pas à disposer habilement son mari à favoriser ces vues. Le refus d'une faveur, qu'il avait demandée au roi sur ces entre-faites, le disposa mieux encore sans doute à écouter des conseils de trahison (2). Cependant, il faisait ostensiblement son devoir ; le maréchal d'Ornano, lieutenant général au gouvernement de Dauphiné, pouvait écrire de lui en 1592 « qu'il avait dignement » servi le roi en tout temps et en ces dernières occasions, et que » ce serait faire tort à son mérite de taire l'exemple de fidélité » que ses actions avaient données non-seulement à ceux de sa » condition, mais encore aux autres (3). » Il se distingua même dans la guerre contre le duc de Savoie ; le 7 juin 1593 il amène à Lesdiguières une troupe de cavaliers après le combat de Salbertrand et l'aide bravement à poursuivre les ennemis en fuite (4).

Peu à peu cependant, ses actions deviennent louches ; il tâche d'augmenter secrètement la garnison de Romans et au mois de mars il s'empare, à proximité de cette ville, de trois châteaux, dont celui de Barbières (5), il les fait fortifier et expulse violemment les protestants de la ville dans laquelle il commandait. Ornano s'émeut, lui demande des explications, à défaut desquelles il lui annonce sa prochaine arrivée. Le comte de La Roche lui envoie un capitaine Filioli lui dire de sa part que les protestants qu'il a chassés étaient des traîtres qui méditaient de

(1) Chevalier, *Bulletin de la Drôme*, p. 179.

(2) Lettre d'Ornano au roi du 29 octobre 1592 (B. N. mss. Dupuy, t. 61).

(3) Ibid.

(4) Journal des guerres de Lesdiguières (B. N. mss. fr. 4111).

(5) Chevalier, *Bulletin de la Drôme*, p. 183.

livrer la ville aux ennemis du roi ; quant aux châteaux saisis par lui, c'était une chose de si peu d'importance qu'il ne valait pas la peine d'en parler (1). Ornano, on le comprendra sans peine, fut peu satisfait de cette réponse ; il avait appris que le duc d'Epéron, alors révolté contre le roi en Provence, faisait vivement solliciter La Roche de faire en Dauphiné une diversion en sa faveur ; de plus le sieur de Molières, frère naturel de La Roche, avait été envoyé par lui à la cour du duc de Savoie dans des intentions suspectes. Le connétable de Montmorency avait reçu lui-même des avis pressants et écrivait en Dauphiné de se tenir sur ses gardes. Ornano se résolut aussitôt à mettre le siège devant Romans ; précisément des troupes conduites en Provence par le jeune duc de Guise pour combattre Epéron traversaient alors le Dauphiné, il songea à s'en servir pour chasser le comte de La Roche, s'ouvrit à Lesdiguières de ce projet et lui demanda son aide. Lesdiguières lui répondit, avec raison, qu'il ne fallait pas retarder pour si peu de chose la marche d'une armée royale et qu'il suffirait de commander avec fermeté au gouverneur de Romans pour s'en faire obéir. Ce conseil était en effet excellent ; devant un ordre formel d'Ornano, le comte de La Roche s'humilia, assura qu'il était un fidèle serviteur du roi ; que malgré son amitié pour Epéron jamais il n'avait songé à lui faire passer un secours ni à troubler la marche des troupes envoyées contre lui ; que c'était lui faire injure que de le soupçonner de vouloir appeler l'étranger, tandis qu'il l'avait combattu et le combattrait encore s'il le fallait. Ornano aurait bien voulu avoir cette déclaration par écrit pour l'envoyer au roi, mais le comte s'y refusa toujours sous quelque prétexte, et il fallut bon gré mal gré se contenter de sa parole (2). Nous verrons bientôt ce qu'elle valait.

(A continuer.)

J. ROMAN.

(1) Lettres de Bellièvre, au roi, du 17 et 22 mars 1595 (B. N. mss. fr. 15892).

(2) Lettre d'Ornano, au roi, du 19 novembre 1595 (B. N. mss. fr. 15576).

MONOGRAPHIE DE LA FAMILLE DE LOULLE

DE ROMANS

I

INTRODUCTION

Au nombre des familles de notre province, éteintes depuis le commencement de ce siècle, il en est une qui n'ayant pas obtenu une très grande notoriété, parce que ses membres n'ont pas joué un très grand rôle dans les actes historiques de notre pays ou n'ont jamais été investis de fonctions très élevées, n'en a pas moins particulièrement attiré mon attention ; son histoire, j'ose l'espérer, pourra également présenter quelque intérêt aux rares personnes qui s'occupent encore aujourd'hui de ces recherches, à cause des détails inédits sur les faits contemporains auxquels elle apporte sa part de lumière.

Plusieurs motifs m'y sollicitaient et, le plus déterminant, était de combattre une erreur accréditée de plus en plus dans l'esprit de différentes personnes, confondant, faute de renseignements précis, deux familles dont les derniers représentants se sont éteints à Romans depuis quelques années.

Je veux parler des familles de Loulle et de Lolle.

Si Chorier et Guy Allard, n'ayant pu naturellement compulser avec assez d'attention tous les titres et papiers

des nombreuses familles qu'ils ont fait figurer dans leurs nobiliaires, ont parfois donné sur leur compte quelques renseignements un peu hasardés, ils ne sont pas néanmoins tombés dans une confusion pareille à l'égard de ces deux maisons. Chorier, en effet, mentionne en 1671 deux familles de Loulle, déjà parfaitement distinctes à cette époque et Guy Allard, en 1672, parle seulement des de Loulle, plus connus généralement sous le nom de de Lolle, omettant ainsi les vrais de Loulle, objet de cette notice, erreur qu'il a réparée, d'ailleurs, dans son Dictionnaire manuscrit.

Les titres d'anoblissement de l'une et de l'autre n'ont ni la même origine, ni la même date et leurs armes diffèrent entièrement, puisque les de Lolle blasonnent : *d'or à 5 lions passants de gueules, rangés en sautoir, au chef d'azur, chargé à dextre d'une épée et à senestre d'une lance d'or en sautoir* et les de Loulle : *d'azur à 3 colombes d'argent au chef cousu de gueules, chargé d'une croix potencée d'or et soutenue de même*.

Indépendamment de cela, je savais pertinemment par tradition de famille, qu'à aucune époque et dans aucune circonstance de sa vie M. de Loulle, ancien conseiller à la Chambre des Comptes, mort sans postérité en 1817, et avec lequel mon père, décédé en 1865 à l'âge de 98 ans, avait toujours été en relations de parenté et d'étroite amitié, n'avait jamais considéré M. de Lolle, mort en 1858, comme un de ses proches ou alliés.

Je dois avouer néanmoins qu'en présence du texte même des lettres patentes d'anoblissement en faveur des deux frères Arnoux et Pierre de Loulle, dans lesquelles, en dehors des services rendus à l'Etat en différentes circonstances, tant par eux que par leur aïeul Arnoux, se trouvent rappelées celles accordées au mois de juillet

1652 à cinq frères *de même nom, leurs parents* (1), mes premières convictions ont été légèrement modifiées. Mais si les représentants des deux familles, qui portaient encore apparemment le même nom, témoin le nobiliaire de Chorier, ont pu avoir primitivement une origine commune, il n'en est pas moins constant, d'après l'examen attentif auquel je me suis livré de tous les documents originaux qui m'ont été confiés par M. le comte de Sinard ; contrats de mariage, testaments, actes de partage et de successions, remontant quelques-uns du moins, à la fin du XVI^e siècle, que déjà à cette époque il n'existait plus entre eux aucuns liens de parenté.

En dehors de la mention relatée plus haut, la seule trace de cette prétention consiste dans une tentative faite vers le milieu du siècle dernier, tentative qui ne fut pas couronnée de succès, et doit être cependant communiquée au lecteur.

Il s'agit d'une lettre adressée de Montélimar, le 8 juin 1747, à « M. de Loulle d'Artemonet », conseiller au Parlement de Dauphiné par un M. de Lolle, dans laquelle celui-ci le qualifie « de très cher cousin », tout en croyant devoir le prévenir cependant que s'il veut faire usage de sa recommandation, il aura à se servir du seul nom de de Lolle : son frère, très bien accueilli par le roi Stanislas, père de la reine Marie Leczinska, n'étant connu que sous ce nom. Cette lettre, d'un style et d'une orthographe impossibles, m'a semblé une élucubration indigeste où fourmillent les assertions les plus invraisemblables, et sans les lacérations occasionnées par les vers ou l'humidité, qui en rendent l'intelligence encore plus difficile, je me serais donné le

(1) Titre obligeamment communiqué par M. le docteur Ulysse Chevalier.

malin plaisir de la reproduire. Ce document peut être rapproché de deux ou trois autres pièces de la même source, puisque l'écriture en est semblable, et également détériorées de façon à présenter des lacunes.

La première est une soit disant copie d'ordonnance de maintenue et confirmation de noblesse, rendue au profit de Louis, Jean-Louis et Pierre de Lolle, frères, datée de Versailles le 10 avril 1692, suivie d'un prétendu état de gentilshommes de l'arrière-ban de Dauphiné appelés de Vienne au Pont-de-Cée en date du 10 avril 1692, comprenant 75 noms répartis entre les différents bailliauges et sénéchaussées, à commencer par ceux de Graisivaudan, et en tête desquels figure, avec le titre de commandant, un de Lolle de Fontchaude ; puis viennent ceux de St-Marcellin, Valence, Crest et Montélimar.

La 2^e est un arbre généalogique de la famille « de Loule » comprenant 17 personnages, indistinctement désignés sous le nom de de Lolle ou de de Loulle, ayant pour auteur commun « un Jacques de Loulle, » capitaine châtelain de Châteauneuf-de-Mazenc.

3^e Une kyrielle fastidieuse de 40 membres de cette famille, simplement désignés sous des noms de baptême, depuis Jacques de Lolle, capitaine au régiment de saint Martin, jusqu'à « Ortor-Roger de Lolle » (je pense Otto-Roger), cornette au régiment de Turenne, et dont 13 auraient servi durant une moyenne de 20 ans au moins à 42 ans au plus.

Comme aucune date ne figure dans ces pièces, il s'en suivrait que, de la fin du XVI^e siècle, époque présumée de la première origine de cette famille, jusqu'au milieu du XVIII^e, soit 150 ans environ, elle aurait été assez privilégiée pour donner naissance à un si grand nombre d'hommes d'armes: pareille invraisemblance me semblerait

bien faite pour exciter la curiosité de quelque chercheur à même de compiler des documents authentiques, de démêler les pièces fausses d'avec les vraies et de porter ainsi un peu de lumière dans ce dédale.

Quant à moi, confiné exclusivement dans mon sujet, après un examen attentif et scrupuleux de tous les titres de la famille de Loulle, je crois pouvoir affirmer qu'en dehors de la communauté d'origine, probable mais non prouvée, des de Lolle et des de Loulle, il ne peut plus exister la moindre confusion entre eux à partir de la fin du XVI^e siècle.

Afin de mieux dissiper tous les doutes à cet égard, j'ai cru devoir reproduire un certain nombre d'extraits d'actes authentiques, destinés à servir de fils conducteurs. En présence du texte de ces documents, je crois être à même de soutenir que tous les de Lolle ou de Loulle rencontrés dorénavant, devront être attribués à l'autre famille de Loulle, tout en laissant à de plus expérimentés et plus heureux chercheurs, le soin de rattacher à cette seconde famille M. de Lolle de Romans, et dont le père, selon M. de la Bâtie, serait venu, vers 1780, y exercer le commerce de la draperie en gros.

Le premier de Loulle dont nous avons retrouvé la trace serait un Pierre, dit le vieux, habitant Dieulefit. Dans son testament reçu Roy, notaire, le 8 juin 1599, qu'il fit étant aveugle, après un legs de 4 linceuls de toile à l'hôpital, il institue sa femme, Anne Arnoux, usufruitière de tous ses biens ; lègue par droit d'institution particulière à chacune de ses cinq filles et à leurs enfants, savoir : *Catherine* femme de sire Antoine Maurel, de Châteauneuf-de-Mazenc, *Marguerite*, femme d'Antoine Fayol, de Dieulefit, *Luyse*, femme de Ponce Dufour, de Dieulefit, *Eve*, femme de Claude Corbon et *Madelaine*, femme d'Olivier Olivier, de

Félines, 5 écus de 60 sols, outre leur constitution dotale et désigne pour héritier universel de tous ses autres biens son fils *Arnoux*, marchand à Romans.

Au nombre des témoins de l'acte figurent trois de Loulle : Hector, Antoine et Michel, dont je ne retrouve plus aucune trace, et comme il n'y a point d'indication de parenté, c'en est assez ce me semble pour présumer qu'elle devait être déjà d'un degré éloigné. Toutefois, on pourrait retrouver là peut-être un indice de la communauté d'origine des deux familles, en conjecturant qu'un de ces trois témoins pourrait bien être l'auteur de Mathieu, père de dix fils, dont cinq moururent sur les champs de bataille et les cinq autres, Jacques, Pierre, Jean, autre Jean et Louis, obtinrent des lettres de noblesse en 1652 pour leur belle conduite.

Par son testament du 15 décembre 1600, Anne Arnoux, veuve de Pierre de Loulle dit le vieux, « estant constituée en vieux aage », après avoir légué à ses filles 13 écus 20 sols, payables l'année de sa mort, désigna également pour héritier universel son fils Arnoux (1).

Le 27 avril 1579, Antoine Fayol, mari et maître des biens de Marguerite de Loulle passait quittance de 60 écus d'or au soleil, de 60 sols pièce, en 25 écus d'or sol, 4 ducats de Portugal appelés millards, 8 écus d'or d'Espagne pistolets et le reste en pièces de 20 sols, à son beau-frère Arnoux. Autres quittances du même au même, le 9 octobre 1581 et le 29 décembre 1610.

Il existe également aux dates des 9 avril 1584, 9 novembre 1585, 6 juillet 1587 et 29 mai 1601 quatre quittances de

(1) Ce nom d'Arnoux adopté comme nom de baptême durant les 3 ou 4 premières générations des de Loulle, nous paraît provenir du nom de famille de leur mère et aïeule.

Claude Corbon concernant la dot d'Eve de Loulle, sa femme et des quittances d'Antoine Maurel pour constitutions dotales faites à Catherine de Loulle ; mais nous bornerons là nos citations d'actes sans intérêt, constatant néanmoins le soin minutieux avec lequel on conservait dans cette famille tous les documents de quelque utilité pour elle.

Arnoux s'étant fixé vers 1570 à Romans où il exerçait le négoce, sut par son caractère et ses vertus acquérir dans cette ville une grande influence et une grande popularité ; il fut élu plusieurs fois consul, notamment en 1583, et se signala par sa belle conduite et son dévouement à la chose publique lors de la tentative de trahison du comte de La Roche, en 1597. Ici nous laisserons parler quelques uns des témoins entendus lors de l'enquête de 1655 pour l'enregistrement des lettres de noblesse de ses petits-fils.

A. DE B.

(*A continuer.*)



ESSAI HISTORIQUE

SUR LA TOUR DE CREST

(SUITE.— Voir les livr. 58, 60, 61 et 62).



IX

LA PRISON POLITIQUE

Il semble, lorsque l'on pénètre
Au fond de ces cachots affreux,
Que tout à coup vont apparaître
Devant nous des spectres hideux,
Décharnés, sanglants et livides,
Et se dresser en frémissant,
Et que des murailles humides
Vont suinter des gouttes de sang.

CHAMPAVIER, *Revue du Dauphiné*
et du Vivarais, 4^e année, n^o 5.

La poésie adoptant les traditions populaires a fait de la tour une sorte d'enfer et assis sa renommée bien au-delà des placides horizons de l'histoire. Affirmer que, pendant le moyen-âge, la forte citadelle n'eut pas, à certains moments, des prisonniers de guerre, serait peut-être paradoxal ; mais peupler d'innocents ses cachots étroits et ses salles mal éclairées, c'est obéir aux caprices de l'imagination, si justement appelée la *folle du logis*.

Nous allons aborder ce point, non pas avec le dessein de blesser les familles, mais avec la résolution de soulever

les voiles qui empêchaient à la lumière de pénétrer à l'intérieur de la prison. D'authentiques et nombreux documents nous ont été communiqués par M. Victor de St-Génis, par M. Gauduel et par le dépôt des archives départementales de la Drôme. S'il reste encore des lacunes, après ce travail, elles seront du moins probablement de minime importance.

Alexandre Dupuy-Montbrun St-André, un des acteurs principaux dans les troubles de Privas étouffés par Louis XIII, paraît avoir été le premier prisonnier connu de la tour. Petit-fils de Charles, il avait à venger la mort tragique de ce vaillant capitaine et embrassa chaudement la cause du duc de Rohan en Vivarais. Envoyé en 1629 à la défense de Privas, il y fut fait prisonnier par l'armée royale et « remis à de Vènes (Jacques de Simiane, sénéchal » de Valence), qui le conduisit à la citadelle de cette ville » et ensuite dans la tour de Crest, d'où il s'évada cinq » mois après (1). »

On sait que le *marquis de St-André* se distingua dans la suite au service de la république de Venise devant Mantoue ; sous le duc de Rohan dans la Valteline ; pendant les expéditions du vaillant Gustave-Adolphe ; dans les campagnes de Piémont et de Catalogne pour le roi de France, qui le nomma maréchal du camp en 1641, lieutenant général de l'armée de Savoie en 1648, et enfin devant Candie assiégé par les Turcs en 1668, cinq ans avant sa mort (2).

Après Montbrun St-André jusqu'en 1642, les docu-

(1) *Commentaires du soldat du Vivarais* pp. 311 et 339. *Album du Vivarais*. En 1627, de Pluvinel était gouverneur de Crest.

(2) ROCHAS *Biographie du Dauphiné*.

ments sont muets ; alors Antoine de La Baume-Pluvinel est pourvu du gouvernement de la ville et de la tour.

Les auteurs diffèrent de sentiment sur l'origine de cette famille. Les uns la font venir de Bretagne, les autres, la rattachent aux La Baume-Montrevel, de Bresse, dont elle porte les armes avec une *moucheture d'hermine en chef*, comme brisure, et les troisièmes lui donnent Crest pour berceau. L'absence de documents laissera peut-être longtemps le débat indécis ; quoi qu'il en soit, il y avait au commencement du XVII^e siècle, trois branches des La Baume en Dauphiné avec Pierre, Bon et Gabriel, tous enfants d'Antoine, envoyé de Lesdiguières à Henri IV, et de Jeanne de Broé, sœur du président en la première chambre des enquêtes au Parlement de Paris.

Pierre mérita la considération de Marie de Médicis et de Gaston de France qui se l'attachèrent ; Richelieu le fit nommer conseiller d'Etat et il mourut doyen des conseillers au Parlement de Grenoble, poste où son fils, seigneur de Châteaudouble, le remplaça.

La postérité de Bon de La Baume, juge de Grenoble, s'éteignit à la 2^e génération.

Quant à Gabriel, mari de Catherine de Pluvinel, nièce de l'illustre écuyer Antoine de Pluvinel, le créateur des manéges en France, il devint maître auditeur en la Chambre des Comptes de Grenoble, en 1619, et laissa entre autres enfants : Antoine, né en 1607, Louis en 1613, Jean-François en 1615, Pierre en 1616, Gabriel etc.

Antoine de La Baume ajouta à son nom et à ses armes ceux de Pluvinel en vertu d'une clause testamentaire de Jean, son aïeul maternel, et acquit, en 1652, de Roger, marquis de la Baume d'Hostun, comte de Tallard, la baronnie d'Eygluy, avec le Cheylard, Omblèse, Ansage et la Vacherie pour dépendances, puis la Rochette, Pontaix et Quint.

David Rigaud, marchand-poète, a composé des vers sur le gouvernement de Crest donné en août 1641 à ce gentilhomme, sur son arrivée dans la ville, son mariage et son hôtel dont l'ameublement, la fontaine et le jardin égalaient « à peu près les merveilles du Louvre (1). » Toutefois, un acte du 17 février 1676 donne quelques détails beaucoup mieux appropriés à notre sujet et nous l'analysons.

A la suite d'un conflit survenu entre le gouverneur et les consuls, le lieutenant général de la province avait chargé André-Thomas de Vermenton, gentilhomme de la chambre du Roi, prévôt en chef et chevalier du guet dans le ressort du présidial de Valence, de rétablir la paix. Sa médiation réussit et il fut réglé : que les consuls rendraient au gouverneur les honneurs accoutumés, en allant le prendre à son hôtel et en l'y ramenant, après l'avoir accompagné aux feux de joie, *Te Deum* et processions générales ; que « les environs de la tour demeurerait à sa disposition, » en déchargeant la communauté des 10 sols pour lesquels « elle avait albergé partie des passages du château (2) ; » qu'il garderait les corps de garde ou ravelins de la Porte-Neuve et de la Porte du Pont, sauf un petit bâtiment voisin de cette dernière ; que les voûtes de la rue des Cuireries seraient conservées ; qu'il ferait rechercher l'eau des fontaines pour la conduire à Saboury, « où l'on laisserait subsister un robinet » et d'où les consuls en détourneraient la quantité suffisante pour Carcavel et le bassin de la place, moyennant quelques réserves à l'endroit de son hôtel ;

(1) LA CHESNAYE DES BOIS, *Dictionnaire de la noblesse*. — Notes extraites du *Mercur de France* ; *Le Poème de la cigale* etc. — Etat civil ancien de Crest.

(2) De là est venue sans doute la tradition qui attribuait à la ville de Crest la possession de la tour.

qu'il se départait de toutes saisies sur les deniers d'octroi et revenus communaux de la ville, à la condition de recevoir 100 livres tous les ans ; qu'une nouvelle vérification de sa créance serait faite par un délégué de l'intendant et qu'une partie porterait intérêts ; que l'arriéré de la rente due à M. de Merez et cédée par Tallemant audit de La Baume serait liquidé à l'amiable ; que ses 300 livres d'ustensile ou logement et les gages des portiers seraient payés chaque année à la Toussaint ; que les moulins, emplacements et bâtiments de la ville contigus à sa maison lui seraient rendus avec tous leurs droits et privilèges pour 3000 livres, et que, touchant « les bailliages », le duc de Valentinois serait supplié d'enjoindre à ses fermiers de n'exiger les lods que conformément aux reconnaissances, « les parties demeurant dans leurs droits et le châtelain » dans sa possession (1).»

Antoine s'unit avec Lucrèce de Raffélis de Tertulle, fille de Jean, marquis de La Roque et de Lucrèce Dupuy-Montbrun, et eut Joseph de La Baume que Louis XIV admit le 12 mai 1679 en la survivance de la charge de gouverneur des ville et château de Crest, et créa marquis de Pluvinel en 1693. Comme celui-ci avait obtenu en 1682 un office de conseiller au Parlement de Grenoble, il dut abandonner son gouvernement à Alexandre Poisson du Mesnil, né du mariage de Tanneguy, seigneur du Mesnil en Normandie, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi avec Charlotte de Sauvain du Cheylard. Nous n'avons pas trouvé ses lettres de provision ; mais ayant été appelé au gouvernement de Nyons en 1687, nous reportons son passage à Crest vers les années 1682 et 1683.

(1) Archives de la Mairie de Crest.

Il dut être remplacé par Louis de la Tour-Gouvernet, son frère utérin, Hector, dit le brave Montauban, ayant épousé Charlotte de Sauvain, fille de Pierre, seigneur de Soyans. Louis de La Tour, avant d'être gouverneur de Crest, avait servi avec distinction en Flandre et en Hongrie et obtenu le grade de mestre de camp. Il mourut en 1690 après avoir été marié avec Marie-Madelaine du Truchet (1).

Faut-il rappeler que l'*Etat de la France* de 1698 nomme gouverneur de Crest « M. de Chevrières : » ce qui pourrait s'entendre de François-Paul ou de Jean-Baptiste La Croix de Chevrières, l'un chevalier et l'autre comte de St-Vallier ? Nous pensons qu'il faut remplacer le mot Chevrières par *Vachères*, sans toutefois en avoir la preuve ; mais, vers ce temps, Philippe de Grammont, marquis de Vachères, remplissait les mêmes fonctions. Sa famille, originaire de Navarre s'établit en Dauphiné au milieu du XV^e siècle avec Robert, dit le Gros, un des compagnons de Louis, fils de Charles VII. Ce prince donna 200 écus neufs à Claudie de Chastelard pour robes, lorsqu'elle épousa Robert, écuyer, panetier de France, et devenu roi sous le nom de Louis XI, il le créa capitaine de Sauveterre en 1461 comme il l'avait fait de Gigors, le 4 mars 1446, de Montmeyran, de Crest et de Charpey le 19 mai 1447. Robert acquit le fief de Vachères et la coseigneurie de Montclar et mourut en 1482. Eynard, son fils aîné et son héritier, obtint une sauvegarde de Charles VIII pour sa personne et ses biens, en 1484, et laissa de Gérentonne de Poitiers d'Allan, fille de François, entre autres enfants Guillaume, marié d'abord avec Claire de La Baume-Suze

(1) Archives de la Drôme.

et ensuite avec Jeanne de La Baume d'Hostun. Jean, né de la seconde alliance, capitaine de 100 cheveu-légers de la garde ordinaire du roi, décéda sans postérité en 1592 et transmit ses biens à Louis, son frère, dont Louise de Budos de Portes, la veuve, épousa Henri de Montmorency, duc et pair, maréchal et connétable de France.

Louis, déjà capitaine de 50 hommes d'armes des ordonnances du roi obtint la compagnie de son frère et servit avec éclat. Il mourut en 1630. Louise d'Ancezune, fille du seigneur de Caderousse, Rostaing Cadart d'Ancezune, lui avait donné entre autres enfants Rostaing, capitaine de cheveu-légers de la garde du roi, célibataire, et Jacques-François, père de Philippe-Guillaume, page de la grande écurie et aide de camp aux armées de S. M., héritier de Rostaing.

Ce Philippe-Guillaume mérita par ses bons services militaires l'érection en marquisat, sous le nom de Vachères, des terres d'Espenel, St-Benoît, La Chaudière etc., en 1683, selon les uns et en 1688, selon d'autres, et ensuite le gouvernement des ville et château de Crest, où il mourut.

Sa mère s'appelait Marie de Gelas de Léberon, et sa femme, Anne de Covet, fille du marquis de Marignane et des Iles d'Or. Leurs fils se distinguèrent sous les armes et Paul-François, l'aîné, reçut à Malplaquet un coup de feu à l'épaule droite et plusieurs coups de sabre à la tête. C'est lui qui remplaça son père dans le gouvernement de Crest. Le 11 janvier 1719, étant mestre de camp de cavalerie, et guidon des gendarmes de Flandre, il avait contracté mariage à Dijon avec Marie-Anne Gontier, fille de Louis comte du Perroux, baron d'Auvillas, conseiller au Parlement de Bourgogne et de Marie de Fleury, dotée de 65,000 livres.

De cette union naquirent : Joseph-François chevalier de Riquemont, mestre de camp de dragons, émancipé en 1734, et Philippe-Guillaume-Marie.

Louis XV, à la prière du marquis de Vachères, et pour reconnaître ses services, avait accordé à ce dernier, ancien capitaine de cavalerie, le gouvernement de Crest pendant trois ans, le 11 juin 1752, « avec pouvoir de commander » tant aux habitants de la ville qu'aux gens de guerre... ; » de faire vivre lesdits habitants en bonne union et con- » corde les uns avec les autres, et les gens de guerre en » bon ordre et police. »

Philippe-Guillaume-Marie s'unit le 24 février 1751 avec Marie-Louise Gontier, fille d'Aimé-Marie, baron d'Auvillas, premier lieutenant du roi en Bourgogne et de Catherine-Hippolyte de Brisay.

Il était encore gouverneur de Crest en 1790, et avait hérité du duché de Caderousse, en vertu du testament d'André-Joseph d'Ancezune, en date du 12 octobre 1767 (1).

Bien que la ville et la tour eussent un gouverneur, au commencement du XVII^e siècle rien n'autorise à en faire dès lors une prison d'Etat, car on trouve des fonctionnaires semblables à Nyons, Montélimar, Mévouillon etc.

C'est en 1687 seulement que les portes du vieil édifice s'ouvrirent pour recevoir les protestants.

Louise Moulin, de Beaufort, dite la Maréchale, est la première détenue dont le nom soit arrivé jusqu'à nous ; elle avait été condamnée à être pendue pour avoir assisté à une assemblée religieuse et resta quinze jours dans cette prison.

(1) LA CHESNAYE DES BOIS, *Dictionn. de la noblesse*. — Archives de la Drôme, série B.

Louis Galland, Pierre Marcel, de Beaufort, et Fournier de Montclar y furent également renfermés à la même époque.

1689. Faure de La Motte-Chalancon y meurt après deux ou trois ans de séjour.

1694. Plusieurs personnes d'Espenel dont on n'a pas les noms s'y trouvent ; puis elles sont conduites à Valence d'où quelques-unes s'évadent.

1698. M. E. Arnaud mentionne parmi les prisonniers d'alors « plusieurs hommes et femmes qui s'étaient réfugiés à Orange. » Voici probablement leurs noms d'après les archives municipales de Vinsobres : Anne Viel, femme Dance, Isabeau Dance, sa fille ; Jeanne Faure, femme Granjean ; Eve Loubaud, Marie Tournaire, Lucrèce Long, femme Pommier ; Antoinette Lamy, femme Bertrand ; Marguerite Lhomme, femme Cornet ; Lucrèce Fort, femme Delhomme ; Jeanne Delhomme, sa fille ; Suzanne Brochier et Pernette Lua, de Vinsobres, toutes nouvelles converties, qui étaient allées sans permission dans la principauté d'Orange ; Bouchu, intendant de Dauphiné les avait condamnées à 5 ans de prison, les 16 décembre 1698 et 31 décembre 1699 ; mais des lettres du Roi leur rendirent la liberté le 7 novembre 1701.

1699. La tour a pour hôtes : Marguerite Fauchier (23 ans) ; Lucrèce Grimolle (52 ans), Anne Mazel, de Mornans (75 ans), Jacques (75 ans), Madelaine (18 ans) et Marie Mazel (23 ans), du même lieu ; Jeanne Pialoux, de Montmeyran (30 ans), Philippe Saulce, de Bourdeaux (78 ans) ;

1700. Barthélemy Beaumont, de La Baume-Cornillane (68 ans) ; Olympe Ripert, de Mens (50 ans) ; Pierre Rodet, de Bezaudun (55 ans) ; Judith Vigne, de Nyons (69 ans) ;

1701. Mathieu Achard, d'Aouste (40 ans) ; Marguerite Evesque, de La Roche des Arnauds (80 ans) ; Pierre Raillon, de Montclar (40 ans) ; Marguerite Sauvan ;

1702. Jeanne Bonfils, de Sisteron (33 ans) ; Jean Grannon, d'Orange (36 ans) ; Catherine Rodet, de Bezaudun (36 ans) ;

1703. Louise Athenol, de Saou (21 ans) ; Jean Colongin, d'Espenel (65 ans) ; Jacques Guitton, de Mornans (25 ans) ;

1704. Trois personnes arrêtées dans une grange ;

1720. Les deux Raffin, de Mirabel ;

1731. Hector Boutan, de Nyons ;

1733. Chambon et Allard, prédicateurs dans une assemblée tenue sur la montagne de Brette ;

1734. M^{me} Dumont, de Crest ;

1740. Jacques Romieu, de Charpey, qui y meurt après 3 ou 4 mois de détention ;

1742. Les trois Gourjon, de Nyons et une autre personne ;

1745 et 1746. Jacques Roger, pasteur, pendant quelque temps ; M. de Montrond, du Plan-de-Baix ; M. de La Bâtie, du Plan-de-Baix et M^{me} de La Bâtie, et le frère du ministre Vouland qui y meurt.

1747. La femme Combe, de Livron, pour avoir fait baptiser un enfant par un ministre ;

1748. Morand, marchand, de Die ; — Rey, de Châtillon ; André, de Saillans, (1) parce que leurs fils ou filles s'étaient évadés de la maison de la Propagation de la foi.

Telle est la liste donnée par notre collaborateur, et tous ces prisonniers n'avaient commis d'autre crime que d'as-

(1) E. Arnaud, *Hist. des protestants du Dauphiné* III.

sister à quelque assemblée, fait bénir leur mariage par un ministre ou témoigné trop haut leur attachement à leurs croyances. Aussi Montesquieu a-t-il eu raison de dire : « l'accusation des crimes de magie et d'hérésie peut extrêmement choquer la liberté et être la source d'une infinité de tyrannies, si le législateur ne sait la borner » (1).

Nos recherches dans les archives publiques nous permettent de signaler quelques autres détenus.

Ainsi le 1^{er} octobre 1728, les consuls de Vinsobres exposent que Vilhet, collecteur de l'année, « a esté arrêté par Souchier, exent de la maréchaussée de Nyons, sur une lettre de cachet, pour estre conduit à la tour de Crest, et comme la commune est responsable, » il convient de lui nommer un remplaçant ; ce qui est fait aussitôt (2).

La correspondance d'un ancien officier du régiment Dauphin, appelé Fer. de Vil. dauphinois presque sexagénaire et gouteux, nous permet fort à propos de nous rendre un compte assez exact du régime suivi dans l'intérieur de la tour.

Arrêté le 1^{er} février 1726, de Vil. fut conduit à la conciergerie du palais à Grenoble et, cinq jours après, à la tour de Crest, en chaise roulante, par un exempt de la maréchaussée et ses cavaliers.

Il entra le 8 dans sa prison.

« En arrivant ici, écrit-il, le 29 avril 1726, on me plaça » dans la chambre de M. Lebl., qui dit avoir été capitaine de cavalerie au régiment d'Anjou. On la nomme la » chapelle, sans cheminée comme toutes les autres » chambres, mais chapelle sans messe, car depuis que je

(1) *Esprit des Lois*.

(2) Archives comm. de Vinsobres BB. 14,

» suis icy, je n'en ai entendu aucune, et l'on ne m'en a pas
 » plus parlé que si nous étions mort ou destiné à l'athéis-
 » me. J'y ai séjourné deux mois en souffrant aussi patiem-
 » ment que possible les mauvaises manières de mon
 » compagnon. Quinze jours ou environ après mon arrivée,
 » quelques heures avant de nous mettre au lit, il s'occu-
 » poit à lire, aussi bien que moy ; je luy dis fort honnête-
 » ment : M^r, laissez les ciseaux, pour moucher la chan-
 » delle, sur le pied du chandelier. Il luy prit une saillie
 » surprenante et s'éleva avec fureur, en me disant que je
 » luy parlois d'un ton impérieux et, qu'ayant commandé
 » des régiments de cavalerie en plusieurs endroits, il
 » étoit destiné à commander partout où il étoit. Je luy
 » laissai dire et attribuai sa mauvaise humeur à sa longue
 » détention ; mais je vis qu'il se faisoit une habitude de
 » m'apostropher, souvent jusqu'à ne vouloir pas souffrir
 » mes gémissements et soupirs ; lorsque les douleurs
 » de mes infirmités me travailloient excessivement pen-
 » dant la nuit, il s'emportoit d'une manière surprenante,
 » en me menaçant d'appeler le corps de garde, disant que
 » je l'empêchois de dormir, me contrefaisant et se
 » moquant de moy. Luy se donnoit toutes les libertés,
 » râpoit du tabac tous les soirs au lit pendant la majeure
 » partie de la nuit, rotoit d'une force excessive, parloit
 » tout seul, faisant des dialogues au sujet de sa prétendue
 » opinion fanatique où il s'interrogeoit et se répondoit,
 » disant que le pape étoit l'antechrist, Rome une Baby-
 » lone... Il a compilé un ouvrage à ce sujet et prétend le
 » faire imprimer et distribuer au public et m'en a voulu
 » donner une copie. Il se prétend martyr de la charité et
 » devoir être canonisé dans cent ans, et par conséquent
 » immortalisé aux siècles à venir. Il est arrivé ensuite, en-
 » viron six semaines après moy, deux jeunes hommes,

» quelque huit jours l'un après l'autre, le premier le s^r
» Mag. et le second, le s^r Gard. de Per., se disant officier
» de dragons et ingénieur, âgé d'environ 21 ans. Leurs
» parents les ont fait conduire ici pour les morigener. Le
» s^r Gard. s'est trouvé être cousin de M. Lebl. et d'un M.
» de Br. que sa mère y a fait mettre aussi, il y a environ
» un an. Ils sont donc trois cousins et le s^r Mag. est leur
» camarade d'école. Il n'y a outrage, insulte, mépris,
» dérisions, injures infamantes qu'ils ne m'aient dits de
» propos délibéré, jusqu'à me menacer de me faire donner
» des coups de bâton par gagne-deniers et chasse-gueux
» et me faire assassiner. M. de Br. a été un peu plus modéré.
» J'ai été si fort poussé à bout que j'ai été obligé d'écrire
» à ceux qui connoissent leurs parents de les avertir que
» ce lieu étoit plus capable de les pervertir que de les
» convertir et que c'étoit un enfer anticipé. Comme le fils
» du concierge se donne la liberté d'ouvrir et lire toutes
» mes lettres et d'en faire part à qui bon luy semble, il
» leur fut donner cet avis, et par représailles, j'ai appris
» qu'ils avoient écrit à M. le procureur général tout ce que
» l'imagination a pu leur fournir... M. le procureur gé-
» ral est trop prudent pour se laisser circonvenir par de
» pareilles impostures..... J'ai fait faire mes plaintes à
» M. le gouverneur et luy ai écrit ; mais il n'y a mis au-
» cun ordre. Fils de parents opulents, Gard. et Mag. sont
» recommandés au gouverneur par des puissances, car on
» a de grands égards pour eux... Je crois que ce sont des
» instruments de Satan que mes ennemis secrets m'ont
» envoyés céans pour exercer [ma patience]. Depuis que
» je me suis séparé d'eux, on m'a mis dans un cachot
» très puant, sous leurs pieds ; ils font un tapage et caril-
» lon diabolique en me disant toutes sortes d'injures, et
» il y a environ un mois que cette scène dure, et je ne
» sais à qui en demander justice... »

Au point de vue des souffrances morales, le tableau paraît être complet ; quant à la situation matérielle, elle n'est par mal décrite dans une lettre du 15 février 1726 du même prisonnier.

« Notre hôtesse, la D^{lle} Pétrement... paroît être toute
 » remplie de mérite ; elle m'a annoncé qu'il lui étoit im-
 » possible de me nourrir à 2 repas par jour, selon mon
 » ordinaire, à moins de 25 livres par mois. Outre cela,
 » il faut une gratification par mois de 15 ou 20 sols pour
 » la servante qui monte ici deux fois par jour, (une montée
 » si rude que j'aimerois mieux faire une lieue en
 » plaine), le blanchissage au mois, le bois et le charbon
 » plus chers qu'à Grenoble, pour me chauffer par grâce
 » au corps de garde. Il n'y a que 2 cheminées en toute
 » la tour, celle du corps de garde et celle de la chambre
 » où les soldats couchent. Il faudroit par reconnaissance
 » à toutes les gardes donner une pièce de 10 sols pour
 » boire, au moins 2 ou 3 fois l'année, soit tous les 4 mois
 » et il y a 8 gardes par mois composées de 8 hommes ; 1
 » sol parjour pour la propreté, 10 sols au moins par mois
 » au geôlier ou aux siens pour ses honnêtetés, bons traite-
 » ments et peines qu'il prend pour m'apporter de la ville
 » beaucoup de choses dont on peut avoir besoin, outre cela
 » frais d'habillement et autres.....

» Nous n'avons la liberté d'avoir aucune messe, ni
 » sacrement. On lit nos lettres avant leur départ... »

A ces renseignements sur le régime intérieur de la prison il convient d'en ajouter sur le prisonnier même et nous les tirons de sa propre correspondance, car Fer. de Vil. écrivait beaucoup, et même beaucoup trop.

Certaines difficultés d'argent avec son père, causées
 « par le rétablissement des désertions fréquentes des
 soldats de sa compagnie, » et probablement aussi avec

d'autres personnes, l'avaient conduit devant les tribunaux où il n'obtint pas satisfaction complète, et s'en prit à ses juges d'abord et ensuite à tout le monde, amis et ennemis.

D'après ses lettres, « Gaspard Vidaud, procureur général au Parlement, était le petit-fils d'un marchand banquier, originaire de Limoges ; Chosson du Colombier, le petit-fils d'un bourgeois du bailliage de St-Marcellin ; le feu sieur avocat général, Rolland, décédé depuis quelques jours, fils de procureur ; l'avocat général Louat, petit-fils de procureur... La généalogie du Parlement, Chambre des Comptes et trésoriers de France est à peu près de même genre, à quelques anciens nobles près, dont la plupart descendent du côté de l'épée, et que l'histoire de cette province qualifie de tyrans, créés tels par les anciens souverains de Dauphiné, ayant usurpé cette qualité sur l'empire en trois races de comtes de Graisivaudan, d'Albon et barons de la Tour-du-Pin... »

De telles assertions répétées souvent ne pouvaient guères lui concilier la bienveillance de ses juges ; il en aggrava encore la portée en mettant en parallèle son innocence avec des rixes, des vols, des accaparements de grains en 1709, demeurés impunis, grâce à des protections puissantes.

Sa correspondance devenait ainsi une menace permanente ; elle causa son malheur.

Arrêté le 1^{er} février 1726, il fut enfermé à Crest et n'en sortit que le 2 juin suivant ; puis on le consigna à Romans et à six lieues autour, et ne sut point mettre à profit cette concession. Non content d'écrire sans cesse, il partit pour Fontainebleau, exposa ses griefs au Roi et fut emprisonné une seconde fois. Nous le trouvons à Charenton en 1727 et dans la citadelle de Montélimar en 1730.

Il avait épousé Diane-Marie de Villeneuve et ne la ménage pas mieux dans sa correspondance qu'un M. Eynard établi à Paris qui s'intéressait à son sort et écrivait le 5 avril 1726 :

« Il falloit user de douceur et non d'injures. Son élargissement est dans sa main, il n'a qu'à se soumettre à M. de Grammont... M. de La Tour-Vidaud n'est pas de ses ennemis, comme il se l'est imaginé. Il y a manière de vivre avec les grands, auprès desquels il faut savoir plier à propos ; et quand nous avons la science de manier ainsi les esprits, nous avons tout, car les grands se font un plaisir de nous combler de biens quand nous leur en faisons un qui leur soit sensible⁽¹⁾. »

Après Fer. de Vil. arrivent à la tour, en 1730, quelques protestants de la vallée de la Drôme.

« J'ay rendu compte au Roy, mandait le 7 décembre M. d'Angervilliers à Fontanieu, intendant de Dauphiné, des lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur la détention dans la tour de Crest d'un nommé Pierre Ginoux, du lieu de Pontaix, avec son frère, ses deux filles et une parente, tous accusés d'avoir voulu se retirer à Genève ; il a paru à S. M. que le seul party qu'il y avoit à prendre estoit de leur faire faire le procès par les juges des lieux, suivant les ordonnances et les preuves, qui pourront résulter des informations, de leur évasion, et elle m'a ordonné de vous mander de les faire remettre en leur pouvoir. »

Effectivement, le sénéchal de Crest instruisit l'affaire, et par sentence du 12 juin 1731, rendit la liberté à Pierre

(1) Pièces originales obligeamment communiquées.

Ginoux et condamna à 6 mois de détention dans la tour Joseph Ginoux, Claudine et Benoit Ginoux et Marie Armand, de Vercheny, « comme convaincus d'être partis » de Pontaix dans le dessein d'aller à Genève, savoir » lesdits Ginoux et Armand pour y servir en qualité de » servantes et Joseph Ginoux d'aller ensemble avec elles. » Ce dernier avait, en outre, déserté du régiment Dauphin et pris du service à Genève et c'est lui qui avait engagé ses cousines à quitter le pays (1).

Le 20 février 1734, Joseph de Corbeau, conseiller au Parlement de Grenoble, vient s'enquérir de l'évasion du nommé La Rivière, et visite ainsi les prisons de la ville et de la tour. Mais son rapport ne nous est arrivé que fort incomplet et la partie concernant la tour est malheureusement absente (2).

Quant aux prisons de la ville, composées de trois cachots les uns sur les autres avec un mur prêt à s'écrouler, elles sont tellement hors d'état de servir que depuis le 12 mars 1728, les prisonniers sont placés dans la tour. Un autre document du 17 juillet 1746 ajoute, en parlant des prisons de la ville : « les détenus évadés sont » plutôt sortis par la porte que par les ouvertures des » murs et des toits, et cela arrivera toujours, tant qu'il y » aura pour concierge un misérable, sans gages. Le procureur du Roy est chargé de le payer et de faire tous les » frais des procédures criminelles, fournir le pain et la » paille aux prisonniers, au moyen des amendes que le » prince de Monaco lui a abandonnées. Le fardeau est » trop pesant.....; aussi tous les crimes restent impunis,

(1) Archives de la Drôme B. 859.

(2) id. B. 875.

» soit par la négligence de celui qui est chargé d'en faire
 » la poursuite, soit par l'évasion de tous les criminels (1).»

Il n'en était pas de même à la tour où le service était mieux organisé et où les lettres de cachet envoyaient de temps à autre quelque nouvelle recrue. Ainsi, les archives de Taulignan nous apprennent que Begou, 2^e consul de la commune, y fut interné vers ce temps par cette voie, sans indication aucune des motifs de la punition. On sait seulement qu'il y avait alors procès entre le seigneur et les habitants au sujet de la propriété des bois, qu'un maître des eaux et forêts y avait été insulté et que Carvat remplaça Begou, le 16 février 1735 (2).

Quant à la garde de la tour, elle était confiée à une compagnie d'invalides dès l'an 1719, au moins, car on trouve à cette date Paul Teyssier, sieur de La Garde, lieutenant de la garnison.

Auparavant, les soldats étaient logés en ville, si l'on en croit une curieuse inscription de la rue Peyrière, à Carcavel, rapportée par M. l'abbé Perrossier, et contemporaine de Henri IV ou de Louis XIII, ainsi conçue :

A R N A V D
 . . . A R T H E L E
 . L A F L E V R
 S O L D A T
 D L A T O V
 R

Arnaud Barthelemy, dit la Fleur, soldat de la tour (3).

(1) Archives de la Drôme B. 875 et C. 287.

(2) Archives communales BB. 7, et *Notice sur Taulignan* par M. l'abbé Vincent.

(3) *La tour de Crest*.

X

LA MAISON DE CORRECTION

Combien d'enfants bourrus, fâcheux, opiniâtres, rebelles et quelquefois brutaux qui oublient aisément le respect dû aux parents. Envoyez-les à la tour de Crest. J'ay entendu dire qu'on les y range.

(Vieux livre, sans titre, sur le célibat, communiqué par M. Fontanille, p. 272-3).

Il y avait dans la tour, en 1743. un ancien curé du diocèse d'Autun, nommé Georges Bach. ; le 17 mai, il déclarait devant le vi-sénéchal que « l'envie et la jalousie de certaines personnes de crédit lui ayant suscité des ennemis, » il avait été, il y a environ trois ans, envoyé dans ce » séjour inaccessible et insupportable à tout honnête » homme, et fermé aussi étroitement que le criminel le » plus coupable », et que, pour en sortir, il avait résigné sa cure, le 25 janvier précédent, entre les deux guichets de sa prison et comme contraint ; mais qu'il désavouait un acte souscrit dans des conditions pareilles (1).

Trois ans plus tard, une lettre de Charr. au baron de Largentière (de Philibert de Perdeyer) porte :

« Le cardinal d'Auvergne, abbé de Cluny, a obtenu » contre l'un de mes fils, hôtelier du monastère de Saint- » Pierre du Saint-Esprit, une lettre de cachet pour le » faire conduire à la tour de Crest ; je me flatte que vous » voudrés bien tâcher d'adoucir sa prison, en le recom-

(1) Archives de la Drôme B. 875.

» mandant au gouverneur et en lui procurant vos con-
 » noissances dans cette ville. » (1).

On a tant parlé des lettres de cachet qu'il sera intéressant d'en publier une, au moins, comme spécimen ; elle est adressée à M. le marquis de Vachères-Grammont :

« M. le marquis, je vous fais cette lettre pour vous dire
 » que mon intention est que vous receviés dans ma tour
 » de Crest le nommé Jean Guillermin, et que vous l'y
 » déteniés jusqu'à nouvel ordre de ma part, moyennant
 » la pension qui sera payée par la famille. La présente
 » n'étant à autre fin, je prie Dieu, qu'il vous ait M. le
 » marquis, en sa sainte garde. Ecrit à Fontainebleau, le
 » 8 octobre 1748.» Signé Louis et plus bas Phélippeaux.

Nous ignorons les causes de cette rigueur ; mais une tentative d'évasion accomplie en 1759 ne tarda pas d'appeler l'attention sur ce prisonnier et sur Gondran (Pierre), tous les deux complices de Philippe Rivoire.

Rentré dans la tour le 8 juin 1750, Guillermin s'en échappa le 10 mai 1751 ; mais il y fut ramené. Quant à Rivoire il périt en 1759, le 29 novembre.

Ce jour-là, à 5 heures du matin, un soldat de garde apercevait des prisonniers à une fenêtre du côté du levant, et donnait aussitôt l'alarme. Geôliers et soldats furent à l'instant sur pied. Un homme gisait au pied de la tour et un autre était suspendu à une corde, tenant les barreaux d'une petite fenêtre placée au-dessous de l'appartement qu'ils occupaient.

Pierre-Joseph de Vermale, commandant la compagnie d'Invalides et Pierre de La Font, lieutenant, firent constater la mort de l'un et réintégrer l'autre (2).

(1) Archives de la Drôme E. 1440.

(2) Archives de la Drôme B. 917.

Des rapports rédigés à cette occasion il résulte que Gondran, Rivoire, Guillermin et Dumenev occupaient le cachot n° 4, éclairé par une fenêtre, à 16 pieds d'élévation au-dessus du glacis, et garnie d'un double grillage en fer. En plaçant trois tables et trois chaises les unes sur les autres, ils atteignirent cette ouverture, fondirent avec des charbons ardents le plomb des barreaux et en enlevèrent trois ; puis ils se fabriquèrent une corde avec les draps de leurs lits et deux serviettes. Rivoire, âgé de 70 ans, fort maigre et assez pauvrement vêtu, passa le premier ; mais la corde se trouvant trop courte de 30 ou 40 pieds, il tomba sur une pierre de grès, se fracassa la tête et mourut. Gondran, qui le suivait, craignant le même sort, « appela » du secours et pria Guillermin de lui jeter de quoi aller » ger la corde ; ce qu'il fit, mais Gondran n'ayant pu la » prendre, à cause de l'éloignement de son bras, et la » garde étant survenue, Guillermin a détaché la corde » qui était attachée au barreau de la fenêtre, Gondran a » attaché cette corde au barreau de la fenêtre inférieure à » la leur et est descendu ; ensuite de quoi la garde l'a en- » fermé (1). »

Dumenev protesta dans l'enquête de n'avoir eu aucune participation au projet de ses co-détenus ; quant à Guillermin et Gondran, ils furent dès lors surveillés d'une manière spéciale et ce fut là tout le fruit de leur équipée.

Une lettre du 24 novembre 1748 semble établir le droit des consuls de Crest de faire enfermer en la tour, en de rares occasions, certains coupables, au moins provisoirement.

« J'approuve très fort, Mons. de Maleval, écrit au nom » de son mari indisposé, la marquise de Grammont, votre

(1) Archives de la Drôme B. 917.—La tour de Crest, par M. l'abbé Perrossier.

« conduite et le parti que vous avez pris à l'égard du
 » libertin qui a maltraité et menacé son père. Je consens
 » qu'il soit détenu et châtié le temps que son père désirera
 » pour sa satisfaction. Je souhaiterois fort d'estre en état
 » de me rendre à Crest, comme vous le désirez ; mais il
 » m'est absolument impossible pour le présent, ayant en-
 » core les jambes fort enflées. Je suis parfaitement, Mon^r.,
 » votre très humble et très obéissant serviteur. »

Les relations de gouverneur à consuls étaient fréquentes à cause des passages et logements de troupes, et la résidence de M. de Grammont dans son château de Vachères ne pouvait que les multiplier. En 1746, il s'était plaint à M. de Marcieu du refus de la ville de fournir le bois et la lumière aux corps de garde établis aux portes ; l'intendant intérimaire, Jomaron, écrivit aux consuls, le 18 décembre qu'ils pouvaient faire cette dépense en prenant « un ordre » qui constaterait la quantité de corps de garde établis. » L'année suivante, le gouverneur pria le consul Bouvet de changer le logement du major qui avait eu quelque difficulté avec son propriétaire, et en 1752, M. d'Argenson mandait aux administrateurs de la ville que : « d'après les » représentations faites sur le party que l'on a pris de » tirer de la fontaine qui coule au milieu de la ville de » Crest, l'eau nécessaire pour la tour, il avait fait suspen- » dre sur le champ l'exécution de cet ouvrage. J'ai » écrit en même temps ajoute-t-il, à M. Bourcet, ingé- » nieur en chef à Grenoble, pour lui demander son avis » sur l'inquiétude que vous témoignés. Il me marque » qu'il se rendra à Crest vers la fin du mois et qu'il me » procurera sur cela tous les éclaircissements dont j'ai » besoin ; lorsque je les aurai reçus, je vous ferai connoître les intentions du Roy (1). »

(1) Archives de la mairie de Crest.

Le document suivant signé par le marquis de Grammont et daté du château de Vachères le 3 août de la même année renferme des révélations plus graves :

« Je reçois, dans le moment, la lettre que vous m'éc-
» crivés par laquelle vous me faites part du dommage que
» font les soldats à la campagne; je savois cependant qu'ils
» sont consignés aux portes; mais suivant ce que vous
» me marqués qu'il ne leur est défendu de sortir qu'avec
» leur habit, j'ai jugé qu'ils sortent ny plus ny moins,
» mais seulement en veste: ce qui n'empêche pas le
» dommage qu'ils peuvent faire, et pour le prévenir et
» arreter, j'écris à M. de La Boulaye, commandant naturel,
» de faire executer la consigne exactement, à quoy je ne
» doute pas qu'il ne se conforme régulièrement ou celuy
» qui commande la troupe, si M. de La Boulaye n'est pas
» de retour de Valance. Par ce moyen toutes les pilleries
» cesseront sans doute. (1) »

Des lettres de cachet, envoient à la tour Ennemond Per. fils, aux frais de sa famille, le 24 octobre 1755; quatre ans plus tard, Pierre Clém. de Vern. et Jou. de la B., autorisé sur son engagement écrit à venir en ville à la condition de rentrer à la nuit tombante et enfin, en 1760, le chevalier de St-Geor. et M. de Piol., qui en sortit, la même année.

Avant de continuer la liste il convient de faire la connaissance de M. de Montrond, à cette époque major de la tour, et par là même surveillant direct des prisonniers.

Sa famille sortait du Vivarais, où Guillaume, un de ses ancêtres, se croisa en 1250 et Pierre, en 1343, se reconnut homme lige de Léotard de Solignac, coseigneur de St-Agrève.

(1) Mairie de Crest, Archives.

Toutefois, la filiation de ces premiers gentilshommes n'est régulièrement connue que depuis Lambert, père d'Antoine, au commencement du XV^e siècle.

Cet Antoine eut un fils, de même prénom, auquel succéda Agrève; Joachim, fils d'Agrève laissa Isaac et Isaac Denis, marié en Dauphiné avec Esther d'Arbalestier. Les enfants nés de cette union furent maintenus dans leur noblesse le 16 décembre 1668, et deux d'entre eux formèrent chacun une branche.

Paul-Alexandre, fils de l'un, devint seigneur du Plan-de-Baix et eut de Suzanne Eynard, de La Baume-Cornillane, Pierre-Paul-Alexandre, le major de la tour.

Celui-ci épousa, en 1744, Marie-Thérèse de Bacon de la Chevalerie, fille de Daniel, receveur général de la ferme du tabac à Lyon, et fut père de Paul-Daniel-Alexandre-Pierre, marié le 16 mai 1785 avec Marie-Ursule-Victoire d'Hugues, fille de François-Armand-Léonor, marquis de Vaumeil et baron de La Motte, colonel d'infanterie, et de Marie-Françoise-Ursule de Piolenc (1).

Pierre-Paul-Alexandre, avant d'en être major, avait été enfermé dans la tour. Voici, d'après M. E. Arnaud, le récit de son arrestation : « Au Plan-de-Baix, terre de sa dépendance, se trouvait une caverne où les protestants se réunirent un jour pour célébrer leur culte. Le Parlement en fut informé et cita à sa barre M. de Montrond, quoique ce seigneur, protestant fort tiède, n'eût pas assisté à l'assemblée et n'eût contrevenu, du reste, à aucun des édits du Roi. Il n'en fut pas moins déclaré déchu, au profit du roi de la justice de son fief et condamné à 3000 livres

(1) D'Aubais, *pièces fugitives* II, —212. — Archives de la Drôme B. 900, 952, 973, 975, 919. 1490 etc. et E. 1823, 1228 etc.

d'amende et aux frais du procès (23 février 1745)..... M. de Montrond paya l'amende sans se plaindre et crut être quitte de tout à ce prix ; mais au dernier moment on lui montra une lettre de cachet de la cour qui le condamnait à une détention perpétuelle. La maréchaussée le ramena de Grenoble à la tour de Crest, où on le retint prisonnier une année entière, quelque empressement qu'il mît du reste à suivre la messe » (1).

Notre collaborateur ajoute que M. de Montrond fut arrêté une seconde fois en 1746, à Noël, comme détenteur d'armes et de munitions de guerre et en relations avec les ennemis de la France, mais que toutes les recherches les plus minutieuses amenèrent seulement la découverte de 7 ou 8 fusils de chasse et de 3 ou 4 livres de poudre et que l'examen de ses papiers démontra son innocence. Le seigneur du Plan-de-Baix, son fils et sa belle-fille n'en furent pas moins conduits à Grenoble où les deux derniers faillirent mourir des suites du voyage (2), et restèrent néanmoins fidèles à leurs croyances.

M. Victor de St-Genis appartenant par sa mère à la famille de Montrond raconte autrement les faits :

« Compromis en 1745 dans un prétendu complot des » protestants du Dauphiné, assiégé par 30 brigades de » maréchaussée dans son château du Plan-de-Baix, petite » forteresse féodale que l'incendie réduisit à ses propor- » tions actuelles, M. de Montrond, blessé, réduit à capi- » tuler, fut conduit à dos de mulets en plein hiver par les

(1) Archives de la Drôme E. 1228. — *Hist. des protestants de Dauphiné* III, 212 — 13. — Or, 19 ans plus tôt, il n'y avait pas de messe à la tour, comme on l'a vu.

(2) *Hist. des protestants* III, 237.

» sentiers de la montagne à Grenoble avec sa femme et
 » ses enfants. Condamné à mort par arrêt du Parlement,
 » gracié par l'intervention de la marquise de Pompadour,
 » il fut nommé *major de la ville et tour de Crest*, à la
 » condition de n'en pas sortir. Sa blessure, envenimée par
 » le séjour malsain de la prison, avait nécessité l'amputa-
 » tion d'une jambe, ses enfants avaient dû abjurer le pro-
 » testantisme (1). »

Si la divergence des deux récits nous a paru utile à signaler, l'absence de documents ne permet pas de démêler la vérité tout entière.

M. de Montrond, qui avait connu le régime de la prison, ne cherchait pas à le rendre plus rigoureux encore par une surveillance continuelle.

Ainsi, le 8 août 1758, M. le comte de Tonnerre (1) lui écrivait : « Ce que vous me mandés, M^r, par la lettre que
 » vous m'avés fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois,
 » ne sçauroit absolument détruire l'idée où je suis que la
 » négligence dans le service est une des principales causes
 » et du peu de sûreté des prisons de votre tour et des
 » abus qui s'y commettent. La manière d'y remédier est
 » de faire de plus fréquentes visites que vous n'êtes dans
 » l'usage d'y en faire, afin de vous assurer par vous même
 » si chacun fait son devoir, de réveiller l'attention de ceux
 » dont elle se trouveroit en défaut, afin de vous mettre en
 » état d'infliger les punitions à ceux qui seroient dans le cas
 » d'en mériter, et de connoître si le concierge est digne

(1) *Une prison d'Etat sous l'ancien régime*, mss.

(1) M. de Clermont-Tonnerre (Gaspard), maréchal de France, fut d'abord lieutenant général et commandant en Dauphiné. (Archives de Nyons E. 4716.

» de la confiance que vous lui accordés. Votre présence
» est le plus sûr moyen de vous assurer que le service se
» fait avec l'exactitude désirable, et je ne sçaurois y
» compter tant que vous vous bornerés à vous faire voir
» aussi rarement ; je serois fâché que cela fût trop pénible
» pour vous, eu égard à vos infirmités, mais il faut que
» le service se fasse et aucune considération ne sçauroit
» m'empêcher d'y tenir la main.

» Mandés-moi, je vous prie, s'il a été traduit ces jours
» derniers dans vos prisons un particulier, nommé Ach.
» du lieu de Châtillon, dont le père avoit obtenu un ordre
» du Roy pour le faire enfermer ; on vient de m'assurer
» que les parens de ce jeune homme, après l'avoir enle-
» vé des mains de la maréchaussée, reconnoissant la faute
» dont ils s'étoient rendus coupables, s'étoient déterminés
» à l'y conduire eux-mêmes ; j'attends d'avoir la confir-
» mation de cet avis pour en rendre compte au minis-
» tre. »

Deux ans plus tard, le comte de L'Hôpital, à la suite
« de quelques difficultés tracassières » entre le S^r De Faur,
capitaine commandant les deux compagnies qui étaient à
Crest et le S^r Vertier, consul, dont l'esprit lui paraissait
« assés republicain, » enjoignait à M. de Montrond de
rentrer dans la ville pour rétablir le bon ordre.

A cette époque les consuls refusaient au major les
honneurs qui lui étaient dûs, en l'absence du gouverneur
et il s'adressa au duc d'Orléans, agent général de la pro-
vince, pour obtenir « un règlement. »

En 1761, M. de Montrond réclamait la présence d'un
officier au corps de garde de la place ; mais le comte de
l'Hôpital s'y refusa, pour ménager la commune surchar-
gée, comme les autres, d'impôts extraordinaires, n'étant
pas, d'ailleurs, « admissible qu'il y eût un officier de garde

» dans une ville où il n'y avoit que deux compagnies de
» milice. »

L'année suivante, il demandait de la poudre « pour être en état de contenir les prisonniers » et il en obtenait 100 livres et 200 de balles; et en 1764 il en restait encore 29, malgré les détonations des jours de fêtes publiques.

Nous aurons bientôt l'occasion de montrer les sentiments de bienveillance du major envers ses prisonniers; il faut citer ici un trait de sa vie intime qui peint l'homme au naturel.

» M. de Montrond fort empressé à chevaucher sur la
» route tortueuse et mal aisée de son château de Plan-de-
» Baix, avoit des filles dont il fallait flatter les goûts et faire
» les commissions, sitôt qu'il revenait à la ville... Au dos
» d'une lettre de septembre 1780 dont les plis usés et le
» papier jauni dénotent un long séjour dans le justau-
» corps du chasseur, se trouve la note ci-après, écrite
» d'une écriture grêle, mais ferme, petite, nette, avec une
» orthographe qui sent sa fille de qualité.

» Commissions que mon papa aura la bonté de faire à
» Crest :

» Commander une paire de soulier noir à Brachet ;
» Demander à M^{lle} Babau si ma coiffe est faite ;
» Demander à M. Ferrier s'il ne m'at pas apporté des
» bagues de Beaucaire ;
» Lui demander s'il ne pourai pas me faire venir de
» Lyon un crayon qui fut garni en or et en argent le tout
» pour 6 livres ;

» Acheter des espingles, 2 aunes de bastiste pour faire
» des manchettes à mon frère, deux paire de bas de fil
» gri tricotté, lui parler de son abit ;

» Faire demander à M. Lagrange s'il a reçu la musique
» et si lepinette et finie. »

« Puis, comme elle se défiait sans doute de l'excellent » major, l'espiègle fille avait ajouté au revers dans un pli » de la marge : *Daniel verra s'il n'oublie rien et ne man-* » *quera pas de venir faire sa visite comme c'étoit con-* » *venu.* (1) »

Un si bon père ne devait pas être un bien terrible surveillant de prisonniers.

Les documents qui nous restent, d'ailleurs, à analyser confirmeront pleinement cette opinion, tout en révélant d'une manière plus précieuse le régime paternel en vigueur à la tour.

A. LACROIX.

(A continuer.)

(1) M. Victor de St-Genis, *Une prison d'Etat sous l'ancien régime*, manuscrit.

GÉNÉALOGIES ET BIOGRAPHIES ROMANAISES

VEILHEU

Quoique originaire de Curson et de Clérieu, et possessionnée dans ces deux localités, la famille de Veilheu doit figurer parmi les habitants de Romans parcequ'elle avait son domicile dans cette ville, qu'elle y exerça des fonctions importantes et y fit enregistrer ses lettres de noblesse.

La branche de Romans vient de Lantheaume Veilheu, frère de Gonet et de Jacmar, tous les trois sortis de Curson au XV^e siècle.

Gonon, fut châtelain de Mercurol en 1429.

Romain, fut jurisconsulte et conseiller delphinal en 1445.

Pierre, archidiacre de Saint-Paul-trois-Châteaux, très savant en droit-canon.

Romanet, chanoine de Saint-Barnard, le 21 mai 1440. Doyen de Valence, proto-notaire du Saint-Siège. Il fit partie de la commission élue, le 1^{er} janvier 1445, pour réformer les statuts du chapitre. Il fut archidiacre, puis évêque de Saint-Paul-trois-Châteaux de 1446 à 1450, et agent en cour de Rome du Dauphin.

Jean, neveu du précédent, qui lui céda son canonicat à Saint-Barnard, le 19 janvier 1445. Il fut enfermé dans la prison du Mont-Ségur par ordre du gouverneur du Dauphiné, pour crime contre le roi de France. Le 22 no-

vembre 1461, le chapitre réclama contre cette usurpation de ses droits. Jean fut, l'année suivante, député à Rome vers le Pape.

Louise fut mariée, vers 1470, avec Amédée Jomaron, procureur fiscal de l'archevêque de Vienne.

Antoine, chanoine de Romans, sacristain de la cathédrale de Saint-Paul-trois-Châteaux, en 1492.

Lantelme, fils d'Antoine et de Françoise Meffrede, anobli par lettres du Dauphin Louis (XI), octroyées à Saint-Donat en août 1448. Il fut père de Balthazar qui, en 1498, rendit hommage à Guillaume de Poitiers. Les héritiers de son fils, François, vendirent, le 9 mars 1631, la généralité des biens de la famille à Jean de Luc.

Jean, époux de Hélis de la Bâtie, qui, veuve, testa en 1482.

Jean, curé de Saint-Nicolas en 1491, chanoine de Saint-Barnard en 1506. Il avait vendu, en 1495, deux sétérées de terre hors la porte de Saint-Nicolas pour le prix de 35 florins. Il laissa un florin de rente à la maladrerie de Voley.

Jacques, chanoine, vice-official de Vienne, au siège de Romans, en 1509.

Les lettres de noblesse de la famille Veilheu furent entérinées à l'hôtel-de-ville de Romans, en mai 1504.

Antoinette, mariée à Jean de Lattier, seigneur de Charpey, dont le fils, François, chevalier de Malte, fut tué à la bataille de Pavie, en 1524.

Jeanne épousa, en 1543, François de Murinais, de Châteauneuf-d'Isère.

Claude, fils de Gonet, docteur en droit, lieutenant particulier au baillage de Saint-Marcellin, anobli en 1546 et nommé conseiller au parlement de Grenoble, le 9 mai

1549. Il mourut en 1555. Il avait épousé Antoinette de Monteux, fille de Jérôme (1).

Marguerite, fille du précédent, fut la femme d'Antoine de Gaste : elle convola en secondes noces avec Pierre Magnat, conseiller au parlement de Paris.

Jean, écuyer, testa le 29 novembre 1550, laissant de Catherine Dupré, sa première femme, Marguerite qui donna sa main à Josserand de Seytres, seigneur de Nove-san, remarié le 2 mai 1540, avec Hélène de Blanchelaine, dont il eut Joachim, mort sans postérité, et Sébastienne, qui fut unie à Jean Pelasson.

Romain, avocat en 1544.

Jeanne, sœur de Jean, femme d'Aymon de Vaux.

Antoine, chanoine de Saint-Barnard, testa en faveur de Jérôme et Charles de Veilheu, ses neveux.

Charles remplit le rôle de *Cornélien* dans le *mystère des trois doms*, représenté à Romans, aux fêtes de la Pentecôte de 1509.

Charles, juge de Romans pour la part du chapitre. Il fut emprisonné, le 18 mars 1575, à cause du retard de la ville dans le paiement des tailles, dont il était responsable.

Charles, docteur en droit, premier consul en 1566, avocat en la cour, nommé conseiller au parlement de Grenoble, le 31 décembre 1572, sous l'influence du chancelier Duprat. Il perdit sa place par forfaiture et mourut en 1575.

Jérôme, frère du précédent, reçu docteur en droit à l'université de Valence le 15 juillet 1572, juge ordinaire de Romans l'année suivante. Il eut d'Anne Vialet deux

(1) Voyez à la suite de cet article une notice biographique et généalogique sur la famille de Monteux.

filles, Charlotte et Claude. Devenu juge de la baronnie de Clérieu, il périt dans les circonstances suivantes. Plusieurs villes et villages s'étaient ligués pour refuser la dernière taille de 15 écus par feu et contre la continuation de la guerre civile, qui depuis longtemps désolait la province. Mais la justice de cette cause fut bientôt déshonorée par les désordres et même les crimes que commirent les populations soulevées. Celles de Veaunes et de Curson prirent les armes au son du tambour et au bruit des cloches et se ruèrent sur la maison de plusieurs notables qu'elles pillèrent, et même ne s'en tinrent pas à ces méfaits. Elles massacrèrent Jérôme Veilheu, juge, Claude Seyvon, châtelain, et Jean Seyvon, greffier de la baronnie de Clérieu. Une commission du parlement vint à Romans pour punir ces crimes. La répression fut sévère. Un arrêt du 20 avril 1580 prononça dix-sept condamnations à mort, douze prises de corps, et ordonna que les armes et les tambours des habitants des paroisses de Veaunes, de Chanos et de Curson seraient portés à la maison consulaire de Romans ainsi que les cloches de l'église de Veaunes.

Jean, chanoine de Saint-Barnard. Il fut présent à la remise des reliquaires de cette église faite le 11 février 1562 au commissaire du baron des Adrets. Il testa en 1566, laissant une rente d'un florin aux lépreux de la maladrerie de Voley.

Guigues, fut aussi chanoine de Saint-Barnard, en 1567.

François eut pour héritier Charles de Murinais, dont la fille Jeanne épousa Antoine Darvin, docteur en médecine, anobli en octobre 1607.

Charles III, docteur en droit, premier consul en 1576, envoyé le 12 janvier de cette année pour représenter la ville aux états de la province. En 1584, il eut une contestation avec les consuls de Romans, au sujet des tailles

dont il se disait exempt, étant issu de race noble et reconnu comme tel par lettres de Henri III. Il avait acquis l'amitié de Prunier de Saint-André, président au parlement de Grenoble, qui, en 1590, lui donna plusieurs missions de confiance. Il fut nommé, le 26 juin 1587, maître en la Chambre des Comptes, et le 24 décembre 1615, conseiller au Parlement. En 1594, n'ayant pas été désigné pour assister aux Etats, quoiqu'il fut premier consul, il s'en plaignit à de Maugiron, lieutenant général de la province, qui écrivit aux autorités de Romans pour leur recommander Charles de Veilheu qui, disait-il, « estoit un homme d'honneur. » Il donna, en 1610, cent écus pour la fondation du couvent des capucins. Il mourut à Romans, le 12 octobre 1626, après avoir testé le 24 août 1623, donnant aux pauvres une rente de cinq sétiers de blé, et aux couvents de la ville et du Péage 150 livres à chacun. Il eut une fille nommée Françoise, d'Anne de Griffon, son épouse, et un fils Charles. La fille s'unit à Gaspard de Virieu, seigneur de Ponterrays et Bizonne. Elle se remaria avec Jean-Henri de Bergkoffer, lieutenant au gouvernement d'Orange.

Charles Veilheu de Monts, petit-fils de Marguerite qui s'était mariée, le 30 décembre 1571, avec Josserand de Seytres, seigneur de Novesan. Il portait le titre de seigneur de Savasse et reconnu, le 15 mai 1647, les droits du baron de Clérieu. Il vendit, en 1650, une portion de son fief à Jean Rivoire, marchand de Romans.

Cette branche est aujourd'hui représentée par M. le comte de Monts.

Les Veilheu possédaient la maison forte construite contre l'enceinte du village de Clérieu et celle de Buffière, à Curson.

Armes : *d'azur, à deux croissants adossés d'or, au chef de même.*

ALLIANCES :

BERGKOFFER,	MAGNAT,
BLANCHELAINE,	MEFFRÈDE,
DUPRÉ,	MONTEUX,
GASTE,	MURINAIS,
JOMARON,	VAUX,
LA BATIE,	VIALET,
LATTIER,	VIRIEU.

MONTEUX

Fils de Sébastien de Monteux, savant médecin du Languedoc, Jérôme de Monteux, docteur en physique et arts, médecin et conseiller de Henri II et de Catherine de Médicis qu'il assista dans ses couches. Retiré en Dauphiné, il devint médecin de l'hôpital de Saint-Antoine et acheta dans le voisinage, vers 1540, pour la somme de 2200 écus d'or, les château, mandement et juridiction de Miribel, d'Antoine Gondoin, citoyen de Grenoble, qui les avait acquis au même prix de Guillaume de Poitiers de Saint-Vallier, frère de Diane.

Jérôme de Monteux, dès lors qualifié de seigneur de Miribel (*Mirabelli toparchus*), est auteur de plusieurs

ouvrages qui ont été réunis sous le titre de *Gratica medica* (Venise, 1626, in-4°), d'un travail intitulé : de *Activa medicinæ scientia, commentarii duo*. Lugdun. J. de Tournes, 1557, p^r in-8°. Enfin, d'un *Commentaire de la santé et de la prolongation de la vie*.

Il épousa :

1° *Françoise Fournier*, dont il eut :

A *Marguerite* qui fut mariée, le 28 avril 1555, avec Antoine de Beaumont, seigneur de Pellafol et Barbières, dit le capitaine Barbières.

B *Françoise*, qui fut unie à Gaspard Alleman, seigneur de Demptésieux, en 1558.

2° *Françoise Garnier*, sœur d'un avocat de Lyon, qui lui donna :

A *Sébastien*, mort le 13 janvier 1582 d'un coup d'arquebuse, ne laissant qu'un bâtard nommé Claude, et léguant tous ses biens à Ennemond Rabot, puis, par un second testament, faisant sa mère héritière.

B *Clauda*, femme de Guigues-Antoine de Rostaing à qui elle apporta Miribel, nom sous lequel il se distingua pendant les guerres de religion. Sa femme, étant morte en couches à Miribel, il se remaria avec Marguerite Alleman, qui lui donna, entre autres enfants, Marguerite, qui, veuve de Claude Chastaing, épousa Jean-Claude de Beaumont d'Autichamp, fils de Marguerite de Monteux.

C *Anne*, alliée à Abraham Faure, seigneur de Bavière.

D *Antoinette*, mariée 1° à Claude de Veilheu, conseiller au parlement, 2° à Melchior de Gaubert, écuyer, dont elle se sépara après qu'il eut tué son voisin Gaspard de Chastelard, possesseur de la maison forte de Vaux (1) : 3° à

(1) Cette habitation fut acquise, au milieu du siècle dernier, par la famille de Luzy de Pélissac, originaire du Forez. Elle appar-

Pierre de Magnat, avocat consistorial au parlement de Paris. Elle testa en faveur de son mari avec des legs à François et à Charles de Gaste, ses petits-fils. Cette Antoinette avait eu de son premier mariage Marguerite de Veilheu qui épousa Antoine de Gaste, de Peyrins, et eut elle-même une fille, Clauda de Gaste qui fut la femme de Jean de Solignac, sieur de Cherinel et de Veaunes.

Miribel passa aux d'Autichamp par le mariage de Louise de Rostaing, fille de Jacques de Rostaing, frère de Marguerite, avec Charles de Beaumont d'Autichamp, neveu de Jean-Claude, lieutenant du roi aux château et ville d'Angers, tige de la branche établie en Anjou (2). Cette seigneurie fut confisquée en 1793 et vendue révolutionnairement.

Armes : *d'azur, au chevron d'argent accompagné de trois lions d'or, deux en chef et un en pointe.*

En tête de l'ouvrage cité plus haut, on voit figurer les armes suivantes : Aux 1 et 4 de. . . à la bande de. . . chargée d'un dauphin de. . . aux 2 et 3 trois aiglettes éployées de. . . Sur le tout une étoile de. . . en cœur.

tenait en dernier lieu à M. Louis-Henri-François, marquis de Luzy de Pélissac, général de division, grand officier de la Légion d'honneur, membre du conseil général et député de la Drôme. Il venait d'être élevé à la dignité de sénateur lorsqu'il mourut subitement, le 22 mai 1869, dans son château de Vaux sur Miribel, n'ayant pas eu d'enfant de son mariage avec Mlle Bocon de la Merlière, décédée le 3 décembre 1872, laissant sa fortune, pour de bonnes œuvres, à la ville de Roybon.

(2) Le comte d'Autichamp, émigré en Russie, fabriquait pour gagner sa vie de petits sabots élastiques que la princesse Dolgorowki mit à la mode à Saint-Pétersbourg. Rentré en France en 1814 il devint aide-de-camp du comte d'Artois, depuis Charles X.

ALLIANCES :

ALLEMAN de Demptésieux,	GARNIER,
BEAUMONT d'Autichamp,	GASTE de Peyrins,
BEAUMONT de Pellafol et de Barbières,	GAUBERT,
CHASTAING de la Passa,	MAGNAT,
FAURE de Bavière,	ROSTAING LA RIVOIRE,
FAY DE SOLIGNAC de Veunes,	VEILHEU.
FOURNIER,	

D^r ULYSSE CHEVALIER.



DONS ET ÉCHANGES

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, 1879 et 1880.

Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire, 1880.

Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, 1881.

Annales du musée Guimet, — 4 vol. in-4°.

Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie, 1866, 68, 69, 70, 73.

Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, — table.

Association française pour l'avancement des sciences, n° 33.

Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, 1881, et 1^{re} liv. de 1882.

Bulletin de l'Académie delphinale, 1880.

Id. de l'Académie d'Hippone, n° 17.

Id. de la Diana, t. II, n° 1-5 et t. I, n° 10.

Id. de la Société académique de Brest, 1880-81.

Id. de la Société hispano-portugaise de Toulouse, 1881, n° 3 et 4 ; 1882, n° 1 et fêtes du centenaire de Calderon.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, les 4 liv. de 1881 et la 1^{re} de 1882.

Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et lettres de l'Ardèche, 1881, 2^e semestre ; 1882, 1^{er} semestre.

Bulletin de la Société de statistique, de sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère. t. II et t. X.

Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres, n° 4-12 de 1881, 1-6 de 1882, et tome XIX de ses *Mémoires*.

Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes, n° 1, 2 et 3.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, 1880, 4 liv.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, 2°, 3° et 4° liv. de 1881 ; 1^{re} et 2° de 1882.

Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, t. VI, 2°, 3° et 4° fasc. ; t. VII, 1^{er}, 2° et 3° fasc.

Bulletin de la Société historique de Compiègne, t. V.

Id. de la Société historique et archéologique du Périgord, t. VIII, 5° liv. ; t. IX, 1°-4° liv.

Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, XI^e vol.

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, — section d'histoire, d'archéologie et de philologie, 1882, n° 1.

Bulletin épigraphique de la Gaule, publié avec le concours des principaux savants, dirigé par Florian Vallentin, 1881, 6 n° ; 1882, 4 n°.

Bulletin historique de la Société des antiquaires de la Morinie, n° 118-122 ; Cartulaires de l'église de Térouane, publiés par Th. Duchet et A. Giry, et *Notice historique* sur la Société, par Dramard.

Catalogue des plantes de la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai, 1882.

Commission de l'inventaire des richesses d'art du département de Seine-et-Oise. — Procès-verbaux, 1881.

Congrès archéologique de France, XLVII^e session, (Arras et Tournai).

Congrès provincial des orientalistes, 1878, 2 vol. in-4°.

Discours de M. Jules Ferry prononcé à la Sorbonne, le 15 avril 1882.

Electro-métallurgie, par Jules Feuguieres.

Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture de la Seine-Inférieure, n^{os} 190-3, 196-98.

Journal mensuel des travaux de l'Académie nationale, agricole, manufacturière et commerciale, — juin-décembre 1881 et janvier-juillet 1882.

Journal des Savants, 1881 et 1882, partie.

Mémoires de l'Académie de Nîmes, 1880.

Id. de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix, t. XII et séances de 1879, 1880-81.

Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, — 1880.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, t. XX, et table des matières de 1845 à 1881.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille, 1881-82.

Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, 1880-81, 2 vol.

Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers, 1880 et 1881.

Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, 1879-81.

Mémoires et documents, publiés par la Société savoyenne d'histoire et d'archéologie, t. XX.

Mémoires et comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais, 1880.

Monde inconnu (le), journal des nouveaux voyages.

Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, 1880-81.

Rapport fait au nom de la Commission des antiquités de la France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1880, par M. Gaston Paris.

Répertoire des travaux historiques contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France, 1882, n^{os} 1, 2 et 3.

Répertoire de la Société de statistique de Marseille, 1880, 1882.

Revue de l'histoire des religions, t. I, II, III, IV et V en partie.

Revue des langues romanes, 1881 et 1882, partie.

Id. des Sociétés savantes, t. IV et V.

Id. épigraphique du midi de la France, par M. Allmer, n^{os} 16-19.

Revue savoisiennne, 1881 et 1882, partie.

Romania, par Paul Meyer et Gaston Paris, n^{os} 37-41.

Smithsonian institution — annual report, 1880.

Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, 25^e vol.



PIERREGOURDE

M. Clairfond, ancien élève de l'Ecole des Chartes, a donné récemment aux archives départementales de la Drôme deux ouvrages et deux documents anciens. Nous extrayons de l'un d'eux les notes suivantes :

Le 20 mars 1395, à Privas, dans l'hôtel de Bize (*de Biça*) habité par noble Jean de Cheylus (*de Cheylucio*), en présence de nobles Giraud Bastet, seigneur de Crussol, Jarenton de Solignac (*de Solompniaco*), Gonon et Jean de Blou (*de Blaone*) Gonet de Rochesauve (*de Ruppessalva*) etc., a lieu devant notaire le contrat de mariage de noble et puissant Hugues, seigneur de Pierregourde (*Petregorde*), fils d'autre Hugues, avec noble Catherine, fille de Flocard de Montagut (*de Monteacuto*), chevalier, et de Chaberte de La Tour, sa veuve. La dot de la future épouse comprend tous ses biens et droits paternels et comme augment la moitié de tous les immeubles des biens de sa mère, sous réserve de l'usufruit à cette dernière et à la charge de payer ses legs pieux. De son côté, le seigneur de Pierregourde donne ses biens à son fils, en s'en réservant l'usufruit. En cas de veuvage, Catherine de Montagut, demeurera au château de Pierregourde et le seigneur du lieu lui payera chaque année 25 francs d'or pour son douaire.

Hugues de Pierregourde devra faire approuver ces clauses par noble et puissante dame Aygline de Labiac, son épouse.

L'original est en papier et de l'écriture du temps.

Le château de Pierregourde domine la vallée de l'Eyrieu (Ardèche), François de Barjac qui en fut seigneur, commandait en Vivarais après la St-Barthélemy.

NÉCROLOGIES

M. DE ROSTAING (CHARLES-FRANÇOIS-CLÉMENT).

Le 21 juillet dernier, un nombreux cortège accompagnait à l'église Cathédrale et de là au cimetière de Valence les restes mortels de l'un des vice-présidents de la Société : M. Charles de Rostaing.

Après les prières, M. de Gallier, d'une voix émue, se faisant l'interprète des regrets de tous, a tracé du regretté défunt un portrait aussi vrai qu'éloquent.

« La Société d'archéologie de la Drôme, a-t-il dit, a le droit de prendre sa part de ce grand deuil, et l'on permettra à un ami de tant d'années de celui que nous pleurons, de se faire l'écho des regrets unanimes qui s'élèvent autour de cette tombe, prématurément ouverte.

« Dans le cœur généreux, dans l'intelligence si complète de Charles de Rostaing, tous les sentiments élevés, toutes les idées utiles trouvaient leur place. Lui qui n'était jamais parvenu à haïr personne, ne savait rien aimer à demi. De toute l'ardeur de sa nature noble et désintéressée, il s'était d'autant plus attaché à son pays qu'il l'avait vu humilié et vaincu, qu'il le sentait encore profondément troublé. Sa foi dans l'avenir n'a pas défailli un seul jour..... Dans la grande patrie dont il fut un fils dévoué, il avait pour notre province une affection particulière. Lettré délicat, passionné pour les recherches historiques, il fut un de ceux qui nous guidèrent dans l'organisation de notre Société.

« Fidèle à cette modestie excessive, à cet oubli de soi-même, un des traits saillants de son caractère, il ne signait même pas les pages excellentes et trop rares qu'il nous a données. (1)

« La vanité, l'intérêt personnel, l'égoïsme lui furent toujours inconnus. Dévoué, au-delà de la mesure de ses forces, à sa famille, à ses amis, à tout ce qui l'a approché, il s'est dépensé, sans compter, pour quiconque a eu besoin de lui.

« Au milieu de cruelles souffrances, il envisageait depuis longtemps la mort, dans la sérénité d'un chrétien des anciens jours. Sa vie, pleine de bienveillance, de mérites et de services rendus, retournait avec confiance à son Créateur..

« Le concours de ses concitoyens qui viennent s'associer aux larmes des siens, nous disent assez les vives sympathies dont il fut entouré, le vide irréparable que ce véritable homme de bien laisse après lui. »

Mgr DAVID (AUGUSTIN).

D'abord missionnaire, le futur prélat se fit remarquer à Valence par la facilité de son élocution et la solidité de sa doctrine. Plus tard, Mgr Lyonnet l'attacha à son administration et chacun se rappelle l'affabilité et la bienveillance du vicaire général autant que de son tact et de son intelligence supérieure.

(1) M. de Rostaing maniait avec le même art la plume et le crayon. Il a décrit dans le *Bulletin* le baptistère découvert près de la Cathédrale et les travaux de la Porte-Neuve à Valence.

Né à Lyon, le 28 mars 1812, il fut appelé à l'évêché de St-Brieuc et Tréguier par décret du 14 janvier 1862, préconisé à Rome le 7 avril suivant et sacré à Valence le 2 juillet 1862.

Dans ses nouvelles fonctions, il mérita l'estime et l'affection de son clergé et de ses diocésains par ses vertus apostoliques et par son éloquence. Il est décédé en juillet 1882, étant officier de la Légion d'honneur et assistant au trône pontifical.

M. MAURIN (LÉOPOLD).

Le 12 septembre mourait à Marseille un troisième de nos collègues, M. Maurin (Léopold), directeur du dépôt des produits chimiques de la Société de Saint-Gobain, âgé à peine de 54 ans.

Notre compatriote avait un esprit cultivé, un cœur généreux, et toutes les qualités du chef de famille, de l'excellent ami et de l'homme utile et juste. Nous nous associons aux légitimes regrets de tous ceux qui le pleurent. •



CHRONIQUE

Le *Courrier du Dauphiné* (18 août 1882) a rendu un compte élogieux du *Bulletin* de la Société et nous l'en remercions vivement.

Voici les publications du trimestre :

Les hommes de la Constituante. Le général La Fayette, par Anatole de Gallier (extrait du *Contemporain*). — Paris, Levé, 1882, br. in-8°, 40 p.

Prise et reprise de Montélimar en 1585 et en 1587 par le baron de Coston (Extrait de l'*Histoire de Montélimar*). Br. in-8° de 70 pages. Lyon, Aug. Brun 1882.

Le musée épigraphique de Limoges, par Florian Valentin. Vienne, Savigné 1882, br. in-8°, 12 p.

Nos pères. Proverbes et maximes populaires du midi de la France, par Henry Vaschalde. Paris, Maisonneuve 1882, br. in-8°, 28 p., et une brochure sur l'exposition d'Aubenas par le même auteur.

Etat de l'instruction primaire dans le Briançonnaise, avant 1790, par le Dr Chabrand. Grenoble, Drevet, br. in-12.

A lire : dans les *Annales* de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, tome VII, un article de M. G. Vallier, intitulé : *Petite incursion dans le domaine de la numismatique Monégasque* ;

Dans les *Mémoires* de l'Académie d'Aix, t. XII, la *Monographie* numismatique du roi René et de sa famille;

Et enfin dans les *Mémoires* de l'Académie de Marseille (1881-82), l'*Armorial* des grands-maîtres et des abbés de St-Antoine de Viennois, du même auteur.

Nous n'avons pas à louer ici la science et la critique historique de M. de Gallier ; sa nouvelle publication est pleine de faits et de renseignements nouveaux.

M. de Coston a su mettre à profit les détails donnés par Pontaimeri sur les prise et reprise de la cité, dont il écrit l'histoire avec tant d'érudition.

De leur côté, MM. Florian Vallentin, Chabrand, Vascalde et Vallier ont publié de fort intéressantes monographies.

En archéologie rien à signaler que la découverte au Bourg-lès-Valence d'une inscription de moyen-âge assez fruste, rappelant un don de censés à l'église. Elle est chez M. le Curé, qui a bien voulu nous la signaler.

Le VI^e volume de l'*Arrondissement de Montélimar*, édité aux frais de la Société, a été remis par M. Bourron, imprimeur à Montélimar, vers la mi-septembre. Il contient la fin de la notice sur Montélimar et les monographies de Montjoux, Montjoyer, Montségur, Orcinas et le Pègue. Ce volume est plein de recherches et de citations : c'est tout ce que nous en pouvons dire, sans nous louer nous-même. (1)

(1) Prix : 4 fr. pour les membres de la Société et 5 pour les autres personnes.

SÉANCE DU 7 AOUT 1882

PRÉSIDENCE DE M. VALLENTIN

M. de Gallier s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. Vallentin le remplace et fait l'éloge de M. Charles de Rostaing, tout récemment ravi à notre affection par une mort prématurée ; il constate ensuite que 32 membres sont présents ou représentés et annonce que le bureau et le comité de publication vont être renouvelés, conformément aux statuts.

Le vote a lieu aussitôt et il est trouvé 32 bulletins dont le dépouillement donne les résultats suivants :

<i>Président,</i>	M. DE GALLIER,	31 voix
<i>Vice-présidents,</i>	M. VALLENTIN,	31 —
—	M. BONNET,	31 —
—	M. BRUN-DURAND,	30 —
<i>Trésorier,</i>	M. EPAILLY,	31 —
<i>Vice-Trésorier,</i>	M. TRACOL,	30 —
<i>Secrétaire,</i>	M. LACROIX,	31 —
<i>Vice-secrétaire,</i>	M. COLOMB,	28 —

Comité de publication :

MM. Peloux, Solier, de Labareyre et Pompéi sont élus par 30 et 31 voix.

Le 5^e des membres composant la Société, nécessaire pour la validité de l'élection, étant de 21 pour 105 membres, les élections qui viennent d'avoir lieu sont parfaitement régulières.

MM. Anatole de Fontgalland, de Die, et Gustave Latune, de Crest, présentés par MM. de Gallier et Lacroix, sont proclamés *membres titulaires* et M. le comte de La-Tour-du-Pin-la-Charce, de Bezonville, *membre correspondant*.

La demande d'échange formée par la *Société savoyenne d'histoire et d'archéologie*, de Chambéry, est acceptée.

Il est donné lecture de la lettre de M. Allmer contenant diverses questions dont voici l'analyse:

1^o Peut-on être admis à prétendre que la vérification après coup de copies d'inscriptions dont on s'est préalablement servi est absolument la même chose qu'avoir dès le principe déchiffré et copié soi-même ?

2^o Peut-on être admis à se soustraire au devoir de conscience et de probité littéraire de déclarer à la suite de chaque texte épigraphique l'origine de la copie fournie par d'autres ?

3^o Peut-on, non-seulement sans déclaration d'origine, mais encore avec des corrections que les auteurs des copies n'approuvent pas et faites uniquement pour se créer des droits artificiels de propriété, se servir des copies d'autrui ?

La Société, d'un avis unanime, émet l'opinion que le déchiffrement d'une inscription et sa copie constituent un droit de propriété littéraire et scientifique réel, à cause des longues études exigées pour un travail de ce genre; que partant, nul ne peut se servir des copies d'autrui sans déclaration d'origine; que si la vérification de la pierre donne lieu à des divergences d'interprétation, il est permis de les indiquer, en les justifiant toutefois et en comparant

lès textes ; enfin, qu'une correction ainsi faite ne saurait détruire l'œuvre de l'épigraphiste auquel est due la copie primitive.

M. le président rend compte de sa négociation avec M. Bourron pour la publication du 6^e volume de l'*Arrondissement de Montélimar*.

De son côté, M. Gustave Sayn signale à la Société un gisement fossilifère, découvert par lui à St-Martin-d'Août, à la base des marnes d'eau douce de l'horizon de Montvendres et il donne la liste des 12 espèces déterminées par M. Fontannes. Après avoir fait remarquer l'analogie de cette faune avec celle du miocène supérieur du bassin du Rhône, le jeune et zélé géologue, nous promet des détails ultérieurs sur les terrains de la vallée de la Galaure.

Enfin la séance est terminée par la lecture des questions proposées pour la réunion des sociétés savantes en 1883, et sur lesquelles le secrétaire donne des indications utiles aux membres qui désireraient les étudier.

Pour notre région, les principales questions touchent à la fondation des *Villeneuves* et des Bâties ou *Bastides*, à l'histoire des milices communales, des francs-archers, de l'arrière-ban, etc., aux routes suivies par les pèlerins, aux confréries religieuses et aux corporations industrielles, à l'étude des documents des anciens greffes, des registres paroissiaux et des minutes de notaires, aux écoles d'avant 1789, aux imprimeries de nos villes, etc.

M. Épailly, notre dévoué trésorier, reçoit des félicitations pour le compte-rendu dont il donne lecture et qui sera publié dans la prochaine livraison.



DESIDERATA

Lettres politiques, par M. le comte de Chabrières ; Valence, Joland imprimeur, 1839.

Notice sur la citadelle de Romans, par le docteur Ulysse Chevalier, de Romans.

Lettres inédites du baron de Gordes, par le docteur Ulysse Chevalier ; Drevet, éditeur à Grenoble.

Notice sur Laurent Joubert, chancelier de l'université de Montpellier, par le professeur Broussonnet. Montpellier, 1829, in-8° de 16 pages avec portrait.

Lettres spirituelles de M. de Mérez, prévôt et grand-vicaire d'Alais. Avignon, 1706.

Oraison funèbre de Louis XIV, prononcée en l'église de l'abbaye de St-Denis, le 23 avril 1715, par M. Honoré de Quiqueran de Beaujeu, évêque de Castres. Paris, 1815, in-4°.

Statistique constitutionnelle, de la Chambre des Députés, de 1814 à 1829, par Braun. Paris, 1829.

Pairs et députés qui ont refusé de prêter serment au roi Louis-Philippe. Paris, 1830, in-8°.

Chemins aériens. Projet d'établissement d'un système de locomotion aérienne au moyen de ballons captifs remorqués par la vapeur, de Seguin. In-8° de 35 pages.

Médailles et jetons des Laffemas, dont les armes sont : d'or au chêne de sinople sur une terrasse de même, mouvante de la pointe.

Portrait de Barthélemy Laffemas, valet de chambre du roy, vers 1595.

Médaille de François de Genas, (1430-1504). Au droit figurent son nom et ses armes qui sont : d'or à un genêt à 4 branches passées en double sautoir de sinople.

Au revers des fleurs de lis et ces mots : *Je suis content*.

(Adresser les offres à M. Lacroix, secrétaire.)



TABLE ALPHABÉTIQUE DU TOME XVI

(ANNÉE 1882)



ABBAYES LAÏQUES DE ROMANS, par M. le D ^r Ulysse CHEVALIER.	27
ARRONDISSEMENT DE NYONS (L'), par M. A. LACROIX.	233, 249
CHRONIQUE.	80, 338, 455
COMTE DE LA ROCHE (LE), par M. ROMAN.	390
DESIDERATA.	460
DONS ET ÉCHANGES.	447
ESSAI HISTORIQUE SUR LA TOUR DE CREST, par M. A. LACROIX,	1, 97, 257, 409.
ETAT DES DIOCÈSES DE DIE ET DE VALENCE EN 1509, par M. l'abbé FILLET.	129, 218, 367
FAMILLE GOTTAFRED (LA), par M. le D ^r U. CHEVALIER.	420
FAMILLE MONTEUX (LA), par M. le D ^r U. CHEVALIER.	443
FAMILLE VEILHEU (LA), par M. le D ^r U. CHEVALIER.	438
GUILLAUME DE POITIERS, par M. le Marquis DE PISANÇON.	359
MADAME DE VILLEDIEU, par M. A. DE GALLIER.	337
MAISON DU MONT-CALVAIRE A ROMANS, par M. DE TERREBASSE.	402
MAISON DES TÊTES (LA), par M ^{me} LASCOMBE.	324
MONOGRAPHIE DE LA FAMILLE DE LOULLE, par M. A. DE B.	402
NÉCROLOGIES : M. DE CROZES.	334
— Monseigneur DAVID.	453
— M. DE ROSTAING.	452
— M. MAURIN (Léopold).	454
PIERREGOURDE.	451

PIERRE MOYSSON, par M. A. DE GALLIER.	289
PORTES HISTORIÉES RÉCEMMENT DÉCOUVERTES A LA CATHÉDRALE DE VALENCE, par M. l'abbé DIDELOT	182, 292
PRÉSENTS DE LA VILLE DE ROMANS SOUS LES CONSULS, par M. le Dr U. CHEVALIER.	38
RECHERCHES SUR LES ÉVÊQUES ORIGINAIRES DU DIOCÈSE DE VALENCE, par M. l'abbé PERROSSIER.	67, 137, 244
RECHERCHES HISTORIQUES SUR CLAVEYSON, par M. VOSSIER.	54, 248
SÉANCES : 31 OCTOBRE 1884.	95
— 6 FÉVRIER 1882.	335
— 4 ^{or} MAI 1882.	336
— 7 AOUT 1882.	457
TABLEAU DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ	209
TROUVAILLE D'HOSTUN (LA)	145



